1820 – S. Rossi –

P II 55

P

LUCIEN,

DE LA TRADUCTION DE N. PERROT Sr D'ABLANCOURT.

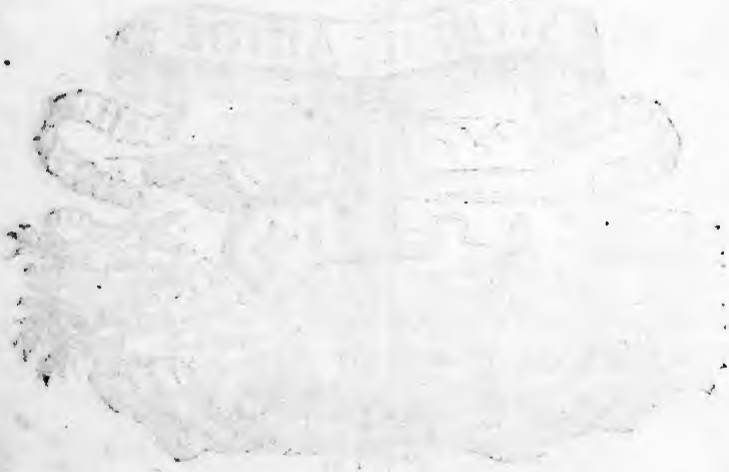
SECONDE PARTIE.

Nouvelle Edition reveuë & corrigée.

A PARIS,
Au Palais, Par la Societé.

M. DC. LXXIV.
AVEC PRIVILEGE DV ROY.

FSC



TABLE

DES TRAITEZ OU DIALOGUES DE LA II. PARTIE DE LUCIEN.

COmment il faut écrire l'Hiſtoire, page 1

L'Hiſtoire véritable, livre premier, p. 22

L'Hiſtoire véritable, livre ſecond, p. 43

Le ſuplément eſt à la fin du ſecond Volume.

Le Meurtrier du Tyran, Déclamation, p. 63

Le fils desherité, Déclamation, p. 71

Phalaris, Déclamation, p 84

Suite du Diſcours précedent, p. 89

Alexandre, ou le faux Prophéte, p. 91

De la Dance, p. 113

L'Eunuque, ou Pamphile, p. 135

De l'Aſtrologie Iudiciaire, p. 140

Démonax, p. 145

Les Amours, p. 156

Les Images, ou les Portraits, p. 180
Défence du Discours précédent, p. 189
Toxaris, ou de l'Amitié, p. 199
L'Asne de Lucien, p. 226
Jupiter confondu, p. 247
Jupiter le Tragique, p. 253.
Le Songe, ou le Coq, p. 273
Icaromenipe, p. 292
La double Accusation, ou la Chicane. p. 305.
Le Parasite, ou l'Escornifleur, p. 325
Des Exercices du corps, p. 342
Du Deüil, p. 357

FIN.

LUCIEN.

II. PARTIE.

COMMENT IL FAUT ECRIRE L'HISTOIRE.

Le titre ſert d'Argument.

ON dit que ſous le regne de Lyſimachus les habitans de la ville d'Abdere furent tourmentez d'une fiévre chaude tres-violente, qui finiſſoit le ſeptiéme jour par une perte de ſang ou une ſueur. Mais ce qu'il y avoit de plus étrange, c'eſt que tous ceux qui en eſtoient ateints recitoient des Tragedies, & particulierement l'Andromede d'Euripide, d'un air grave

& d'un ton lugubre, & toute la ville eſtoit pleine de ces Comediens faits à la haſte, qui tout hâves & défigurez, s'écrioient, *O Amour, Tyran des Dieux & des hommes* ! & joüoient le reſte du rôle de Perſée fort mélancoliquement; ce qui dura juſqu'à la venuë de l'Hyver qu'un grand froid emporta toute cette frenéſie. Ce mal venoit de ce que le Comedien Arquélaüs qui eſtoit en grande vogue en ce temps-là, avoit joüé cette Tragedie avec aplaudiſſement, dans les plus ardentes chaleurs de l'Eſté; de ſorte que pluſieurs au retour du theatre ſe mirent au lict, & ſe contrefaiſoient le lendemain, ayant l'eſprit encore tout plein de ſes termes tragiques & empoulez. Une maladie aſſez ſemblable a gagné depuis peu nos beaux Eſprits, qui depuis la défaite d'Armenie, & les victoires remportées en ſuite ſur les Barbares, ne ſe peuvent tenir, non pas de joüer des Tragedies, car il ne ſeroit pas deſagreable d'oüir reciter de beaux vers, mais d'écrire l'Hiſtoire, & l'on ne voit plus que des Xenophons, des Herodotes & des Thucydides; ce qui juſtifie le dire de cét Ancien, *Que la guerre eſt mere de tout*, puis-qu'elle produit meſme des Hiſtoriens. A l'exemple donc de Diogéne, qui à la venuë de Philipe voyant les Corinthiens employez, les vns à reparer leurs breſches, les autres à nétoyer leurs armes, s'amuſoit à rouler ſon tonneau, pour n'eſtre pas ſeul oiſif dans une ville ſi occupée: J'ay pris la plume, afin de ne pas faire dans la Comedie un perſonnage muet, ni me taire tandis que tous les autres parlent. Je ne ſuis pourtant pas ſi temeraire que d'entreprendre d'écrire l'Hiſtoire, je craindrois trop de donner à travers quelque banc ou quelque écueil caché ſous les

Il vouloit dire la diſcorde des Elemens.

ondes, qui briſaſt mon freſle vaiſſeau. Je veux ſeulement donner quelque avis à ces nouveaux Ecrivains; quoi que la pluſpart ne croyent pas en avoir beſoin, & qu'ils ſe figurent qu'il n'y a qu'à ſavoir s'expliquer paſſablement pour devenir bon Hiſtorien. Mais tu ſais bien le contraire, mon cher Philon, & qu'il n'y a guere de choſe plus dificile, ſi l'on veut travailler, comme dit Thucidide, pour l'Eternité. Je ſay bien que je ne feray pas plaiſir à ceux qui ont deſia publié leurs ouvrages, avec les aclamations acoûtumées; mais cela leur poura ſervir une autrefois à décrire les guerres étrangeres, puis-qu'en l'état qu'eſt maintenant l'Empire Romain, il n'y a rien qui l'oſe choquer. Que s'ils ne veulent pas recevoir inſtruction, je ne m'en ſoucieray pas beaucoup; & quand tous les Abdérites auroient la fiévre chaude, le Medecin n'en fera que rire. Or comme tous les preceptes concernent ce qu'on doit faire & ce qu'on doit éviter, je commenceray par ceux-cy, ſans m'étendre aux autres qui ſont communs à toutes les productions de l'eſprit, & qui concernent l'ordre, la penſée & l'expreſſion; mais je me renfermeray dans ceux qui ſont propres à noſtre ſujet. Premierement, quelle faute ne font point ces nouveaux Docteurs, lors qu'au lieu de raporter ſimplement les choſes comme elles ſe ſont paſſées, ils s'étendent dans le blâme ou la loüange des Chefs, & font une Satyre ou un Panegyrique au lieu d'une Hiſtoire; ſans conſiderer que ces choſes ſont éloignées l'une de l'autre, comme le ciel l'eſt de la terre? Celuy qui loüe n'a autre but que de reſiouir, & ne ſe ſoucie pas de le faire au préjudice de la verité; mais le moindre menſonge corrompt la nature de l'Hiſtoire,

& fait d'une verité une fable. L'Hiſtoire ne s'accorde pas plus avec la Poëſie, qui n'a pour bornes que la fantaiſie du Poëte, dont la raiſon s'apelle fureur. Mais elle eſt plus chaſte & ne peut employer les ornemens de la Poëſie, non plus qu'un honneſte femme ceux d'une Courtiſane, d'autant plus qu'elle n'emprunte pas le ſecours des Fictions, & n'a pas les figures & les mouvemens qui tranſportent l'ame & qui la mettent hors de ſon ſiege. Si vous y mélez donc trop d'ornemens, vous la rendez ſemblable à Hercule veſtu des habits d'Omphale, qui eſt la derniere extravagance. Ce n'eſt pas qu'elle ne puiſſe quelquefois employer les loüanges avec grace, mais elle y doit eſtre fort retenuë, & ſe ſouvenir touſiours que ſon but n'eſt pas de plaire, mais d'inſtruire; & qu'elle ne travaille pas tant pour ceux qui ſont à preſent, que pour la poſterité. Ceux-là donc s'abuſent qui diviſent l'Hiſtoire en deux parties, l'utile & le delectable, & pour cela y comprennent les loüanges. Car l'Hiſtorien ne doit avoir pour but que l'utilité qui ſe tire d'une narration veritable; & s'il meſle quelque agrément dans ſon ouvrage, il ne faut pas que ce ſoit pour en corompre la verité, mais pour la faire mieux recevoir. Or ce qui ſent trop la flaterie dégouſte un honneſte homme au lieu de le réjoüir; & c'eſt celuy-là qu'on ſe doit propoſer de contenter ſans ſe ſoucier des autres. Car quand on plairoit à quelques-uns, les gens d'eſprit s'en riront, parce qu'ils ſavent que la perfection de chaque choſe conſiſte dans ſa nature, & que ſi vous l'en tirez, vous faites un monſtre, au lieu d'un miracle. Je laiſſe à part que les loüanges ne ſont d'ordinaire agreables qu'à ceux qu'on loüe, encore faut-il pour

plaire qu'elles ſoient bien delicates ; mais elles ſont inſuportables à tout le monde, lors qu'elles contiennent des hyperboles exceſſives & des flateries manifeſtes. Pluſieurs, neantmoins, qui ne les ſavent pas apreſter,& n'ont pas la grace de l'agencement, ſe contentent d'aſſembler pluſieurs choſes incroyables,ſans leur donner ſeulement la teinture de la verité; mais bien loin de plaire ils fâchent même ceux qu'ils cajollent, s'ils ont tant ſoit peu de pudeur. On dit à ce propos qu'Ariſtobule l'un des Capitaines d'Alexandre, liſant un jour à ce grand Prince de qui il a écrit l'Hiſtoire, la bataille contre Porus, où il méloit des flateries extraordinaires, Alexandre qui n'avigeoit alors ſur l'Hydaſpe, jetta le livre dans la riviere, & luy dit qu'on luy en devroit faire autant, d'eſtre ſi éfronté que d'atribuer de faux explois à Alexandre, comme s'il n'en avoit pas aſſez fait de veritables. Colere bien juſte & bien conforme à une autre action de ce Prince, lors qu'il rebuta l'Architecte qui vouloit tailler le mont Athos à ſa reſſemblance,& faire que d'une main il tinſt une ville, & de l'autre il verſaſt un fleuve. Auſſi depuis ne ſe ſervit-il plus d'Ariſtobule, apres avoir reconnu ſa flaterie & ſa lâcheté. Car quel plaiſir y a-t'il d'entendre de fauſſes loüanges? ſi l'on n'eſt de l'humeur des femmes,qui veulent qu'on les peigne plus belles qu'elles ne ſont, comme ſi cela corrigeoit leurs défauts, ou qu'elles en fuſſent plus ſaines, pour avoir le teint meilleur dans leur tableau. Cependant, la pluſpart des Hiſtoriens modernes font cette faute, ſans ſe ſoucier de la poſterité à qu'ils rendent leur Hiſtoire ſuſpecte par ce défaut. Si l'on doit donc y méler de l'agrément, il faut, comme j'ay dit,que ce ſoit de

celuy que la verité eſt capable de recevoir, & non pas de faux ornemens, comme j'en ay remarqué depuis peu dans ces nouveaux Hiſtoriens, & je te prie de ne point eſtimer ce que je diray incroyable, pour eſtre ridicule; car je t'en ferois ſerment à un beſoin, s'il eſtoit honneſte de jurer dans un livre. L'un commence ſon Hiſtoire par l'invocation des Muſes, & les prie de favoriſer ſon deſſein; & pour achever comme il a commencé, il compare l'Empereur à Achille, & le Roy de Perſe à Therſite, ſans conſiderer qu'il luy feroit beaucoup plus d'honneur de cõparer ſon ennemi à Hector, pour rendre ſa défaite plus illuſtre. Il ajoute à cela une loüange de ſoy-meſme & de ſa patrie, pour montrer qu'il eſt digne d'écrire l'Hiſtoire, & marque en paſſant que ſi Homere l'euſt fait, il euſt ſauvé un grand procés aux Grammairiens, qui s'entrebatent maintenant ſur ce ſujet. Il finit ſon exorde par une proteſtation de ravaler les avantages des ennemis, & de relever les noſtres, & entre ainſi en matiere. *Car ce malheureux Vologéſes fit la guerre à l'Empereur pour la raiſon qui s'ẽſuit.* Un autre grand imitateur de Thucidide commence ainſi ſon Hiſtoire, à ſon exemple, *Crepereius Calpurnianus citoyen de la ville de Pompée, a écrit la guerre des Parthes & des Romains, cõmençant dés ſon origine.* Apres un ſi beau commencement, il eſt facile de juger du reſte. Car il fait dire mille extravagances à un certain Orateur de Corfou, & envoye la peſte à ceux de Niſibe, pour n'avoir pas voulu embraſſer noſtre party; empruntant tout de l'hiſtoire de Thucydide, hormis les longs murs d'Athénes. Il paſſe d'Ethiopie en Egypte & aux Eſtats du Roy de Perſe, où je le laiſſay tout à propos qui enterroit les Athéniens à Ni-

ſible; jugeant aſſez ce qu'il pourroit dire aprés un ſi beau commencement. N'eſt-ce pas là une belle façon d'imiter Thucidide, de dérober ce qu'il a dit, pour l'apliquer à un ſujet tout diferent? Non content de cela, il meſle dans ſon Hiſtoire les termes Latins des armes & des machines, & dit *le pont & le foſſé*, comme on fait en cette Langue, qui eſt une choſe bien agreable aux oreilles Grecques. Un autre a fait la ſienne comme un Journal de quelque Soldat ou de quelque Vivandier d'Armée, en quoy il eſt plus excuſable que les autres; car ſi cela ne tient lieu d'hiſtoire, cela peut toûjours ſervir de memoire à un Hiſtorien. Mais ſon inſcription eſt trop ſuperbe pour un ſi maigre Eſcrivain. *L'Hiſtoire Parthique de Callimorphe, Medecin des Haſtaires de la ſixiéme legion.* Sa Preface n'eſt pas moins extravagante. Car il ſouſtient que c'eſt au Medecin d'écrire l'Hiſtoire, parce qu'Eſculape eſt fils d'Apollon qui eſt le pere des Sciences, & le protecteur des Muſes, & entremeſle parmy les mignardiſes de la langue Ionique des termes bas & populaires. Mais pour dire quelque choſe des Philoſophes, un d'entr'eux dont je tais le nom par reſpect, paſſe tous les autres en extravagance. Car il ſoûtient d'abord qu'il n'apartient qu'au Sage d'écrire l'hiſtoire, & pour le prouver, il entaſſe argument ſur argument, en toutes les figures, entremélant parmy des propoſitions ridicules, des flateries groſſieres & pedanteſques. Mais ce qui eſt de plus inſuportable, c'eſt qu'il dit au commencement, que l'Empereur aura cét avantage par deſſus les autres Princes, que les Philoſophes ſeront ſes Hiſtoriens; ce qu'il euſt eſté plus honneſte de laiſſer penſer aux autres que de le dire. Il ne faut pas oublier auſſi celuy qui com-

mence de la ſorte, pour faire l'Herodote, comme l'autre a fait le Thucydide. *Ie viens à parler des Perſes & des Romains*. En en ſuite. *Car il faloit que quelque malheur arivaſt à ceux-là*. Et auſſi tôt *Oſroés que les Grecs apellent Oxyroés*, & autres ſotiſes ſemblables. Un autre, illuſtre par ſon éloquence, & grand imitateur de Thucydide, s'il ne le ſurpaſſe meſme, ſe plaiſt à décrire toutes les villes, les champs, les fleuves & les montagnes, pour donner plus de clarté, comme il penſe, à ſon Hiſtoire; mais ſes deſcriptions ſont ſi froides, qu'elles ſurpaſſent les neiges Caſpiennes, & toute la glace du Septentrion. A peine un livre luy ſufit à décrire le bouclier de l'Empereur, où brille au milieu la Gorgone coëfée de ſerpens, avec ſes regards de travers. Il compare ſon baudrier à l'arc-en-ciel. Combien employe-t'il de paroles à dépeindre la Veſte de Vologéſes, avec la bride de ſon cheval &, la chevelure ondoyante d'Oſroés au paſſage du Tygre, d'où il le fait ſauver dans un autre ombragé de myrtes, de lauriers & de lierre, qui font un couvert à l'épreuve des rayons du Soleil? Ne ſont-ce pas là des particularitez bien neceſſaires? mais cela vient de ce qu'ils ne ſavent pas ce qu'il faut taire, & ce qu'il faut exprimer, & de ce qu'ils ne ſont pas capables de reconnoiſtre les beaux endroits, ni de les décrire, Semblables à ces valets enrichis depuis la mort de leur maître, qui ne ſavent pas encore comment il faut porter un manteau, & qui ſe crevent de ſoupe pendant le repas, ſans toucher aux viandes délicates. Celui-cy ſe plaiſt auſſi à décrire des bleſſures incroyables, ou des morts étranges; Car il dit qu'un homme bleſſé au gros orteil mourut ſubitement, & qu'au ſeul cry du General ſept ou huit hommes tombe-

rent par terre. Pour le nombre des morts, il surpasse mesme ce qui en est porté dans les lettres de l'Empereur. Car il dit qu'il y mourut soixante & dix mille deux cent trente-six des ennemis, & qu'il n'y en eut que deux de mort du costé des Romains, & neuf de blessez; ce qui est tout ensemble incroyable & ridicule. Mais pour paroistre plus élegant, & ne point corrompre comme lautre la pureté de la langue Grecque par des termes barbares & étrangers, il dit *Cronus* pour *Saturninus*, *Frontin* pour *Fronton*, *Titanius* pour *Titianus*, & autres sẽblables impertinences. Touchant la mort de Severien il dit que tout le monde s'est trompé, & qu'il mourut de faim & non d'un coup d'épée, comme on a crû; sans considerer que plusieurs demeurent jusqu'au septiéme jour sans manger, & qu'il n'en fut que trois; si ce n'est qu'Osroés fust demeuré exprés sept jours sur le champ de bataile en atendant que son ennemy fust mort de faim. Mais que dirons-nous de ceux qui se servent de termes poëtiques dans leur Histoire? comme s'ils chaussoient d'un pied un escarpin, & un cothurne de l'autre, pour joüer ensemble la Comedie & la Tragedie. D'autres s'enflent à l'entrée de leur ouvrage, comme s'ils aloient dire quelque chose de grand & de merveilleux, & ne disent que des choses ordinaires, avec un stile bas & rampant; ce qui me fait souvenir de ces tableaux où l'on peint Cupidon avec un masque d'Hercule, ou de quelqu'un des Titans, & du Proverbe qui dit, *Qu'un jour les montagnes furent enceintes, & qu'elles n'accoucherent que d'une souris.* Car il faut garder par tout l'unité du caractere, & ne pas mesler des haillons parmi la pourpre, ni mettre sur un nain une teste de géant. Quelques-uns font un corps

ſans teſte, & penſent ſe ſauver par l'exemple de Xénophon, qui commence ainſi ſa Retraite des dix mille, *Darius & Pariſatis avoient deux fils*; mais ils ne ſavent pas qu'il y a des narrations qui tiennent lieu d'Exorde, comme je le montreray tantoſt. Encore peut-on excuſer les défauts de l'élocution & de la diſpoſition; mais de s'abuſer en ſes deſcriptions, non pas de quelques lieües, mais meſme de journées entieres; cela n'eſt pas pardonnable, comme celuy qui dit qu'Europus eſt une Colonie des Edeſſéens dans la Meſopotamie, à deux journées de l'Eufrate: Et comme ſi ce n'étoit pas aſſez, il y tranſporta ma patrie avec ſes tours & ſes rampars, & dit que Samoſate eſt baignée de l'Eufrate & du Tigre, comme s'ils couloient ſous ſes murailles; quoi qu'il ne faille pas grand diſcours pour te perſuader que je ne ſuis ny Parthe ni Caldéen. Enfin, il travaille ſi negligemment, qu'on diroit qu'il a compoſé ſon Hiſtoire ſur les bruits de Ville, & qu'il n'a jamais veu perſonne qui ait eſté en Syrie. Il ajoute une plaiſante particularité de Severien, quoi qu'il die l'avoir apriſe de ceux qui s'eſtoient ſauvez de la bataille, qu'il caſſa des cryſtaux qu'on luy avoit donnez, & d'un morceau s'en coupa la gorge, pour mourir d'une fin tragique, ſans avoir recours ni au fer ni au poiſon, comme à des morts trop ordinaires. En ſuite, il fait ſon oraiſon funebre, à l'exemple de Thucydide, qui a fait l'éloge de ceux qui moururent les premiers à la guerre de Peloponeſe. Car je ne ſay comment ils en veulent tous à cét Auteur, quoy qu'il n'ait jamais penſé à eux ni à la défaite d'Armenie. Apres avoir donc enſevely ſon Heros magnifiquement, il fait monter ſur ſon ſepulcre un rival de Periclés en éloquence,

Ou, vertis.

c'eſt à dire un Centurion nommé Afranius Silo, qui dit tant de choſes, & ſi lugubres, qu'il m'a fait pleurer à force de rire, ſur tout, lors qu'il ſe lamente amerement à la fin de ſa harangue, au ſouvenir des bons morceaux qu'il avoit mangez à ſa table, & qu'il y avoit bû à longs traits. Et pour finir comme Ajax, il tire ſon épée apres toutes ſes lamentations, & s'en donne à travers le corps; à grand tort veritablement, car il devoit mourir par la main du boureau, apres une ſi méchante harangue. Cependant, l'Auteur dit, que toute l'aſſiſtance étonnée d'une ſi belle action, commença à batre des mains, & à élever juſqu'au ciel cét Afranius par ſes loüanges. Et veritablement, il eſt loüable de s'être ſouvenu de la bonne chere qu'on luy avoit faite, & de n'en avoir pas eſté ingrat à la mort. Mais je voudrois qu'auparavãt pour nous épargner la peine de lire tant de ſotiſes, il euſt étrangle ſon Hiſtorien. Quelques-uns, ſans s'arêter aux choſes eſſentielles, s'amuſent à nous conter des particularitez ridicules & inutiles. Comme ſi quelqu'un ayant entrepris de décrire la ſtatuë de Jupiter Olympien, commençoit par ſes brodequins, ou s'amuſoit à nous dépeindre ſa baſe, ſans toucher au reſte. Car l'un d'eux ne dit que trois mots de la bataille, & s'étend ſur le recit d'un cavalier Maure, qui s'écarta par des rochers pour trouver de l'eau, & ayant rencontré des païſans qui dînoient, ſe mit à table avec eux, apres avoir eſté connu par un de ces vilageois qui auoit eſté en Mauritanie, où il avoit un frere qui portoit les armes. Il ajoûte à cela des contes à dormir debout, Que ce païſan fut à la chaſſe en ce pays-là, où il vit des troupeaux d'Elephans, & faillit à eſtre déchiré par un lion; Qu'il

acheta de grands poiſſons à Ceſarée, de ſorte que ce bel Hiſtorien laiſſant à part le recit d'une ſi fameuſe bataille, & tout ce qui ſe fit de memorable de part & d'autre, s'amuſe à contempler un vilageois qui achette du poiſſon dans un marché, & ſi la nuit ne fuſt ſurvenuë, je penſe qu'il euſt ſoupé avec luy, car le ſouper eſtoit preſt. Regardez un peu quelle perte nous euſſions faite, ſi l'on euſt perdu ces beaux memoires, & que ce cavalier Maure n'euſt pas eu ſoif à la bataille, ou qu'il s'en fuſt retourné ſans boire. Je paſſe pluſieurs belles circonſtances ; Qu'une bateleuſe les vint trouver d'un vilage voiſin ; Qu'ils ſe firent des preſens les uns aux autres, & que le cavalier donna au païſan ſa lance, & le païſan au cavalier l'agraphe de ſon ſaye, & autres particularitez tres-neceſſaires. On peut donc dire de cet Hiſtorien & des autres qui luy reſſemblent, non pas qu'ils ont cueilly la roſe ſans ſe piquer aux épines, mais qu'ils ſe ſont piquez aux eſpines ſans cueillir la roſe. Celuy-là n'eſt pas moins ridicule, qui ſans jamais avoir eſté en Syrie ni en Armenie, dit que les yeux ſont plus fidelles que les oreilles, & partant qu'il ne raporte pas ce qu'il a oüi, mais ce qu'il a veu. Mais il a ſi bien tout veu, qu'il dit que les dragons des Parthes, qui eſt parmi eux un ſigne de la multitude, parce qu'un ſeul dragon en produit mille, Que ces dragons, dis-je, ſont fort grands, & naiſſent en Perſe un peu au deſſus de l'Iberie, & qu'on les atache au bout d'une pique, d'où l'on ſeme par tout l'eſpouvante ; puis quand on vient aux mains on les délie, & on les jette à la teſte des ennemis, dequoy pluſieurs des noſtres furent devorez & étouffez. Il ajoute, qu'il voyoit tout cela du haut d'un arbre où il s'eſtoit ſauvé de

Mot d'Herodote.

bonne heure, dont bien nous en prit; Car ſans cela nous aurions perdu un bel Hiſtorien, qui eſt témoin oculaire de tant de merveilles, & qui a executé de ſa main pluſieurs beaux faits d'armes, & a eſté meſme bleſſé; mais je penſe que ç'a eſté ſur le chemin de Lerne à Corinte d'où il eſtoit. Cependant, il liſoit toutes ces choſes en preſence des Corinthiens qui ſavoient qu'il n'avoit pas ſeulement veu la bataille en peinture; Car il ne connoiſt ni les armes, ni les machines, ni les termes de la guerre, & s'y abuſe à tous propos. Un autre décrit en moins de cinq cens vers tout ce qui s'eſt paſſé en tant de Provinces, & a l'inſolence de prendre le nom d'Hiſtorien, avec un titre preſque auſſi grand que ſon livre, *Les victoires remportées nouvellement ſur les Partes par les Romains, en Armenie, en Meſopotamie & en Medie. Par Antiochianus qui a gagné le prix aux jeux conſacrez à Apollon*; car je croy qu'il vainquit à la courſe en ſa jeuneſſe. Un autre a fait l'Hiſtoire par forme de Prophetie, où il décrit la priſe de Volegés, la mort d'Oſroés qu'il fait expoſer aux lions, & raconte en ſuite noſtre triomphe. Non content de cela, il bâtit une ville dans la Meſopotamie, d'une beauté & d'une grandeur extraordinaire; mais il eſt en peine s'il la nommera Iréne ou Nicée, en ſigne de la paix ou de la victoire. Il promet d'écrire enſuite l'hiſtoire des Indes, & la navigation de l'Ocean, & ce n'eſt pas une ſimple promeſſe; car il a deſia fait paſſer le fleuve Indus à la troiſième legion, avec une troupe de Gaulois & de Maures, ſous la conduite de Caſſius. Mais de ſavoir ce qu'ils feront, & comment ils ſoûtiendront le choc des Elephans, cela eſt encore incertain & il faut atendre qu'il nous le mande du Royaume

Ou, mais

de Muſicã, ou de la Republique des Oxydraques. Ils ſont, comme j'ay dit, pluſieurs autres ſemblables ſotiſes, ne voyant pas ce qui eſt digne de remarque, & quand ils le verroient, ne le pouvant exprimer dignement ; mais mettant tout ce qui leur vient à la fantaiſie. Ils prennent tous des titres ſuperbes: *Des victoires Parthiques, tant de livres.* Un autre plus plaiſamment, *Les Platoniciques de Demetrius de Sagalaſſe.* Ce que je n'allegue pas tant par raillerie que pour ſervir d inſtruction. Car celuy qui evitera ces eſcueils & autres ſemblables, ſera en eſtat de faire quelque choſe de bon, & de prendre le droit chemin, parce que de deux contraires qui oſte l'un poſe l'autre. Mais, dira quelqu'un, maintenant que le champ eſt defriché, & les ordures emportées, il eſt temps d'y jetter la bonne ſemence, & de faire voir que tu és capable d'inſtruire, auſſi bien que de railler. Je dis donc pour entrer en matiere, que celuy qui veut écrire l'Hiſtoire, doit avoir premierement une facilité naturelle à s'expliquer, & à diſcerner le menſonge d'avec la verité, qualitez qui ne s'aquierent point par l'art, mais qui ſont comme des preſens du Ciel, quoy que l'adreſſe à s'exprimer ſe puiſſe perfectionner par l'eſtude & par la lecture des anciens. Cecy n'a pas beſoin de precepte, car on ne ſauroit donner de l'eſprit à celuy qui n'en a point. Ce ſeroit un ſecret plus grand que la pierre Philoſophale, de pouvoir transformer les eſprits, & faire d'un lourdaut un habile-homme. La Science ne donne donc pas ce qu'on n'a point, mais elle agence ſeulement ce qu'on a ; & mon deſſein n'eſt pas de rendre tout le monde capable d'écrire l'Hiſtoire, mais d'empeſcher ceux qui le ſont de s'égarer. Car pour avoir de l'eſprit, on ne

Ou, Muziris.

laisse pas d'avoir besoin d'art & de preceptes, comme pour estre bon Musicien, ce n'est pas assez d'avoir bonne voix, si l'on ne la sait conduire. Il faut, outre ce que j'ay dit, avoir quelque connoissance des affaires du monde, & des choses de la guerre. On ne sauroit riẽ faire d'un hõme qui n'a rien veu, & qui est obligé d'en croire les autres; Mais sur tout, il ne faut estre attaché à aucun parti. Car il ne faut pas faire comme ce Peintre qui peignoit un Monarque de porfil, parce qu'il n'avoit qu'un œil, mais il le faut representer tout entier. Que le respect de sa patrie n'empesche point de dire les pertes qu'elle a receuës, ni les fautes qu'elles a faites; car l'Historien, non plus que le Comedien, n'est pas coupable des malheurs qu'il represente. Si pour les deguiser ou les passer sous silence, on pouvoit reparer les desordres, Thucydide n'auroit pas manqué d'un trait de plume de raser les fortifications des ennemis, & de restablir les affaires de sa ville, mais les Dieux mesme n'ont pas le pouvoir de changer les choses passées. Le devoir donc de l'Historien est de les conter comme elles sont avenuës; ce qu'il ne peut faire lors qu'il est dépendãt d'un Prince ou d'une Republique, de qui il a quelque chose à esperer ou à craindre. Que s'il faut necessairement qu'il en parle, il doit faire plus d'estat de la verité, que de son interest, ou de sa passion. Car c'est le seul Dieu à qui il doit sacrifier, sans se soucier du reste. Enfin, il doit avoir tousiours pour but le jugement de la posterité, s'il ne veut remporter le titre de flateur, plustost que d'Historiẽ. On dit, à ce propos, qu'Alexandre dit un jour à Onesicrite, qu'il voudroit bien apres sa mort retourner en vie pour quelque temps, afin de voir le sentiment qu'on auroit de

luy, & comment on prendroit les choſes qu'il avoit faites. Car je ne m'eſtonne pas, dit-il, qu'on me loüe, maintenant que les uns m'aprehendent, & que les autres taſchent de gagner mes bonnes graces. C'eſt pour cela que quelques-uns tiennent qu'on doit ajoûter foy à ce qu'Homere dit d'Achille, parce qu'il a écrit apres ſa mort; mais les fictions des Poëtes ne ſont point ſujettes à ces maximes, & ne relevent que de leur caprice. Je veux donc que mon Hiſtorien aime à dire la verité, & qu'il n'ait point ſujet de la taire: Qu'il ne donne rien à la crainte, ni à l'eſperance, à l'amitié ni à la haine: Qu'il ne ſoit d'aucũ païs, ni d'aucun parti; & qu'il apelle les choſes par leur nom, ſans ſe ſoucier ni d'offenſer, ni de plaire. C'eſt ce qu'a fait Thucydide, quoy qu'il viſt Herodote en ſi grande eſtime, qu'on donnoit le nom des Muſes à ſes Livres; Car j'aime mieux, dit-il, déplaire en diſant la verité, que de plaire en contant des fables, parce qu'en déplaiſant je profiteray, & je nuiray en voulant plaire. Voila quel doit eſtre le ſentiment d'un bon Hiſtorien. Pour ſon ſtile, il faut qu'il ſoit clair & naturel ſans eſtre bas: Car comme nous lui propoſons la liberté & la verité pour regle de ce qu'il doit dire; auſſi faiſons-nous la clarté & l'intelligence pour regle de la façon dont il le doit dire. Il faut que ſes figures, qui ſont comme l'aſſaiſonnement du diſcours, ne ſoient ni trop hautes, ni trop recherchées; ſi ce n'eſt lors qu'il veut décrire une bataille ou faire quelque harangue; car alors il peut enfler ſon ſtile, & déplier, s'il faut ainſi dire, les voiles de l'Eloquence. Il ne faut pas pourtant qu'il s'éleve qu'à la meſure des choſes dont il parle, & ſon ſtile doit eſtre exemt d'entouſiaſme, & de toute fureur poëtique,

Que le peuple entende, & les doctes loüent.

poëtique. Car il y a danger, en s'élevant trop, que la teſte ne luy tourne, & qu'il ne s'égare en des fictions; C'eſt pourquoy il doit marcher bride en main, & conſiderer que l'excés & le menſonge ſont les deux plus grands vices de l'Hiſtoire. S'il veut donc s'élever, que ce ſoit par les choſes plûtoſt que par les paroles; car il vaut mieux que ſon ſtile ſoit ordinaire, & que ſa penſée ne le ſoit pas, que d'avoir des penſées foibles, & un ſtile trop élevé, ou de ſe laiſſer emporter à l'effor de ſon imagination. Que ſes periodes ne ſoient ni trop longues, ni trop eſtudiées; ſon ſtile ni trop nombreux, ni trop negligé; parce que l'un ſent la barbarie, & l'autre l'affectation. Il faut auſſi pour ſes penſées qu'elles ayent plus de ſolidité que d'éclat, & aprochent plus du raiſonnement d'un ſage Politique, que de la pointe d'un Declamateur; Que ſes ſentences ne ſoient ni trop frequentes, ni trop detachées; mais qu'elles ſe trouvent comme enchaſſées dans le corps de ſon ouvrage. Quant à ce qui concerne les choſes qu'il doit écrire, il ne les faut pas mettre à l'aventure, mais les ranger avec ſoin, & conſulter ſouvent ceux qui ont eu part aux affaires; ſinon, ſuivre les relations les plus veritables, & qui paroiſſent le moins paſſionnées, ou qui ont moins de ſujet de l'eſtre. En quoy il faut beaucoup d'adreſſe à l'Hiſtorien, pour diſcerner les endroits & les perſonnes d'où elles viennent, & n'ajoûter pas foy legerement à tout ce qu'on dit, mais examiner les raiſõs qu'on a de dire la verité ou de la taire. Lors qu'il aura ſes memoires preſts, ou la plus grande partie, il baſtira le corps de ſon Hiſtoire, & l'agencera en ſuite plus poliment, tant pour les paroles que pour les choſes. Du reſte, il fera, comme

le Jupiter d'Homere, qui jette tantoſt la veuë ſur le camp des Grecs, & tantoſt ſur celuy des Troyẽs, & décrira ſeparément les actions des deux partis, ſi ce n'eſt dans le recit des batailles, où l'on eſt contraint ſouvent de les confondre. Mais qu'il ne s'amuſe pas à décrire les actions des particuliers, ſi elles ne ſont fort illuſtres, & qu'il s'attache au gros, ſans ſe ſoucier du reſte. Qu'il conſidere d'abord les Generaux, les ordres qu'ils donnent, & la diſpoſition de leurs troupes, & qu'il rende, s'il ſe peut, raiſon de tout. Quand on vient aux mains, qu'il remarque ce qui ſe fait de part & d'autre, & qu'il n'oublie pas le vaincu, pour parler touſiours du vainqueur. Qu'en toutes choſes il garde la mediocrité & la bien-ſeance, & qu'il ne s'emporte en jeune hõme, ni ne laſſe ſon lecteur, ou obſcurciſſe ſa narration, pour vouloir tout dire. Il peut quelquefois laiſſer une choſe, quand il aura haſte, pour ne point interrompre le fil de l'Hiſtoire; mais qu'il y revienne apres, & qu'il garde le plus qu'il pourra l'ordre des temps. Qu'il ſuive le vainqueur par tout, ſans perdre aucune action ou particularité remarquable. Que ſon diſcours reſſemble à un miroir fidele, qui rend les objets tels qu'il les reçoit, & n'en altere rien ni en la forme, ni en la matiere, ni en la couleur. Car il faut qu'il cherche, non pas comme l'Orateur, ce qu'il doit dire, mais comment il le doit dire, & qu'il ſuive ſimplement ſes memoires, ſemblable au Sculpteur qui ne fait pas l'or & l'ivoire de ſa ſtatuë, mais luy donne ſeulement la forme qu'elle n'avoit point. Enfin, tout le ſecret de ſon Art conſiſte à bien mettre en œuvre ſa matiere, & il a remply parfaitement ſon caractere, & ſatisfait à ſon devoir, quand le lecteur penſe voir ce qu'il

lit, tant il eſt bien repreſenté. Il commencera quelquefois ſans exorde, lors que la choſe n'aura point beſoin de preparation, & ſe contentera de raporter le ſommaire des choſes qu'il doit dire. Mais lors qu'il ſe voudra ſervir d'exorde, il n'aura égard qu'à deux choſes, à rendre ſon auditeur attentif, & docile, ſans ſe ſoucier de gagner ſes bonnes graces. Il viendra à bout de ce que j'ay dit, en montrant, qu'il doit traiter de choſes grandes & neceſſaires, & qui regardent particulierement l'intereſt de ceux à qui il parle; comme fait Herodote, quand il dit, Que c'eſt pour conſerver le ſouvenir des victoires remportées par les Grecs ſur les Barbares; & Thucydide, Que la guerre qu'il entreprend de décrire eſt la plus conſiderable de toutes celles dont il nous reſte quelque memoire, & contient de plus grands & de plus memorables evenemens. Il ſervira beaucoup à l'éclairciſſement du ſujet, d'en propoſer les cauſes d'abord; & l'on jugera que ſon exorde eſt petit ou grand, ſelon que les choſes qu'il aura à décrire ſeront petites ou grandes. Il paſſera à ſa narration doucement & inſenſiblement, & gardera toutes les perfections qu'enſeignent la Rhetorique, la clarté, la netteté, la brieveté, la facilité, l'égalité, ſe ſouvenant touſiours que l'Hiſtoire n'eſt qu'un long recit. Il faut prendre garde, pourtant, qu'elle ne ſoit pas compoſée de pluſieurs narrations couſuës enſemble, mais qu'elles ſoient fonduës en un meſme corps; car il ne faut pas ſeulement qu'elles ſe touchent, mais qu'elles ſe tiennent; Que l'agencement des choſes & des paroles en releve l'éclat, ſans affectation. Pour la brieveté, elle eſt utile par tout, principalement, lors qu'on a beaucoup de choſes à dire;

& ne doit pas eſtre ſeulement dans les paroles, mais dans les choſes. Car il faut paſſer en trois mots les moins importantes, & n'eſtre eſtendu qu'en celles qui le meritent. Il y en a meſme dont il ne faut point parler du tout; car chacun eſt curieux de ſçavoir toutes les particularitez des grandes entrepriſes, c'eſt pourquoy on n'y ſauroit eſtre trop long; au lieu que dans les autres, quelque court qu'on ſoit, on ennuye. Enfin, il faut faire comme dans un feſtin bien apreſté, où l'on ne ſert pas indifferemment toutes ſortes de viandes, mais ſeulement les plus delicates. Car l'Hiſtoire n'eſt faite que pour conſerver la memoire des choſes memorables, & non pas des autres. Il faut auſſi que l'Hiſtorien ſoit fort retenu dans ſes deſcriptions, & qu'il paroiſſe que ce n'eſt pas un vain deſir de faire paroiſtre ſon eſprit, mais pour éclaircir ou embellir ſon ſujet. Car elles ne ſont pas proprement du corps de l'Hiſtoire, quoy qu'elles y aportent beaucoup de clarté; de ſorte qu'elles ne doivent pas eſtre eſtenduës au de là de ce qu'on traite. En cela Homere, bien que Poëte, peut ſervir de regle; car en la décente d'Uliſſe aux Enfers, il ne s'amuſe point à découvrir tous les tourmens des malheureux; au lieu qu'un mauvais Hiſtorien en euſt remply ſon ouvrage, aprochant l'eau juſqu'aux lévres de Tantale, & faiſant faire pluſieurs tours à Ixion ſur ſa rouë. Thucydide y eſt auſſi fort retenu. Car ſoit qu'il décrive la forme d'un ſiege, ou d'un camp, ou la figure de quelque machine, il va viſte, & eſt encore moins eſtendu dans la deſcription des villes, & du port de Syracuſe. Que s'il paroiſt long dans celle de la peſte, on remarquera en y prenant garde de prés, que c'eſt la multitude des choſes qui

l'areſte, & qu'il ſe haſte tant qu'il peut. Quand on fait parler quelqu'un, il luy faut faire dire ce qui eſt convenable tant à ſa perſonne, qu'à la choſe dont il s'agit: Et quoy qu'il ſoit permis en cét endroit d'eſtaler ſon éloquence, il faut touſiours que ce ſoit avec jugement, & ſans affectation, & ſur tout, dire clairement ce qu'on veut dire. Pour ce qui eſt du blâme & de la loüange, il faut prendre garde que voſtre Hiſtoire ne puiſſe paſſer pour un Panegyrique, ni auſſi pour une Satyre, comme celle de Theopompe. Il ne faut donc blâmer ni loüer qu'en paſſant, & ſe ſouvenir qu'il n'y a point de plus beau Panegyrique des Grands hommes que leurs actions, parce qu'il leur eſt particulier, & qu'il ne ſçauroit convenir aux autres. Lorſqu'il ſe preſentera quelque choſe d'incroyable, je ſuis d'avis qu'on le diſe, mais ſans l'aſſurer, & laiſſant à chacun d'en croire ce qu'il luy plaira. En un mot, il ſe faut toûjours repreſenter ce que j'ay dit, qu'on écrit pour la poſterité, & faire comme cét Architecte qui bâtit la tour du Phare. Car apres avoir achevé ſon ouvrage, qui eſt une des merveilles du monde, il grava ſon nom ſur une pierre, qu'il enduiſit de mortier, & écrivit deſſus celuy du Prince qui regnoit, ſçachant bien qu'il ſeroit détruit par le temps, & qu'on verroit alors paroiſtre le ſien qui duretoit autant que ſon ouvrage. Voila la regle qu'on doit ſuivre pour bien écrire l'Hiſtoire: ſi on l'obſerve, je n'auray pas perdu mon temps; ſinon, j'auray roulé en vain mon tonneau.

Soſtrate Onidien.

Il fait alluſion à ce qu'il a dit de Diogene.

L'HISTOIRE VERITABLE,

LIURE PREMIER.

I. Deſſein de l'Auteur. II. Son embarquement ſuivy de ſon arrivée dans un Iſle de l'Ocean. III. Son voyage au globe de la Lune. IV. Sa venuë en l'Iſle des Lampes. V. Son engloutiſſement & ſon ſejour dans la baleine. VI. Combat des Iſles flotantes.

I. *Deſſein de l'Auteur.*

COMME les Athletes n'ont pas ſeulement ſoin du travail, mais du repos; ceux qui s'adonnent aux exercices de l'eſprit luy doivent quelquefois donner du relâche, pour revenir apres plus frais à l'eſtude. Cela ne ſe peut mieux faire, à mon avis, qu'en le delaſſant ſur quelque ſujet agreable, où l'inſtruction ſoit meſlée avec le plaiſir. C'eſt ce que j'ay tâché de pratiquer en cet ouvrage, où parmy pluſieurs menſonges aſſez plaiſans, j'ay meſlé quelques doctes railleries des anciens Poëtes & Hiſtoriens, ſans épargner meſme les Philoſophes, qui n'ont pû s'empeſcher de nous debiter pour bons, pluſieurs contes fabuleux & ridicules. Car Cteſias, par exemple, dans ſon Hiſtoire des Indes, a dit des choſes qu'il n'avoit jamais ni veuës ni oüies; & Jambule a compoſé une Hiſtoire ingenieuſe des merveilles de l'Ocean, ſans avoir guere plus d'égard à la verité. Pluſieurs en ont fait de meſme, & conté diverſes aventures qu'ils diſoient leur eſtre arrivées dans leurs voyages, parmy leſquelles ils ont entremeſlé la deſcription de

divers animaux monſtrueux, de cruautez inoüies, de mœurs tout à fait barbares & ſauvages ; à l'exemple d'Homere, qui fait décrire a Ulyſſe chez Alcinoüs, la captivité des Vens, la figure énorme des Cyclopes, la cruauté des Antropophages, avec des beſtes à pluſieurs teſtes, & la metamorphoſe de ſes compagnons par les charmes d'une ſorciere, & autres ſemblables reveries qu'il debitoit au peuple groſſier des Phéaques. Mais je ne le trouve pas eſtrange à un Poëte acouſtumé à dire des fables, puiſque nous voyons tous les jours la meſme choſe arriver aux Philoſophes ; je m'eſtonne ſeulement que les Hiſtoriens ayent pretendu par là nous en faire acroire. Cependant, il m'a pris envie, pour n'eſtre pas le ſeul au monde qui n'ait pas la liberté de mentir, de compoſer quelque Roman a leur exemple ; mais je veux en l'avoüant me montrer plus juſte qu'eux, & cét aveu me ſervira de juſtification. Je vais donc dire des choſes que je n'ay jamais ni veuës ni oüies, & qui plus eſt, qui ne ſont point, & ne peuvent eſtre ; c'eſt pourquoy qu'on ſe garde bien de les croire.

II. Embarquement de l'Auteur, & ſon arrivée dans une Iſle de l'Ocean.

Un jour, touchez d'un noble deſir de voir & d'aprendre des choſes nouvelles, nous nous embarquâmes cinquante que nous eſtions, dans un vaiſſeau bien équipé, & fourni d'un bon Pilote ; & cinglaſmes des Colonnes d'Hercule dans la mer Atlantique, pour découvrir la grandeur de l'Ocean, & voir s'il y avoit quelques peuples au delà. Aprés avoir vogué un jour & une nuit ſans perdre la terre de veuë, tout à coup au lever du Soleil il s'eſleva une ſi furieuſe tempeſte, qu'on ne pouvoit pas ſeulement baiſſer les voiles ; ſi bien qu'il faluſt ſe laiſſer aller au gré du vent, qui aprés nous avoir bien agitez

par l'eſpace de ſoixante & dix-neuf jours, nous jetta à la fin dans une Iſle fort haute, & couverte de bois, dont les bords eſtoient aſſez calmes. Nous y décendiſmes pour nous remettre du travail de la mer, & nous eſtant repoſez quelque temps ſur le rivage, nous entrâmes plus avant dans le païs pour le reconnoiſtre, aprés avoir laiſſé trente de nos compagnons pour la garde du navire. Nous n'eûmes pas fait quatre cens pas à travers une foreſt, que nous trouvâmes une colonne d'airain, ſur laquelle eſtoit écrit en caracteres Grecs, que le temps avoit à demy effacez, *Hercules & Bacchus ont eſté juſques icy*. On voyoit encore leurs pas imprimez ſur le roc, dont un qui eſtoit le plus grand, avoit prés d'un arpẽt de longueur, ce qui nous fit juger que c'eſtoit celuy d'Hercule. Apres avoir reveré des lieux ſi fameux par la venuë de ces Heros, nous continuâmes noſtre route, & n'eûmes pas fait beaucoup de chemin, que nous arrivâmes à un ruiſſeau, dont la liqueur eſtoit comme d'un excellent vin Grec, & qui eſtoit ſi large en quelques endroits qu'il pouvoit porter bateau. Ce nous fut un nouveau gage de la venuë de Bacchus, & de la verité de la colonne. Mais comme nous remontions vers ſa ſource, pour découvrir la cauſe d'une ſi grande merveille, nous trouvâmes des vignes chargées de raiſins, du pied deſquelles couloit ce large ruiſſeau, lequel fourmilloit de poiſſons qui avoient tous la couleur & le gouſt de vin, & en les ouvrant, on les trouvoit pleins de vendange. Ils enyvroient meſme ceux qui en gouſtoient, & nous fûmes contrains de les temperer avec des poiſſons d'eau douce pris dans une riviere voiſine. Lors que nous eûmes traverſé la premiere, nous découvrimes d'autres

d'autres vignes d' une nature bien plus eſtrange. C'eſtoient de belles femmes depuis la teſte juſqu'à la ceinture, qui finiſſoient en un gros tronc verdoyant, telles que les Peintres peignẽt Daphné ſur le point qu'Apollon la voulut ravir. Leurs doigs s'épandoient en rameaux chargez de raiſins, & leurs coiffures eſtoient faites de pampres & de grapes entrelaſſées. Elles nous firent mille careſſes, nous parlant l'une Grec, l'autre Indien ou Perſan ; mais elles ne vouloient pas ſouffrir que l'on cueilliſt de leurs fruits, & lors qu'on en vouloit prendre elles jettoient des cris, comme ſi cela leur euſt fait mal. Elles ne laiſſoient pas de nous baiſer, & de nous toucher à la main ; mais leurs baiſers enyvroient, & deux de nos compagnons s'eſtant laiſſez ſurprendre à leurs charmes, demeurerent pris par les parties criminelles ; & comme s'ils euſſent eſté entez enſemble commencerent à prendre racine, & à pouſſer des rejetons. Effrayez d'un ſi grand prodige, nous courûmes à noſtre vaiſſeau conter à nos compagnons une ſi pitoyable aventure.

III. Voyage au globe de la Lune.

Apres nous eſtre donc pourveus d'eau & de vin dans les deux fleuves, nous paſſâmes la nuit ſur le bord, & le lendemain dés la pointe du jour, nous fiſmes voile par un doux vent, qui ſe changea ſur le midy en une bouraſque ſi violente, que noſtre vaiſſeau fut enlevé par un tourbillon juſqu'à la hauteur de trois mille ſtades, & commença à voguer par le Ciel l'eſpace de ſept jours & de ſept nuits, tant que nous abordâmes au huitiéme en une grande Iſle ronde & luiſante qui étoit ſuſpenduë en l'air, & ne laiſſoit pas d'eſtre habitée. Du jour on ne voyoit rien ; mais la nuit paroiſſoient autour quantité d'autres Iſles brillantes,

Plus de 100. lieuës.

de diverſe grandeur & lumiere, & une terre au deſſous couverte de fleuves, de mers, de foreſts, & de montagnes; ce qui nous fit juger que c'eſtoit la noſtre, outre qu'on y voyoit des villes, qui reſſembloient à de grandes fourmilleres. Lorſque nous fûmes plus avant dans le païs, nous fûmes pris par les Hipogryphes. C'eſtoient des hommes, montez ſur des Gryfons aiſlez qui avoient trois teſtes. Je ne ſaurois mieux depeindre leur grandeur, qu'en diſant que leurs aîles eſtoient plus longues & plus groſſes que le maſt d'un grand navire. Ils avoient ordre de batre l'eſtrade, pour voir ceux qui entroient & qui ſortoient, & lors qu'ils trouvoient des eſtrangers, ils les amenoient au Roy. Comme nous fûmes en ſa preſence, il jugea que nous eſtions Grecs, à noſtre habit, & demanda comme nous avions fait pour venir en ſon païs, & traverſer une ſi vaſte eſtenduë. Nous luy fiſmes le recit de noſtre aventure, & il nous dit de ſon coſté qu'il eſtoit Endymion, & qu'il avoit eſté enlevé la nuit en dormant, & fait Roy du globe de la Lune, qui eſtoit le païs où nous eſtions. Il ajoûta, que nous n'avions rien à craindre, & qu'il nous feroit bonne chere, & ne nous laiſſeroit manquer de rien; Que s'il pouvoit retourner victorieux de la guerre qu'il avoit contre les habitans du Soleil, nous pourrions demeurer en paix avec luy & joüir de ſa felicité. Nous luy demandaſmes qui eſtoient ces peuples, & le ſujet de leur different? Il nous dit que c'eſtoit un païs habité comme la Lune, & que Phaëton en eſtoit Roy, & le vouloit empeſcher par envie, d'envoyer une colonie dans l'étoile du jour, qui eſtoit une Iſle deſerte & inhabitée. Mais je veux, dit-il, l'aller planter ſur

A cheval ſur des Grifons.

ſa mouſtache, & ſi vous voulez eſtre de la partie, & venir avec moy, je vous donneray à chacun un des Grifons de mon écurie, & vous équiperay de toutes choſes neceſſaires, pour demain qui eſt le jour du depart. Comme nous eûmes accepté le party, il nous retint à ſouper; & le lendemain de grand matin que toutes ſes troupes furent aſſemblées, il les rangea en bataille, parce que les Coureurs raportoient que l'ennemy paroiſſoit. Il avoit bien cent mille homme de cheval, dont il avoit quatre-vingts mille Hippogryphes, & vingt mille Lacanopteres, ſans l'Infanterie & les alliez. Ces Lacanopteres ſont de grands oiſeaux tout couverts d'herbes au lieu de plumes, ſur leſquels eſtoient montez les Scorodomaques & les Cenchroboles. Pour les alliez, il y avoit trente mille Pſyllotoxotes de l'étoille de l'Ourſe, & cinquante mille Anémodromes: Les premiers montez ſur de grandes puces groſſes comme douze Elephans, & les autres portez ſur les aiſles du Vent. Car retrouſſant leurs robes qui leur pendent juſqu'aux talons, ils en uſent comme de voiles, & ſervent ordinairement d'infanterie legere dans le combat. On atendoit ſoixante & dix mille Strutobalanes, & cinquante mille Hippogeranes, des Aſtres qui ſont au deſſus de la Capadoce, & l'on en contoit des choſes eſtranges & incroyables; mais comme ils ne vinrent point, il n'eſt pas beſoin de les raporter. Voila quelle eſtoit l'armée d'Endymion. Pour les armes, chacun avoit un habillement de teſte fait de la coquille d'un limaçon, & une cuiraſſe à écaille d'écoſſe de féve, qui ſont dures & fortes en ce païs-là comme de la corne. Leurs boucliers & leurs épées eſtoient ſemblables aux noſtres.

Qui ont les aiſles d'herbes.
Qui cõbatent avec des aulx.
Qui jettent des grains de mil.
Que le vent fait courir.
Paſſereaux glans.
Montez ſur des grues.

Quand les armées furent en preſence, Endymion ſe plaça à l'aiſle droite avec ſes Hippogryphes, & nous mit autour de luy avec les plus vaillans, pour la garde de ſa perſonne. Les Lacanoptéres eurent l'aiſle gauche, les Alliez furent au milieu. L'infanterie montoit à ſoixante millions, & fut rangée en cette ſorte. Il commanda aux araignées qui ſont grandes en ce païs-là comme les Iſles Cyclades, de faire un tiſſu depuis le globe de la Lune juſqu'à l'Etoile du jour, ce qui fut fait en un inſtant, car elles ſont en grand nombre; & il rangea deſſus l'infanterie, commandée par Nycterion fils d'Eudianacté, avec deux Lieutenans. Pour l'armée du Soleil, Phaëton prit l'aile gauche, avec les Hippomyrméques, qui ſont des hommes montez ſur des fourmis ailées qui couvrent deux arpens de leur ombre, & combatent de leurs cornes. Il y en avoit bien cinquante mille. A l'aile droite eſtoient les Aéroconopes preſque en meſme nombre. Ceux-cy ſont montez ſur de grands moucherons, & ſont tous Archers. Derriere eſtoient les Aérocordaques, qui ne combatent qu'à coups de trait, & ſont fort vaillans & de grand ſervice, quoy qu'ils ne lancent que des raves, mais elles ſont grandes & fortes, & trempées dans du jus de mauve, qui eſt parmy eux un poiſon mortel, & qui engendre auſſi-toſt de la puanteur dans la bleſſure. Prés d'eux eſtoient dix mille Caulomycétes, gens de main, & peſamment armez, qui portent pour boucliers de grands champignons, & pour lances de groſſes aſperges. A coſté eſtoient cinq mille Cynobalanes qu'avoient envoyez les habitans de la Canicule, tous avec un muſeau de chien, & à cheval ſur des glans ailez. On atten-

A cheval ſur des fourmis.

Moucherons Aériens.

Sautans en l'air.

Tige champignons.

Chiens glands.

doit des frondeurs de la Voye de laict, mais il n'y vint que des Nephélocentaures, & pluſt à Dieu qu'ils ne fuſſent pas venus: car ils furent cauſe de la perte de la bataille. Pour les autres, Phaëton, depuis indigné, mit leur pays à feu & à ſang. Comme on vint aux mains, aprés avoir levé les enſeignes & fait braire les aſnes, qui ſont les trõpettes de là haut, les deux armées s'affronterent terriblement, & s'entrechoquerent avec grand bruit. L'aile gauche des ennemis plia d'abord, & ne put ſouſtenir le choc de nos Hippogryphes, qui les pourſuivirent vivement, & en firent un grand carnage: mais leur aîle droite eût l'avantage, & les Aëroconopes pouſſerent nos gens juſqu'à noſtre Infanterie, qui reſtablit le combat, & les mit en fuite, apres qu'ils eurent apris la defaite de leur aile gauche. Il y eût donc grande boucherie, & le ſang ruiſſeloit de tous coſtez dans les nuës, qui en furent teintes, & devinrent rouges, comme on les voit quelquefois au coucher du Soleil. Il en tomba meſme à terre, & ce fut peut-eſtre par une ſemblable avanture, qu'Homere dit qu'il plût du ſang à la mort de Sarpédon, quoy qu'il l'attribuë à la douleur de Jupiter. Nos gens de retour de la pourſuite, erigerent deux trophées, l'un dans les nuës, pour la victoire de l'Air, & l'autre ſur la toile d'araignée, pour la défaite de l'Infanterie. Cependant, les Coureurs raportent qu'on voyoit paroiſtre les Néphélocentaures, qui eſtoient des monſtres aiſlez moitié chevaux & moitié hommes, d'une grandeur ſi prodigieuſe, que la partie humaine eſtoit auſſi grande que le Coloſſe de Rhodes, & l'autre groſſe comme un gros navire. Ils eſtoient conduits par le Sagittaire du Zodiaque, & le nom-

Cent autres nuës.

bre en eſtoit ſi grand, qu'il ſurpaſſe la creance. Lors qu'ils eurent apris la défaite de leurs gens, ils envoyerent vers Phaëton pour recommencer le combat, & ſe rangerent en bataille. Aprés ils vinrent fondre ſur les noſtres qui eſtoient en deſordre, & épars çà & là dans la pourſuite, ou parmy le bagage; & les ayant déconfits pourſuivirent Endymion juſqu'au globe de la Lune, ſans avoir pû ſauver qu'une partie de ſes Hippogryphes. Ils renverſerent en ſuite nos trophées, & coururent tout ce grand eſpace qui s'eſtend depuis le globe de la Lune juſqu'à l'Etoile du jour. C'eſt-là que je fus fait priſonnier, avec deux de mes compagnons. Sur ces entre-faites arriva Phaëton, qui fit dreſſer de nouveaux trophées, & nous fit conduire dans le globe du Soleil, ayant les mains attachées derriere le dos, avec une jambe d'araignée. Il ne voulut pas aſſieger la Lune, mais il fit tirer autour, par forme de circonvalation, un double mur fait de nuées épaiſſes, de ſorte qu'elle ne recevoit plus la lumiere du Soleil, & eſtoit dans une éclipſe perpetuelle. Endymion touché de cette infortune, luy envoya offrir tribut & des oſtages, qu'il ne voulut point recevoir d'abord, mais apres avoir mis l'affaire en deliberation, il ſe relâcha, & la paix fut concluë aux conditions: Que le mur ſeroit démoli, & les captifs rendus de part & d'autre pour de l'argent: Qu'Endymion laiſſeroit libre les autres Aſtres, & n'auroit pour amis & pour ennemis que ceux du Soleil. Que luy & ſes ſucceſſeurs payeroient tous les ans à Phaëton & aux ſiens, dix mille muids de roſée, & donneroient autant de leurs ſujets pour oſtages. Que l'Etoile du jour ſeroit peuplée en commun, & que ceux qui voudroient eſtre com-

Ou, un morceau de jambe.

ptis dans la paix, le ſeroient. Ces articles furent gravez ſur une colonne d'ambre, qui fut plantée ſur les confins des deux Empires. Du coſté du Soleil ſignerent Pyronide, Thérite, & Phlogie; & de l'autre, Nyctor, Ménie, & Polylampe. Ainſi la paix fut faite, le mur démoli, & nous remis en liberté. Lorſque nous fûmes de retour, nos compagnons nous coururent embraſſer avec larmes, & Endymion, pour nous obliger à demeurer avec luy nous offrit droit de bourgeoiſie; mais je ne m'y pûs reſoudre, qu'il me vouluſt donner ſon fils en mariage, pour la raiſon que je diray tantoſt; & comme il nous vit opiniaſtrez au retour, il nous traita ſplendidement l'eſpace de ſept jours, & nous congedia. Mais avant que paſſer outre, il ne ſera pas hors de propos de raconter icy les merveilles du païs. Premierement, il n'y a point de femmes, & l'on n'en ſçait pas meſme le nom. On ſe ſert au lieu d'elles de jeunes garçons juſqu'à l'âge de vingt-cinq ans, & ils portent les enfans dans le gras de la jambe, qui s'enfle quand ils ont conceu, & lors qu'ils veulent acoucher on y fait une inciſion. Je croy que c'eſt de là que vient le mot Grec de Gaſtrocnimie, parce que la jambe ſert de ventre. L'enfant eſt mort venant au monde, mais en l'expoſant à l'air, il commence à reſpirer. Il y en a une autre eſpece qui naiſſent comme des plantes, ce qui ſe fait en cette ſorte. On coupe le teſticule droit d'un homme, & on le met en terre; Au bout de quelque temps, il naiſt un grand arbre charnu, qui porte des glands d'une coudée de hauteur, leſquels on ouvre lors qu'ils ſont meurs, & l'on en tire un enfant. Mais ceux-là n'ont point de parties naturelles, & s'en attachent lors

qu'ils en ont beſoin. Les pauvres en mettent de bois, & les plus riches d'yvoire. Lorſqu'un homme deviẽt vieux il ne meurt pas, mais il s'en va en fumée. Ils vſent tous de meſme viande, qui ſont des grenoüilles rôties ſur les charbons; car l'air en eſt tout rempli; mais ils ne les mangent pas, & ſe contentent d'en avaler la vapeur, & pour cela ils s'aprochent des tiſons, lorſqu'elles rotiſſent, comme s'ils ſe mettoient à table. Leur bruvage eſt de l'air preſſé dans un verre, dont il ſort de la liqueur comme de la roſée. Ils ne font point d'eau ni d'ordure, car ils n'ont point d'ouverture en ces lieux-là; mais ils ont un trou ſous le jaret par où ils careſſent les garçons. Les plus beaux parmy eux ſont chauves, au contraire du pays des Comedes où ils aiment les cheveux longs. La barbe ne leur croiſt pas au menton, mais un peu au deſſus des genoux. Ils n'ont point d'ongles aux pieds, & n'y ont qu'un doigt; mais il naiſt à tous ſur le croupion, comme une eſpece de choux cabus, touſiours vert, qui eſt de chair, & ne ſe rompt pas quand ils ſe couchẽt. Ils ont une eſtrange proprieté, c'eſt qu'ils mouchent du miel, mais fort acre; & lors qu'ils s'huilent, c'eſt avec du laict qui ſe prend apres comme du fromage, en y meſlant un peu de miel. Ils font de l'huile d'ail, dont l'odeur eſt tres-excellente. Au lieu de fontaines, ils ont des vignes qui portent de l'eau, dont les grains ſont comme de la greſle; ſi bien que lors qu'il greſle parmy nous, c'eſt que le vent ſecouë les vignes en ce pays-là. Le ventre leur ſert de poche, & ils y mettent tout ce qu'ils veulent, car il s'ouvre & ſe referme comme une gibeciere; & parce qu'il eſt velu par dedans, les enfans s'y nichent quand il fait froid. Les riches

C'eſt qu'il eſt ſans boyaux.

portent des habits de verre, & les pauvres de cuivre; car l'un & l'autre ſe file, & le dernier quand il eſt moüillé ſe carde comme de la laine. J'ay peur qu'on ne me croye pas ſi je parle de leurs yeux, car cela ſurpaſſe la creance. Ils s'oſtent & s'apliquent comme des lunettes, & pluſieurs ayant perdu les leurs, empruntent ceux de leurs voiſins; car l'on en fait des treſors, & celuy qui en a le plus, eſt eſtimé le plus riche. Leurs oreilles ſont de feüilles de platane, horſmis à ceux qui naiſſent de gland, qui les ont de bois. Je vis deux merveilles dans le Palais du Roy; un puits qui n'étoit pas fort profond, où en deſcendant on entendoit tout ce qui ſe diſoit dans le monde; & un miroir au deſſus, où en regardant on voyoit tout ce qui s'y paſſoit. J'y ay veu ſouvent mes amis & ceux de ma connoiſſance; mais je ne ſçay s'ils me voyoient. Si quelqu'un ne me veut pas croire, quand il y aura eſté il me croira.

IV. Arrivée en l'Iſle des Lanternes.

Aprés avoir pris congé du Roy & de toute ſa Cour, nous fiſmes voile à travers les vaſtes plaines de l'air; mais avant que de partir, il me fit preſent de deux robes de cryſtal, & de cinq de letton, avec une armeure toute complette de coſſes de féves; mais je perdis tout cela dans le ventre de la Baleine. Nous fuſmes eſcortez par un regiment d'Hippogryphes, l'eſpace d'environ cinq cens ſtades, & courûmes beaucoup de païs, mais nous n'abordâmes nulle part, qu'à l'Eſtoile du jour, pour faire aiguade. On commençoit à l'habiter. Nous entrâmes apres dans le Zodiaque, & laiſſant le Soleil à main gauche, commençâmes à raſer la terre, ſans y deſcendre, parce que le vent eſtoit contraire; quoy que nous l'euſſions bien deſiré, à cauſe que le pays que nous voyions eſtoit fort beau & arrouſé de pluſieurs fleuves. Les

Néphelocentaures qui eſtoient à la ſolde de Phaëton, vinrent fondre ſur nous en cét endroit, penſant que nous fuſſions encore ennemis ; mais ils ſe retirerent lors qu'ils ſçeurent que la paix eſtoit faite. Nous ne laiſſaſmes pas d'avoir grand peur, parce que nous avions renvoyé deſia noſtre eſcorte. Apres avoir vogué toute la nuit, & le jour ſuivant, nous arrivaſmes ſur le ſoir en l'Iſle des Lampes, commençant peu à peu à gagner terre. Elle eſt ſituée entre les Hyades & les Pleïades, un peu plus bas que le Zodiaque. Lors que nous fuſmes deſcendus, nous ne trouvaſmes que des Lampes, qui alloient & venoient comme les habitans d'une ville, tantoſt à la place, tantoſt ſur le port, les unes petites & chetives comme le menu peuple, les autres grandes & reſplendiſſantes, mais en petit nombre, comme les riches. Elles avoient toutes leur nom & leur logis comme les Citoyens d'une Republique, parloient & s'entretenoient enſemble, & nous demandoient des nouvelles. Quelques-unes nous prierent meſme d'entrer chez elles & de nous rafraîchir; mais nous ne voulûmes ni boire ni manger, de peur de ſurpriſe. Le Palais du Roy eſt au milieu de la ville où il rend juſtice toute la nuit, & chacun eſt obligé de s'y trouver, pour rendre compte de ſes actions. Celles qui ont fally ne ſouffrent point d'autre peine, ſinon qu'on les éteint, qui eſt une eſpece de mort, d'où vient qu'on dit tuer la chandelle. Nous nous aprochaſmes pour entendre leurs raiſons & leurs excuſes, & y vîmes juſqu'à la lampe de noſtre logis, qui nous dit des nouvelles de la famille.

V. Engloutiſſement

Comme nous eûmes demeuré là toute la nuit nous en partîmes le lendemain, & voguant prés

des nuës, viſmes la ville de Nephélococcygie, qui nous donna de l'admiration; mais nous n'y deſcendiſmes point, parce que le vent eſtoit contraire. Coronus fils de Cottyphion en eſtoit Roy, ce qui nous fit ſouvenir du Poëte Ariſtophane qui en parle, homme docte, & qui pour rien du monde n'euſt voulu mentir. Trois jours apres, nous découvrimes clairement l'Ocean; mais nous ne voyïons plus de terres, que celles que nous avions laiſſées dans le Ciel, qui nous paroiſſoient claires & luiſantes comme des aſtres. Le quatriéme, ſur le midy, le vent s'eſtant apaiſé, nous deſcendiſmes tout doucement dans la mer, où nous ne fûmes pas pluſtoſt, que nous commençâmes à faire bonne chere de ce que nous avions; & parce qu'il faiſoit un grand calme, nous nous baignâmes meſme dans l'Ocean. Mais comme ſouvent un petit rayon de bonne fortune eſt le preſage d'un grand mal-heur, nous n'eûmes pas vogué deux jours, qu'au troiſiéme, au lever du Soleil, nous vîmes nager force poiſſons & quantité de Baleines; dont il y en avoit une d'environ quinze cens ſtades, qui faiſoit blanchir la Mer d'écume tout à l'entour. Elle avoit les dents longues & pointuës comme des clochers, & blanches comme de l'yvoire. Lorſque nous la viſmes venir à nous la gueule ouverte, nous nous recommandâmes aux Dieux, & nous embraſſâmes l'un l'autre, pour n'eſtre pas ſeparez meſme par la mort. Elle nous engloutit tous enſemble, avec noſtre navire; mais de bonne fortune, avant qu'elle puſt nous écraſer, noſtre vaiſſeau coula heureuſement dans l'intervalle de ſes dents. Comme nous fuſmes dans ce gouffre, nous ne voyïons rien d'abord; mais lors qu'elle vint à ouvrir la gueule, nous

de l'Auteur. & ſon ſejour dans la Baleine. Voyez les Remarques.

Ce mot n'eſt pas au Grec, mais je m'en ſers pour la commodité de l'expreſſion.

vîmes un grand & large Monſtre, capable de loger dix mille habitans. Il y avoit dedans quantité d'autres poiſſons qu'elle avoit avalez, des carcaſſes d'hommes & d'animaux, des balles de marchandiſe, des anchres & des maſts de navire ; & vers le milieu une terre & des montagnes, qui eſtoient faites, à mon avis, de la quantité de limon qu'elle avaloit. Il y avoit meſme une foreſt, & toutes ſortes d'arbres & de plantes comme en un pays cultivé, qui pouvoit avoir trente milles de tour. On y voyoit quantité de Herons & d'Alcyons & autres oiſeaux de riviere, qui avoient fait leurs nids dans le bois. Aprés avoir répandu beaucoup de larmes inutiles, j'encourageay mes Compagnons, & fis ſouſtenir le vaiſſeau qui panchoit; puis ayant allumé du feu, nous nous mîmes à table; car nous avions quantité de poiſſon de toute ſorte, & de l'eau que nous avions aportée de l'Etoile du jour. Le lendemain eſtant éveillez, cõme la Baleine ouvroit la gueule, nous voyïons tantoſt le Ciel, tantoſt des Montagnes, tantoſt des Iſles ; car nous la ſentions remuër de tous coſtez en un inſtant. Lors que nous fûmes acoûtumez à un ſi triſte ſejour, je pris ſept de mes compagnons avec moy, & entray dans la foreſt pour découvrir le païs. Nous n'eûmes pas fait ſept cens pas, que nous trouvâmes un petit Temple dedié à Neptune, comme le témoignoit l'inſcription, & enſuite, pluſieurs ſepulchres, & une fontaine tres-claire aſſez proche. Nous ouïſmes meſme l'aboy d'un chien, & viſmes de loin de la fumée, ce qui nous fit juger que le pays eſtoit habité. Nous doublons le pas, tant que nous trouvons un vieillard & un jeune homme, qui dreſſoient un petit jardin, & y faiſoient venir de l'eau de la fon-

taine pour l'arouſer. Joyeux & eſtonnez tout enſemble, nous nous arreſtâmes aſſez long-temps à les regarder, & vîmes qu'ils n'eſtoient pas moins ſurpris que nous. Apres quelque ſilence de part & d'autre, le vieillard nous demanda ſi nous eſtions des Dieux marins ou des hommes? Pour nous, dit-il, nous avons eſté autrefois au monde, mais nous flotons maintenant dans la baleine, ſans ſavoir au vray ce que nous ſommes; car il ſemble que nous ſoyons morts, & toutefois nous vivons. Et nous, luy dis-je, mon pere, nous ſommes de pauvres étrangers qui fuſmes hier engloutis avec noſtre navire, & il y a aparence que quelque Dieu nous a amenez icy pour nous conſoler l'un l'autre, & pour nous apprendre que nous n'eſtions pas ſeuls dans cette miſere. Faites-nous donc, s'il vous plaiſt, le recit de voſtre aventure, & puis vous ſçaurez la noſtre. Ce ne ſera pas, dit-il, ſans avoir mangé auparavant; & en diſant cela, il nous prit par la main & nous amena dans ſa cabane, où il nous fit bonne chere de ce qu'il avoit. Lors que nous fuſmes raſſaſiez, il nous preſſa de luy dire qui nous eſtions, & comment nous avions eſté engloutis. Nous luy contaſmes donc tout ce qui nous eſtoit arrivé depuis noſtre embarquement; dequoy il parût fort eſtonné, & nous dit qu'il eſtoit de l'Iſle de Cypre, & qu'eſtant allé avec ſon fils pour trafiquer en Italie, ils avoient navigé heureuſement juſqu'en Sicile, d'où ils avoient eſté emportez par la tempeſte dans l'Ocean, & engloutis avec leur vaiſſeau, dont nous avions pû voir le debris dans le ventre de la Baleine. Que tous les autres eſtoient morts, à la reſerve de ſon fils & de luy; & qu'apres leur avoir rendu les derniers devoirs, ils avoient baſty la chapelle que

nous avions veuë, & cultivoient enſemble ce petit jardin qui leur fourniſſoit des legumes, dont ils vivoient avec des fruits ſauvages & du poiſſon. Qu'il y avoit des vignes au païs dont le vin eſtoit tres-excellent; & que nous avions pû voir une fontaine dont l'eau eſtoit tres-fraîche & tres-bonne. Qu'ils s'eſtoient accommodez chacun un lict de branches d'arbres, avec quelques autres petits meubles neceſſaires; avoient allumé du feu, & s'ocupoient à la chaſſe, & quelquefois à la peſche, à travers les ouies de la Baleine. Qu'il n'y avoit pas fort loin de là à un eſtang ſalé qui avoit bien deux mille cinq cens pas de tour, où ils ſe baignoient quelquefois, & où ils peſchoient auſſi, parce qu'il y avoit force poiſſon. Qu'il y avoit ving-ſept ans qu'ils vivoient dans cette miſere, & que la vie leur ſeroit encore ſuportable, ſans les habitans du païs qui eſtoient ſauvages, & leur faiſoient beaucoup de mal. Comment, luy dis-je, y a-t-il icy encore d'autres gens que nous? Ouy, dit-il, & qui ſont faits d'une façon effroyable; Car à l'extremité de l'Iſle vers l'Occident habitent les Taricanes, qui ont le viſage d'écreviſſe & le reſte d'anguille; mais barbares & belliqueux. De l'autre coſté, à main droite, ſont les Tritonomendettes, ſemblables à nous de la ceinture en haut, mais ayant le reſte de chats. Ceux-là ne ſont pas ſi méchans que les autres. A la gauche, ſont les Carcinoquires & les Cynocephales, qui ſont alliez enſemble. Au milieu, les Pagourades & les Pſittopodes, nations vaillantes, & excellentes à la courſe. Vers l'Orient, à l'embouchure du Monſtre, le païs eſt preſque deſert, à cauſe qu'il eſt ſouvent inondé. Neant-

Comme qui diroit ſalez ou confits.

Il fait alluſion aux Tritons

Mains de Cancres.

Teſtes de Chien.

Pié-legeres.

moins, j'y ay établi ma demeure, & y vis en quelque asseurance, moyennant cinq cens huîtres que je paye de tribut aux Psittopodes. Voilà l'estat du païs. Il faut considerer maintenant comment nous ferons pour y vivre, & pour nous défendre de tant de monstres. Combien sont-ils, luy dis-je? Plus de mil, répondit-il, mais ils n'ont pour armes que des arrestes de poisson. Puis-qu'ils sont desarmez, repartis-je, nous en viendrons bien à bout, & aprés les avoir défaits nous habiterons le païs sans crainte. Nous resolûmes donc de les combatre, & retournâmes à nostre navire, pour faire les aprests necessaires. Nous commençâmes la guerre par le refus du tribut; car comme ils le vinrent demander, nous leur répondîmes arrogamment que nous estions nez libres, & mal-traitâmes leurs Deputez. Les Psittopodes donc & les Pagourades vinrent contre nous avec grand bruit; mais nous nous étions preparez à les recevoir, & avions mis vingt-cinq hommes en embuscade, avec ordre de ne se point découvrir que les ennemis ne fussent passez, afin de les charger en queuë; car nous les attendions de pied ferme avec le reste. Le combat fut grand & opiniâtre; mais enfin la victoire nous demeura, & nous tuâmes cent soixante & dix des ennemis, sans perdre qu'un de nos camarades, avec le Pilote, qui eut le dos percé d'outre en outre d'une arreste de poisson. Nous poursuivîmes les autres jusqu'à leurs cavernes, & tout le reste du jour & la nuit suivante, demeurâmes sur le champ de bataille, où nous dressâmes un trophée de l'épine du dos d'un Dauphin. Sur le bruit de cette défaite, le reste des habitans prirent les

Sous la conduite de Pélame.

armes, & marcherent contre nous dés le lende-main avec grand apareil. Les Taricanes avoient l'aisle droite, les Cynocéphales la gauche, les Carcinoquires estoient au milieu; il n'y eut que les Tritonomendettes qui demeurerent chez eux, sans vouloir estre de la partie. Nous les viumes rencontrer prés du Temple de Neptune, & entrâmes au combat avec de grands cris, qui résonnoient dans le ventre de la Baleine comme dans un autre. Ils furent défaits aisément, parce qu'ils estoient nuds, & sans armes; de sorte que nous les poursuivîmes jusqu'à la foreſt. Aussi-tost ils envoyerent rechercher nôtre aliance, & sur noſtre refus retournerent au combat, où ils furent tous taillez en pieces. Les Tritonomendettes ayant apris cette nouvelle, se sauverent dans la mer à travers les oüies de la Baleine. Apres cette victoire, nous demeurâmes maistres du païs, nous occupant à la chasse & aux exercices du corps, cultivant les vignes & recueillant en paix les fruits de la terre. Semblables à des captifs renfermez dans une prison large & spacieuse, qui ne songeroient qu'à passer le temps, & à se réjoüir. Comme nous eûmes vescu de la sorte plus d'un an & demy, enfin le cinquiéme jour du neuviéme mois, environ le second bâillement du Monstre, qui ne bâilloit qu'une fois par heure, ce qui servoit à les conter, nous entendismes un grand bruit comme de rames & de forçats, & courûmes à son embouchure, où nous tenant à couvert dans l'intervalle de ses dents, nous vîmes des Geans, grands comme des Colosses, qui conduisoient ces Isles, comme l'on fait des navires. Je say bien qu'on aura de la peine à le croire; ma

mais je ne laisseray pas de le dire, parce qu'il est veritable. C'estoit des Isles longues & étroites, qui n'estoient pas fort hautes, & qui pouvoient avoir cent stades de tour. Il y avoit environ trente hommes sur chacune, sans compter ceux qui étoient employez pour la defense; & ces trente hommes estoient rangez de part & d'autre comme des forçasts d'une galere, & ramoient avec de grands pins feüillus. Derriere, sur une eminence, estoit le Pilote, qui tenoit un gouvernail d'airain de plus de cent pas de long. De l'autre coste, à la prouë, il y avoit environ quarante hommes tous armez, semblables à nous, hormis que leur chevelure étoit de feu, ce qui les défendoit comme un casque. Les arbres de l'Isle servoient de voile; car le vent venant à souffler dedans, la faisoit voguer, si bien qu'on la conduisoit où l'on vouloit, & l'on entendoit le siflet du Comite qui faisoit mouvoir les rames tout d'un temps, comme dans une galere. On ne voyoit que deux ou trois de ces Isles d'abord; mais sur la fin il en parût environ six cens, qui tournerent toutes les prouës l'une contre l'autre, pour le Combat. Du premier choc il y eut de brisées, & d'autres coulées à fons; mais plusieurs se maintinrent courageusement jusqu'à la fin, & ceux qui combatoient à la prouë faisoient merveiles de bien ataquer & de bien defendre. Les vainqueurs sautoient dans celles des vaincus, pour les empécher de se détacher & de prendre la fuite, & l'on faisoit main basse sans faire des prisonniers. Au lieu de harpons & de mains de fer, ils jettoient de grands polypes atachez les uns aux autres, qui s'acrochoient aux arbres de la foreſt;

Cent autre vens beuveur de mer.

de ſorte que l'on combatoit de pied ferme, comme ſi ce n'euſt pas eſté un combat naval. On ſe lançoit auſſi à la teſte, au lieu de pierres, des huiſtres & des tortues, groſſes comme des pieces de rocher. L'un des Generaux s'apelloit Eolocentaure, & l'autre Thalaſſopotés; car on les entendoit ſouvent nommer dans le combat. Le premier reprochoit à l'autre qu'il luy avoit enlevé pluſieurs troupeaux de dauphins, qui étoit le ſujet de leur diferent. Auſſi demeura-t-il victorieux, & coula à fons cent cinquante Iſles des ennemis, en prit trois avec tous ceux qui eſtoient dedans, & pourſuivit le reſte qui ſe retiroit avec la poupe fracaſſée. Sur le ſoir, comme il fut de retour de la pourſuite, il recueillit tout le butin qui flotoit, tant du ſien que des ennemis; car il avoit bien eu quatre-vingts Iſles ſubmergées. Apres, il dreſſa un trophée ſur la teſte de la Baleine, qui eſtoit elle-meſme comme une grande Iſle, ou pluſtoſt comme le Continent, & apendit à Neptune une des Iſles des ennemis. Sa flote demeura toute la nuit à l'ancre au tour du Monſtre, auquel ils avoient ataché leurs cordages. Le lendemain, ils firent des ſacrifices d'action de graces, & ayant enſeveli leurs morts, partirent avec des cris de joye & des chants de triomphe. Voila cè qui ſe paſſa au combat des Iſles.

L'HISTOIRE VERITABLE,

LIVRE SECOND.

I. Continuation du voyage de l'Auteur. II. *Sa venuë aux Iſles Fortunées.* III. *Deſcription des Enfers.* IV. *l'Iſle des Songes.* V. *Diverſes aventures aſſez extravagantes.* VI. *D'autres qui le ſont encore plus, juſqu'à ſon arrivée aux Antipodes.*

I. Continuation du voyage de l'Auteur.

APRES ces choſes, ne pouvant endurer un plus long ſejour dans la Baleine, il nous prit envie de faire un trou au coſté droit pour nous évader; mais comme nous eûmes creuſé cinq ou ſix cens pas ſans trouver le fons, nous abandonnâmes l'entrepriſe, & jugeâmes plus à propos de mettre le feu dans le bois pour la faire mourir. Elle brûla ſept jours entiers ſans en ſentir rien; mais ſur la fin du ſeptiéme, elle bâilloit plus lentement, & refermoit la gueule auſſi-toſt, ce qui nous fit juger qu'elle commençoit à ſe porter mal. Vers l'onziéme jour, nous aperçumes qu'elle ſe mouroit, car elle ſentoit fort mauvais; ſi bien que le lendemain nous luy traversâmes la gueule avec de groſſes poutres, pour l'empeſcher de la refermer, ſans quoy nous eſtions tous perdus. Cependant, nous donnaſmes ordre à noſtre départ, & fiſmes nos proviſions, prenant l'étranger pour noſtre Pilote. Le troiſiéme jour nous tiraſmes noſtre vaiſſeau par l'intervalle de ſes dents, & le decendimes tout doucement dans la mer. Apres, montant ſur

le dos du Monſtra, nous ſacrifiâmes à Neptune, pres du trophée des Iſles flotantes, & ayant demeuré là trois jours, à cauſe du calme nous fiſmes voile le quatriéme. Nous rencontraſmes d'abord quantité de corps morts de la derniere défaite, contre leſquels noſtre vaiſſeau aloit heurter comme contre des écueils, & nous demeuraſmes eſtonnez de leur prodigieuſe grandeur. Il faiſoit fort beau du commencement; mais la biſe venant à ſoufler, il fit un froid ſi inſuportable, que la mer ſe glaça à la hauteur de quatre cens braſſes. Nous fûmes donc contrains de décendre, & commençaſmes à gliſſer deſſus; mais le vent venant à ſe renforcer, nous fiſmes un trou dans la glace par l'avis de noſtre Pilote, où nous demeuraſmes renfermez trente jours, y faiſant du feu, & mangeant le poiſſon que nous trouvions en creuſant. A la fin, comme les vivres commençoient à nous manquer, nous détachaſmes du mieux que nous pûmes noſtre vaiſſeau, & mettant la voile au vent, coulaſmes ſur la glace comme ſur du verre. Le cinquieſmes jour elle ſe fondit, & nous voguaſmes ſur l'eau comme auparavant, tant que nous abordaſmes en une petite Iſle déſerte, où nous deſcendîmes pour faire aiguade, parce que l'eau nous manquoit. Nous y tuaſmes deux Taureaux ſauvages, qui avoient les cornes ſous les yeux, comme vouloit Momus, afin de mieux voir où ils frapent. Plus loin nous trouvaſmes une Mer de laict, qui avoit au milieu une petite Iſle de fromage, où nous ſejournaſmes quelque temps, mangeant de la terre de l'Iſle, & buvant du laict des raiſins; car ils ne portent point de vin. La Princeſſe Tyro fille de Salmonée, en eſtoit Reine, & avoit receu cette faveur de Neptu-

Tyro, ſignifie fromage, en Grec.

ne pour recompenſe de ſa chaſteté. Il y avoit auſſi un temple dedié à Galatée, comme il paroiſſoit par l'inſcription. *Galatée ; veut dire laict.*

Comme nous eûmes demeuré là cinq jours, nous en partiſmes le ſixiéme par un bon vent; & deux jours apres paſſaſmes de cette mer blanche dans une autre, ſur laquelle nous viſmes marcher des hommes ſemblables à nous, horſmis qu'ils avoient des piés de liége, ce qui les ſouſtenoit ſur l'eau. Ils s'aprocherent de noſtre navire, & nous ſaluant en noſtre langue, nous dirent qu'ils aloient au Liége qui eſtoit leur patrie. Apres avoir couru quelque temps autour de noſtre vaiſſeau, ils s'en alerent en nous ſouhaitant une heureuſe navigation. Ils ne nous eurent pas pluſtoſt quitez, que nous découvriſmes pluſieurs Iſles, parmy leſquelles eſtoit la leur ſur un grand liége tout rond. Plus loin, ſur la droite il y en avoit cinq autres fort hautes & fort grandes, où l'on voyoit paroiſtre beaucoup de feux; & devant nous une petite, large & baſſe, d'où s'exhaloit un doux parfum, comme Hérodote dit qu'il en ſort de l'Arabie heureuſe. Nous cinglons de ce coſté-là, & trouvons en arivant de grands ports, calmes & profons, & des fleuves d'une eau claire & argentine qui couloit doucement dans la mer. Les bords eſtoient couverts de bois odoriferans, où l'on oyoit retentir la muſique des oiſeaux, qui faiſoient un concert avec les Zephirs. Car les feuilles agitées par un doux vent, rendoient un ſon comme de flûtes douces. On entendoit parmy cela, des voix, ou pluſtoſt des cris de reſiouiſſance, comme dans un feſtin, où les uns chantent & les autres danſent au ſon du flajolet ou de la lyre. Eſtonnez de tant de merveilles,

II.
Venuë de l'Auteur aux Iſles Fortunées.

De roſes, violettes, &c.

nous entrons à pleines voiles dans le port, où nous ne fuſmes pas pluſtoſt, que les Cardes nous liérent avec des chaiſnes de roſes & nous menerent vers le Prince, apres nous avoir dit qu'on ne nous feroit point de mal, & que nous eſtions dans l'Iſle des Bien-heureux qui eſtoit gouvernée par Rhadamante. Nous trovâmes en arrivant qu'il y avoit trois cauſes à plaider avant la noſtre. La premiere eſtoit celle d'Ajax fils de Télamon, pour ſavoir s'il ſeroit receu en la compagnie des Heros, apres s'eſtre tué luy-meſme en fureur. La ſeconde eſtoit un diferent amoureux de Theſée & de Menelaüs, à qui demeureroit Heleine. Et la troiſiéme, une diſpute de préſeance entre Alexandre & Annibal. Apres beaucoup de conteſtation, Ajax fut receu, moyennant quelques priſes d'élébore, pour leſquelles on le renvoya à Hipocrate. Heleine fut ajugée à Menelaüs, à cauſe des longs travaux qu'il avoit ſouferts pour elle, outre que Theſée avoit d'autres femmes, comme l'Amazone & Ariadne. Alexandre fut preferé à Annibal, & on luy donna un ſiege à coſté du vieux Cyrus. Apres cela, nous fûmes ouïs, & l'on nous demanda d'abord, pourquoy nous avions oſé profaner ces lieux ſacrez de noſtre preſence mortelle? Sur noſtre réponſe, l'on nous fit retirer; & Rhamadante, de l'avis de Caton & d'Ariſtide, remit à nous punir de noſtre curioſité, apres noſtre mort, & cependant nous permit de voir les raretez du pays, & de nous entretenir avec les Bien-heureux; Auſſi-tôt, nos chaînes tomberent d'elles-mêmes, & l'on nous conduiſit à la ville, pour aſſiſter à leur feſtin. Nous fûmes tous ravis en entrant de voir que la ville eſtoit d'or, & les murailles d'emeraudes, avec le pavé marqueté d'ébeine, &

Parce qu'elle avoit eſté femme de l'un & de l'autre.

d'y voire ; les Temples des Dieux de rubis & de diamans, avec de grands Autels d'une ſeule pierre precieuſe, ſur leſquels on voyoit fumer des Hecatombes. Il y avoit ſept portes, toutes de Cinamome ; & un foſſé d'eau de ſenteur large de cent coudées, qui n'étoit profond qu'autant qu'il faloit pour ſe baigner à ſon aiſe. Il ne laiſſoit pas d'y avoir des bains publics d'un artifice admirable, où l'on ne brûloit que des fagots de canelle. L'edifice eſtoit de cryſtal, & les baſſins où l'on ſe lavoit, de grands vaſes de porcelaine pleins de roſée. Du reſte, ces Bien-heureux n'ont point de corps & ſont inpalpables ; Ils ne laiſſent pas de boire & de manger, & de faire les autres fonctions naturelles. On diroit que c'eſt leur ame toute ſeule, reveſtuë de la reſſemblance du corps ; car ſi on ne les touche, on ne ſauroit découvrir qu'ils n'en ont point ; Semblables à des ombres droites qui ne ſeroient pas noires. Ils ne vieilliſſent point, mais ils demeurent toûjours à l'âge où ils meurent, horſmis que les vieillards y reprennent leur beauté & leur vigueur. Leurs habits ſont d'un creſpe fin de couleur de pourpre, filé par des araignées qui ſont ſans venin, & qui ne font point horreur. Il ne fait jamais nuit dans toute l'Iſle, mais le jour n'y eſt pas fort éclatant, c'eſt comme une aurore perpetuelle. De toutes les ſaiſons ils ne connoiſſent que le Printemps, & de tous les vens que les Zephirs ; mais la terre eſt couverte de fleurs & de fruits toute l'année, dont la recolte ſe fait tous les mois, encore dit-on qu'au mois qui porte le nom de Minos, il y a double moiſſon. Les épis au lieu de bled ſont chargez de petits pains ſemblables à des champignons, ſi bien qu'on n'eſt jamais en peine ni de cuire, ni de

moudre. Il y a trois cens ſoixante-cinq fontaines d'eau douce, & autant de miel; & cinq cens d'huile de ſenteur, mais plus petites; avec pluſieurs ruiſſeaux de laict & de vin. On mange hors la ville dans la plaine d'Eliſe, à la fraſcheur d'un bois qui l'environne, où l'on eſt couché ſur des fleurs, & les vens portent des viandes. Sur les têtes pendent de grands arbres de criſtal, qui portent des verres de toutes ſortes, & l'on ne les a pas pluſtoſt pris qu'ils ſont pleins de vin. On n'eſt point en peine de ſe faire des guirlandes, car les petits oiſeaux qui voltigent autour en chantant, répandent ſur vous des fleurs qu'ils ont pillées dans les prairies voiſines. D'ailleurs, il s'éleve des nuées de parfum tant de ſources de ſenteur, que du fleuve dont la ville eſt ceinte, leſquelles s'épreignent à l'aide des vens, & verſent ſur l'aſſiſtance une liqueur tres-precieuſe. On ne ceſſe de chanter pendant le repas, & de reciter de beaux Vers, & particulierement ceux d'Homere, qui eſt aſſis parmi les Heros au deſſus d'Uliſſe. Les danſes ſont compoſées de filles & de garçons, & les maiſtres de muſique ſont Eunome, Arion, Anacréon & Steſicore, dont le dernier eſt réconcilié avec Heleine. Apres qu'ils ont finy leurs chanſons, paroiſt un ſecond chœur de Muſiciens, compoſé de ſerins & de roſſignols, qui avec les Zephirs, ſont un concert tres-agreable. Mais ce qui fait principalement la felicité des Bien-heureux, c'eſt qu'il y a deux ſources, l'une du ris, l'autre de la joye, dont chacun boit un grand trait avant que de ſe mettre à table, ce qui le tient gay le reſte du jour. Diſons maintenant ceux qui ſont les plus eſtimez dans cette Iſle, & qui tiennent le premier rang parmy

mi les ombres. Premierement, les demy-Dieux, & ceux qui ſe ſont ſignalez au ſiége de Troye, horſmis Ajax le Locrien qui eſt tourmenté, à ce qu'on dit, dans les Enfers. D'entre les Barbares, les deux Cyrus, Anacarſis, Zamolxis, & Numa. Des Grecs, Licurgue, Phocion, & Telluss les ſept Sages, horſmis Periandre; Socrate, qui s'entretient ordinairement avec Palaméde & Neſtor, ou avec de beaux garçons comme Narciſſe, Hylas, & Hyacinthe; & l'on dit qu'il eſt amoureux du dernier, car il luy fait forces careſſes. Rhadamante l'a ſouvent menacé de le mal-traiter, s'il ne quitoit ſon ironie; mais il a de la peine à s'en défaire, tant il eſt dangereux de faire de mauvaiſes habitudes. Je n'y vis point Platon, & comme j'en demandois la cauſe, on me dit qu'il habitoit ſa Republique, & qu'il vivoit ſelon les Loix qu'il y avoit établies. Ariſtipe & Epicure y ſont des premiers, & chacun les veut avoir, parce qu'ils ſont de bonne compagnie. Il n'eſt pas juſqu'à ce pauvre malotru d'Eſope qu'il n'y ſoit, & ils s'en ſervent comme de boufon. Pour Diogéne on ne le reconnoiſtroitpas, tant il eſt changé; car il eſt devenu voluptueux, & a épouſé la Courtiſane Laïs. Il ne fait donc rien tout le jour que chanter & danſer, & faire mille extravagances, ſur tout quand il a bû. Les Stoïciens en ſont bannis, & l'on dit qu'ils grimpent encore ſur le coſteau, & ſont ocupez à défricher le chemin de la Vertu. Je n'y vis point d'Academiciens, parce qu'ils deliberent touſiours, & qu'ils ne ſe peuvent reſoudre; On doute meſme s'ils croyent des Enfers & des Champs Eliſées. Mais, à mon avis, c'eſt qu'ils craignent le jugement de Rhadamante, parce qu'ils ont voulu oſter toute ſorte

de jugement, & mettre l'Univers en confusion. Voilà les plus illustres de l'autre monde ; mais on y revere principalement Thesée & Achille. Les femmes y sont communes, & en cela, ils sont tous Platoniciens. On ne s'abstient pas mesme des garçons ; il n'y avoit que Socrate qui juroit qu'il ne les toucheroit point, encore croit-on qu'il se parjuroit. Apres avoir esté deux ou trois jours en ce païs-là, j'aborday Homere, & le priay de me dire d'où il estoit, parce que c'estoit une des plus grandes questions qui fust parmy les Grammairiens. Il me dit qu'ils l'avoient tellement embroüillé sur ce sujet, que luy-mesme n'en savoit plus rien, mais qu'il croyoit estre de Babylone, & qu'on l'y nommoit Tigrane, comme Homere parmy les Grecs, à cause qu'il y avoit esté donné en ostage. Je luy demanday ensuite, s'il avoit fait les Vers qu'on rebute ? Il me dit que oüy ; ce qui me fit rire de l'impertinence de ceux qui les veulent retrancher. Je m'enquis aussi pourquoy il avoit commencé son Poëme par la Fureur ? & il me dit que cela s'estoit fait sans dessein, & qu'il n'avoit pas fait non plus l'Odyssée avant l'Iliade, comme plusieurs croyent. Pour son pretendu aveuglement, je ne luy en parlay point, perce que je vis bien le contraire. Je luy faisois plusieurs autres demandes, lors qu'il estoit de loisir, & il me répondoit à tout sur le champ, principalement depuis qu'il eût gagné son procés contre Thersite, qui l'acusoit de calomnie ; mais il fut renvoyé absous à l'aide d'Ulysse qui plaida sa cause. Sur ces entrefaites arriva Pythagore, apres avoir achevé toutes ces revolutions, & passé par diverses metempsycoses ; car il avoit

Zenodote & Aristarque.

eſté metamorphosé par ſept fois, & doutoit encore s'il ſe feroit appeller Pythagore ou Euphorbe. Il fut fort bien receu; parce qu'il avoit tout un coſté d'or. Empedocle vint auſſi tout grillé; mais on ne le voulut point recevoir, quelque inſtance qu'il en fit, de peur qu'il ne fuſt travaillé de mélancolie. Aprés quelque temps on celebra les jeux qu'on nomme *des Trépaſſez*, où Achille & Theſée preſiderent, celuy-cy pour la ſeptiéme fois, & l'autre pour la cinquiéme. Il ſeroit long de raporter icy tout ce qui s'y fit; mais Carus de la race des Heraclides, vainquit Ulyſſe à la lute, & Epée combatit à coups de poin contre Arie, dont le ſepulcre eſt à Corinthe, ſans que pas un euſt l'avantage. Il n'y a point parmi eux de jeu de Pancrace. Je ne ſay plus qui vainquit à la courſe; Homere remporta de bien loin le prix de la poëſie; mais Héſiode auſſi fut couronné. La couronne eſtoit faite de plumes de Pân, & c'eſtoit le prix de tous les jeux. Comme on en ſortoit, la nouvelle vint que les Enfers s'eſtoient revoltez ſous la conduite de Phalaris & de Buſire, acompagnez de Dioméde, de Sciron & de Pityocampte, & qu'ils venoient pour forcer l'Iſle des Bien-heureux, apres avoir rompu leurs fers, & tué leurs gardes. Auſſi-toſt Rhadamante mit les Heros en bataille ſur le bord de la mer, ſous le commandement de Theſée, d'Ajax & d'Achille; car le ſecond eſtoit deſia retourné en ſon bon ſens. Apres un grand combat, où Achille fit des merveilles, les Heros furent victorieux. Socrate fit bien auſſi à l'aile droite, & incomparablement mieux qu'à la bataille de Délie. Auſſi euſt-il pour recompenſe un beau jardin au faux-bourg où il tenoit Academie, qu'on apeloit *l'Academie des Morts*.

Apis faite.

Anciens brigans.

Les vaincus furent renvoyez aux Enfers pour y eſtre tourmentez au double. Homere a décrit cette guerre comme il a fait celle de Troye, & me donna ſon livre en partant ; mais je le perdis avec le reſte de mon équipage. Il commençoit ainſi ſon Poëme, *Ie chante des Enfers les combats redoutables*. Apres la victoire on fit un grand feſtin ſelon la couſtume, où l'on ne ſervit que des féves, c'eſt pourquoy Pithagore ne s'y trouva point. En ſuite, il ariva de nouvelles aventures ; Cinyre fils de Sintare, noſtre Pilote qui eſtoit un grand garçon de belle taille, & fort bien fait, devint amoureux d'Heleine, & elle de luy. Leur amour ne put eſtre long-temps caché ; car ils ſe faiſoient mille careſſes à table, & quelquefois apres le repas s'égaroient tout ſeuls dans la foreſt. A la fin, ils ſe reſolurent de ſe retirer en quelqu'une des Iſles voiſines, & gagnerent pour cela trois de nos compagnons ſans nous en rien dire, parce qu'ils ſavoient bien que nous ne le trouverions pas bon. Ils prirent la nuit pour l'execution de leur deſſein, & cinglérent en haute mer, ſans que perſonne s'en aperçût. Mais Menelaüs s'eſtant éveillé en ſurſaut, & ne trouvant plus pres de luy ſa femme, ſe mit à crier, & ſautant en bas du lict alla éveiller ſon frere Agamemnon, & vint avec lui faire ſes plaintes à Rhadamante. Le jour venu, ceux qu'on avoit envoyez à la découverte, raporterent qu'on voyoit un navire fort éloigné, & Rhadamante fit embarquer cinquante Heros ſur un vaiſſeau d'Aſphodelle fait tout d'une piece, & les envoya apres. Ils firent ſi grande diligence qu'ils les ateignirent ſur le midy, avant qu'ils pûſſent prendre terre nulle part, & les ramenerent au port, remorquant leur vaiſ-

ſeau avec des chaînes de roſes; car il n'y en a point de plus fortes dans toute l'Iſle. Heleine pleuroit & ſe deſeſperoit, s'arachant les cheveux, & baiſſant la veuë de honte. Rhadamante, apres avoir interrogé les coupables, les renvoya aux Enfers pour y eſtre chaſtiez de leurs crimes, parce que l'Iſle des Bien-heureux eſt exemte de ſuplices. Il nous fit commandement de partir le lendemain, pour éviter de pareils inconveniens à l'avenir. Je regrettois fort de quiter un ſi agreable ſejour, pour entrer dans de nouveaux malheurs; mais les Heros me conſolerent en me montrant la place qu'ils me donneroient aupres d'eux apres ma mort. J'alay donc prendre congé de Rhadamante, & le priay de m'enſeigner la route que je devois tenir, & de me dire ce qui m'arriveroit par le chemin. Alors me montrant les Iſles voiſines, Ces cinq là, dit-il, que tu vois toutes en feu, ſont celles des Enfers; plus loin eſt celle des Songes; & en ſuite, Ogygie où demeure Calypſo; mais tu ne le ſaurois encore voir. Quand vous les aurez paſſées, vous rencontrerez les Antipodes, où vous demeurerez quelque temps parmy les Sauvages; puis vous retournerez dans voſtre pays; apres de longues & perilleuſes erreurs. Comme il eut dit cela, il arracha une racine de Mauve, & me la preſentant m'ordonna d'y avoir recours dans mon affliction. Il me commanda auſſi quand je ſerois arivé aux Antipodes, de ne point creuſer de feu avec une épée, ni manger de lupins, ou m'aprocher d'un garçon qui eût plus de dix-huit ans; & me dit qu'en obſervant bien ces choſes, je ſerois reçeu dans l'Iſle des bien-heureux apres ma mort. Alors je fis mes prepara-

Ralterie contre Pythagore.

tifs pour mon depart, & alant dire adieu à Homere, je le priay de me faire un quadrain, que je gravay ſur une colonne pres du port; Il contenoit ces mots.

Lucien favory des Dieux
A veu ces hautes deſtinées,
Et hors des Iſles fortunées
Retourne en ſon pays, joyeux.

Apres avoir demeuré là le reſte du jour, & pris congé des Heros, je partis le lendemain; & ils me vinrent conduire juſqu'à mon vaiſſeau, où Ulyſſe me tirant à part, me donna une lettre pour Calypſo, ſans que ſa femme en viſt rien. Rhadamante envoya avec nous le Pilote Nauplion, pour empeſcher qu'on ne nous arêtaſt en quelqu'une des Iſles voiſines, & témoigner que noſtre deſſein eſtoit de tirer plus loin.

III. *L'Iſle des Enfers.*

Au ſortir de cet air doux & odorant, nous entrâmes en un puant & épais, qui diſtiloit de la poix au lieu de roſée. On ſentoit de loin une odeur de ſoufre & de bitûme, avec une exhalaiſon comme de corps morts qu'on rôtit. Parmi cela retentiſſoient les coups de foüet, & le bruit des chaînes, avec les cris des damnez. Nous n'abordâmes qu'à une de ces Iſles qui eſtoit toute bordée d'écueils & de précipices, & par dedans ce n'eſtoit qu'une roche ſeiche & aride, ſans eau & ſans aucune verdure. Apres avoir grimpé comme nous pûmes par un ſentier rude & épineux, nous arivâmes au lieu des ſupplices, qui eſtoit tout ſemé de pointes d'épées & de halebardes, & ceint de trois fleuves, l'un de ſang, l'autre de bouë, & le troiſiéme de feu, mais d'un feu rapide comme un torrent, & ſujet aux tempeſtes comme la mer. On y voyoit des poiſſons comme des tiſons ardans, & d'autres plus petits

comme des charbons, qu'on nommoit de petites lampes. On n'y pouvoit aborder que par une porte fort étroite qui eſtoit gardée par Timon le Miſanthrope. Nous y entrâmes pourtant ſous la conduite de noſtre guide, & viſmes tourmenter pluſieurs Roys & particuliers, dont il y en avoit quelques-uns de noſtre connoiſſance. Cynire y eſtoit pendu par les parties naturelles, & tout noircy de fumée. Il y avoit des gens qui nous montroient tout pour de l'argent, & qui diſcouroient ſur la vie de chacun, & ſur la nature du ſuplice. On tourmentoit principalement les menteurs, & ceux qui avoient impoſé à la poſterité par leurs écrits fabuleux, comme Cteſias & Hérodote, ce qui me donna quelque conſolation, parce qu'il n'y a guere de vice dont je me ſente moins coupable. Apres cela nous ſortiſmes, ne pouvant plus ſoufrir la puanteur, ni l'horreur du lieu, & prenant congé de noſtre guide nous retournâmes à noſtre vaiſſeau.

Nous n'ûmes pas navigé beaucoup, que l'Iſle des Songes nous aparut, mais obſcurement comme les ſonges ont acoûtumé. Car elle ſembloit s'éloigner à meſure que nous en approchions; mais enfin l'ayant atrapée, nous y entrâmes par le havre du ſommeil, & y decendiſmes ſur la brune. Elle eſtoit ceinte tout autour d'une foreſt de pavos & de mandragores, qui eſtoit pleine de hibous & de chauves-ſouris; car il n'y a point d'autres oiſeaux dans toute l'Iſle. Il y avoit un fleuve qui ne couloit que de nuit, & deux fontaines d'une eau dormante. Le mur de la ville eſtoit fort haut & de couleurs changeantes comme l'arc-en-ciel. Elle avoit quatre portes, quoy qu'Homere n'en mette que deux, Les deux

IV
L'Iſle des Songes.

premieres regardoient la plaine de la nonchalance, l'une de fer & l'autre de terre, par où ſortent les ſonges afreux & mélancoliques ; les deux autres ſont tournées vers le port, l'une de corne & l'autre d'yvoire, qui eſt celle par où nous entrâmes. Le Sommeil eſt le Roy de l'Iſle, & ſon Palais eſt à main gauche en entrant. A main droite eſt le Temple de la Nuit, qui eſt la Déeſſe qu'on y adore ; & en ſuite, celuy du Coq. Le Sommeil a ſous luy deux Lieutenans, Taraxion & Plutoclez, engendrez de la fantaiſie & du neant. Au milieu de la place eſt la fontaine des Sens, qui a deux Temples à ſes coſtez, l'un du Menſonge & l'autre de la Verité. C'eſt là qu'eſt l'Oracle & le ſanctuaire du Dieu, dont Antiphon l'Interprete des ſonges eſt le Prophete, & a obtenu cette grace du Sommeil. Tous les habitans de l'Iſle ſont differens, les uns beaux & de belle taille ; les autres petis & contrefaits ; Ceux-cy riches à ce qui paroiſt, & veſtus d'or & de pourpre comme des Rois de Comedie ; Ceux-là gueux & mendians, & tout couverts de haillons. Nous en vîmes pluſieurs de noſtre connoiſſance ; qui nous conduiſirent chez eux & nous traiterent ſplendidement, & apres la bonne chere nous firent tous Rois & Princes à noſtre départ. Quelques-uns nous menerent en noſtre pays, & nous ramenerent le meſme jour. Nous demeurâmes là trente nuits ; car on ne conte point autrement, & tout ce temps-là nous ne fiſmes que manger & dormir ; mais à la fin, éveillez par un coup de tonnerre, nous gagnons le navire & quitons le port.

V. Avan. Trois jours apres nous arrivaſmes en l'Iſle d'Ogygie, où avant que d'aborder e décache-

my la lettre d'Ulysse, de peur que ce fourbe ne nous eust fait quelque supercherie, & n'y trouvay que ces mots, LETTRE D'ULYSSE A CALYPSO. *Ie ne vous eus pas plustost quitée que je fis naufrage, & ne me sauvay qu'à peine, à l'aide de Leucothée, en la cõtrée des Pheaques. Cõme je fus de retour chez moy, je trouvay ma femme galantisée par des gens qui mangeoient mon bien; & apres les avoir tués, je fus assassiné par Telegone que j'avois eu de Circé. Maintenant, je suis en l'Isle des bienheureux, où je regrette les plaisirs que nous avons eus ensemble, & voudrois estre toûjours demeuré avec vous, & avoir accepté l'ofre que vous me faisiez de l'immortalité. Si je puis donc m'échaper, soyez assurée de me revoir. Adieu.* Il ajoûtoit à cela quelque chose en nôtre faveur. Nous n'eûmes pas esté fort loin que je trouvay la grote de Calypso, telle qu'Homere l'a décrit, où elle travailloit en tapisserie. Elle n'eut pas plûtost lû la lettre qu'elle se prit à pleurer, & nous pria d'entrer chez elle, où elle nous traita magnifiquement, & nous fit diverses questions pendant le repas, s'enquerant fort si Penelope estoit aussi belle & aussi chaste que la Renommée la publioit. Nous luy répondîmes ce que nous vîmes qu'elle auroit de plus agreable, & apres avoir pris congé d'elle, nous retournasmes à nostre vaisseau, & passâmes la nuit sur le rivage. Le lendemain dés le matin nous fismes voile par un grand vent, & apres avoir esté batus de la tempeste deux jours entiers, au troisiéme nous fûmes ataquez par des Barbares qui navigeoient sur de grandes citroüilles longues de six coudées. Car lors qu'elles sont seches ils les creusent, & se servent des grains au lieu de pierres dans le combat, & des

tures estravagantes.

fueilles au lieu de voile, avec un maſt de roſeau. Apres un rude combat, nous viſmes paroiſtre ſur le midy d'autres Pirates, que ceux-cy n'eûrent pas pluſtoſt aperçeus qu'ils nous quitterent, pour les aler rencontrer, parce que c'eſtoient leurs ennemis. Auſſi-toſt nous mîmes la voile au vent, & cinglaſmes en haute mer, ſans ſavoir qui remporta l'avantage; mais il y avoit aparance que les derniers eſtoient les maiſtres. Car outre qu'ils eſtoient en plus grand nombre, leurs vaiſſeaux eſtoient plus forts, eſtant faits de la moitié d'une coque de noix, qui ſont groſſes & dures en ce païs-là, & longues à proportion. Comme nous les eûmes perdus de veuë, nous penſâmes nos bleſſez, & nous tinmes ſur nos gardes de peur de ſurpriſe. Ce ne fut pas en vain; car avant le coucher du Soleil nous fûmes ataquez par quelque vingt hommes, qui eſtoient à cheval ſur des Dauphins, leſquels ſautoient & henniſſoient comme des chevaux. Lors qu'ils furent pres de nous ils ſe ſeparerent en deux bandes, & nous enfermant au milieu, nous lancerent des yeux de cancres, qui eſtoient gros comme des œufs d'Autruche, dont ils faillirent à nous aſſommer. Nous les repouſſaſmes à coups de trait juſques dans leur Iſle, qui eſtoit deſerte & ſterile, ce qui les contraignoit à faire le métier de corſaires. Sur la minuit qu'il faiſoit grand calme; nous rencontrâmes un nid d'alcyons d'une ſi prodigieuſe grandeur, que la mere faillit à nous ſubmerger, du ſeul vent de ſon aiſle, & nous le prenions d'abord pour un écueil. Apres l'avoir connu nous y deſcendiſmes, & trouvaſmes qu'il eſtoit fait de grands pins tous entiers, & contenoit bien cinq cens œufs,

dont le moindre estoit plus gros qu'une pipe de malvoisie. Les petits estoient prests à éclore, & on les entendoit desia crier dans la coque. Comme nous fusmes un peu éloignez, il nous arriva divers prodiges. Car l'oiseau qui estoit peint sur la poupe de nostre navire, commença à chanter, & à déployer les aisles; nostre Pilote qui estoit chauve, devint tout à coup chevelu, & l'arbre de nostre vaisseau jetta des fruits & des branches. Estonnez de tant de merveilles, & priant les Dieux de détourner ces prodiges, nous n'eusmes pas fait beaucoup de chemin, qu'il nous en ariva encore de plus grands. Nous vismes une forest de Pins & de Cyprés, qui flotoient sur l'eau sans racine. Nous pensions d'abors que ce fust la terre ferme, mais en abordant nou trouvasmes ce que j'ay dit. Cependant, comme nous n'y pouvions descendre, ny passer à travers, à cause de l'épaisseur, ou reculer parce que le vent estoit contraire, nous tirasmes nostre navire en haut, à force de cables, qui haussant les voiles, coulasmes sur le faiste qui estoit touffu, comme sur de la glace. Cela me fit souvenir du Poëte Antimaque, qui appelle la mer *Bocagere*. Lors que nous eusmes passé la forest qui n'estoit pas fort profonde, nous descendismes nostre navire comme nous l'avions monté, & navigeasmes sur une mer claire & unie jusqu'à ce que nous arrivasmes à un precipice. Car les eaux se separant en deux, laissoient au milieu un abyme où nous faillismes à tomber; Mais nous pliasmes en haste les voiles, & apres avoir jetté la veuë de tous côtez, nous aperçeusmes comme un pont l'eau qui joignoit la superficie des deux mers, & passasmes dessus dans un autre Ocean.

Ou, en relief.

Ou, la navigation.

Cela a quelque raport au détroit de Magellã

VI. *Autres aventures extravagantes.*

C'eſtoit une mer douce & paiſible, où nous découvriſmes d'abord une petite Iſle qui étoit facile à aborder, & y décendiſmes pour faire aiguade, & prendre des vivres. Nous trouvâmes de l'eau aiſément ; mais comme nous cherchions des vivres, nous oüiſmes des mugiſſemẽs aſſez proches, & y acourûmes penſant que ce fut un troupeau de vaches ; mais en arrivant, nous vimes que c'étoient des Sauvages, qui avoient la teſte de Taureau, comme on peint parmy nous le Minotaure. Nous voulûmes prendre la fuite, mais ils nous pourſuivirent de ſi prés, qu'ils prirent trois de nos compagnons, le reſte ſe ſauva à la courſe. Lors que nous fûmes arrivez à noſtre vaiſſeau, chacun s'arma en diligence pour tirer vengeance de cette injure, & r'avoir nos camarades ; mais en arivant nous trouvâmes qu'ils les mettoient en pieces, & qu'ils ſe les diſtribuoient comme des morceaux de viande. Nous donnons deſſùs de furie, en tuons cinquante, & en faiſons deux priſonniers. Comme nous n'avions rien à manger, pluſieurs eſtoient d'avis de les traiter comme ils avoient fait nos gens ; mais nous trouvâmes plus à propos de les garder, pour en avoir ce qui nous faiſoit beſoin. Nous les changeâmes donc contre du fromage, des poiſſons ſecs, & des legumes, outre quelques cerfs que ces Sauvages nous donnerent, qui n'avoient que trois pieds ; parce que ceûx de devant s'uniſſoient en un. Apres avoir demeuré là un jour, pour nous remettre du travail de la mer, nous en partîmes par un bon vent, & n'eûmes pas fait beaucoup de chemin que nous vîmes nager force poiſſons, & voler quantité d'oiſeaux, comme quand on approche de terre, ce que nous reconnûmes

à pluſieurs autres ſignes. Nous vîmes là de plaiſans nageurs ; C'eſtoient des gens couchez ſur le dos avec un baſton entre les jambes, qui ſervoit comme de maſt, où eſtoit atachée une petite voile qu'ils conduiſoient avec la main, & voguoient ainſi ſur l'Ocean. D'autres eſtoient aſſis ſur des lieges, & traînez par des dauphins qui les promenoient comme en caroſſe ſur l'eau. Ils ne nous firent point de mal, mais s'aprochant de nous admiroient noſtre façon de naviger autant que nous faiſions la leur. Sur le ſoir nous abordâmes en une petite Iſle habitée par des femmes qui avoient le pied d'aſnon ; mais du reſte eſtoient tres-belles & veſtuës en Courtiſanes, avec de longues robes traînantes pour cacher leur défaut, ce qui nous empeſcha de le découvrir d'abord. Elles nous reçurent fort bien & nous menerent chez elles ; mais je n'y alois qu'en tremblant, & me défiois de leurs careſſes. Et de fait, j'aperçus chez l'une en entrant des carcaſſes & des oſſemens de morts, ce qui m'obligea à me tenir ſur mes gardes ; & à prendre ma racine de Mauve ſelon l'ordre de Rhadamante, pour la prier de m'aſſiſter en cette ocaſion. Apres mettant l'épée à la main, je me ſaiſis de mon hoſteſſe ; & la contraignis de me dire qui elles eſtoient. Elle m'avoüa qu'elles eſtoient des femmes marines qui égorgeoient les étrangers apres avoir eu leur compagnie, & les mangeoient. Auſſi l'ayant liée je montay ſur le haut de la maiſon & apellay mes camarades, qui ne furent pas pluſtoſt venus que je leur contay ce qu'elle m'avoit dit. Comme elle les aperçut elle ſe changea en eau ; mais trempant mon épée dedans, je la retiray toute ſanglante. Aprés, nous nous en courûmes à noſtre

Voyez les Remarques.

navire, & levant les voiles, cinglâmes en haute mer, tant que nous découvrîmes à l'aube du jour les Antipodes. Nous commençâmes alors à faire des actions de graces aux Dieux, & à deliberer de ce que nous avions à faire. Les uns eſtoient d'avis de prendre terre, & de nous rembarquer auſſi-toſt pour taſcher de regagner nôtre patrie, puiſque nous avions rencontré ce que nous cherchions : Les autres de laiſſer noſtre vaiſſeau ſur le rivage, & d'entrer plus avant en terre-ferme pour découvrir le païs & les mœurs des habitans. Dans cette conteſtation il s'éleva tout à coup une tempeſte qui briſa noſtre navire, & chacun ſe ſauva comme il pût avec ſes armes, & ce qu'il avoit de meilleur. Voilà ce qui m'arriva dans mon voyage du nouveau Monde ; Je décriray aux Livres ſuivans les merveilles que j'y ay veuës.

Le ſuplément de cette Hiſtoire eſt à la fin du troiſiéme Volume.

LE MEURTRIER DU TYRAN.

DECLAMATION.

Vn homme monte au Palais pour tuër le Tyran, & ne le trouvant point tuë ſon fils, & luy laiſſe ſon épée au travers du corps. Le Tyran de retour arrache l'épée & s'en tuë de deſeſpoir. Le Meurtrier demande le prix propoſé à celuy qui tuëroit le Tyran. On luy conteſte. Voicy ce qu'il dit.

MESSIEURS. Je ne demande qu'une récompenſe du meurtre de deux Tyrans; quoy que je ſois le ſeul de tous ceux qui ont fait de ſemblables actions, qui en ay tué deux d'un ſeul coup, l'un de ma main & l'autre de celle du deſeſpoir. C'eſt moy qui ay mis fin à la tyrannie; C'eſt mon épée qui a tué les Tyrans; Je n'ay fait que changer la façon du meurtre, & tuër moi-meſme celui qui ſe pouvoit deffendre, & l'autre par l'affection qu'il portoit à ſon fils. Je devrois donc remporter double recompenſe, & cependant voicy qu'on m'en conteſte une; & je ſuis ſur le point de perdre le fruit de mes travaux, par la malice ou la jalouſie d'un particulier, & d'eſtre le ſeul mécontent parmi l'allegreſſe publique. On viole pour moy les loix que j'ay cõſervées, & ce n'eſt pas tant par l'amour du bien public comme on le veut faire croire, que par celuy qu'on porte aux Tyrans, puiſqu'on veut venger leur mort ſur celuy qui en eſt l'auteur. Mais pour mieux cõprendre la gran-

deur de mon bien-fait,& de vôtre délivrance,repassez un peu dans vôtre esprit les maux que vous avez souferts de la tyranie. Vous n'estiez pas cõme les autres qui n'ont qu'un Tyran, vous en aviez deux; l'un déja veil & cassé, que l'âge avoit rendu inhabile aux voluptez; l'autre jeune & vigoureux,& en état de faire des crimes. En un mot, la domination du pere étoit beaucoup plus suportable que celle du fils;puis qu'il n'étoit, ni si violent dans ses passions,ni si rude dans ses châtimés, ni si ardent dans ses convoitises. On disoit mesme qu'il n'étoit pas enclin de son naturel à la cruauté,mais qu'il y étoit porté par son fils,qu'il aimoit uniquement,comme il l'a montré à la mort. Aussi luy obeyssoit-il en tout, & n'estoit que l'executeur de ses volontez. Car encore qu'il portast le nom & le titre de Souverain, c'estoit son fils qui regnoit, & il estoit en quelque sorte le Tyran de son Pere, comme son Pere étoit le nostre. C'estoit luy qui ravissoit nos enfans & qui violoit nos femmes; C'estoit luy qui pilloit & qui sacageoit nos maisons; les exils & les tourmens estoient le fruit de son ambition & de ses vengeances. Car lors que les passions des hommes sont autorisées du nom du Prince,elles n'ont aucunes bornes. Mais ce qui nous fâchoit le plus, c'est de voir qu'il étoit l'arc-boutant de la Tyrannie, & que par son moyen elle devenoit eternelle. Apres la mort du Tyran, il reste encore quelque esperance de sortir de servitude; mais les plus sages desesperoient de la liberté, voyant un successeur, qui empeschoit les plus genereux de rien entreprendre. Toutes ces difficultez pourtant, n'ont point étonné mon courage, & sans considerer le peril, je l'ay afronté tout seul,

ſeul, non pas tout ſeul neantmoins, puiſque j'avois avec moy ma fidele épée. Je n'ay point craint d'acheter au prix de ma vie voſtre liberté; car il n'y a point d'aparence de dire la mienne, veu qu'il ne me reſtoit aucune eſperance d'en échaper. Apres avoir donc tué une partie des Gardes, & repouſſé l'autre; apres avoir franchy tous les obſtacles qui s'opoſoient à mõ paſſage, je marchay droit au fort de la Tyrannie, & tuay de pluſieurs coups celuy qui ſe pouvoit défendre; & lors que je vis par ſa mort voſtre délivrance achevée; je crûs qu'il n'eſtoit pas digne de mon courage d'ataquer un vieillard foible & ſans défenſe, & luy laiſſay faire à luy-meſme une action qui m'euſt deshonoré en la faiſant. Je viens donc tout enſemble, vous annoncer & vous apporter la liberté. Gouſtez en paix le fruit de mes dangers & de ma gloire. Le Palais eſt abandonné, il n'y a plus de Tyran. Vivez deſormais ſelon vos loix, & adminiſtrez la juſtice comme auparavant. Vous devez tout ce que vous avez à mon courage & à mon épée; ne leur déniez pas une juſte recompenſe. Ce n'eſt pas que je ne ſache bien que la vertu n'a point d'autre recompenſe qu'elle-meſme; mais vous ne devez pas deshonorer une ſi belle action par ingratitude, de peur qu'elle ne paroiſſe moindre ſi elle n'eſt couronnée. Mais que dit encore celuy qui s'opoſe à un ſi juſte deſſein? Que je n'ay pas tué le Tyran? Je luy demanderois volontiers, s'il reſte encore quelque choſe à faire, ſi ce n'eſt pas moy qui ay monté au Palais, repouſſé les Gardes, tué le fils de ma main, & le pere, de mon épée. Y a-t-il quelqu'un encore qui commande, qui menace, qui tyranniſe? Quelqu'un des Tyrans eſt-il échapé?

Rien de tout cela. La ville eſt en paix, la liberté recouvrée, les loix reſtablies, la Tyrannie abatuë. Maintenant la pudicité triomphe, les meres & les marys ſont ſans crainte, la ville celebre ſa délivrance. Qui eſt cauſe de tout cela? Que ſi quelqu'un ſe montre; Je luy cede cét honneur. Que ſi perſonne ne paroiſt, pourquoy refuſe-t-on à ma valeur le prix qu'elle a merité, tandis que l'on en joüit? Mais quoy? les loix ne promettent la recompenſe qu'a celuy qui a tué le Tyran, & ce n'eſt pas moy qui l'ay tué. Et qu'importe que je l'aye tué de ma main ou de la ſienne? Cela ne revient-il pas à un? & n'ay-je pas accomply le deſſein du Legiſlateur, qui eſtoit d'abolir la Tyrannie, ſi j'ay tué celuy ſans qui le Tyran ne pouvoit vivre? Ne regardez pas, Meſſieurs, comme il eſt mort, mais qui eſt cauſe de ſa mort; car c'eſt ce qui a merité la recompenſe. Et qui en eſt cauſe que moy? Si je l'avois tué par la faim ou par le poiſon, me pourroit-on diſputer le prix, ſous ombre que je ne l'aurois pas tué de ma main? Faut-il s'attacher aux formes, quand on a l'effet qu'on deſire? & dans une cauſe ſi favorable déniera-t-on la reconnoiſſance à ſon bien-faiteur, par une interpretation trop ſcrupuleuſe? Il me ſouvient que nos loix, ſi je ne les ay oubliées depuis qu'elles ne ſont plus en uſage, condamnent à la mort l'auteur, auſſi bien que l'executeur du crime. Il s'enſuit donc par la regle des contraires, que celuy qui fait une bonne action, ſoit par ſoy-meſme ou par l'entremiſe d'autruy, merite une égale recompenſe. Car on ne peut pas attribuer ce que j'ay fait au hazard, ni dire que l'évenement n'a pas répondu à mon deſſein. Euſſé-je laiſſé là le plus foible pour m'a-

taquer au plus fort? Pouvois-je redouter ce qui n'eſtoit point à craindre, apres avoir executé ce qu'il y avoit de plus perilleux? Dira-t-on que celuy qui eſt mort n'eſtoit pas le Tyran, parce qu'il n'en portoit pas le nom? Ne ſait-on pas bien qu'il eſtoit pluſtoſt le ſeul Tyran, puis qu'il eſtoit la ſeule cauſe de la Tyrannie. D'ailleurs, le Tyran luy-meſme eſt mort, dequoy vous plaignez-vous & pourquoy demandez-vous encore quelque choſe aprés le recouvrement de voſtre liberté? Vous voyez que la Loy ſe contente de la fin, ſans éplucher trop curieuſement les moyens. Pourquoy voulez-vous eſtre plus habiles que le Legiſlateur? Si quelqu'un avoit chaſſé le Tyran, vous luy accorderiez la recompenſe comme à voſtre Liberateur, quoy qu'eſtant chaſsé il pût encore revenir? Maintenant non ſeulement le Tyran eſt mort; mais la Tyrannie eſt éteinte. Conſiderez je vous prie cette action, depuis le commencement juſqu'à la fin, pour voir ſi j'ay obmis quelque choſe de mon devoir. Vous m'avoüerez qu'il faloit bien de la reſolution & de l'amour de la partie, pour ſe preſenter à une mort toute certaine, & entreprendre ſeul de tuër un Tyran au milieu de ſon Palais & de ſes Gardes? Si je ne l'avois qu'entrepris ſans le mettre en execution, je meriterois quelque recompenſe? Mais je ne dis pas, Je l'ay entrepris; Je dis, je l'ay executé: J'ay affranchy mon païs, J'ay reſtably le gouvernement populaire. Tout ce qu'il y avoit de difficile à l'entrepriſe, je l'ay fait & acomply de ma main: Car la difficulté n'eſtoit pas à tuer un vieillard, qui ne ſe pouvoit deffendre; mais à démolir les remparts de la Tyrannie; à forcer ſon Palais, à tuer ſes Gardes, à défaire ſa force, ſon tout, ſon ſouſtien. Deſire-t-on quel-

que choſe de moy, apres cela? Ne ſuis-je pas tout ſanglant? N'ay-je pas fait le coup fatal du recouvrement de noſtre liberté? Si dans ce glorieux deſſein j'avois ſeulement tué un des Miniſtres du Tyran, je meriterois quelque ſalaire? Mais ce n'eſt pas ſon ſerviteur que j'ay tué, c'eſt ſon fils; le plus cruel & le plus inſuportable de tous les Tyrans, la ſeule cauſe de tous nos maux, & celuy qui ne nous raviſſoit pas ſeulement la liberté, mais l'eſperance. Quand il n'y auroit que celuy-là de mort, & que l'autre ſeroit encore en vie, ſi je vous demandois la recompenſe, vous auriez de la peine à me répondre, & voſtre conſcience me l'acorderoit, ſi voſtre juſtice me la vouloit dénier. Car ſi je vous diſois, voulez-vous que le pere ſoit mort, & que le fils ſoit vivant? vous répondiez que vous aimez mieux que ce ſoit le fils qui ſoit mort, parce que c'eſtoit le plus redoutable. C'eſt donc une marque que j'ay plus fait, que ſi j'avois tué le Tyran, & cependant vous m'en refuſez la recompenſe. Mais je ſoûtiens que j'ay fait ce que la loy deſire, & que j'ay tué le Tyran, non pas de ma main, mais de la ſienne; non d'un ſeul coup, comme il eût bien voulu apres tant de crimes, mais de mille morts; en voyant devant ſes yeux tout percé de corps, ſon fils, ſon eſpoir, ſon amour, celuy qu'il deſtinoit pour ſon ſucceſſeur, & qu'il ſouhaittoit ſeul de laiſſer en vie. Voila les coups qui l'ont tué; voila les coups que peut recevoir un pere; voila une mort digne de ſa vie. Car un Tyran n'eſt pas digne de mourir tout d'un coup, il faut qu'il ſente la mort pour punition de ſes crimes; autrement ce luy ſeroit une faveur plûtoſt qu'un ſupli-ce. Mais celui-cy outre l'afection des peres, aimoit

encore ſon fils par intereſt, comme celuy ſans lequel il ne pouvoit ſubſiſter, eſtant exposé de tous coſtez aux embûches & aux injures. Quand l'affection donc qu'il portoit à ſon fils ne l'euſt pas obligé à ſe tuer, le deſeſpoir l'euſt fait mourir, n'étant plus en aſſeurance apres ſa mort. Voila les forces que j'ay armées contre luy, & le fer avec lequel je l'ay tué. Il eſt mort par moy, ſans enfans, ſans appuy, ſans eſperance. Il a mené un dueil qui veritablement n'a pas eſté long, mais qui a eſté grand. Enfin, ce qui eſt le plus cruel & le plus juſte pour un Tyran, il s'eſt donné la mort à luy-meſme. Qu'on me montre l'épée qui a fait un ſi beau coup? Quelqu'un dit-il que c'eſt la ſienne? O compagne de ma gloire, on te mépriſe apres une ſi belle action! on te croit indigne de recompenſe! Quand je ne la demanderois que pour toy, apres avoir ſervy au meurtre de deux Tyrans, on ne te la pourroit dénier ſans injuſtice; mais combien eſt-elle plus deuë à celuy qui t'a employée contre l'un, & qui t'a preſtée à l'autre pour ſe défaire? Vous la devez donc conſerver dans vos Archives comme le gage & l'inſtrument de vôtre liberté. Elle vous doit eſtre en veneration comme une choſe divine & ſacrée. Repreſentez-vous maintenant ce qu'a pû faire & dire le Tyran avant ſa mort. Comme je perçois le fils de pluſieurs coups, & que je le bleſſois à deſſein aux endroits qui pouvoient plus toucher le pere, il commença à l'apeller, non pas à ſon aide, car il ne le pouvoit plus ſecourir, mais à ſa vengeance. Je me retiray alors pour luy laiſſer achever le reſte. Lors qu'il fut arrivé & qu'il eut veu ſon fils unique aux abois, Ha! mon fils, s'écria-til, je ſuis perdu, ta mort met fin à ma vie. Où eſt ton meurtrier?

Qu'il m'acheve. A qui me garde-t-il ? mépriſe-t-il ma vieilleſſe, ou s'il me veut faire mourir d'une longue mort? Non, c'eſt qu'il ſçait qu'il m'a deſia tué en ta perſonne. En diſant cela il demande une épée, parce qu'il n'en portoit point, n'ayant rien à craindre tandis que ſon fils vivoit, & trouvant la mienne, il l'arrache du cœur de ſon fils où je l'avois laiſſée à deſſein, & s'écrie, O épée, il eſt temps que tu me conſoles apres m'avoir affligé. Vien tarir la ſource de mes larmes ; Vien m'enlever à ma douleur ; Vien ayder ma main tremblante à me délivrer des maux que j'endure. Plût à Dieu que tu m'euſſes trouvé le premier; je fuſſe mort laiſſant un heritier de mon ſceptre & de ma douleur, qui euſt aſſeuré ma vengeance & la ſienne. Mais maintenant je meurs ſans conſolation. Apres avoir dit cela il ſe donna de mon épée à travers le corps, outré de regret & de dépit, & fut contraint de redoubler pluſieurs fois. Combien de coups grands Dieux ! combien de tourmens ! combien de morts ! combien de ſuplices ! combien de recompenſes dues & meritées ! Enfin, vous avez veu le fils eſtendu, tout robuſte & vigoureux ; le pere veautré dans ſon ſang; victimes que mon bras a immolées à voſtre ſalut. Mon épée eſt encore auprés pour ſervir de témoin de ſa gloire & de la mienne. La vengeance eût eſté moindre, ſi la choſe ſe fût paſſée autrement. Le danger a eſté pour moy ſeul, la gloire & le profit pour vous tous. J'ay joüé le premier perſonnage de la Tragedie, le fils le ſecond, le pere le troiſiéme ; mais mon épée a tout fait.

LE FILS DESHERITE'.

DECLAMATION.

Vn fils desherité par ſon pere aprend la Medecine & le guerit comme il eſtoit devenu furieux. Le pere le rapelle à ſa ſucceſſion ; mais voyant qu'il ne vouloit pas guerir ſa belle-mere qui eſtoit tombée malade de la meſme maladie, il le desherite tout de nouveau. Voicy ce que le fils dit pour ſa deffenſe.

CE n'eſt pas une choſe nouvelle, Meſſieurs, de voir mon pere en fureur renoncer aux ſentimens de la Nature. Ce qui eſt de nouveau, c'eſt qu'il veut eſtendre ſon pouvoir ſur la Medecine, ou la rendre eſclave de ſes paſſions, & la punir en quelque ſorte en ma perſonne, à cauſe qu'elle ne peut executer tout ce qu'il deſire. Car qu'y a-t-il de plus eſtrange, que de me vouloir obliger à ſuivre les regles de ſon caprice, pluſtoſt que celles de mon Art, dans la cure des maladies ? Plût à Dieu, Meſſieurs, que la Medecine pût guerir, non ſeulement la fureur, mais la colere! mon pere ne retomberoit pas ſi ſouvent, & je ne ſerois pas maintenant en peine de me deffendre. Mais depuis ſa gueriſon ſa colere s'eſt augmentée du débris de ſa fureur ; & ce qui eſt de plus cruel, c'eſt qu'il n'eſt malade que pour moy ſeul, & qu'il ſe porte bien pour tous les autres. Il me desherite pour la ſeconde fois, & l'on diroit qu'il ne m'a rapellé que pour me chaſſer plus honteuſement. N'eſt-ce pas là une belle récompenſe,

pour l'avoir guery d'une maladie incurable? Car, Meſſieurs, je n'ay point atendu ſon commandement, je me ſuis preſenté de moy-meſme pour le guerir, lors que j'ay crû le pouvoir faire, quoy que j'euſſe receu de luy la plus grande injure qu'un fils puiſſe recevoir. Quelle aparence donc maintenant qu'il m'a rappellé à ſa ſucceſſion que je luy vouluſſe deſobeyr, ſi ce qu'il deſire de moy eſtoit en mon pouvoir? Mais pourquoy veut-il que je hazarde ma reputation pour un mal qui eſt ſans remede? Pourquoy veut-il que s'il arrive quelque accident, cõme il en ſurvient de grands dans les maladies, on me puiſſe imputer un crime, & me rendre reſponſable des évenemens qui ſont au pouvoir de la fortune? Que ne fera-t-il point ſi je ne reüſſis pas, qu'il me desherite avant que d'avoir rien fait? Veritablement j'ay regret de voir malade une perſonne qui luy eſt chere, & ſuis fâché que la foibleſſe de mon art ne puiſſe rien ſur la grandeur de ſa maladie: Mais je ne me veux pas perdre pour travailler vainement à la ſauver, & il me ſemble que je n'ay pas merité qu'on me desherite pour ne vouloir pas tenter une choſe inutile, au prejudice de ma reputation, ni entreprendre ce dont je ne puis venir à bout. Cependant, il eſt aiſé de voir parlà le peu de raiſon qu'il a eu de me desheriter la premiere fois, puis qu'il me desherite la ſeconde pour un ſi foible ſujet. La liberté avec laquelle je ſuis acouru à ſon ſecours apres mon exheredation, fait aſſez voir que j'ay gardé le ſentiment de fils, lors qu'il avoit perdu celuy de pere. Mais il eſt temps de répondre à ſes objections. Car je ne veux pas qu'il me puiſſe apeller avec quelque couleur enfant perdu & deſobeyſſant? Lors qu'il

qu'il me chaſſa de chez luy je crus que je ne me pouvois mieux defendre de ſes reproches & juſtifier mon innocence, qu'en vivant de ſorte, qu'il ne pût trouver à redire à ma conduite; ſi bien que je ne hantay que d'honneſtes gens, & ne m'adonnay qu'à des choſes honneſtes. Car je me doutois bien qu'eſtant irrité contre moy, il ne manqueroit pas de m'inputer quelque crime pour ſe juſtifier, & deſia pluſieurs jugeoient par la violence de ſa colere qu'il n'eſtoit pas éloigné de la fureur. Pour le pouvoir donc ſervir quelque jour utilement, s'il avoit beſoin de mon ſecours, j'apris la Medecine, & entrepris de grands voyages pour m'inſtruire en cette profeſſion. A mon retour, je trouvay ce que j'avois aprehendé, mon pere furieux, & abandonné des Medecins, qui ne connoiſſoient pas la cauſe de ſon mal. En cette extremité, ſans me ſouvenir de l'injure qu'il m'avoit faite, ni atendre qu'il me rapelaſt en l'eſtat où il eſtoit, je fis ce qu'un bon fils devoit faire, & rejettay la cauſe de ſon mauvais traitement, pluſtoſt ſur les principes de fureur, qui eſtoient alors inconnus, que ſur le defaut d'affection. Je ne luy donnay d'abord aucun remede, pour ne point choquer les maximes de noſtre Art, & les preceptes des Anciens, qui veulent qu'on découvre la cauſe du mal avant que de travailler à la guerir, & qu'on prenne garde s'il n'eſt point de ceux qu'on nomme incurables, pour ne point perdre ſon temps & ſa peine, ni hazarder ſa reputation. Comme j'eus donc remarqué qu'il reſtoit encore quelque eſperance, & que le mal n'eſtoit pas ſans remede, j'entrepris ſa gueriſon, contre l'avis de pluſieurs qui craignoient que s'il en meſarrivoit on ne m'im-

putaſt ſa mort. Ma belle mere eſtoit preſente toute craintive ; non qu'elle ſe défiaſt de moy, mais du ſuccés, à cauſe de la grandeur de la maladie, dont elle connoiſſoit toutes les cauſes & les ſimptômes. Enfin les Dieux benirent les remedes, mon pere retourna en convaleſcence, & reconnoiſſant l'obligation qu'il m'avoit, me rapella à ſa ſucceſſion, ſans prendre l'avis de perſonne, & me nommoit par tout ſon ſauveur. Auſſi chacun me combloit de benedictions & de loüanges, & ma belle mere ne pouvoit diſſimuler la joye qu'elle avoit, de voir ſon mary guery contre ſon attente, & contre l'opinion de tout le monde. Mais comme l'action de mon pere fut aprouvée de tous les honneſtes gens, je remarquay quelque ſecret mécontentement dans le viſage de quelques-uns, à qui mon exheredation eſtoit plus avantageuſe que mon rapel.

Sur ces entrefaites ma belle-mere tomba malade avec toutes les marques d'une maladie incurable. Car ce n'eſtoit pas une ſimple fureur, mais un mal qui paroiſſoit couvé de long-temps, qui ne la tourmentoit jamais plus qu'à la veuë du Medecin, & qui luy redoubloit quand elle en entendoit ſeulement parler, qui eſt la marque d'une grande malignité. Je fus donc bien fâché de voir que je ne la pouvois ſecourir, & que tous mes remedes eſtoient inutiles. Mais mon pere, ſans s'enquerir de la grandeur du mal ni de ſon origine, veut contre les principes de mon Art que j'en entreprenne la gueriſon, & ſur mon refus il s'emporte contre moy, & impute mes excuſes à malice; Lors que je m'en veux juſtifier il s'irite davantage, comme on fait dans les tranſports de la paſſion. Mais je luy veux répondre icy, tant pour ma

defence que pour celle de la Medecine, & je commenceray d'abord par les loix qui ne luy donnent plus le meſme pouvoir qu'auparavant. Car comme le Legiſlateur ſavoit que pluſieurs ſe laiſſoient tranſporter à la colere pour de tres-foibles ſujets, & ſur le raport d'une femme ou d'un valet, faiſoient des choſes dont ils ſe repentoient apres tout à loiſir, il n'a pas voulu donner aux peres une puiſſance abſoluë, & ſans limites, mais a étably des Juges pour examiner les cauſes de l'exheredation, & empeſcher qu'ils ne puſſent oprimer leurs enfans injuſtement. Il ne veut donc pas qu'on les cõdamne ſans les ouïr, ny entendre leurs defences. Mais avant que de venir là, Conſiderez, Meſſieurs, s'il a encore droit de me desheriter, & ſi cette facilité n'eſt point conſommée par la premiere exhederation. Car comme il ne m'a engendré qu'une fois, il ſemble qu'il n'a pouvoir de me desheriter qu'une fois, encore faut-il que ce ſoit pour des cauſes legitimes, parce que ſon authorité n'eſt point infinie, & qu'il ne faut pas rendre les Loix eſclaves de la paſſion des hommes. Il eſtoit à propos de donner une fois au pere cette liberté; mais depuis que par un acte autentique il avouë un enfant pour ſien & qu'il aprouve ſa conduite, il eſt obligé de perſiſter en ſon jugement, ſans pouvoir changer à toute heure, ni abuſer du pouvoir que les Loix luy donnent. Car le Legiſlateur pourroit dire: s'il eſtoit méchant & digne d'eſtre desherité, pourquoy le rapelliez-vous? faut-il ſe moquer des Loix, & vouloir qu'elles condamnent ou abſolvent voſtre fils ſelon que bon vous ſemblera? Ne permettez donc pas, Meſſieurs, que celuy qui a condamné ſon premier jugement par mon-

rapel, me desherite une seconde fois, & reprend la puissance paternelle dont il a desia une fois usé avec tant d'injustice. Il est permis d'apeller des jugemens, où l'on tire au sort des Juges; mais quand on est tombé d'acord soi-méme d'un Juge, il faut aquiescer à sa sentence, parce qu'on ne s'en doit prendre qu'à soy-mesme si l'on a mal choisi. Il est donc loisible au pere par les Loix de la Grece de prendre ou de laisser le fils que la Nature lui a donné; mais apres l'avoir jugé digne de son alliance & de sa succession, je soûtiens qu'il ne luy est plus permis de le faire, & qu'il faut qu'il demeure dans sa premiere resolution, sans s'en pouvoir departir à sa fantaisie. Car ce n'est pas icy une simple exheredation, mais une abdication comme on l'apelle, par laquelle on ne se contente pas de desheriter un fils, mais on le desavouë, & l'on ne le reconnoist plus pour sien. Il est juste que vous soyez mon pere, puis-que vous l'avez ainsi ordonné, ainsi resolu, ainsi confirmé. Quand je ne serois pas vostre fils par Nature, mais par adoption, vous n'auriez pas le pouvoir que vous pretendez; car ce qui vous estoit libre d'abord, ne l'est plus lorsque vous vous estes une fois determiné. Combien plus quand celui qui estoit vostre fils, l'est devenu une seconde fois par vôtre jugement? Si j'étois né vostre esclave & que vous m'eussiez mis en liberté, il ne vous seroit pas libre de me rapeller à sa servitude. Car les Loix veulent que les choses une fois ordonnées demeurent en leur vigueur.

Mais Messieurs, pour venir à une autre raison, considerez je vous prie, quel est le fils qu'il rebute. Je ne diray pas que lors qu'il me desavoüa j'estois sans savoir, & que depuis je me suis ren-

du conſiderable en ma profeſſion. Que j'eſtois alors jeune, & que je ſuis à cette heure en un âge exemt des fautes de la jeuneſſe. Mais lors qu'il me chaſſa la premiere fois il n'avoit receu de moi aucune faveur; Maintenant il chaſſe ſon bien-facteur, à qui il ne peut nier qu'il ne ſoit redevable de ſon ſalut. Quelle ingratitude de desheriter celuy qui l'a guéry lors qu'il ne luy eſtoit plus rien, & qui l'a traité de pere lors qu'il n'eſtoit plus ſon fils? D'ailleurs, le ſervice que je luy ay rendu n'eſt pas un ſervice vulgaire; car encore qu'il ne ſache pas en quel eſtat il eſtoit alors, Vous ſavez tous, ce qu'il diſoit, ce qu'il faiſoit, ce qu'il ſoufroit, lorſque je le ſuis venu guerir; & comme eſtant abandonné, s'il faut ainſi dire, des Dieux & des hommes, je l'ay mis en eſtat de ſe pouvoir preſenter en Juſtice. Mais il eſt aiſé de lui faire voir ce qu'il eſtoit alors par l'état où eſt maintenant ſa femme. Car s'il me hait pour ne la vouloir pas guerir de la fureur, quelle obligation m'a-t'il de l'en avoir delivré? & pourquoy ne témoigné-t'il autant de reconnoiſſance qu'il fait paroiſtre d'ingratitude? Si-toſt qu'il eſt revenu à ſoy il me fait apeler en Juſtice, & l'on diroit que je ne l'ay ſauvé que pour me perdre, & pour reprendre la haine qu'il avoit conceuë contre moi. C'eſt une belle reconnoiſſance, pour un malade qui a recouvré ſa ſanté, d'éprouver ſes forces contre ſon Medecin. Vous rendez-vous, Meſſieurs, complices d'un ſi grand crime? Luy permettez-vous d'oprimer ſon bien-faiteur, & de faire perir celui qui l'a fait revivre? Si j'avois fait depuis quelque choſe contre luy, la grandeur du bien-fait qu'il a receu de moy devroit le faire oublier, & les fautes paſſées contrebalancer les

fautes preſentes. Sur tout, le ſervice que je lui ay fait, eſtant d'une nature qui ſurpaſſe toutes les injures que je luy puis faire. Car je croy avoir un droit particulier ſur celuy que j'ay ſauvé, & qui me doit quelque choſe de plus que la vie, puis que la ſanté de l'ame eſt beaucoup plus precieuſe que celle du corps, & que ſans cela la vie n'eſt qu'nn continuel ſuplice. Cecy ſert encore à ma defence, de voir que lors que je n'eſtois plus ſon fils, & que rien ne m'obligeoit à entreprendre ſa gueriſon, mais pluſieurs choſes pluſtoſt à ne le pas faire, je m'y ſuis ofert volontairement, & j'ay ſi bien fait que j'en ſuis venu à bout. Par là j'ay éfacé hautement toute la mauvaiſe opinion qu'il pouvoit avoir de moy, eſteint ſa colere par ma ſoûmiſſion, vaincu ſon inimitié par mes ſervices, rompu ſon exhederation par ma pieté, & témoigné ma fidelité en un danger ſi preſſant & dans une conjoncture ſi delicate. Combien penſez-vous que j'ay ſoufert de peines à eſtre toûjours aupres de luy, à prendre le temps & les occaſions favorables à ſa guériſon, lors que le mal luy donnoit quelque relâche? Car la cure des furieux eſt la plus dangereuſe de toutes celles de la Medecine, & il arive ſouvent que la violence du mal & le degouſt des remedes leur fait tourner leur rage contre leur Medecin. Mais j'ay paſſé par deſſus toutes ces conſiderations en ſa faveur ſans l'abandonner un moment. Car le plus grand mal n'eſt pas à donner le remede, il faut preparer auparavant le malade à le recevoir, le nourir de viandes convenables, le fortifier par le ſommeil, le purger de ſes mauvaiſes humeurs; ce qui eſt facile dans les autres maladies; mais les furieux ne ſe peuvent traiter. Souvent qu'on

croit eſtre à la fin, il ne faut qu'un leger accident pour tout gaſter, & pour obliger le Medecin à recommencer tout de nouveau. Celuy donc qui a pû prendre tant de peines, ſoufrir tant de caprices, courir tant de dangers, combatre un ſi grand mal & le vaincre, vous permettez qu'un pere le desherite contre l'ordre de la Raiſon & de la Nature? Pour moy, Meſſieurs, j'ay obeï à leurs juſtes loix apres avoir receu la plus grande injure qu'un fils puiſſe recevoir; Tandis qu'il violoit les droits du ſang, je les gardois. O pere qui hays injuſtement! O fils qui aime avec plus d'injuſtice! car je me blâme moy-meſme de ce que j'aime celuy qui me hait, au lieu que les peres ont acouſtumé d'aimer leurs enfans avec plus de tendreſſe, comme l'Ouvrier fait ſon ouvrage. Il mépriſe donc les loix civiles, qui ne veulent pas qu'on puiſſe desheriter un fils ſans ſujet, & celles de la Nature qui luy donne un amour aveugle pour ceux qu'il a mis au monde. Mais non ſeulement il n'aime pas comme un pere doit aimer ſon fils, il n'aime pas comme on doit aimer ſon bien-facteur. Prodige étrange, de hair celuy qui nous aime, chaſſer celuy qui nous ſuit, faire du mal à celuy qui nous fait du bien. Il veut armer contre moy les Loix qu'il a violées, faire la guerre à la Nature par la Loy; mais elles s'accordent trop bien enſemble, il n'en viendra pas à bout. La Loy ne combat pas la nature, elle la ſuit, c'eſt qu'il eſt mauvais interprete de leurs maximes.

Je penſe avoir aſſez bien montré que celuy qui a une fois avoué un fils pour ſien, ne le peut plus rejetter; & quand il le pouroit faire, qu'il ne ſeroit pas juſte de traiter de la ſorte ſon bienfacteur. Venons maintenant à la cauſe de l'ab-

dication, & conſiderons ſi elle eſt juſte : Car quand méme il ſeroit permis de traiter un fils de la ſorte, & un fils à qui l'on auroit de grandes obligations, on ne le pourroit pas touſiours faire ſans ſujet ; autrement les Loix n'auroient pas établi des Juges pour examiner les cauſes qu'on peut avoir. Voyons donc quelles elles ſont. La premiere choſe que mon pere a faite depuis qu'il eſt retourné en ſanté, c'eſt de caſſer ce qu'il avoit fait contre moy. J'eſtois alors ſon fils, ſon tout, ſon ſauveur ; Depuis cela qu'ay-je fait qui me puiſſe faire perdre cette qualité ? Luy ay-je manqué de reſpect ? Ay-je fait quelque folie, quelque débauche, ou quelque inſolence, qui ſont les cauſes ordinaires des exheredations? Rien de tout cela. Ma belle-mere tombe malade ſans qu'il y ait de ma faute ; Vous voulez que je la gueriſſe ; Suis-je le Dieu de la Medecine ? Mais ſi vous ne le faites, je vous desheriteray. Il faut voir premierement quelle eſt la nature de la choſe que vous me commandez. Car les Loix comme j'ay dit, ne vous donnent pas pouvoir de faire tout ce qu'il vous plaira, & ne m'obligẽt pas à vous obeir en tout & par tout. Il y a des choſes où je vous puis deſobeïr ſans crime. Si je vous abandonnois eſtant malade, ſi je negligeois vos ordres dans la conduite de ma vie, ſi je diſſipois mon bien, & autres choſes ſemblables, vous auriez juſte ſujet de vous plaindre ; Mais vous n'avez aucun pouvoir ſur les choſes qui ſont de ma profeſſion. Le pere d'un Peintre ou d'un Muſicien, ne peut contraindre ſon fils de peindre ou de chanter à ſa fantaiſie, ſur tout lors qu'il ne luy a pas fait aprendre ſon métier. J'ay apris la Medecine ſans vous, je l'ay exercée ſans vous,

& vous n'en ſauriez encore rien, ſi je ne vous avois guery. Chacun eſt libre dans l'exercice de ſa profeſſion, & je le dois eſtre d'autant plus dans la Medecine, que cét Art eſt plus utile à la vie. Il ne faut pas qu'une ſcience ſi ſalutaire & ſi divine depende du caprice & de la tirannie des hommes. Ne ſoûmettons point à la ſervitude des loix une doctrine que les Dieux nous ont laiſſée, & qui a pour but la conſervation du genre humain. Quand je vous aurois donc répondu tout court, je n'en feray rien; je pourois peut-eſtre bien guerir ma belle-mere, mais je ne le veux pas; vous n'auriez pas droit de m'y forcer. Je n'ay pas étudié en Medecine pour les autres, mais pour moy. Ce n'eſt pas vous qui me l'avez fait aprendre. On doit perſuader & non pas commander au Medecin. Ses ſervices ne s'abtiennent pas par menaces, mais par prieres. C'eſt un Art à qui les peuples ont acordé de grans privileges. Voila ce que je vous pourois répondre quand je tiendrois de vous mon ſavoir; mais vous n'y avez rien contribué, & c'eſt une injuſtice de vouloir tirer tribut d'une choſe que j'ay priſe, lors que je n'eſtois plus voſtre fils, & par conſequent que vous n'eſtiez plus mon pere. N'eſt-ce pas aſſez que je l'aye employée pour voſtre ſalut? Où eſt l'argent que vous avez dépenſé pour me l'aprendre? Où ſont les Maiſtres que vous m'avez donnez? Où ſont les drogues que vous m'avez achetée? Rien de tout cela. Eſtant chaſſé & abandonné de vous, j'ay trouvé des gens qui ont eu pitié de moy, & vous voulez joüir tiranniquement de ce que j'ay aquis par mon travail, & où vous n'avez rien contribué que de la haine, de l'averſion, & de l'injuſtice. Soyez content des graces que

vous en avez reçuës, lors qu'un juſte reſſentiment me ſolicitoit au contraire; Eſt-il raiſonnable que mon bien-fait m'aſſujetiſſe à vos caprices, & que pour vous avoir guery je devienne voſtre eſclave?

Voila ce que je vous pourois dire legitimement, quand ce que vous me commandez ſeroit en mon pouvoir; Mais quel eſt voſtre commandement? Gueriſſez ma femme de la fureur. Pourquoy? parce que vous m'en avez guery. Pour faire voir la foibleſſe de ce raiſonnement, je vous diray, Meſſieurs, que tous les malades ne ſe reſſemblent pas, & ne doivent pas eſtre traitez de meſme; & que ce qui a guery l'un, fait quelquefois mourir l'autre. Car encore que tous les hommes ſoient compoſez de même matiere, ils ne ſont pas de meſme temperament, c'eſt pourquoy ils ſont ſujets à diverſes maladies, & dans une meſme maladie à divers ſimptômes. Les uns ſont tres-faciles à guerir, les autres ſont tout à fait incurables. Un meſme grain de froment ſemé en diverſes terres raportera diverſement; Il en eſt de meſme des maladies. Mais mon pere ſans prendre garde à ce qu'il n'entend pas, croit qu'un Medecin qui a guéry un malade peut guérir tous les autres. Il ne ſait pas que les corps des femmes ne ſont pas ſemblables à ceux des hommes, & qu'il y a grande diverſité, tant à cauſe du temperament que de la nourriture & des exercices. Les femmes comme plus delicates & plus foibles ne ſoufrent pas ſi bien les remedes, & ſont plus ſujettes aux maladies, & particulierement à la fureur; car comme elles ont plus de legereté, de foibleſſe & d'inconſtance, elles ſortent pluſtoſt des bornes de la raiſon. Quand vous dites donc,

Gueriſſez de la fureur, ajouſtez, ma femme; ſans confondre toutes ſortes de fureurs; & gardez la diſtinction que vous voyez dans la Nature. Car apres avoir conſideré l'eſtat de la maladie, il faut conſiderer celui du malade. S'il eſt froid ou chaud, vieux ou jeune, fort ou foible, & autres particularitez ſemblables, & ne donner les remedes qu'apres avoir examiné toutes ces choſes, ſi l'on a envie de reüſſir. Il y a pluſieurs eſpeces de fureur, pluſieurs choſes la produiſent, & particulierement dans les femmes; la haine, l'envie, la jalouſie, la colere, le chagrin, le dépit: car pour peu que ces paſſions ayent plus de violence ou de durée, elles ſe tournent en fureur. Peut-eſtre que c'eſt quelque choſe de ſemblable qui eſt arrivé à ma belle-mere. Tous les Medecins trouvent le mal incurable, pourquoy me voulez-vous obliger à le guerir? D'ailleurs quand il ſeroit moindre je n'en entreprendrois pas la cure ſi facilement, de peur que quelque accident inopiné ne donnaſt lieu à la calomnie. Mais elle eſt en un eſtat que tous les Medecins du monde ne la ſauroient rétablir. Vous ne devez donc pas deſirer que j'en entreprenne la gueriſon, ſi vous avez tant ſoit peu de ſoin de mon intereſt & de mon honneur. Que ſi pour cela vous me desheritez, je ne vous ſouhaite aucun mal; mais ſi le voſtre vous reprend, comme la rechute eſt frequente & dangereuſe dans ces maladies, que voulez-vous que je faſſe? Je n'atens point voſtre réponſe; car quoy que vous faſſiez, je vous ſeray touſiours bon fils. Mais ſans mentir, je crains que voſtre colere ne rameine voſtre fureur. Il n'i a que trois jours que vous eſtes gueri, & vous vous abandonnez aux paſſions qui ont cauſé voſtre mal.

PHALARIS.

Harangue des Ambaſſadeurs de Phalaris aux Preſtres de Delphe pour les obliger à recevoir le Taureau d'airain que ce Prince envoyoit en offrande à Apollon. C'eſt une eſpece de declamation comme les precedentes.

MESSIEURS, Phalaris nous a envoyez icy pour conſacrer cette offrande à Apollon, & vous prier de ne point juger de luy ſur le raport de la Renommée. Car il deſire particulierement de conſerver ſa reputation auprés de vous, qui eſtes comme les Conſeillers & les Aſſeſſeurs d'Apollon, & il croit que voſtre ſentiment ſera de grand poids par toute la Grece. Nous prenons à témoin les Dieux, qu'on ne peut ny tromper ny corrompre, que nous ne vous dirons que la verité. Et pour commencer à vous dire quelque choſe de noſtre Prince, avant que de vous parler de ſon ofrande, Phalaris eſt né dãs la ville d'Agrigẽte en Sicile, de famille tres-illuſtre; & apres avoir eſté eſlevé dans tous les honneſtes exercices de ceux de ſon âge & de ſa condition, a eſté admis au Gouvernement comme les autres, où il s'eſt conduit ſi bien, qu'il n'y a jamais eu aucune plainte de ſon adminiſtration. Mais comme il eut apris que ſes ennemis & ſes envieux luy dreſſoient de ſecrettes embuſches, & qu'ils cherchoient toutes ſortes de moyens de le perdre, il fut contraint pour ſa ſureté, de ſe rendre maiſtre de l'Eſtat, tant pour s'afranchir de leur tyrannie, que pour faire ceſſer les diviſions qui regnoient au grand prejudice de la Republi-

que. Son deſſein, quoy que hardy, fut aprouvé de pluſieurs perſonnes d'honneur & de condition qui y contribuerent de tout leur pouvoir, & il ne fut ſuivy d'aucun meurtre ni banniſſement, ou autres ſemblables violences qui ont couſtume de ſe pratiquer à l'eſtabliſſement d'un nouvel Empire. Il ne ſe vengea pas meſme de ceux qui avoient conſpiré contre luy; mais croyant les gagner par la douceur, apres les avoir vaincus par la force, il leur pardonna le paſſé, & en admit pluſieurs à ſes conſeils & à ſa table, apres avoir pris & donné la foy reciproquement. En ſuite, pour reformer les deſordres qui s'eſtoient gliſſez dans l'Eſtat, il regla les revenus publics, qui eſtoient mal diſpenſez par la malice ou la negligence de ceux qui en avoient l'adminiſtration, & fit ſi bien qu'il y eut de l'argent de reſte pour les choſes qui ne ſervent qu'à la magnificence ou à l'ornement. Il eut ſoin apres, de l'inſtruction de la jeuneſſe, & donna ordre à ce que les vieillards goûtaſſent en paix le repos & la tranquilité de la vie; retint le peuple en ſon devoir, par des largeſſes & des ſpectacles, & ne fit aucune concuſſion ni violẽce. Enfin, il deliberoit de quiter l'Empire & de rendre la liberté à ſes Citoyẽs, lors qu'il apriſt que ſes ennemis & ſes envieux conſpiroient contre luy, qu'ils faiſoient amas d'hõmes & d'argent, qu'ils ſe fortifioient de l'alliance de leurs voiſins, & qu'ils avoient envoyé des Deputez juſques à Lacedemone & à Athénes. Comme la choſe eſtoit ſur le point de l'execution, il en fut averty en ſonge, par l'aſſiſtance des Dieux, & découvrit en ſuite la conſpiration par pluſieurs indices. Mettez-vous en ſa place, Meſſieurs, & conſiderez ce qu'il devoit faire dans une ſi fatale conjoncture. De-

voit-il pardonner une ſeconde fois à des ingrats & à des traîtres, & leur tendre, s'il faut ainſi dire, la gorge, ou bien aſſurer ſa vie & ſon Empire, comme il fit, par la punition des coupables? Il les envoye donc querir, & apres les avoir convaincus par leur propre confeſſion, il les châtie comme meritoient leurs crimes. Depuis ce temps-là il a eſté obligé de prendre des Gardes & d'aſſurer ſa vie par le ſuplice de ceux qui luy eſtoient ſuſpects, & qui braſſoient quelque trahiſon contre luy. Cependant, le peuple qui ne regarde que les effets, ſans s'enquerir de la cauſe, apelle ſa Juſtice, cruauté; comme ſi la punition des coupables n'eſtoit pas pluſtoſt une action de clemence, puis qu'elle conſerve les innocens & aſſure la vie des gens de bien. Mais la haine qu'on porte aux mauvais Princes, fait que l'on hait meſme les bons, tels que la Grece en a veu pluſieurs qui ont gouverné les Peuples avec toute ſorte d'équité & de juſtice. Ce n'eſt donc pas par la ſeverité qu'il faut juger d'un bon ou d'un mauvais gouvernement, mais par la raiſon qu'on a d'eſtre ſevere; autrement vous ſeriez injuſtes de punir les impies & les ſacrileges. Vous voyez combien les Legiſlateurs employent de temps à parler des peines & des ſupplices, comme le reſte n'eſtant rien ſans cela. Que s'ils ſont neceſſaires à quelques-uns, c'eſt ſans doute à ceux qui n'ont autour d'eux que de faux amis ou des ennemis couverts, & qui commandent à des gens qui n'obeïſſent que par force. Car la rebellion eſt comme une hydre, dont on n'a pas plûtoſt coupé une teſte qu'il en renaiſt pluſieurs autres, ſi l'on n'y met le feu à l'exemple d'Iolas pour remporter la victoire. En un mot, depuis qu'on a commencé

une fois à exercer la severité, il la faut continuer, si l'on ne se veut resoudre à perir. Mais on n'en vient que par force à cette extremité, & je ne croy pas qu'il y ait de Prince si barbare que de se plaire à entendre des cris & des injures, plustost que des benedictions & des loüanges. Combien de fois avons-nous veu le nostre pleurer & gemir dans le suplice des criminels, & déplorer sa condition de ce qu'il estoit contraint de soufrir tous les jours ce qu'il leur faisoit soufrir une fois, & d'estre toute sa vie en de continuelles aprehensions de la mort? Car du reste, il est si éloigné de vouloir perdre les innocens, qu'il aimeroit mieux perir luy-mesme en laissant vivre les coupables. D'ailleurs, il n'y a gueres moins de desplaisir à un homme bien né de faire le mal que de le soufrir; & je ne sçay s'il ne vaut point mieux mourir une fois, que d'estre tous les jours en peine de se deffendre. Mais il n'y a personne qui n'aime mieux conserver sa vie que celle de ses ennemis, sur tout quand il ne les peut conserver qu'à sa ruine & contre soy-mesme. Cependant, Phalaris en a conservé plusieurs, aprés les avoir convaincus manifestement. J'en apelle à témoin Acanthe, Timocrate & Leogoras, qu'il a sauvez les pouvant perdre. Mais si vous voulez connoistre nostre Prince, il ne faut pas s'enquerir de luy à ceux qu'il est contraint de maltraitter, mais aux autres qu'il traite avec toute sorte d'humanité. Car il y a des gens le long de la coste, qui l'avertissent des Estrangers qui arrivent, afin qu'il les puisse recevoir selon leur merite; & les Sages de la Grece n'ont pas dédaigné de le venir voir & de rechercher son amitié. Témoin Pytagore qui s'est retiré d'auprés de luy

avec autant d'eſtime de ſa vertu, qu'il avoit oüi de blâme de ſa cruauté, & qui a eu pitié de le voir contraint d'exercer la juſtice ſi ſevérement. Penſez-vous qu'un homme qui traite ſi bien les étrãgers, ſe plût à mal-traiter ſes Citoyens ſans ſujet? Voila ce que nous avions à repreſenter pour ſa juſtification. Quant à ce qui concerne ſon ofrande, vous devez ſçavoir que Perilaüs qui ne le connoiſſoit comme vous que par le raport de la renommée, s'imagina qu'il ne luy pouvoit faire de plus grand plaiſir que d'inventer quelque nouveau ſuplice; & comme il eſtoit excellent Sculpteur il fit un Taureau d'airain d'un artifice admirable; ſi bien que le Prince s'écria ſi-toſt qu'il le vit, que c'eſtoit une ofrande digne d'Apollon. Mais Perilaüs prenant la parole, Si tu ſavois, dit-il, pourquoy je l'ay fait, tu ne parlerois pas de la ſorte. Enfermes dedans un coupable, & mettant le feu deſſous, tu entendras mugir le Taureau, qui eſt la ſeule choſe qui luy manque pour imiter parfaitement la Nature. A ces mots, le Prince qui avoit en horreur une ſi deteſtable invention, le fit enfermer luy-meſme dans ſon Taureau pour en faire l'épreuve; & l'ayant fait retirer encore en vie, pour ne point ſoüiller par ſa mort une ofrande qu'il vouloit conſacrer aux Dieux, il la deſtina pour Apollon, & fit graver deſſus cette hiſtoire. Recevez donc ce preſent, Meſſieurs, & le mettez au lieu le plus aparent du Temple, pour monument de la pieté & de la juſtice de noſtre Prince. Il fera encore d'autres preſens, ſi Apollon le conſerve long-temps en vie, & le délivre comme il fait des embuſches de ſes ennemis; mais le plus grand plaiſir qu'il luy puiſſe faire, eſt de l'exempter à l'avenir de voir tant de peines & de ſuplices.

On mettoit dedans quelque inſtrumẽt pour cela.

ſuplices. Voila, Meſſieurs, ce que nous avions a vous dire de ſa part & de la noſtre, & que nous ateſtons pour veritable. Que s'il eſt permis à des Subjets d'interceder pour leur Prince, nous vous conjurons, Meſſieurs, en vertu de noſtre alliance, car nous ſommes comme vous originaires des Doriens, de ne pas mécontenter un Souverain qui recherche voſtre amitié, apres vous en avoir donné divers teſmoignages tant en public qu'en particulier. Recevez donc ſon ofrande; & la conſacrant à Apollon, faites des vœux pour luy & pour nous, puiſque vous ne le pouvez refuſer ſans faire tort à Phalaris & à voſtre Dieu.

SUITE DU DISCOURS PRECEDENT

C'eſt la harangue d'un Preſtre de Delphe, pour obliger les autres à recevoir le preſent de Phalaris.

MESSIEURS, Quoi que je n'aye ni amitié ni alliance avec Phalaris & avec les Agrigentins, ni aucun ſujet particulier d'embraſſer leurs intereſts, je ne croy pas qu'on puiſſe refuſer leur offrande, qui eſt un chef-d'œuvre de l'Art, & le teſmoignage de la pieté & de la juſtice d'un Prince, tant en ſa conſecration qu'en la punition du coupable. Je croy donc qu'en cette rencontre une plus longue deliberation ſeroit criminelle, puis que ce n'eſt pas un moindre crime de refuſer les offrandes qu'on fait aux Dieux, que de dérober celles qu'on leur a faites. Pour moi, qui en qualité de Preſtre & de Citoyen de Delphes, prens part à la gloire d'Apollon & de ſon Temple,

je ne tiens pas qu'on doive ny qu'on puiſſe empeſcher les marques du zele & de la reconnoiſſance d'un particulier, ſans s'expoſer à la calomnie, & faire dire par tout que l'on ſe veut rendre arbitre de la conſcience des hommes. En un mot, ſi l'on refuſe cette offrande, perſonne n'en voudra plus faire. Car qui voudra s'expoſer à un refus, & courre fortune de paſſer pour impie, en donnant des marques de ſa pieté? C'eſt condamner Phalaris des crimes dont on l'accuſe, que de renvoyer ſon preſent; cependant, vous ſçavez qu'ils nous ſont encore inconnus, & qu'il ne faut pas juger des Grands ſur le raport de la Renommée. Je ſçay bien que celuy qui a parlé devant moy s'eſt fort emporté contre les cruautez & contre les autres vices de ce Prince; mais il ne les peut ſavoir luy-meſme que par des bruits, qui ſont faux ou incertains, puis qu'il n'a jamais veu celuy dont il parle, ni n'a eſté en ſon païs. Et quand ils ſeroient veritables, ce n'eſt pas à nous à quiter la qualité de Preſtres pour prendre celle de Juges, ni à nous enquerir ſi l'Italie & la Sicile ſont bien ou mál gouvernées, mais à recevoir les offrandes qu'on nous fait. Laiſſons aux Dieux la conduite du genre humain, pour avoir ſoin de ce qui nous touche. Il n'eſt pas beſoin d'alleguer Homere, pour prouver que nous demeurons parmy des rochers & des precipices, & que tout ce païs ſeroit un triſte deſert ſans la pieté des hommes qui y viennent faire des vœux & des ſacrifices. Ce ſont-là nos vendanges & nos moiſſons, & ce qui nous fait joüir ſans peine de toutes les richeſſes de la terre, comme ſi nous habitions un païs fertile, ou que nous fuſſions dans le ſiecle d'or des Poëtes. Conſervons à nos enfans un threſor ſi precieux

comme nous l'avons receu de nos Peres, & ne diminuons point par trop de ſcrupule la gloire & les revenus d'un Temple, où il n'eſt point fait mention de memoire d'homme, qu'on ait jamais refuſé de preſens ni de victimes. Il n'appartient qu'aux Dieux de juger de la conſcience des hommes, puiſqu'il n'y a qu'eux qui en connoiſſent tous les reſſorts, & toutes les cachettes. Il n'eſt pas queſtion icy de Phalaris ni de ſon Taureau, mais de tous les vœux & de toutes les offrandes qu'on fera jamais dans tous les ſiecles. Vous voyez les immenſes richeſſes que ce Temple a amaſſées depuis le temps qu'il eſt libre d'y venir; J'ay peur qu'en voulant faire les Cenſeurs, vous n'ayez plus dequoy cenſurer. Je ſuis donc d'avis qu'on reçoive cette offrande ſuivant la couſtume de nos Anceſtres, qui eſt conforme à noſtre intereſt & à celuy du Dieu.

ALEXANDRE, OU LE FAUX PROPHETE.

C'eſt l'hiſtoire d'un impoſteur qui vivoit du temps de Lucien.

TU ne m'impoſes pas une petite charge, mon cher Celſus, de vouloir que je t'écrive la vie d'Alexandre fils de Podalyre, qui n'eſt guere moins illuſtre que celle du grand Alexandre, puis que l'un ne s'eſt pas plus ſignalé par ſes belles actions, que l'autre par ſes impoſtures. Je ne laiſſeray pas toutesfois de l'entreprendre pour te complaire, & tâcheray de m'en acquiter au moins

C'eſt ainſi qu'il s'appelloit.

mal qu'il me ſera poſſible, pourveu que tu ayes aſſez de bonté pour ſupléer à mes defauts, & pardonner à ma foibleſſe. A l'exemple donc d'Hercule je travailleray à nettoyer l'étable d'Augie, & je t'en feray voir quelques ordures, par où tu puiſſe comprendre, combien eſtoit grand le fumier que trois mille bœufs avoient amaſſé en l'eſpace de pluſieurs années. Mais j'ay peur qu'on ne nous condamne tous deux, moy de mettre au jour tant de vilenies, & toy de m'y convier. Car celuy dont nous parlons meriteroit mieux d'eſtre déchiré en plein theatre, par des Renards ou par des Singes; que d'eſtre celebré dans l'hiſtoire. Mais ſi l'on m'attaque je me deffendray par l'exemple d'Arrian le diſciple d'Epictete, qui n'a point eſtimé indigne de ſon ſavoir & de ſa condition, de laiſſer à la poſterité l'hiſtoire d'un fameux voleur. Voicy donc à ſon imitation celle d'un inſigne brigand, & d'un brigand, non pas de foreſts ny de montagnes, mais de villes; qui n'a pas couru quelques deſerts, mais qui a ravagé tout l'Empire. Pour commencer par ſa deſcription, il eſtoit de belle taille & de bonne mine, avoit l'œil vif, le tein blanc, la voix claire, le ton doux & afable, peu de barbe au mentõ, & quelques faux cheveux parmy les ſiens, meſlez ſi adroitement qu'on ne les pouvoit reconnoiſtre. En un mot, ſon corps eſtoit ſans deffaut; mais pour ſon eſprit, grands Dieux! il euſt mieux valu tomber dans les mains d'un ennemy que dans les ſiennes. Du reſte plein de vivacité, de docilité, de memoire, & de pluſieurs autres belles qualitez, qu'il employoit toutes en mal, & dont il s'eſt ſervi pour l'emporter par deſſus les plus méchans & les plus ſcelerats qui ayent jamais eſté au monde. Cependant, écri-

vant un jour à ſon gendre Rutilianus, il ſe comparoit avec beaucoup de modeſtie à Pythagore. Mais que Pythagore me pardonne, s'il luy plaiſt, s'il euſt eſté de ſon temps, il n'euſt eſté qu'un enfant auprés de luy. Non pas que je le vueille comparer à un ſi méchant homme, mais je veux dire que tout ce qu'on a dit fauſſement de Pythagore, n'eſt rien en comparaiſon de ce qu'on peut dire veritablement de celuy-cy. Enfin, figure-toy un abregé de toute ſorte de fourbes, de menſonges, & d'impoſtures, acompagnées d'un eſprit vif, audacieux, entreprenant, & qui eſtoit adroit à faire & à perſuader tout ce qu'il vouloit. Mais du reſte ſi couvert, qu'on ne ſortoit jamais d'avec luy que dans l'opinion que c'eſtoit le plus homme de bien du monde. Comme il eſtoit fort beau & fort pauvre en ſa jeuneſſe, il ſe proſtituoit à tout le monde, & particulierement à un Charlatan qui contrefaiſoit le Magicien, & debitoit pluſieurs ſecrets tant pour faire aimer ou haïr, que pour découvrir des threſors, atraper des ſucceſſions, perdre ſes ennemis, & autres choſes ſemblables. Et veritablement il eſtoit expert dans la Medecine; & comme la femme de cét Egyptien, dont parle le Poëte, ſavoit pluſieurs ſecrets tant pernicieux que ſalutaires, eſtant du païs d'Apollonius Tyanéus, & de ceux qui l'avoient frequenté, & qui ſavoient toute ſon hiſtoire. Tu vois de quelle école étoit ſorty ce charlatan, & que ce n'eſtoit pas un homme de peu. Comme il eut donc veu ce jeune garçon d'un eſprit vif & adroit, capable de luy rendre ſervice, il prit plaiſir à l'inſtruire, eſtant auſſi amoureux de ſa beauté que l'autre l'eſtoit de ſon ſavoir, & fit apres ſon compagnon de ſon diſciple. Lors qu'Alexandre fut devenu grand, & *Thon.*

que ſon docteur fut mort & ſa beauté paſſée, la neceſſité le porta à entreprendre quelque choſe d'extraordinaire pour tâcher de ſubſiſter. S'eſtant donc allié d'un Croniqueur Biſantin nommé Cocconas, le plus méchant de tous les hommes, ils coururent par tout pour ſurprendre les eſprits foibles, tant qu'ils rencontrerent une vieille qui faiſoit encore la belle, & qui eſtoit bien-aiſe d'eſtre cajolée. Elle eſtoit de Pella, autrefois capitale de la Macedoine, qui eſt maintenant comme deſerte, & ils la ſuivirent juſques-là, de la Bithynie, vivant à ſes dépens, parce qu'elle eſtoit fort riche. Comme ils furent arrivez & qu'ils eurent remarqué qu'on y nourriſſoit de grands ſerpens, qui ſont ſi privez qu'ils tettent les femmes, & ſe joüent avec les enfans ſans leur faire mal, d'où vient ſans doute la fable d'Olympias; Ils en acheterent un des plus grands & des plus beaux, qui eſt la ſource & l'origine de toutes les avantures que je vais décrire. Car ces deux méchans eſprits pourveus des qualitez que j'ay dites, s'étant unis enſemble pour mal-faire, & ayant reconnu que la crainte & l'eſperance ſont les deux pôles ſur leſquels tourne le genre humain, & tout le fondement de la curioſité & de la ſuperſtition, ils reſolurent de les faire ſervir à leurs ambitieux deſſeins, & dreſſerent un Oracle, dont le ſuccez ſurpaſſa meſme leur eſperance. Ils furent quelque temps à deliberer du lieu où ils commenceroient la Piece. Cocconas croyoit la ville de Calcedoine la plus propre à leur deſſein, à cauſe du concours de diverſes Nations qui l'environnent; Mais Alexandre prefera ſon pays, où les eſprits eſtoient plus groſſiers & plus ſuperſtitieux, tels qu'il faut à l'établiſſement

Qui couchoit avec un ſerpent.

d'une nouvelle religion. Car la pluſpart des Paphlagoniens, & particulierement ceux qui demeurent par de-là le Mur-d'Abonus d'où il eſtoit, courent apres le premier Charlatan qu'ils rencontrent avec la flûte, le tambour ou les cymbales, & le prenent pour un homme deſcendu du Ciel. Cét avis ayant eſté ſuivy, ils cacherent des lames de cuivre dans un vieux Temple d'Apollon qui eſt à Calcedoine, & écrivirent deſſus qu'Eſculape viendroit bien-toſt avec ſon pere, établir ſa demeure en la ville dont je viens de parler. Puis ayant fait en ſorte que ces lames fuſſent trouvées, la nouvelle s'en répandit auſſi-toſt par tout le Pont & toute la Bithynie, & particulierement au lieu deſigné: de ſorte que les habitans decernerent un Temple à ces Dieux, & commencerent à en creuſer les fondemens. Cependant Coconas dreſſoit des Oracles trompeurs & ambigus à Calcedoine, où il fut emporté de la morſure comme je croy, d'une vipere; & incontinent apres Alexandre prit ſa place, avec une longue chevelure bien peignée, une ſaye de pourpre rayée de blanc, couvert d'un ſurplis par deſſus, & tenant en ſa main une faux comme Perſée, de qui il ſe diſoit deſcendu du coſté de ſa mere. Car ces miſerables Paphlagoniens, quoy qu'ils euſſent connu ſon pere & ſa mere qui eſtoient de pauvres gens, eſtoient ſi ſots que de croire un Oracle trompeur qu'il publioit, par lequel il ſe diſoit fils de Podalire, qui devoit eſtre bien ardent pour venir de Trique en Paphlagonie coucher avec la mere de nôtre impoſteur. Il debitoit un autre Oracle de la Sibyle qui portoit, *Que ſur les bords du Pont Euxin, prés de Sinope, il viendroit un Liberateur d'Auſonie*, & entreméloit cela de termes myſti-

Ville de la Paphlagonie.

Equipage des anciens Prophetes.

Apollon.

Ou, d'un manteau blanc.

ques & enbroüillez. Alexandre donc venant en ſa patrie, apres toutes ces predictions, eſtoit ſuivi & reveré comme un Dieu. Car il feignoit quelquefois d'eſtre épris de fureur divine, & par le moyen de la racine d'une herbe qu'il mâchoit, qu'on nomme l'herbe au foulon, il écumoit extraordinairement; ce que les ſots attribuoient à la force du Dieu qui le poſſedoit. Il avoit preparé long-temps auparavant une teſte de Dragon faite de linge, qui ouvroit & fermoit la bouche par le moyen d'un crin de cheval, pour s'en ſervir avec le ſerpent dont j'ay parlé, qui devoit faire le principal perſonnage de la Comedie. Lors qu'il voulut commencer il ſe tranſporta la nuit à l'endroit où l'on creuſoit les fondemens du Temple, & y ayant trouvé de l'eau, ſoit de ſource ou bien de pluye, il y cacha un œuf d'oye, où il avoit enfermé un petit ſerpent qui ne faiſoit que de naiſtre. Le lendemain il vint tout nud de grand matin dans la place publique, ceint d'une écharpe dorée, pour couvrir ſa nudité, tenant en ſa main ſa faux & branlant ſa longue chevelure comme font les Preſtres de Cybelle; Puis montant ſur un Autel élevé, il commença à dire que ce lieu eſtoit heureux d'étre honoré de la naiſſance d'un Dieu. A ces mots toute la ville qui eſtoit acouruë à ce ſpectacle dreſſa l'oreille, & commença à faire des vœux & des prieres, tandis qu'il prononçoit des termes barbares en langue Juïve ou Phenicienne, ce qui les étonnoit encore plus. En ſuite il court vers le lieu où il avoit caché ſon œuf d'oye, & entrant dans l'eau commence à chanter les loüanges d'Apollon & d'Eſculape, & à inviter celuy-cy à deſcendre & à ſe montrer aux hommes. A ces mots, il enfonce une coupe dans

dans l'eau, & en retire cet œuf myſterieux, qui tenoit un Dieu enfermé, & lors qu'il l'eut en ſa main, il commença à dire qu'il tenoit Eſculape. Chacun eſtoit attentif à contempler ce beau myſtere, lors qu'ayant caſsé cét œuf, il en ſortit ce petit ſerpent que j'ay dit, qui s'entortilloit autour de ſes doigts. On pouſſe en l'air des cris de joye, entremeſlez de benedictions & de loüanges; L'un demande au Dieu la ſanté, l'autre des honneurs ou des richeſſes. Cependant, noſtre impoſteur retourne au logis, tout courant, tenant en ſa main Eſculape né d'une Oye, & non pas d'une Corneille comme autrefois, & ſuivy d'une foule de peuple tranſporté d'une vaine eſperance. Il ſe renferme chez luy juſques à ce que le Dieu fût devenu grand, & un jour que toute la Paphlagonie y eſtoit acouru, & que ſon logis eſtoit plein de mõde depuis le hàut juſqu'en bas, il s'aſſit ſur un lict en ſon habit prophetique, & tenant dans ſon ſein ce ſerpent qu'il avoit aporté de la Macedoine, il commença à le montrer entortillé autour de ſon cou, & traînant une longue queuë, tant il eſtoit grand; Mais il cachoit à deſſein la teſte ſous ſon aiſſelle, ſans faire paroiſtre que celle de linge qui avoit la figure humaine; ce qui rempliſſoit tout le monde d'admiration. D'ailleurs, il faut remarquer que la chambre n'eſtoit pas trop bien percée, & que l'aſſiſtance n'eſtoit compoſée que de pauvres idiots, à qui il avoit déja oſté la cervelle & le cœur par ſes preſtiges; outre que la Renommée & l'Eſperance eſtoient capables ſeules de les aveugler. Ajoûtez à cela qu'on n'y demeuroit pas long-temps, & qu'à meſure qu'on entroit on en ſortoit par une autre porte, comme les ſoldats d'Alexandre, à ſa mort. Ce ſpectacle

C'eſt qu'il eſtoit fils de Coronis, qui ſignifie Corneille.

dura quelques jours, & ſe renouvelloit toutes les fois qu'il arrivoit quelque perſonne de condition. D'ailleurs, il ne faut pas s'eſtonner ſi des barbares groſſiers & ignorans y eſtoient ſurpris, veu que les plus fins ne ſavoient que dire en voyant & touchant un dragon qu'ils avoient veu naiſtre, & qui eſtoit crû en un inſtant à une ſi prodigieuſe groſſeur; & portoit la figure humaine. Il euſt falu un Epicure ou un Democrite pour reconnoiſtre la tromperie, ou quelqu'autre de ces anciens Philoſophes qui eſtoient ſavans dans la Nature, & qui auroient bien veu qu'il y avoit de la fourbe, quand meſme ils ne l'auroient pû découvrir. Toute la Bithynie donc, la Galatie, & la Thrace, y acouroient en foule ſur le raport de la Renommée. Ajoûtez à cela, les portraits qui en couroient par tout, avec des ſtatuës d'argent & de cuivre faites apres nature. On publioit meſme un Oracle qui prediſoit ſon nom, & l'apelloit *Glycon le troiſiéme ſang de Iupiter, qui aportoit la lumiere aux hommes*: Car noſtre impoſteur voyãt l'occaſion favorable, rendoit des Oracles pour de l'argent, à l'exemple d'Amphiloque, qui apres la mort de ſon pere Amphiaraüs, eſtant chaſſé de Thébes, ſe retira en Aſie, où il prediſoit l'avenir aux Barbares pour deux carolus. Il avertit donc que le Dieu rendroit les réponſes luy-meſme dans un certain temps, & qu'on écrivit ce qu'on luy voudroit demander en un billet cacheté. Alors s'enfermant dans le Sanctuaire du Temple, qui eſtoit déja conſtruit, il faiſoit apeller d'ordre par un Heraut tous ceux qui avoient donné leurs billets, & les leur rendoit cachetez avec la reſponſe du Dieu. La fourbe n'eſtoit pas difficile à reconnoiſtre à un homme d'entendement;

mais des ſots ne s'apercevoient pas qu'il décachetoit en particulier les billets, & apres avoir répondu tout ce qu'il luy plaiſoit, il les rendoit cachetez comme auparavant. Car il y a pluſieurs moyens de lever un cachet ſans rõpre la cire, & j'en veux mettre icy quelques-uns, afin qu'on ne prenne pas une ſubtilité pour un miracle. Premierement avec une éguille chaude, on deſtache la cire qui joint le filet à la lettre, ſans rien défaire du cachet: & apres qu'on a leu ce qu'on veut, on le rejoint de la meſme ſorte. Il y a une autre invention, qui ſe fait avec de la chaux & de la colle; ou auec un maſtic compoſé de poix, de cire, & de bitume, meſlez avec de la poudre d'une pierre fort tranſparente, dont on fait une boule, ſur laquelle quand elle eſt encore tendre on imprime la figure du cachet, apres l'avoir froté de graiſſe de pourceau. Car à l'inſtant elle durcit, & ſert à recacheter comme ſi c'eſtoit le cachet meſme. Il y a pluſieurs autres ſecrets ſemblables, qu'il n'eſt pas neceſſaire de t'écrire, puis que tu en as fait mention dans ton Traité des artifices des Magiciens, qui eſt un tres-bel ouvrage, & tres-utile pour détromper les ignorans, & empeſcher qu'on n'abuſe de leur credulité. Il contrefaiſoit donc le Prophete avec le plus d'adreſſe qu'il pouvoit, de peur qu'on ne remarquaſt la tromperie, ſe ſauvant toûjours par quelque reſponſe obſcure ou ambiguë, ſuivant la couſtume des Oracles. Tantoſt il encourageoit les uns, tantoſt il détournoit les autres de leur entrepriſe, ſelon qu'il luy ſembloit plus à propos; tantoſt il preſcrivoit aux malades des regimes ou des remedes, car il ſçavoit pluſieurs beaux ſecrets de la Medecine. Pour ce qui concerne l'eſperance des avancemens & des ſucceſ-

Poix Betytnienne.

ſions, il differoit touſiours d'y répondre, & les remettoit a une autre fois, ou quand ſon Prophete l'en prieroit: car il parloit au nom du Dieu. Cependant, il prenoit environ dix ſols pour chaque Oracle, ce qui montoit à une ſomme tres-conſiderable, parce qu'il en debitoit bien ſoixante ou quatre-vingts mille par an. Car le peuple eſtoit ſi friand de ces ſotiſes, comme on eſt curieux de nouveauté, & de ſavoir l'avenir, qu'une meſme perſonne faiſoit quelquefois douze ou quinze demandes à dix ſols piece, n'eſtant pas permis d'en mettre deux en un billet. Mais tout ce qu'il prenoit ne tournoit pas à ſon profit; Car il avoit ſous luy pluſieurs Officiers, dont les uns mettoient les Oracles en vers, les autres les ſouſcrivoient, les cachetoient, les interpretoient, ou les gardoient, & chacun tiroit penſion à proportion de ſon ſervice. D'ailleurs, il avoit des eſpions & des emiſſaires dans les Provinces plus éloignées, qui répandoient par tout la reputation de l'Oracle, aſſeurant qu'il prédiſoit l'avenir, faiſoit retrouver ce qui eſtoit perdu, découvroit les treſors, gueriſſoit les malades, & pluſieurs autres choſes ſemblables. On y acouroit donc de toutes parts avec des victimes & des preſens, tant pour le Dieu que pour le Prophete. Car il commandoit par un Oracle de faire du bien à ſon Miniſtre, parce qu'il n'en avoit pas beſoin pour luy. Lorſque pluſieurs gens d'eſprit eurent reconnu la fourbe, & particulierement les Philoſophes de la ſecte d'Epicure, il tâcha de les intimider, en criant que tout le païs ſe rempliſſoit de Chreſtiens & d'Impies, qui ſemoient des calomnies contre luy, & commanda de les lapider, ſi l'on vouloit eſtre aux bonnes graces du Dieu. Com-

C'eſt qu'ils paſſoient pour Impies, à cauſe qu'ils ne

me quelqu'un luy eut demandé ce que faiſoit Epicure en l'autre monde, il répondit qu'il eſtoit plongé dans un bourbier, & chargé de chaînes. Car il luy en vouloit ſur tout pour avoir mieux découvert qu'aucun autre, toutes les fourbes & les impoſtures; qui ſe gliſſent dans le monde, ſous pretexte de religion. Mais Platon, Chryſippe & Pythagore eſtoient ſes bons amis. Il haïſſoit particulierement la ville d'Amaſtris à cauſe des amis de Lepidus, & de pluſieurs Philoſophes Epicuriens qui y demeuroient, & ne voulut jamais rendre aucun Oracle à pas un des habitans. Mais un jour qu'il en voulut rendre un au frere de ce Proconſul, il ſe fit moquer de luy, en luy ordonnant de prendre un pied de pourceau avec de la mauve pour une douleur d'eſtomac, & encore en termes ſi ridicules, qu'on ne ſçavoit ce qu'il vouloit dire; Soit qu'il n'euſt perſonne alors pour luy compoſer ſon Oracle, ou qu'il ne ſeuſt que répondre. Cependant, il montroit ſouvent le ſerpent à ceux qui le vouloient voir; mais il tenoit la teſte cachée dans ſon ſein, & ne laiſſoit toucher que le corps, & particulierement la queuë. Un jour voulant rafiner ſur ſon impoſture, il dit qu'Eſculape répondroit viſiblement, & cela s'appelloit *des reſponſes de la propre bouche du Dieu*. Ce qui ſe faiſoit par le moyen de quelques nerfs de gruë qui aboutiſſoient à la teſte du Dragon fait de linge, & qui ſervoiét d'organes pour porter la voix d'un hõme qui eſtoit hors de la chambre; mais cela ne ſe faiſoit pas tous les jours, & eſtoit ſeulement pour les perſonnes de condition. Celuy qu'il rendit à Severien, touchant l'entrepriſe d'Armenie, eſtoit de ce nombre, où il luy prédiſoit la victoire; mais apres ſa défaite il en ſubſtitua

croyoient pas aux Dieux.

un autre, qui le détournoit de cette entrepriſe. Car il eſtoit aſſez inſolent pour corriger les Oracles qui avoient mal réüſſi; & s'il arivoit qu'il eût promis la ſanté à un malade, & qu'il vint à mourir, il en publioit un tout contraire. Mais pour gagner les bonnes graces de Male, de Claros, & de Didyme, où l'on rendoit des Oracles auſſi trompeurs que les ſiens, il commandoit de les conſulter; ſur tout lors qu'il eſtoit preſſé, & qu'il vouloit eſquiver quelque demande. Voila ce qui ſe paſſa dans les lieux proches de ſa demeure. Mais lors que la Renommée en fut répanduë en Italie & à Rome, chacũ y acourut ou y envoya, & particulierement les Grans & ceux qui avoient le plus de credit auprés du Prince, dont le principal étoit Rutilianus qui s'eſtoit ſignalé en pluſieurs occaſions; & eſtoit fort homme de bien, mais extraordinairement ſuperſtitieux, juſques à ſe mettre à genoux devant toutes les pierres qu'il rencontroit en ſon chemin, ſur leſquelles on avoit fait quelque effuſion, ou jetté quelque guirlande. Il faillit donc à quitter l'Armée qu'il commandoit, pour y acourir, & y depeſchoit Couriers ſur Couriers. Mais comme ceux qu'il envoyoit n'eſtoient que des valets, ils ſe laiſſoient tromper aiſément, & ajouſtoient de nouveaux menſonges aux anciens, pour rendre leur raport plus recommandable, ce qui ne faiſoit qu'acroiſtre ſa paſſion & redoubler ſa fureur. Cependant, comme il eſtoit ami des plus grands de Rome, il leur contoit ce qu'on luy avoit raporté, & y méloit encore du ſien, comme on a de coûtume, pour faire piece la plus belle; de ſorte qu'il remplit toute la ville de ces preſtiges, & en engagea pluſieurs à conſulter l'Oracle ſur leur fortune;

Ils furent fort bien reçus du Prophete, qui leur fit divers preſens, afin qu'à leur retour ils diſſent du bien de luy, & qu'ils publiaſſent ſes loüanges. Il ſe ſervoit d'une autre fourbe; c'eſt qu'aprés avoir leu leurs demandes, s'il en trouvoit quelqu'une trop hardie, il retenoit le billet, ſans y faire reſponſe, pour avoir comme un gage de la fidelité de celuy qui l'avoit donné, qui par ce moyen eſtoit contraint de le careſſer au lieu de s'en plaindre. Je veux mettre icy tout d'un tẽps quelques-unes des réponſes qu'il fit à Rutilianus. Comme ce Seigneur l'eut interrogé quel precepteur il donneroit à ſon fils, il reſpondit par ambages à la façon des Oracles, *Pythagore & Homere*; Mais l'enfant eſtant mort quelque temps apres, cõme il eſtoit en peine de défendre ſon Oracle, Rutilianus aidoit luy-meſme à ſe tromper, & aſſeuroit qu'il avoit predit la mort de ſon fils, en luy donnant pour Precepteurs des gens qui n'eſtoient plus au monde. Une autre fois comme le meſme luy eut demandé, ſuivant la doctrine de Pythagore, ce qu'il avoit eſté avant que d'eſtre ce qu'il eſtoit, & ce qu'il ſeroit un jour, il luy répondit qu'il avoit eſté Achille, puis Ménandre, & qu'il deviendroit un rayon du Soleil, apres avoir veſcu cent quatre-vingts ans; mais il mourut de mélãcolie à ſoixante & dix contre la promeſſe de l'Oracle, quoy que c'en fût un des plus authentiques. Comme il ſongeoit à ſe remarier, il luy offrit ſa fille, qu'il diſoit avoir euë de la Lune, devenuë amoureuſe de luy auſſi bien que d'Endymion, & luy commanda de l'épouſer. Alors Rutilianus ſans deliberer davantage la fit venir & l'eſpouſa, apres avoir immolé des Hecatombes à ſa belle-mere, comme s'il euſt deſia eſté de la troupe des immortels. Apres

un ſi grand ſuccés, noſtre impoſteur medita de plus hauts deſſeins, & depeſchoit par tout des Couriers avec des Oracles; prédiſant aux villes de ſe garder de la peſte, des embraſemens, ou des tremblemens de terre, avec promeſſe de leur envoyer des remedes contre tous ces accidens. Il publia auſſi un Oracle de la propre bouche du Dieu, pour ſervir de preſervatif contre la contagion qui eſtoit alors tres-violente, & on le voyoit écrit ſur les portes des maiſons, comme un remede ſouverain contre ce mal; mais par mal-heur ces maiſons-là furent les premieres attaquées, pour s'eſtre negligées peut-eſtre ſur une vaine confiance. Il avoit pluſieurs perſonnes dãs Rome qui luy mandoient le ſentiment des principaux, & qui l'informoient de ce qu'ils devoient demander en arivant, afin qu'il eût le loiſir de preparer ſa réponſe. Il avoit eſtably auſſi une eſpece de ſocieté ou de confrerie, où l'on portoit des torches, avec diverſes ceremonies qui duroient l'eſpace de trois jours. Le premier, on proclamoit comme on fait à Athenes, *S'il y a icy quelque Epicurien, quelque Chreſtien, ou quelque Impie, qui ſoit venu pour ſe mocquer des myſteres, qu'il ſe retire, mais que les vrais fideles ſoient initiez à la bonne heure.* Alors il marchoit le premier, en criant, *Hors d'icy Chreſtiens*, & toute la troupe répondoit, *Hors d'icy Epicuriens*, puis on celebroit les couches de Latone avec la naiſſance d'Apollon & le mariage de Coronis, ſuivy de la venuë d'Eſculape. Le ſecond jour on ſolemniſoit la nativité de Glycon, & le troiſiéme, le mariage de Podalire & de la mere de noſtre Prophete, où l'on allumoit des torches, dont toute la ceremonie empruntoit le nom. On y repreſentoit auſſi les amours

On le nomme Dadu, comme qui diroit les torches.

du Prophete & de la Lune, d'où naiſſoit la femme de Rutilianus, & il s'endormoit au milieu de la ceremonie comme un autre Endymion. Alors deſcendoit du plancher une belle Dame qui repreſentoit la Lune. C'eſtoit la femme d'un des Maiſtres d'Hoſtel du Prince, qui avoit l'inſolence en la preſence de ſon mary de venir baiſer & embraſſer noſtre impoſteur, & peut-eſtre qu'ils euſſent paſſé outre s'il n'y euſt point eu tant de lumiere, car ils ne ſe haïſſoient pas l'un l'autre. Il r'entroit une autre fois avec ſes habits Pontificaux, dans un grand ſilence, puis crioit tout à coup *Io Glycon* : A quoy répondoit un excellent chœur de Muſiciens, *Io Alexandre*, ſuivis de Herauts Paphlagoniens, qui eſtoiẽt de gros coquins qui ſentoient l'ail, & qui portoient des chauſſures de peaux. Cependant, comme la proceſſion paſſoit avec des torches & des gambades myſterieuſes, il découvroit de temps en temps une cuiſſe d'or, pour cõtrefaire Pythagore, par le moyen, comme je croy, d'un calleçon doré qui reluiſoit à la clarté des flambeaux. Cela émut une grande queſtion entre deux Philoſophes, s'il n'avoit point l'ame de Pythagore comme il en avoit la cuiſſe; Mais elle fut remiſe à la deciſion de l'Oracle, qui répondit que l'ame de Pythagore naiſſoit & mouroit de temps en temps, mais que celle du Prophete eſtoit immortelle, & de celeſte origine. Quoy qu'il deffendit l'amour des garçons comme un crime deteſtable, il commanda aux villes du Pont & de la Paphlagonie, de luy en envoyer pour conſulter l'Oracle, & chanter les loüanges du Dieu. On luy envoyoit donc tous les trois ans des enfans de bõne maiſon & des mieux faits de la jeuneſſe, dont il ſe ſervoit à ſes plaiſirs,

Ou, Intendante.

& avoit eſtably une plaiſante couſtume, qu'on ne l'oſoit baiſer en le ſalüant lorſqu'on avoit plus de dix-huit ans ; de ſorte qu'il ne beſoit que de jeunes garçons qu'on apelloit pour cela les enfans du baiſer, & donnoit ſa main à baiſer aux autres. Voila comme il abuſoit le ſot populaire, qui tenoit à faveur de voir careſſer ſa femme & ſes enfans, & quelques-unes ſe vantoient tout haut d'avoir eu des enfans de luy, & prenoient leurs maris à témoin. Je veux raporter icy un Dialogue du Dieu & d'un Preſtre de Tio, dont on reconnoiſtra l'eſprit par celuy de ſes demandes ; car je les ay luës moy-meſme chez luy. *Demande.* Dy-moy, Glycon, qui és-tu ? *Réponſe.* Je ſuis le nouvel Eſculape. *D.* Es-tu Eſculape luy-meſme, ou quelqu'autre qui luy reſſemble? *R.* Il n'eſt pas permis de reveler ces myſteres. *D.* Combien ſeras-tu d'années à rendre des Oracles ? *R.* Plus de mille ans. *D.* Où iras-tu en ſuite ? *R.* Dans la Bactriane & les pays voiſins, pour honorer auſſi les Barbares de ma préſence. *D.* Les Oracles de Claros & de Delphes & de Didyme, ſont-ils de vrais Oracles ? *R.* Ne deſire point de ſçavoir les choſes deffenduës. *D.* Que ſeray-je apres cette vie ? *R.* Chameau, puis cheval, & enfin Philoſophe, & Prophete auſſi grand qu'Alexandre. Voila ce que contenoit ce beau Dialogue. Du reſte, noſtre Charlatan ſçachant que ce Preſtre eſtoit ami de Lepidus, il le voulut perſuader par un Oracle de le quiter, comme Lepidus eſtant menacé de mort cruelle. Car il craignoit Epicure & ſes Sectateurs, comme mortels ennemis de ſes impoſtures, & faillit un jour à perdre un Epicurien qui eut la hardieſſe de luy reprocher qu'il avoit fait mourir pluſieurs innocens

par un faux Oracle ; ce qui arriva de la sorte. Il avoit conseillé à un homme du païs d'accuser ses esclaves devant le Gouverneur de la Province, comme coupables de la mort de son fils, qui navigeant sur le Nil, en remontant vers sa source, se laissa persuader d'aller jusques aux Indes, sans en rien mander à ses gens qu'il avoit laissez à Alexandrie. Comme ils virent donc qu'ils n'entendoient point de ses nouvelles, ils crûrent qu'il estoit mort, & retournerent vers le pere, qui les acusa comme j'ay dit, devant le Proconsul de la Galatie, à la persuasion de l'Oracle ; & les fit condamner à mort. Sur ces entrefaites le fils revint qui justifia leur innocence, mais il n'y avoit plus de remede. Nostre Prophete donc ne pouvant soufrir ces justes reproches, commanda à ceux qui estoient presens de lapider l'acusateur s'ils ne vouloient estre ses complices ; & ils l'eussent fait, sans un certain Demostrate qui estoit alors en ces quartiers, qui l'embrassant le sauva. Pour moy, je ne l'euſſe pas trop plaint ; car pourquoy hazarder sa vie, pour détromper des sots qui ne meritent pas de l'estre? Voilà comme se passa cette affaire. Du reste la veille que cét imposteur vouloit rendre ses responses, il apelloit par ordre tous ceux qui avoient presenté leurs demandes, & un Heraut luy crioit à haute voix, s'il vouloit rendre les Oracles ? Alors s'il respondoit du sanctuaire à quelqu'un, qu'il allast à la mal heure, personne ne vouloit plus recevoir cét homme-là, ny communiquer avec luy ; on luy refusoit toute assistance, & il falloit qu'il vuidast le païs. Il fit une autre chose, c'est qu'ayant trouvé le livre qui contient les principaux dogmes d'Epicure, qui est une des plus belles pieces de l'antiquité, & qui

Jusqu'à la ville de Clysma ou Arsinoé, où il y a un canal qui va dans la mer Rouge.

purge mieux une ame de ſes ordures, que toutes les ceremonies de la purification. Car non ſeulement elle nous guerit de nos paſſions, mais elle nous délivre de toute ſuperſtition, & des vains fantômes qui nous eſpouvantent. Ayant donc trouvé ce livre, comme j'ay dit, il le brûla publiquement, apres avoir debité un Oracle qui le commandoit, & jetta les cendres dans la mer. Ecoute maintenant le plus impudent de tous les menſonges. Comme il eut entrée à la Cour par le moyen de ſon gendre Rutilianus, il envoya un Oracle à l'Empereur Marc-Aurele qui faiſoit la guerre en Alemagne, par lequel il luy commandoit de jetter deux lions dans le Danube avec pluſieurs ceremonies, ſur l'aſſurance d'une paix prochaine qui ſeroit précedée par une inſigne victoire. Ces lions traverſant le fleuve furent tuez par les ennemis, & incontinent apres les Barbares defirent les Romains qui penſerent perdre Aquilée apres avoir perdu plus de vingt mille hommes. Mais le galant pour ſe ſauver ſe ſervit de l'artifice d'Apollon contre Créſus, & dit qu'il avoit bien prédit la victoire; mais qu'il n'avoit pas ajouſté le nom du vainqueur. Cependant, comme on acouroit à luy de tous coſtez, & que la petiteſſe de la ville où il eſtoit, ne pouvoit pas contenir une ſi grande multitude, & encore moins la nourir, il inventa des Oracles de nuit, car c'eſt ainſi qu'on les nommoit, ce qui ſe faiſoit en cette ſorte. Apres avoir reçu les demandes il ſe couchoit deſſus, & eſtoit averty la nuit en ſonge à ce qu'il diſoit, de la réponſe qu'il devoit faire, qui eſtoit touſiours, ou ambiguë, ou obſcure, particulierement quand la demande eſtoit bien cachetée. Car ſans courre fortune de découvrir

Aux Quades & aux Marcomans.

ſa fourbe en voulant lever le cachet, il reſpondoit tout ce qui luy venoit en la fantaiſie, croyant que ſa réponſe eſtoit plus Oracle de la ſorte, outre que cela eſtoit de grand revenu. Car il avoit auprés de luy des interpretes, qui pour le grand profit qu'ils faiſoient, luy donnoient chacũ tous les ans un talent de recõpenſe, au lieu de recevoir de luy quelque apointement. Quelquefois lors qu'il n'y avoit perſonne pour le conſulter, il forgeoit des Oracles pour eſtonner les ſots, comme celuy qui dit, *Cherche l'eſclave en qui tu te confies le plus, car pour vengeance de ce que tu as cueilly ſa fleur, il ſoüille ta couche; & de peur que tu ne le découvres, ſa femme & luy te preparẽt du poiſon, & l'ont caché ſous ton chevet, dequoy ta ſervante Calypſo eſt complice.* Qui eſt le Democrite qui n'y eut eſté trõpé, apres tant de circonſtances? mais il s'en fût moqué auſſi-toſt, lors qu'il eût découvert la fourbe. Si on l'interrogeoit en langue eſtrangere, il diferoit ſa réponſe pour la pouvoir faire en la langue meſme; & quand il n'avoit perſonne en main pour cela, il reſpondoit en la ſienne, comme il fit une fois lorſqu'il dit, *Retournes en ton pays; car celuy qui t'a envoyé a eſté tué aujourd huy par ſon voiſin Dioclés, & les aſſaſſins ſont pris.* Ecoute maintenant quelques Oracles qu'il m'a rendus à moy-meſme. Un jour que je m'eſtois enquis du Dieu par une demande bien cachetée, ſi ſon Prophete eſtoit chauve, il me répondit par un Oracle de nuit, *Malach fils de Subardalach eſtoit un autre Atis.* Une autre fois ayant écrit une meſme demande en divers billets, qu'on luy porta de divers lieux, afin qu'il ne ſe défiaſt de rien, il m'ordonna à l'un de me froter de Cytmide & de la roſée de Latone; ayant eſté trompé par celuy qui luy

porta le billet, qui luy dit que je cherchois le remede pour le mal de costé. Cependant je luy demandois quelle estoit la patrie d'Homere. En un autre, sans avoir plus d'egard à Homere ni à sa patrie, il me defendit d'aler par mer, pour avoir esté trompé de mesme, par le valet qui presenta le bilet, qui lui dit que je m'enquerois du chemin que je devois tenir pour retourner en Italie. Je fis plusieurs autres inventions pour découvrir son imposture, comme entr'autres de ne mettre dans le billet qu'une demande, & de le payer comme s'il y en eust eu plusieurs; car il rendoit autant d'Oracles qu'on en avoit payé, qui n'avoient aucun raport entr'eux ni avec la demande. Cependant comme il eut apris la fourbe, & que j'avois essayé de détourner Rutilianus de son aliance, il conceut une haine mortelle contre moi, & lui répondit par un Oracle, comme il le consultoit touchant ma personne, *Que j'aimois les beaux garçons & les plaisirs defendus.* Mais l'estant allé voir depuis en la compagnie de deux soldats que le Gouverneur de la Province qui étoit de mes amis m'avoit donnez, de peur qu'on ne me fist quelque outrage; si-tôt qu'il eût apris ma venuë il m'envoya prier de l'aller trouver, & me reçut tres-civilement; Toutefois comme je le haïssois à cause de ses impostures, je lui mordis la main de dépit lors qu'il me la donna à baiser, ce qui faillit à me faire étrangler par ceux qui estoient presens, d'autant plus que je le saluai par son nom, sans le traiter de Prophete. Mais pour luy, il suporta doucement cette injure, & dit qu'il vouloit montrer que son Dieu savoit aprivoiser les esprits les plus farouches; puis ayant fait retirer tout le monde, il se plaignit à moy de l'avis que

Ou, pour m'accompagner jusbu'à la mer.

j'avois donné à Rutilianus, & dit que j'avois tort de choquer un homme qui pouvoit faire ma fortune. Je fis semblant de preſter l'oreille à ce diſcorus, pour me ſauver du danger qui me menaçoit, & ſortis aſſez bien d'avec luy, ce qui étonna encore plus toute l'aſſiſtance. Enſuite voulant m'embarquer, il m'envoya divers preſens, & me fournit une barque & des rameurs, ce que je crus qu'il faiſoit pour achever de me gagner par cette faveur; mais lorſque je fus en pleine mer & que je vis le Pilote qui pleuroit & qui conteſtoit avec les matelots, j'entray en quelque defiance, d'autant que je n'avois qu'un de mes gens avec moi, ayant renvoyé les autres à Amaſtris avec mon pere. Je m'enquis donc du ſujet de leur diferent, & il me dit qu'eſtant deſia vieil, & ayant touſiours veſcu en homme de bien, il ne vouloit pas ſur la fin de ſes jours ſe ſoüiller d'une méchante action, & expoſer ſa femme & ſes enfans apres ſa mort à la vengeance divine. Et comme je le preſſois davantage, il avoüa qu'il avoit ordre de me jetter dans la mer. Sur cet avis je mis pied à terre à Egiale dont Homere fait mention dans ſon Poëme, & y trouvay des Ambaſſadeurs du Boſphore qui aloient en Bithynie de la part du Roy Eupator, porter le tribut qu'il paye tous les ans à l'Empereur; ſi bien que leur ayant conté mon avanture, ils me donnerent place dans leur vaiſſeau, & me rendirent ſans danger à Amaſtris. Depuis cela je luy declaray une guerre ouverte, & j'eſtois ſur le point de me porter pour denonciateur contre luy, avec pluſieurs autres, du nombre deſquels eſtoient les diſciples du Philoſophe Timocrate d'Heraclée; mais le Gouverneur de la Province me pria inſtamment de n'en rien faire, & me dit que

quand j'aurois découvert toutes ſes impoſtures ; il eſtoit trop ami de Rutilianus pour en faire la punition. Mais pour achever toute ſon hiſtoire, quelle inſolence fut ce à luy de demander à l'Empereur qu'il changeaſt de nom à ſa ville, & la nommaſt Jonopolis, & qu'on fit des medailles où la figure du ſerpent fuſt empreinte d'un côté, & la ſienne de l'autre, avec les armes d'Eſculape, & la faux de Perſée, dont il ſe diſoit décendu du coſté de ſa mere. Enfin, apres avoir predit qu'il mourroit d'un coup de foudre comme Eſculape à l'âge de cent cinquante ans, il perit miſerablement avant qu'il en eût ſoixante & dix, d'un vlcere puant, à la jambe, qui luy gagna le petit ventre, digne fin du fils de Podalire. Ce fut alors qu'on reconnut qu'il eſtoit chauve, en luy apliquant quelques remedes ſur la teſte pour en apaiſer la douleur. Voila la cataſtrophe du Charlatan, qui fut un juſte ſuplice de ſes crimes. Il ne reſtoit plus qu'à luy faire vn Epitaphe, & luy donner vn ſucceſſeur digne de luy; mais ceux de ſa Secte s'en eſtant remis à Rutilianus, il ſe reſerva le don de predire quand il ſeroit mort, ſans vouloir rien ordonner du reſte. Il y avoit parmy eux un vieux Medecin nommé Petus, qui faiſoit en cela une choſe indigne de ſon âge & de ſa profeſſion. Voila l'abregé de la vie de cet impoſteur, que j'ay entrepriſe pour contenter ta curioſité & venger l'honneur d'Epicure; outre que cela pourra ſervir à en detromper pluſieurs à qui il avoit impoſé durant ſa vie. Je n'ay pû refuſer cela à ton amitié ni à l'eſtime que je fais de ta vertu, ſans parler de ta haute ſuffiſance & de l'amour que tu as pour la verité.

Où, la hache.

DE

DE LA DANCE.

DIALOGUE

DE CRATON ET DE LYCINUS.

C'eſt une Apologie de la Dance, & particulierement des Balets.

LYCINUS. COMME tu as condamné la Dance par un long & grave diſcours, & que tu as dit qu'elle eſtoit plus digne de la molleſſe des femmes, que du courage des hommes, nous acuſant d'employer beaucoup de temps & de peine en des choſes de neant ; j'en veux entreprendre la defence, pour te faire voir combien tu és éloigné de la raiſon, de blâmer une des plus douces choſes de la vie. Mais il te faut pardonner, ſi faiſant profeſſion d'une vertu morne & auſtere, tu ne ſais ce que c'eſt des divertiſſemens qui relâchent l'eſprit.

CRATON. Je m'étonne, Lycinus, de ce qu'étant né homme, & ayant quelque teinture des bonnes Lettres, tu quites l'entretien des Savans, & les ocupations des Sages, pour voir dancer un Baladin, au ſon de la flûte ou de la lire, avec des poſtures lâcives, & des contenances deshonnêtes, & repreſenter les amours & les avantures de quelque éfeminé comme luy, ou de quelque débauchée, qui ſont des choſes indignes d'un honnête homme. Cela me fit pitié lors que j'apris que tu te donnois tout entier à ces ſpectacles, & que tu quitois l'étude des Anciens & des Philoſophes,

pour demeurer assis tout le jour à contempler des choses vaines & ridicules, comme si tu te faisois chatoüiller l'oreille avec une plume. Car si tu aimes les divertissemens, ne vaudroit-il pas mieux entendre la Musique ou plustost la Tragedie & la Comedie, qui divertissent l'esprit avec quelque sorte d'instruction? Tu aurois bien de la peine à te defendre devant les Juges graves & severes, & je te conseillerois plustost de le nier tout à plat que de t'embarrasser dans une honteuse Apologie. Il y va certes de ton honneur & du mien, de te delivrer de l'enchantement de ces Sirénes, qui dressent des embûches aux yeux & non pas aux oreilles comme les autres, & de t'enlever comme Ulysse se fit ses compagnons, qu'un doux poison arestoit chez les Lotophages.

LYCINUS. Que tu-és devenu severe, Craton? mais tes comparaisons ne sont pas bien justes. Car la mort ou quelque chose de pire étoit la peine de ceux dont tu parles, mais outre le plaisir que je reçois de la douceur des spectacles, qui est comme un festin qu'on fait à mes yeux, j'en reviens tousiours au logis plus sage & plus savant.

CRATON. Tu és d'une étrange humeur de faire gloire d'une chose dont tu devrois rougir de honte. Je te compare à ces malades desesperez, qui ne croyent pas seulement estre malades.

LYCINUS. Dy-moy, Craton, condamne-tu ces choses-là sur le raport de la Renommée, ou si tu les as veuës toy-même? car il n'est pas juste de blâmer ce qu'on ignore.

CRATON. C'est justement ce qu'il me faudroit avec ma mine grave & mes cheveux blancs,

de demeurer auſſi tout le jour parmy des jeunes-gens & des femmes, à voir dancer un boufon, & à joüer un baladin.

LYCINUS. Je te pardonne de n'aimer pas un plaiſir dont tu n'as jamais gouſté; mais je ne te pardonne pas de le condanner ſi abſolument ſur le ràport d'autruy. Que ſi tu veux te preſter à moy pour quelques heures, & relâcher un peu de gravité, je m'aſſure de te rendre ce plaiſir ſi familier, qu'il ne ſe danſera point de balets que tu n'ailles long-temps auparavant retenir place pour les voir plus à ton aiſe.

CRATON. Il faudroit pour en venir là que j'euſſe bien fait banqueroute à l'honneur & à la vertu. J'ay pitié certes de te voir dans un ſi grand abandonnement, que de mettre ta felicité en des choſes infames & deshonneſtes.

LYCINUS. Veux-tu que laiſſant à part toutes ces injures, je t'entretienne du profit & du plaiſir qu'il y a à cét exercice, où l'eſprit & les yeux trouvent dequoi ſe divertir ſi agreablement, ſans parler des oreilles qui demeurent charmées par la douceur de la muſique?

CRATON Je n'ay pas le loiſir d'entendre diſcourir un furieux qui fait vanité de ſa fureur, ſi tu veux toutefois je demeureray là par complaiſance, tandis que tu parleras, pourveu que tu vueilles parler comme ſi perſonne ne t'écoutoit.

LYCINUS. Je ne demande que cela; je te feray bien-toſt voir que la Dance n'eſt pas une choſe ſi extravagante que tu t'imagines. Premierement, il ſemble que tu ignores qu'elle eſt auſſi ancienne que le monde, & qu'elle a pris naiſſance avec l'Amour. Témoin le bal meſuré des Aſtres, & les diverſes conjonctions des Etoiles. *L'un des plus anciens des Dieux.*

fixes & errantes. Car c'eſt du branle des Cieux & de leur harmonie qu'a pris ſon origine cét Art divin, qui s'eſt augmenté avec le temps, & a aquis maintenant ſa perfection. On dit que Rhéa fut la premiere qui ſe plût à cet exercice, & qu'elle l'enſeigna à ſes Preſtres tant en Crete qu'en Phrygie. Et cette invention ne luy fut pas inutile, car en ſautant & danſant ils ſauverent la vie à Jupiter que ſon pere vouloit devorer; ſi bien que le Monarque des Cieux doit ſon ſalut à la Dance; mais c'eſtoit alors un exercice militaire qui ſe faiſoit en frapant des épées & des javelots contre les boucliers. En ſuite les plus honneſtes gens la cultiverent en Crete, de ſorte qu'elle devint le paſſe-temps, non ſeulement du peuple, mais des perſonnes de condition. Auſſi eſt-ce par forme de loüange qu'Homere apelle Merion bon danſeur. Car il y fut ſi ſavant qu'il en eſtoit eſtimé non-ſeulement des Grecs, mais des Troyens, parce que cõme je croi il en avoit meilleure grace ſous les armes, & que cela redoubloit ſon adreſſe & ſon agilité. Je pourrois aleguer pluſieurs autres excellens danſeurs de ce temps-là; mais je me contenteray de Pyrrhus qui inventa la Pyrrique, qui eſt une Dance qui ſe fait avec les armes, & qui l'a rendu plus celebre que ſa beauté ni ſa valeur. Les Lacedemoniens qui ont eſté les plus illuſtres de toute la Grece, apres avoir apris cét Art de Caſtor & de Pollux, le cultiverent avec tant de ſoin, qu'ils n'aloient à la guerre qu'en danſant au ſon de la flûte; de ſorte qu'on peut dire qu'ils doivent une partie de leur gloire à la Dance & à la Muſique. Auſſi leur jeuneſſe ne s'y exerçoit elle pas moins qu'aux armes, & la Dance finiſſoit tous les exercices. Car alors un joüeur de

Curètes Coribantes.

flûte ſe mettant au milieu d'eux commençoit le branle en joüant & dançant, & ils le ſuivoient en bel ordre, avec mille poſtures guerrieres & amoureuſes. La chanſon meſme qu'ils chantoient empruntoit ſon nom de Venus & de l'Amour, comme s'ils euſſent eſté de la partie. Il y en avoit une autre qui diſoit, *Avancez le pied, mes enfans, & trepignez à qui mieux mieux*, comme ſi elle euſt voulu donner des preceptes de ce bel Art. La meſme choſe ſe pratiquoit à la Dance qu'ils appelloient *Hormus*, qui eſtoit un branle compoſé de filles & de garçons, où le garçon menoit la Dance avec des poſtures mâles & belliqueuſes, & la fille le ſuivoit avec des pas plus doux & plus modeſtes, comme pour faire une harmonie de deux Vertus, la Force & la Temperance. Ils avoient encore une autre Dance qui ſe faiſoit nuds-pieds, ſans parler de celle qu'Homere repreſente dans le Bouclier d'Achille, à quoy Dedale exerce la belle Ariadne; ni des deux ſauteurs ou baladins qui marchent à la teſte, & qui font des ſauts perilleux. Une autre troupe de jeunes gens dance encore au meſme endroit à une noce, comme ſi l'on n'euſt pû rien dépeindre de plus excellent dans ce Bouclier, que ce divin exercice. Pour les Phéaques, je ne m'étonne pas qu'il les repreſente ſi adonnez à la Dance, puis qu'il r preſente en leur perſonne une vie delicieuſe. Auſſi eſt-ce ce qu'Ulyſſe admire principalement que leur adreſſe en ce point. Les Theſſaliens en faiſoient tant d'état que leurs principaux Magiſtrats en empruntoient le nom, & s'apeloient *Proorqueſteres*, comme qui diroit, *qui menent la Dance*. Car cette inſcription ſe lit encore ſous leurs Statuës, auſſi bien que celle-cy, *A l'honneur d'un tel, pour avoir bien dancé ap*

combat, c'eſt à dire, pour avoir bien fait à la bataille. Je paſſe ſous ſilence les fétes & autres telles ſolennitez qui ne ſont jamais ſans Dance, pour avoir eſté inſtituées par d'excellens Danceurs & Muſiciens, comme Orphée, Muſée, & quelques-autres de ce temps-là, qui ne croyoient pas qu'on pût étre initié dans les miſteres, ſans la Dance & la Muſique. Je ne parle point auſſi des Orgyes, pour ne point divulguer les miſteres de Bachus; mais tout le monde ſait qu'on appele *deſſauter*, quand on les revele. En Délos on ne fait point de ſacrifices ſans la Dance & la Muſique, & l'on voit des Chœurs de jeunes garçons, où les principaux menent la Dance au ſon de la flûte, ou de la lyre; ce qui a fait donner ce nom-là à leurs chanſons. Mais pourquoi parler des Grecs, puiſque les Indiens meſmes adorent le Soleil, non pas en baiſant la main comme nous adorons les Dieux, mais en dançãt comme s'ils vouloient imiter par-là le branle de ce bel Aſtre. Et ils n'ont point d'autre culte de la Divinité; car cela ſe fait au coucher & au lever du Soleil. Les Ethiopiens vont au combat en dançant, & avant que de tirer leurs fleches, qui ſont rangées autour de leurs teſtes en forme de rayons, ils ſautent & dançent pour eſtonner l'ennemy. Paſſons maintenant en Egypte, où la fable de Protée repreſente un excellent Danceur, qui faiſoit mille poſtures diferentes, & dont le corps ſouple & l'eſprit ingenieux ſavoient tout contrefaire & tout imiter, ſi adroitement, qu'il ſembloit devenir ce qu'il imitoit. Il y a aparence auſſi qu'Empouſe qui ſe changeoit en tant de formes, eſtoit une excellente Danſeuſe. Mais il ne faut pas oublier la Dance ſacrée des Preſtres de Mars, qu'on apele pour cela *Saliens*, qui eſt un Sacerdoce

Fantoſme antien.

de Rome tres-auguſte, & tenu par les principaux de l'Empire. La fable meſme de Priape n'eſt pas éloignée de cette verité. Car les Bithyniens diſent que c'eſt un Dieu belliqueux, & comme je croy l'un des Titans, ou des Dactyles Idéens, qui ayant receu des mains de Junon le Dieu Mars encore enfant, mais ruſtique & groſſier, quoy que robuſte & vigoureux; luy aprit la Dance avant l'exercice des Armes, comme ſi c'euſt eſté un prelude de la guerre: Et pour récompenſe, on luy conſacre la dixme des dépoüilles qui ſont voüées à ce Dieu. Toutes les feſtes de Bachus, comme tu ſais, ne conſiſtent qu'en ſauts & en Dances; & c'eſt pas là qu'il a domté les Lydiens, les Myrreniens, & les Indiens, nations tres-puiſſantes & tres-belliqueuſes. Auſſi les trois ſortes de Dances les plus nobles, le Cordace, le Sycinnis, & l'Emmelie, ont pris leur nom des Satyres qui ſont les Miniſtres de ce Dieu. Prens donc garde qu'il n'i ait de l'impieté à vouloir condamner une choſe ſi divine & ſi miſterieuſe, qui ſe pratique en l'honneur des Dieux, & par les Dieux, qui a pour Auteurs les Dieux meſmes, ſans parler du plaiſir & du profit qui nous en revient. Mais je m'étonne qu'un homme comme toy qui revere Homere & Heſiode, ait la hardieſſe de la condamner; car tu ſais l'eſtime qu'ils en font, & que celuy-cy la conte parmy les choſes les plus agreables, comme l'Amour, la Muſique, & le Sommeil, & luy donne le titre d'irreprehenſible, atribüant la douceur à la Muſique, qui eſt ſa compagne inſeparable. En un autre endroit il la met en paralele de la Guerre, diſant que les Dieux donnent aux uns la valeur, & aux autres l'adreſſe à chanter & à danſer, comme ſi ces divines qua-

litez eſtoient un preſent du Ciel ; auſſi faut-il beaucoup de naturel pour y reüſſir. D'ailleurs, il ſemble avoit voulu diſtinguer par là toutes choſes en deux, en la Paix & en la Guerre, & faire la Dance & la Muſique le ſimbole de la Paix. Heſiode, comme tu ſais, dit qu'il a veu luy-meſme danſer les Muſes, au lever de l'Aurore, autour d'une claire fontaine & de l'Autel de Jupiter leur pere; ſi bien que blâmer la Dance, c'eſt preſque s'ataquer aux Dieux. Socrate le plus ſage de tous les hommes au jugement des Dieux meſmes, n'a pas ſeulement loüé la Dance comme une choſe qui ſert beaucoup à donner de la grace, mais il l'a voulu aprendre en ſa vieilleſſe, tant il admiroit cet exercice. Et veritablement il eût eu tort de le condamner, luy qui ne dédaignoit point de ſe trouver dans les aſſemblées des Muſiciennes, & qui frequentoit la Courtiſane Aſpaſie. S'il voyoit donc maintenant la Dance au point où elle eſt, car il ne l'a veuë qu'en ſon enfance, je m'aſſure qu'il quiteroit tout pour cela, & que ce ſeroit la premiere choſe qu'il feroit aprendre aux enfans. Mais il ſemble qu'en loüant la Comedie & la Tragedie, tu ayes oublié qu'elles ont chacune leur Dance particuliere, l'une le Cordace & quelquefois le Sycinnis, & l'autre l'Emmelié. Toutefois puiſque tu les as preferées d'abord à la Dance; examinons-les enſemble. Quel ſpectacle eſt-ce de voir dans la Tragedie un faquin monté ſur des échaſſes & chargé de quantité d'habis pour en paroiſtre plus gros & plus grand, repreſenter un Heros ou un Dieu, & bâiller avec un grand maſque comme s'il vouloit avaler les ſpectateurs? Ce n'eſt pas tout, car il ſe contourne & ſe deméne comme vn furieux,

Ou Batelanſes.

Il a deſia parlé de la Muſique.

Cothurne.

&

& chante des complaintes qui seroiẽt supportables en la personne d'Hecube & d'Andromaque; mais quelle aparence de voir Hercule avec sa peau de lion & sa massuë, fredonner ses travaux sur un Theatre ? Ce que tu reprens donc en la Dance, en disant que c'est plustost le métier des femmes que des hommes, se peut mieux dire de la Tragedie & de la Comedie, où il y a tousiours plus de femmes que d'hommes. Ajoustez à cela les personnages ridicules que celle-cy affecte pour faire rire, & l'extravagance de ses masques, au lieu que celui du danseur aussi bien que son habit, est plus seant & plus modeste, & il ne bâille pas aussi comme l'autre qui represente des Tragedies. Car autrefois un mesme baladin chantoit & dansoit ; mais comme on vit que le mouvement empéchoit la respiration, on trouva plus à propos de faire chanter les uns & dancer les autres. Pour le sujet de la Piéce, il est commun au Balet & à la Tragedie, mais il y a plus de diversité & de changement dans les Balets, & s'il faut ainsi dire plus d'erudition. Que s'il n'y a point en Grece de prix établi pour cét exercice comme pour les autres, je croy que c'est qu'on l'a trouvé au dessus de la recompense, ou qu'on a crû qu'il y avoit quelque chose de divin à cause de la Religion ; quoy que la plus illustre ville d'Italie, de celles qui ont tiré leur origine de la Grece, l'ait ajousté à ses jeux comme pour leur accomplissement. Je veux maintenant rendre raison pourquoy j'ay laissé à part plusieurs choses, afin qu'on ne croye point que je l'aye fait par ignorance. Car je say que d'autres devant moy ont composé des livres sur ce sujet, où ils ont recherché curieusement toutes les sortes de Dances, avec

Cela est prouvé par la suite.

Calcide.

leurs noms & leurs Auteurs, pour faire paroiſtre leur lecture. Mais mon deſſein n'ayant eſté que de montrer le plaiſir & l'utilité qu'on peut tirer de cét exercice, particulierement depuis le ſiecle d'Auguſte, je me ſuis contenté de parler des Dances les plus communes, ſans rechercher pedanteſquement celles qui ne ſont plus en uſage, comme *le ſaut de la Gruë*, & autres ſemblables. Ce n'eſt donc pas par ignorance que je n'ai rien dit de cette Dance Phrygienne qui ſe fait dans la débauche, où l'on voit ſauter & gambader des paiſans au ſon de la flûte, qui eſt une Dance penible & laborieuſe, qui ſe pratique encore à la campagne, mais qui n'a rien de commun avec celle dont je veux parler. Auſſi Platon, dans ſes Loix aprouve les unes & condanne les autres, les diviſant en utiles & agreables, & en baniſſant les des-honneſtes.

Voila ce que j'avois à dire touchant la Dance en general, ſans m'étendre davantage dans le particulier. Je repreſenteray maintenant les qualitez que doit avoir un bon danceur, pour faire voir, que cét Art n'eſt pas des plus faciles. Car il faut que le Pantomime ou danceur de Balet, qui eſt celui dont j'entens parler, ſache pluſieurs choſes, comme la Poëſie, la Geometrie, la Muſique & la Philoſophie meſme; quoy qu'il n'ait pas beſoin des Ergo de la Dialectique. Il faut qu'il ait auſſi le ſecret d'exprimer les paſſions & les mouvemens de l'Ame que la Rhetorique enſeigne, & qu'il emprunte de la Peinture & de la Sculpture les diverſes poſtures & contenances, en ſorte qu'il ne le cede point à Phidias ni à Apellés pour ce regard. Mais ſur tout il a beſoin de memoire; car il faut que comme dit Calcas, il ſache le preſent, le paſſé, & l'avenir, & qu'il les ait touſiours

preſts en ſon eſprit, pour les pouvoir repreſenter dans l'occaſion. Mais il doit ſavoir particulierement expliquer les conceptions de l'Ame, & découvrir ſes ſentimens par les geſtes & le mouvement du corps. Enfin il doit avoir ce que Thucydide attribuë à Periclés, le ſecret de voir par tout ce qui convient, qu'on apelle *le Decorum*, afin de s'en bien acquiter; & avec cela eſtre ſubtil, inventif, judicieux, & avoir l'oreille tres-delicate. Pour ſa matiere, l'hiſtoire ancienne, ou pluſtoſt la Fable luy en fournit ſufiſamment. Il faut donc qu'il ſache tout ce qui s'eſt paſſé d'iluſtre depuis le Cahos & la naiſſance du monde, juſqu'à la Reine Cleopatre; car cette ſcience embraſſe toute cette étenduë: mais il doit repreſenter principalement les Fables les plus celebres, Comme Saturne châtra ſon pere, la bataille des Titans, la naiſſance de Venus, celle de Jupiter, le larcin de ſa mere, la ſupoſition d'une pierre, la priſon de Saturne, le partage des trois Freres, la revolte des Geans, le larcin de Promethée & ſon ſuplice, la formation de l'homme, la force de l'un & de l'autre amour. En ſuite le mouvement de l'Iſle de Délos, l'acouchement de Latone, le meurtre du Serpent, les embûches de Tycie, le milieu de la Terre trouvé par le vol des Aigles, le deluge de Deucalion, l'Arche où furent conſervées les reliques du genre humain, les pierres qui repeuplerent le monde, le demembrement d'Iaccus, la fourbe de Junon, l'embraſement de Séméle, les deux naiſſances de Bachus, Tout ce qui ſe dit de Minerve, de Vulcain, & d'Ericton, avec le diferent touchant le Païs d'Athénes, & le premier jugement de l'Areopage. Puis toutes les Fables de ce païs-là, & particulierement les avantures de Cérés *Le Ciel.*

qui cherche ſa fille, l'hoſpitalité de Celée, l'inven-
tion de l'Agriculture de Triptoleme; comme Ica-
Proſerpine. re planta le premier la vigne, la calamité d'Erigone; tout ce que l'on conte de Borée & d'Orithye, de Theſée & de ſon pere; l'enlevement de Medée & ſa retraite en Perſe; les filles d'Erectée & de Pandion, & tout ce qu'elles ont fait & ſouffert en
Egée. Thrace. Il ne faut pas qu'il ignore auſſi ni Phyllis ni Acamas, ni le premier raviſſement d'Heleine, ni l'entrepriſe de Caſtor & de Pollux contre la ville d'Athénes, ni la mort d'Hipolyte, ni le retour des Heraclides; Car tout cela eſt de l'hiſtoire d'Athenes, que j'ay détachée ſon corps pour ſervir d'exemple. Apres, vient celle de Megare,
Où le floquet, Niſus, Sylla, le cheveu de pourpre, le paſſage de Minos, ſon ingratitude envers ſa bienfactrice. Puis Citheron, les calamitez des Thebains & des Labdacides, le voyage de Cadmus, le Bœuf qui ſe couche, les dents du Serpent, les hommes qui en nâquirent, le changement de Cadmus en Dragon, la ſtructure des murs de Thebes au ſon de la lyre, la fureur de l'Architecte, la vanité de ſa
Niobe femme, ſa punition, ſon dueil, ſon ſilence; En ſuite les triſtes aventures d'Acteon, de Panthée, & d'Epide; Hercule & tous ſes travaux, avec le meurtre de ſes enfans. Corinthe ne manque pas auſſi de ſujets. Glauque, Creon, & devant eux Bellerophon & Stenobée; le combat du Soleil & de Neptune, la fureur d'Athamas, la fuite des enfans de Nephelé par l'air ſur un belier, la reception que font les Dieux marins à Inon & à Melicerte. Apres, l'hiſtoire des Pelopides, Mycenes & tout ce qui s'y paſſe, & auparavant Inacus, Io, Argus, Aſtrée, Thyeſte, Erope, la Toiſon d'or, les nopces de Pelops, le meurtre d'Agamemnon,

je ſuplice de Clytemneſtre. Et plus haut encore l'entrepriſe des ſept Princes contre Thebes, le recueil qu'on fait aux gendres fugitifs d'Adraſte, l'oracle qui fut rendu ſur leur ſujet, la ſepulture des morts interdite, & pour cela la mort d'Antigone & de Menecée. Ce qui s'eſt paſſé à Nemée; Hipſipile & Arquemore, & avant tout cela la priſon de Danaé, la naiſſance de Perſée, le combat qu'il eut contre la Gorgone, à quoy eſt atachée l'hiſtoire d'Etiopie; Caſſiopée, Andromede, Cephée, que la credulité des hommes a placez dans le Ciel apres leur mort. Il n'ignorera pas auſſi l'hiſtoire des deux freres Danaüs & Egyptus, & le mariage frauduleux de leurs enfans. Lacedemone a les amours d'Hyacinthe, où Zephire eſt rival d'Apollon; le meurtre de ce beau fils d'un coup de palet, la fleur iſſuë de ſon ſang, & les caracteres de douleur qu'elle porte emprains; la reſurrection de Tyndare, ſuivie de la colere de Jupiter contre Eſculape, le voyage de Pâris depuis le jugement des trois Déeſſes, l'accueil qu'on luy fit chez Menelaüs, le raviſſement d'Heleine. Car l'hiſtoire de Troye eſt jointe à celle de Sparte, & fournit de ſoi une ample matiere, puis-que tous ceux qui s'y ſont trouvez, peuvent faire chacun un ſujet à part, que le Pantomime doit avoir preſent, comme j'ai dit, à ſa memoire, & particulierement ce qui eſt arrivé depuis le raviſſement d'Heleine, juſqu'au retour des Grecs, comme l'amour de Didon & les erreurs d'Enée. La fable d'Oreſte n'eſt pas éloignée de ce ſujet, & ſon avanture chez les Scythes, ni ce qui eſt arrivé auparavant, je veux dire la demeure d'Achile parmy des filles en l'Iſle de Scyre, la folie ſupoſée d'Uliſſe, avec l'abandonnement de Philoctete.

Toutes les erreurs de ce Heros, Circé & Calypſo, Télégone, Eole & ſes vents, avec le reſte juſqu'à la mort des galans de Penelope; Et devant cela les embûches dreſſées à Palamede, la colere de Nauplion, la fureur d'Ajax, & le naufrage de l'autre de même nom. L'Elide auſſi n'en fournit pas moins, Enomaüs, Myrtile, Saturne, Jupiter, les premiers Athlétes des jeux Olympiques; Mais il y a une grande moiſſon de Fables en Arcadie, la fuite de Daphné, la vie ſauvage de Caliſto depuis ſa groſſeſſe, l'yvrognerie des Centaures, la naiſſance de Pan, les amours d'Alphée & ſon voyage ſous mer en Sicile. Paſſant en l'Iſle de Crete nous y trouverons Europe. Paſiphaé, les deux Taureaux, le Labyrinthe, Ariadne, Phédre, Androgée, Dédale, Icare, Glaucus, la Prophecie de Polyide, Tale de ce gardien d'airain de l'Iſle. En Etolie on trouve Althée, Meleagre, Atalante, Dale, le combat d'Hercule contre le fleuve Achelois, la naiſſance des Sirénes, l'origine des Iſles Equinades & leur habitation, lors que la fureur d'Alcmeon fut paſſée Neſſe, la jalouſie de Dejanire, ſuivie de l'embraſement d'Hercule ſur le mont Oëta. La Trace vient apres, avec Orphée & ſa mort, ſa teſte qui parle, & qui nage ſur la lyre, Hemus, Rhodope, le ſuplice de Lycurgue. Puis la Theſſalie qui a encore plus de ſujets, Pelias, Jaſon, Alceſte, la flote des Argonautes, Argos & ſa Carene parlante; les aventures de Lemnos, Eté, le ſonge de Medée, le demembrement de ſon frere, & le reſte de ſes traverſes, puis Laodamie & Proteſilas. Si vous repaſſez en Aſie, vous rencontrerez Samos & l'infortune de Polycrate, les erreurs de ſa fille vagabonde, juſqu'en Perſe. Sans parler des Fables plus anciennes, comme le babil indiſcret

C'eſt qu'il portoit des tables d'airain.

de Tantale, l'épaule de Pelops ſervie aux Dieux en un feſtin, au milieu de laquelle ils en remirent une d'yvoire. En Italie, l'Eridan, Phaéton & ſes ſœurs changées en arbres, qui diſtilent l'Ambre. De là en Afrique, les Heſperides & le Dragon qui garde les pommes d'or, la fable d'Atlas, puis en Eſpagne, Geryon, & l'enlevement des bœufs d'Erythie. En Phenicie, Myrrha, & la mort d'Adonis. Il faut que le Pantomime ſache auſſi toutes les metamorphoſes & les changemens en fleurs, en arbres & en beſtes, & ceux des femmes en hommes, comme de Cenée, Tireſias & autres. Il aprendra meſme les hiſtoires plus recentes, tout ce qu'Antipater & Seleucus entreprirent pour l'amour de Stratonice. Quant aux myſteres cachez des Egyptiens, il tâchera auſſi de les faire comprendre par geſtes; Epaphus, Oſiris, & le paſſage des Dieux dans le corps des animaux; mais particulierement leurs amours & leurs métamorphoſes. En ſuite toute la tragedie des Enfers, le ſuplice des méchans & la cauſe de leurs peines, l'amitié de Theſée & de Piritoüs conſervée juſques-là. Enfin tout ce qu'ont inventé Homere, Heſiode, & les autres Poëtes, & principalement les Tragiques. Voila un petit abregé d'une moiſſon infinie, pour ne rien dire des ſujets nouveaux qu'on peut inventer. Il faut avoir comme j'ay dit, tout cela preſt pour s'en ſervir au beſoin, & le ſavoir exprimer parfaitement, ſans qu'il ſoit beſoin de Protocole ny d'Interprete. Enfin, comme diſoit l'Oracle de la Pythie, il faut que le ſpectateur entende ſans parler, tout de meſme que ſi l'on parloit. C'eſt ce qu'avoüa le Philoſophe Cynique qui condamnoit comme toy ce bel Art, & diſoit que ce *Demetrius.*

n'eſtoit qu'une ſuite de la Muſique, à laquelle on avoit ajoûté des geſtes & des poſtures, pour faire mieux entendre ce qu'on joüoit ; mais qu'elles eſtoient le plus ſouvent vaines & ridicules, & qu'on ſe laiſſoit piper à la mine & à l'habit, aidez du geſte & de l'harmonie. Alors un illuſtre Pantomime du temps de Neron, qui avoit le corps excellent & ſavoit fort bien ſon métier, le pria de ne le point condamner ſans l'avoir veu, & faiſant ceſſer les voix & les inſtrumens, il repreſenta devant luy l'adultere de Mars & de Venus, où eſtoit exprimé le Soleil qui les découvoit, Vulcain qui leur dreſſoit des embûches, les Dieux qui acouroient au ſpectacle, Venus toute confuſe, Mars étonné & ſupliant, & le reſte de la Fable, avec tant d'artifice, que le Philoſophe s'écria qu'il luy reſſembloit voir la choſe meſme, & non pas ſa repreſentation, & que cet homme avoit le corps & les mains parlantes. Mais puis-que nous ſommes ſur ce ſujet, je te veux raporter tout d'une ſuite le témoignage d'un Barbare de ce temps-là. Car comme un Prince de Pont fut venu à la Cour de Neron pour quelques afaires, & qu'il eut veu ce fameux baladin danſer avec tant d'adreſſe, qu'encore qu'il n'entendiſt rien de ce qu'on chantoit, il ne laiſſoit pas de comprendre tout, il pria l'Empereur en prenant congé de luy, de luy vouloir faire preſent de ce Pantomime : Et comme Neron s'étonnoit de cette demande, C'eſt, dit-il, que j'ay pour voiſins des Barbares, dont perſonne n'entend la langue, & celuy-cy ſervira de truchement, & leur fera entendre par geſtes tout ce qu'il voudra. La perfection donc de cet Art eſt de contrefaire ſi bien ce qu'on joüe, qu'on ne faſſe ni geſte ni poſture qui n'ait

du raport à la choſe qu'on repreſente, & ſur tout qu'on garde le caractere de la perſonne, ſoit Prince ou autre. Je te diray à ce propos le ſentiment d'un autre Barbare, qui voyant cinq maſques & cinq habits preparez pour un balet, & ne voyant qu'un danceur, demanda qui feroit les autres perſonnages; Et comme il eut apris qu'il les joüeroit tous luy ſeul. Il faut donc, dit-il, que dans un ſeul corps il ait pluſieurs ames. C'eſt pour cela que les Romains les ont apellez Pantomimes, & on leur peut apliquer ce que dit le Poëte, *O mon fils, ſois comme un Polype, pour prendre toute ſorte de couleurs, & chãger de face ſelõ la diverſité des afaires.* En un mot, cét Art fait profeſſion d'exprimer les mœurs & les paſſions des hommes, & de contrefaire tantoſt le joyeux, tantoſt le triſte, tantoſt le doux, tantoſt le colere, & les deux contraires preſque en un meſme moment. Les autres choſes qu'on voit & qu'on entend ſont unes, c'eſt à dire ne repreſentent qu'une ſeule idée; mais le Pantomime eſt tout ſeul pluſieurs choſes, il y a du plaiſir à voir la multitude & la diverſité de ſon apareil, & comme on a joint au bruit des pieds & des cymbales, les perfections de la Comedie & de la Muſique. Dans les autres choſes les fonctions du corps & de l'eſprit ſont diferentes; mais icy elles ſont unes, & l'on n'y fait aucun geſte qui n'ait ſa raiſon. C'eſt pourquoy un Ancien diſoit que les Pantomimes avoient les mains ſavantes, & il les aloit voir pour s'inſtruire: & un autre Philoſophe voyant dancer un Balet, Grans Dieux! dit-il, de quel plaiſir m'eſtois-je privé juſqu'alors par trop de ſcrupule! Que s'il eſt vray ce que dit Platon qu'il y a trois parties dans l'homme, l'iraſcible, le concupiſcible, & le raiſonnable, le Pantomi-

Qui imitent tout.

La flûte, le chalumeau. Ou la bonne voix de l'Acteur, & le concert des Muſiciens.

Lesbonax Mytilenien.

Timocrate ſon preſ[illegible]

me les repreſente tous trois, l'iraſcible quand il contrefait le furieux, le concupiſcible quand il fait l'Amant paſſionné, & le raiſonnable quand il joüe une paſſion moderée, ou pluſtoſt cette derniere qualité eſt reſpanduë par tout, comme le ſens de l'atouchement par tout le corps. D'autre coſté, quand il a touſiours pour objet ce qui eſt beau pour ne rien faire au contraire, ne confirme-t'il pas l'opinion d'Ariſtote, qui met la beauté entre les biens ? On peut dire meſme que ſon ſilence a quelque choſe de la Philoſophie de Pithagore. Ajouſtez à cela que cet Art raſſemble en un l'utile & le delectable, qui eſt le dernier point de la perfection au jugement des plus grands hommes, & l'utile y eſt d'autant plus utile, qu'il eſt joint au delectable. Car combien ce ſpectacle eſt-il plus agreable que les autres, où l'on voit de jeunes gens s'entrebatre & ſe veautrer dans la boüe ou dans la pouſſiere ? ce que l'on contrefait quelquefois dans les Balets, mais avec moins de danger, & plus d'agrément. Car tous ces tours de ſoupleſſe, ces ſauts, ces piroüettes, ces culebutes, & ces divers mouvemens du corps, reſiouiſſent ceux qui les voyent, & exercent ceux qui les font, rendant les membres plus ſouples & le corps plus vigoureux, qui eſt tout l'avantage qu'on peut tirer de la lute & d'autres ſemblables exercices. Comment donc, cet Art ne ſeroit-il pas tres-loüable, qu'il exerce en meſme temps le corps & l'eſprit, contente les yeux & les oreilles, à l'aide de la Poëſie & de la Muſique, & inſtruit les ſpectateurs ? Car qu'i a-t'il de plus doux, de plus aimable, & de plus mélodieux tout-enſemble que la voix jointe au chalumeau & à la flûte ? Qu'y a-t'il de plus plein d'inſtruction que les Fables anciennes, au

teeit deſquelles vous voyez tout le theatre agité d'amour ou de haine, de dépit ou de colere, d'horreur ou de compaſſion. Je ne parle point de la force & de l'adreſſe du Pantomime, qui eſt un chef-d'œuvre, & une choſe auſſi rare que de trouver en une meſme perſonne la douceur & la majeſté. Ou ſoupleſſe.
Quant aux perfections du corps, je deſire, que ſelon la maniere de Polycléte, le Pantomime ne ſoit ni trop grand ni trop petit, ni trop gras ni trop maigre, comme le témoignerent un jour ceux d'Antioche, qui ſe connoiſſent fort bien en ces choſes. Car comme un petit homme leur repreſentoit Hector, ils demanderent tout-haut quand Hector viendroit, & que ce n'eſtoit là qu'Aſtianax. Une autre fois qu'un grand homme repreſentoit Capanée ſous les murs de Thebes, ils dirent qu'il n'avoit que faire d'eſchelle pour prendre la ville, parce qu'il eſtoit plus haut que les murailles : A un gros homme qui s'eforçoit de ſauter, ils crierent qu'il priſt garde de ne pas enfoncer le Theatre ; Et à un maigre & defait, qu'il ſongeaſt à ſe guerir, & non pas à danſer. Railleries pleines d'inſtruction, & qui font voir que des peuples entiers ont aimé cet exercice, & en ont reconnu les defauts & les perfections. Il faut encore que le Pantomime ait le corps ferme & ſouple tout-enſemble, pour ſe pouvoir arreſter tout court & tourner en un inſtant, ce qu'il a de commun avec le luteur, comme il prend de l'Orateur le geſte, & participe ainſi des vertus d'Hercule, de Pollux & de Mercure. Herodote dit que les yeux ſont plus fidelles que les oreilles, parce qu'on croit pluſtoſt ce qu'on voit que ce qu'on oit ; mais icy, il faut le jugement de l'un & de l'autre. Du reſte, ce ſpectacle touche tellement, qu'un

Amant s'y peut guerir de ſa paſſion, & un mélancolique de ſa triſteſſe; & il eſt ſi naturel qu'on y pleure & qu'on y rit ſelon les divers ſujets qu'on repreſente. Ceux de Pont & d'Ionie ſont tellement touchez de la fable de Bachus, quoy qu'elle ſoit ridicule, que toutes les fois qu'on la joüe, ce qui arrive ſouvent, ils paſſent les jours entiers à voir ſauter des Titans, des Satyres, & des Coribantes; & les principaux ſe piquent plus d'eſtre les Acteurs de ces fadaiſes, que de leur nobleſſe ou de leur dignité. Apres avoir veu les vertus du Pantomime, conſiderons maintenant ſes deffauts; j'ay deſia dit ceux du corps, voicy les autres. Pluſieurs font des contre-temps, & ne prennent pas bien la cadence. Quelques-uns ſe troublent en dançant, & déçeus par la reſſemblance, repreſentent une choſe pour l'autre, comme celuy qui confondoit les calamitez de Thyeſte avec l'hiſtoire de Saturne, à cauſe qu'elles ont du raport, & que l'un & l'autre mange ſes enfans; & celle de Glaucé & de Séméle, à cauſe du feu dont l'une & l'autre eſt conſumée. Mais l'Art n'eſt pas reſponſable des fautes de l'artiſan, & il faut blâmer ceux qui pechent contre les regles, & loüer ceux qui les gardent. Le Pantomime donc doit avoir toutes les parties que j'ay dites; mais il faut pour bien faire, que chacun ſe reconnoiſſe dans la diverſité des perſonnages qu'il repreſente, & qu'il ſe penſe voir en luy comme en un miroir. Car alors on ne ſe peut contenir d'aiſe, & l'on rencontre ce qui eſt ſi difficile à trouver, de ſe connoiſtre ſoy meſme, ſi bien qu'on revient du ſpectacle tout inſtruit de ce qu'on doit faire & de ce qu'on doit eviter. Il doit prendre garde ſur tout à garder la bien-ſeance, ſans s'emporter trop

avant. Car il y a un vice de trop d'affectation comme dans l'éloquence, lorſqu'on paſſe la meſure des choſes qu'on veut repreſenter, & qu'on fait trop grand ou trop petit, ce qui doit eſtre petit ou grand. C'eſt ainſi qu'un illuſtre Pantomime de mon temps, joüant Ajax le furieux, s'emporta de ſorte, qu'on euſt dit qu'il ne contrefaiſoit pas le furieux, mais qu'il l'eſtoit. Car il déchira les habits d'un qui frappoit du pied devant luy avec des ſouliers de fer, ſelon la couſtume, pour faire plus de bruit; & arachant l'inſtrument d'un Muſicien il en donna un tel coup ſur la teſte à celuy qui repreſentoit Ulyſſe, qu'il l'euſt aſſommé ſans le chapeau qui rompit le coup. Cependant, le peuple qui ne ſait point garder de bornes eſtoit ſi ravy de cette extravagance, qu'il faiſoit cent poſtures ridicules comme s'il euſt eſté fou luy-meſme, tant l'autre luy avoit biẽ imprimé la paſſion qu'il repreſentoit. Mais les honneſtes gens rougiſſoiẽt de ces folies, quoy qu'ils tâchaſſent de les excuſer. Il fit plus; car il s'en alla du lieu où il eſtoit, juſqu'au ſiege des Senateurs, & s'aſſit entre deux Conſulaires, à qui il fit apprehender avec raiſon, qu'il ne les prit pour les moutons d'Ajax, & qu'il ne devint fou tout de bon en le contrefaiſant. Et certes dés qu'il fut revenu de ſon tranſport il en eut tant de regret qu'il en tomba malade; & comme on le vouloit obliger à redancer ce Balet, il dit que les plus courtes folies eſtoient les meilleures, & qu'il ſe contentoit d'avoir eſté fou une fois en ſa vie. Ce qui le faſcha le plus, c'eſt qu'un de ſes rivaux repreſenta en ſuite le meſme ſujet ſans tomber dans la meſme faute, ni ſortir des bornes de la repreſentation, ce qui fut aprouvé de tout le monde. Voila ce que j'avois à dire

pour juſtifier ma paſſion. Que ſi tu veux un jour prendre part à ce divertiſſement, tu n'en ſeras pas peut-eſtre moins touché que moy, & tu ne te plaindras pas comme Circé fit à Ulyſſe, que ſes charmes ſont impuiſſans ; Au contraire, ton eſprit en ſera tout tranſporté, & tu ſeras ſi amoureux de ce doux poiſon, que tu n'en voudras pas faire part aux autres. Mais au lieu de te metamorphoſer en animal, il te rendra plus excellent; car comme la verge de Mercure, il éveille ceux qui dorment.

CRATON. Cela m'eſt déja arrivé ; car il me ſemble que tu m'as deſſillé les yeux, & que je commence à voir & à entendre ce que j'avois ignoré juſqu'à preſent. Souvien-toy donc de me prendre toutes les fois que tu iras au theatre, afin que j'aye part auſſi bien que toy, au plaiſir & à l'vtilité qu'on peut tirer d'un ſi agreable divertiſſement.

Il y a icy un Dialogue *intitulé* Léxiphanés, *contre ceux qui parlent un langage qu'on n'entend point, ou comme nous diſons*, Phébus & Galimatias. *Mais outre que le Phébus de noſtre langue ne ſe rapporte point à celuy de ce temps-là, ce* Dialogue *eſt ſi obſcur que les plus Doctes meſmes n'y voyent goute ; c'eſt pourquoy je ne l'ay point traduit.*

L'EUNUQUE, OU PAMPHILE.

DIALOGUE

DE PAMPHILE ET DE LYCINUS.

C'eſt le recit d'une diſpute de deux Philoſophes Peripateticiens pour une chaire de Profeſſeur, dont l'un vouloit exclure l'autre, à cauſe qu'il eſtoit Eunuque.

PAMPHILE. QU'AS-TU à rire Lycinus? Quoy que tu ſois bien gay de ton naturel, il faut qu'il y ait quelque choſe d'extraordinaire.

LYCINUS. Tu riras plus que moy, lorſque tu ſauras le plaiſant procés qui eſt entre deux Philoſophes.

PAMPHILE. Cela eſt deſia ſi ridicule, que des Philoſophes ayent procés enſemble; en tout cas, cela ne devroit point troubler la tranquilité de leur eſprit, ni eſmouvoir leurs paſſions.

LYCINUS. Ils ſont bien éloignez de cela; car ils ſe ſont dit l'un à l'autre mille injures.

PAMPHILE. Eſt-ce pour quelqu'une des choſes qui ſont controverſées entr'eux, ou ſi c'eſt quelque nouveau different?

LYCINUS. Ce ſont deux Philoſophes de meſme Secte qui diſputent publiquement avec aigreur, en la preſence des principaux de Rome, devant leſquels ils devroient rougir de la moindre faute.

PAMPHILE. Dy-moy quelle eſt leur diſpute, afin que j'en rie à mon tour, ſans me tenir plus long-temps en haleine.

Des Stoïciens, des Platoniciens, des Epicuriens, &c.

LYCINUS. Tu ſais que l'Empereur a fondé quatre chaires de Philoſophie pour l'inſtruction de la jeuneſſe, & il s'agiſſoit de recevoir un Profeſſeur dans celle des Peripateticiens qui eſt vacante.

PAMPHILE. Je le ſay; car celuy qui l'eſtoit eſt mort depuis quelques jours.

LYCINUS. Voila l'Heleine pour laquelle ils combatoient; & il n'y auroit pas dequoy le trouver eſtrange, n'eſtoit qu'il ne ſied pas bien à des Philoſophes qui preſchent le mépris des richeſſes, de ſe batre pour du revenu, comme s'il s'agiſſoit de deffendre la Religion ou le ſepulcre de leurs Anceſtres. Car ce qu'ils conſideroient icy n'étoit pas l'inſtruction de la jeuneſſe, mais trois mille livres de rente.

PAMPHILE. Mais les Peripateticiens ne tiennent pas les richeſſes indifferentes, & les mettent hardiment entre les biens.

LYCINUS. Il eſt vray; Si bien qu'on peut dire qu'ils combatoient pour la defenſe de leurs loix & des couſtumes de leurs Anceſtres: mais il y a du particulier dans la diſpute, qui la rend bien agreable. Pluſieurs Champions ſe ſont preſentez en ces jeux funebres; mais les deux principaux qui paroiſſoient devoir remporter le prix, comme égaux en force & en valeur, eſtoient le vieux Dioclés & l'Eunuque Bagoas. Le combat a commencé par des eſcarmouches aſſez legeres, où chacun a ſoûtenu la doctrine de ſon Maiſtre, ſans que pas un ait eu l'avantage. Mais à la fin Dioclés laiſſant là ſon Ariſtote, a tourné toutes ſes forces contre ſon

ſon ennemi, & s'eſt mis à le décrier, & à reveller ſes defauts; & l'autre pour ſe revancher, en a fait autant.

PAMPHILE. Je ne le trouve pas eſtrange; car il faut avoir égard aux mœurs, auſſi bien qu'à la doctrine, dans l'inſtitution de la jeuneſſe; & ſi j'en eſtois crû, on prefereroit le plus homme de bien au plus habile.

LYCINUS. Je ſuis de meſme ſentiment. Mais ce qui a fait rire la compagnie, c'eſt qu'apres s'eſtre bien dit des injures l'un à l'autre, Dioclés a reproché à ſon compagnon qu'il n'étoit pas digne de philoſopher, parce qu'il eſtoit Eunuque, & à plus forte raiſon de remporter le prix propoſé aux Philoſophes; & que ſi l'on faiſoit bien, les Eunuques ſeroient exclus non ſeulement de toutes les charges publiques, mais des myſteres des Dieux & des Aſſemblées, comme des monſtres dont la rencontre ſeule eſt funeſte. Il s'eſt donc fort eſtendu là deſſus, & a reproché à l'autre qu'il n'eſtoit ni maſle ni femelle, qui eſt un prodige dans la Nature.

PAMPHILE. Voila un crime tout nouveau, qu'un autre apelleroit un mal-heur, mais qu'a répondu Bagoas à une ſi grande objection? car la choſe commence deſia à me faire rire.

LYCINUS. Il eſt demeuré long-temps ſans parler, ſoit que ce fût de honte, ou de crainte; car on dit que les Eunuques ſont plus ſujets à ces paſſions que les autres, & ſa confuſion paroiſſoit viſiblement ſur ſon viſage. Mais à la fin il a répondu d'une voix greſle, Que Dioclés avoit tort de vouloir exclûre des hommes d'une profeſſion qui admettoit meſme les femmes; & a allegué les exemples d'Aſpaſie, de Thargelie, & de Diotime, &

celuy d'un Eunuque Gaulois qui a eſté fort illuſtre du temps de nos peres, dans la Philoſophie Academique. Mais Dioclés eſtoit ſi animé qu'il ne vouloit point recevoir ces raiſons ; & je croy qu'il eût exclus ce Gaulois meſme, s'il eût eſté preſent, malgré ſa reputation & ſa gloire. Car il a allegué force railleries des autres Philoſophes tant Stoïques que Cyniques qui ont joüé ſur ce defaut. Voilà la queſtion qui ſe preſentoit à juger. *Si un Eunuque peut eſtre reçeu à Philoſopher, & particulierement à enſeigner la Philoſophie* ? Dioclés ſouſtenoit que non, & qu'il faloit du moins pour cela une grande barbe ; l'autre reſpondoit, qu'il ne s'agiſſoit pas icy des perfections du corps, mais de celles de l'eſprit ; & qu'on devoit ſimplement avoir égard à la Vertu & à la doctrine. Il raportoit à ce propos l'autorité d'Ariſtote, qui devoit eſtre de grand poids en cette matiere ; lequel avoit fait une eſtime particuliere de l'Eunuque Hermias Tyran des Atarniens, juſqu'à luy ſacrifier comme à un Dieu. Il ajouſtoit, que les Eunuques bien loin de devoir eſtre exclus de l'inſtitution de la jeuneſſe y eſtoient plus propres que les autres, pour eſtre exempts du ſoupçon dont Socrate meſme ne s'eſtoit pû garentir. Il tournoit auſſi contre l'autre ſes railleries, & diſoit que ſi la barbe eſtoit ſi conſiderable en cet endroit, un bouc devoit eſtre preferé à un Philoſophe. Là deſſus un de la troupe ſe levant, Meſſieurs, dit-il, quoy que Bagoas n'ait point de barbe, il n'eſt point Eunuque ; mais il a eſté contraint de le contrefaire pour ſe ſauver d'un adultere où il a eſté pris ſur le fait ; ſi bien qu'à preſent que le danger eſt paſſé, je croy qu'il avoüera ce qu'il eſt. A ces

mots il s'eſt fait un éclat de rire, dont le docteur tout confus, n'a ſceu s'il devoit confeſſer ou nier le crime.

PAMPHILE. Veritablement la Comedie eſt aſſez belle, mais qu'en eſt-il arrivé ?

LYCINUS. Que les Juges ne ſe pouvant accorder ont remis la choſe à la deciſion du Senat & de l'Empereur. Car les uns vouloient qu'on dépoüillaſt Bagoas, comme on fait les eſclaves qu'on veut vendre, pour voir s'il eſtoit capable de philoſopher. D'autres plus ridicules opinoient qu'on luy accordaſt le congrés avec quelque Courtiſane en la preſence de l'un des Juges. Cependant, l'un inſtruit ſon accuſation, & veut faire revivre le crime de l'adultere, quoy qu'il faſſe contre luy ; l'autre taſche à ſe monſtrer homme, & met en œuvre toutes ſes facultez naturelles, pour remporter la victoire. Car il croit en venir à bout, s'il peut faire voir qu'il eſt bon eſtalon, comme la marque d'un bon Philoſophe, & un argument au genre demonſtratif. Cela me fait ſouhaiter que mon fils que je deſtine à la Philoſophie, ait cette partie-là excellente pluſtoſt que le jugement ou la memoire, afin de pouvoir eſtre un jour grand Philoſophe.

Ou, une demonſtration.

DE L'ASTROLOGIE JUDICIAIRE.

Le titre ſert d'Argument. Du reſte ce Traité eſt en langue Ionique, qui pourroit faire croire qu'il n'eſt pas de Lucien.

MON deſſein n'eſt pas de traiter icy de la nature du Ciel & des Aſtres, mais des prédictions qu'on en peut tirer pour l'utilité de cette vie; ſans donner pourtant ni preceptes ni doctrine, mais ſeulement quelques remarques & quelques obſervations ſur ce ſujet. Je m'eſtonne d'abord que les Doctes qui cultivent avec tant de ſoin les autres parties de la Philoſophie, ne font plus d'eſtat de celle-cy. Car elle eſt tres-ancienne, & tire ſon origine de ces premiers Rois qui ont eſté cheris des Dieux; Mais on neglige maintenant d'y travailler, non tant par pareſſe que par ignorance, pour n'en pas avoir aſſez de lumiere, & lors qu'on rencontre quelque impoſteur qui en fait profeſſion, on condamne l'art au lieu de condamner l'artiſan, quoy que l'Aſtrologie, non plus que les autres Sciences, ne ſoit pas reſponſable des fautes que font ceux qui l'exercent. Les Ethiopiens, à ce qu'on dit, ſont les premiers qui l'ont découverte, à cauſe que leur Ciel eſt ſans nuages, & qu'ils n'éprouvent pas, comme nous, le changement des ſaiſons; outre que c'eſt une nation fort ſubtile, & qui ſurpaſſe toutes les autres en

eſprit & en ſçavoir. Apres avoir donc remarqué les faces differentes de la Lune, ils en voulurent rechercher la cauſe, & trouverent à la fin que cela venoit des divers aſpects du Soleil dont elle empruntoit ſa lumiere. Ils eſtudierent en ſuite le cours & la nature des autres Planettes, & leur donnerent des noms, non ſeulement pour les diſcerner, mais pour marquer leurs diverſes influences. Enfin, les Egyptiens ont cultivé cette Science, meſuré le cours de chaque Aſtre, & diſtingué l'année en mois & en ſaiſons, la reglant ſur le cours du Soleil, & les mois ſur celuy de la Lune. Ils ont fait plus; car ayant partagé le Ciel en douze parties, ils ont repreſenté chaque conſtellation par la figure de quelque animal, d'où vient la diverſité de leur Religion. Car tous les Egyptiens ne ſe ſervoient pas de toutes les parties du Ciel pour deviner; mais ceux-cy de l'une, & ceux-là de l'autre Ceux qui obſerverent les proprietez du Belier, adorent le Belier, & ainſi du reſte. On dit meſme qu'ils reverent le bœuf Apis en memoire du Taureau celeſte; & dans l'Oracle qui luy eſt conſacré, on tire les predictions de la nature de ce Signe, comme les Afriquains font de celle du Belier, en memoire de Jupiter Hammon qu'ils adorent ſous cette figure. Mais les Caldéens ſe ſont adonnez plus que tous les autres à cette diſcipline, ſi bien qu'ils veulent qu'on les en croye les Auteurs, quoy que ce ne ſoit pas mon ſentiment. Pour les Grecs, ils l'ont apriſe d'Orphée qui leur en a donné les premieres lumieres, bien qu'obſcurément, & ſous le voile de pluſieurs myſteres & ceremonies. Car la lyre ſur laquelle il celebroit les Orgyes & chantoit des hymnes & des cantiques, eſt compoſée de ſept cordes qui re-

preſentement les ſept Planettes ; c'eſt pourquoy les Grecs l'ont placé dans le Ciel apres ſa mort, & apellé une conſtellation de ſon nom. Auſſi le peint-on aſſis avec une lyre, environné d'une infinité d'animaux qui ſont l'image des feux celeſtes. On dit auſſi que Tirésias eſtoit grand Aſtrologue, & qu'on l'a figuré maſle & femelle, parce qu'il attribuoit l'un & l'autre ſexe aux Planettes. Du temps d'Atrée & de Thyeſte, les Grecs avoient deſia grande connoiſſance de l'Aſtrologie ; Et ceux d'Argos ayant decerné l'Empire à celuy qui y ſeroit le plus ſavant, Thyeſte leur découvrit les proprietez du Belier, d'où l'on a pris occaſion de dire qu'il avoit un Belier d'or ; Atrée remarqua le cours du Soleil, contraire à celuy du premier mobile ; ce qui le fit preferer à ſon rival. J'ay le meſme ſentiment de Bellérophon, & je ne croy pas qu'il ait jamais eu de cheval aîlé ; mais bien que ſon eſprit guindé dans le Ciel, y a remarqué pluſieurs belles choſes touchant les Aſtres. Il en eſt de meſme, à mon avis, de Phryxus fils d'Athamas, qu'on fait aller par l'air ſur un Belier d'or ; & je croy que Dédale & ſon fils ont eſté ſavans dans l'Aſtrologie, & que l'un pour s'eſtre perdu dans cette Science a donné lieu à la Fable. Peut-eſtre auſſi que Paſiphaé pour avoir ouï l'autre diſcourir du Taureau celeſte, & des autres Aſtres, devint amoureuſe de ſa doctrine ; ce qui a fait dire qu'elle eſtoit devenuë amoureuſe d'un Taureau, dont elle avoit joüy par ſon moyen. Il y en a qui ont partagé cette Science, & qui ſe ſont exercez chacun ſur diverſes parties, les uns ayant obſervé le cours de la Lune, les autres celuy du Soleil ou de quelque autre Planette, avec leurs diverſes influences, comme Phaëton & Endy-

De ceux du Ciel.

mion, dont le premier laiſſa cet art imparfait par ſa mort, & l'autre s'en acquita ſi bien, qu'on dit qu'il joüit de ſes amours, & qu'il coucha avec la Lune. C'eſt ainſi qu'on fait naiſtre Enée de Venus, Minos, de Jupiter, Aſtalaphe, de Mars, Autolyque, de Mercure, parce qu'ils ſont nez ſous ces Planettes: Et comme on retient touſiours quelque choſe de ſon aſcendant, Minos a eſté Roy, Enée, beau; Aſtalaphe, vaillant, & Autolyque, voleur. Jupiter auſſi n'a pas enchaîné Saturne, ni ne l'a precipité dans les Enfers, cõme le croit le peuple ignorant, mais on a feint le premier, à cauſe de ſon mouvement lent & tardif; & la profondeur de l'air a eſté priſe pour l'abyſme des Enfers. Il eſt aiſé de voir par les vers d'Heſiode & d'Homere que les Fables anciennes s'acordent avec l'Aſtrologie, comme quand celuy-cy parle de la chaîne d'or de Jupiter, & des dars du Soleil que je crois eſtre l'an & les jours, pour ne rien dire des villes que Vulcain grava dans le bouclier d'Achille, ni de la Dance, & du cercle luiſant de ſon Eſcu. Car tout ce qu'il dit de l'Adultere de Mars & de Venus, & de la façon dont il fut découvert, eſt pris de l'Aſtrologie; à quoy a donné lieu le frequent concours de ces deux Planettes. En un autre endroit il décrit les effets de ces deux Aſtres, attribuant à Venus les plaiſirs de l'amour, & à Mars ceux de la guerre. Les anciens ſachant bien ces choſes, ſe ſont fort adonnez aux predictions qui ſe tirent des eſtoiles. Car ils n'entreprenoient rien de conſiderable ſans conſulter quelque Devin, ſoit qu'il fuſt queſtion de prendre femme, ou de faire quelqu'autre choſe d'importance. Les Oracles meſme ont du raport à l'Aſtrologie. La Vierge qui rend les reſponſes à Delphes, ſignifie la

Vierge celeſte, le Dragon qui ſifle ſous le trepié, le Dragon du Ciel ; le Temple de Didyme, les deux Jumeaux. En un mot, la divination eſt une choſe ſi ſainte & ſi ancienne, qu'Ulyſſe dans ſes longues & perilleuſes erreurs voulut deſcendre aux Enfers, non par une ſimple curioſité, mais pour y conſulter Tireſias qui eſtoit grand Aſtrologue, ſur l'eſtat de ſes affaires. Comme il fut arrivé au lieu que Circé luy avoit dit, il creuſa une foſſe, & y égorgea des victimes; & lorſqu'il ſe vit environné d'ombres murmurantes, parmy leſquelles eſtoit celle de ſa mere, il ne leur voulut pas permettre de boire le ſang dont elles paroiſſoient fort alterées, que celle de Tiréſias n'euſt bû la premiere, afin d'aprendre d'elle l'avenir. Lycurgue ce grand Legiſlateur des Lacedémoniens, forma ſa Republique ſur le modelle des Aſtres, & deffendit à ſes Citoyens de marcher au combat avant la pleine-Lune, parce qu'on en a le corps plus vigoureux. Il n'y a que les Arcades qui n'ont pas voulu recevoir l'Aſtrologie, eſtans ſi ſots que de croire qu'ils ſont nez avant la Lune. Voila comme nos Anceſtres ont eſté curieux de cette Science; mais maintenant, les uns diſent, Qu'il eſt impoſſible de connoiſtre l'avenir, parce que toutes choſes ſont incertaines, & peuvent arriver diverſement; Que ce n'eſt pas pour nous que les Aſtres roulent dans le Ciel, & qu'ils n'ont aucun commerce avec les hommes, ni ne ſe meſlent de leurs affaires, mais ſe remuënt par neceſſité. Les autres ſoûtiennent que l'Aſtrologie n'eſt pas tant menteuſe qu'inutile, parce que les choſes ne ſe peuvent eviter, quand elles ſe pourroient prévoir. Mais je reſpondray aux uns & aux autres, que les Etoiles veritablement ont leur cours neceſſaire

dans

dans le Ciel, mais que les effets en viennent jusqu'à nous. Car si la course des chevaux & le mouvement des hommes, sont capables de remuër des pierres par l'ébranlement de l'air agité, pourquoy le cours de si grands globes sera-t-il sans effet? Le moindre feu produit de la chaleur que nous ressentons, quoy qu'il brûle necessairement, & sans avoir égard à nous, & pourquoy ne sentirions-nous point les influences des Astres? Il est vray que l'Astrologie ne change pas la nature des choses, & n'empesche pas qu'elles n'arivent; mais les predictions agreables donnent de la joye, & l'on peut plus aisément remedier aux maux qu'on prévoit, outre qu'ils ne surprennent pas tant, & qu'ils sont plus faciles à suporter. Voila quel est mon sentiment touchant cette partie de l'Astrologie.

DEMONAX.

C'est la vie d'un Philosophe qui estoit du temps de Lucien.

NOSTRE Siecle n'a pas esté dépourveu de personnes extraordinaires, tant pour les avantages du corps que pour ceux de l'esprit. Sostrate le Béocien que les Grecs apelloient Hercule, peut servir d'exemple de l'un, & le Philosophe Demonax de l'autre. Car je les ay connus tous deux, & j'ay vescu long-temps avec le dernier. Mais j'ay parlé du premier en un autre livre, où j'ay décrit sa taille, sa force, & sa façon de vivre toute sauvage. En effet il demeuroit à décou-

vert ſur le Parnaſſe, & ſe nourriſſoit de vivres champeſtres, ſans prẽdre aucun repos que dans le travail. Il a nettoyé les grãds chemins de voleurs, comme ont fait Hercule & Théſée, ouvert le paſſage à travers des lieux inacceſſibles, & rendu des rivieres navigables. Pour l'autre, j'ay entrepris de mettre icy comme une idée de ſa vie, afin d'en conſerver la memoire, & de porter la poſterité à l'imitation de ſes vertus; car il ne l'a cedé à pas un des Philoſophes de ma connoiſſance. Il eſtoit de l'Iſle de Cypre, d'une maiſon aſſez illuſtre & opulente, mais comme il avoit l'eſprit encore plus grand que ſa fortnne, il mépriſa tout, pour s'adonner a la Philoſophie. Il n'y fut porté de perſonne, quoy qu'il ait vécu familierement avec Agatobule, Demetrius, Epictete, & Timocrate d'Heraclée, qui eſtoit un autre grand Philoſophe, ſans parler de ſon eſprit & de ſon eloquence. Quittant donc toutes les grandeurs & les richeſſes pour ſuivre le chemin de la Vertu, il cõſerva toute ſa vie une grande liberté, tant en ſes paroles qu'en ſes actions, & mena une vie exẽplaire & irreprehenſible. Il paſſa par les Lettres humaines, avant que de ſe jetter dans la Philoſophie, & ne ſe contenta pas d'une legere teinture des Sciences, mais il en voulut ſçavoir le fond. Il avoit accouſtumé ſon corps au travail, tant pour eſtre plus vigoureux que pour ſe pouvoir paſſer des autres; & comme il vit qu'il ne pouvoit plus ſuffire à ſoy-meſme, il ſortit volontairement de la vie, laiſſant beaucoup à parler de ſoy aux plus grands perſonnages de la Grece. Il n'embraſſa point de Secte particuliere; mais prenant ce qu'il y avoit de bon en chacune, il laiſſa indecis laquelle il eſtimoit le plus. On voyoit bien pourtant qu'il faiſoit plus

On baſty des ponts.

d'eſtat de Socrate que des autres Philoſophes, quoy qu'en ſon habit & en ſa façon de vivre, il imitaſt davantage Diogene; Mais c'eſtoit ſans vanité, & ſans envie de ſe faire admirer; car il vivoit du reſte comme les autres, & s'accommodoit aux loix & aux couſtumes de ſon païs. Il n'affectoit pas l'ironie de Socrate, bien qu'il fût fort agreable en ſon entretien, & delicat en ſes railleries; de ſorte que ſes diſciples n'aprehendoient pas la ſeverité de ſes reprehenſions, encore qu'ils ne meſpriſaſſent pas ſes avis, & qu'ils en fiſſent leur profit. On ne le voyoit jamais criailler ni tempeſter dans la diſpute, ni ſe mettre en colere, lors qu'il falloit reprendre quelqu'un. Il haïſſoit le vice, ſans en vouloir aux vicieux, & taſchoit de le guerir comme les Medecins font les maladies, ſans ſe mettre en colere contre les malades. Il croyoit que c'eſtoit le propre de l'homme de faillir, & celuy du ſage de pardonner & de redreſſer ceux qui faillent. Dans cette ſorte de vie il n'avoit beſoin de perſonne, & chacũ avoit beſoin de luy. Il avertiſſoit ſes amis qui eſtoient dans une haute condition, de ne ſe point fier à une choſe ſi freſle que la fortune, ni s'enorgueillir d'un bien qui eſtoit ſouvent le partage des ſots; & encourageoit les autres à ſouffrir patiemment les calamitez de la vie, parce qu'eux ou elles ne pouvoient longtemps durer, & que la couſtume adouciſſoit les choſes les plus rudes, & aprivoiſoit juſques aux maux. Il ſe plaiſoit à reconcilier ceux qui eſtoient mal enſemble, & à entretenir la paix dans les familles, au lieu de nourrir des haines immortelles; & il ne pouvoit ſouffrir que ceux qui ſont ſi ſujets à faillir, ne vouluſſent point pardonner. Il fit un jour une belle harangue au peuple dans une ſedi-

tion, & en ramena plusieurs à leur devoir. Car il avoit une grace particuliere à tout ce qu'il disoit & à tout ce qu'il faisoit, & l'on eust dit que la persuasion habitoit sur ses levres, comme dit le Comique. Sa façon de vivre estoit douce, gaye & paisible, & si quelque chose troubloit sa tranquilité, c'estoit la mort ou la maladie de ses amis. Car il croyoit qu'il n'y avoit point de plus grand thresor que l'amitié. Aussi n'avoit-il point d'ennemis, & se pouvoit dire plustost ami de tout le monde; car il ne refusoit son secours à personne, & croyoit que c'estoit assez d'estre homme pour estre en droit de luy demander son assistance. Mais il y en avoit dont il aimoit plus l'entretien & la compagnie, fuyant sur tout ceux qui nous font la cour, sur l'esperance d'en tirer quelque profit. Tous les Atheniens tant grands que petits l'avoient en singuliere veneration, & ils n'en faisoient pas moins d'estat que des principaux de la Republique. Il ne laissa pas d'en choquer plusieurs d'abord par sa façon libre de parler & de vivre, & eut des accusateurs qui luy reprocherent, comme à Socrate, qu'on ne le voyoit point aux Temples ni aux sacrifices, & qu'il ne s'estoit point fait initier aux mysteres d'Eleusine. Mais il se presenta hardimẽt en public pour se deffendre, en l'estat d'un homme qui ne craint rien, & respondit tantost fort doucement, & tantost plus rudement que sa coûtume ne portoit. Car il dit d'abord, qu'il se presentoit avec un chapeau de fleurs sur la teste, comme on met aux victimes, afin qu'on le pût sacrifier si l'on en avoit envie. Et sur ce qu'on luy reprochoit qu'il ne sacrifioit point à Minerve, il dit que c'est qu'il ne croyoit pas qu'elle eût besoin de ses sacrifices. Quant aux mysteres d'Eleusine, qu'il

Vestu de blanc & couronné.

n'avoit pas desiré de les savoir, parce qu'il n'eut jamais pû empescher de les publier, soit qu'ils fussent bons ou mauvais, pour y encourager ou en détourner les autres. Cela apaisa le peuple, & luy fit quitter les pierres qu'il avoit amassées pour le lapider. Je veux mettre icy tout d'un temps les bons mots qu'il nous a laissez, & ses responses promptes & aiguës. Favorinus ayant apris qu'il se moquoit de ses discours trop polis & trop recherchez pour un Philosophe, le vint trouver & luy demanda, qui c'estoit qui se moquoit de luy? Un homme, respondit-il, qui a l'oreille assez delicate, & qui n'est pas facile à surprendre. Un autre luy ayant demandé en vertu dequoy il s'estoit porté à la Philosophie? En vertu, dit-il, de ce que je suis né homme. Une autre fois interrogé quelle Secte il embrassoit de toute la Philosophie? Qui t'a dit, répondit-il, que je suis Philosophe? & se retira en soûriant. Et comme l'autre luy eut demandé dequoy il rioit? Je ris, dit-il, de ce que tu juges les Philosophes à la barbe, toy qui n'en as point; car c'estoit un jeune homme à qui il parloit. Un Rheteur assez illustre ayant dit un jour en une harangue, qu'il avoit passé par toutes les Sectes; mais il vaut mieux raporter ses paroles, *Si Aristote m'apelle au Lycée, j'iray; si Platon à l'Academie, je le suivray, si Zenon au Pécile, j'y demeureray, si Pythagore me veut, je me tairay.* Il s'écria, Pythagore t'apelle. Un jeune Seigneur Macedonien, assez beau garçon, luy ayant proposé un argument sophistique pour se moquer de luy, il luy respondit par un equivoque qui taxoit sa reputation; dequoy l'autre s'estant mis en colere, & luy ayant dit qu'il luy montreroit bien qu'il estoit homme; Tu l'és donc, dit-il? Com-

Sydenius.

me il ſe moquoit d'un Athlete qui portoit l'habit de vainqueur, pour avoir remporté le prix aux jeux Olympiques, il receut de luy un coup de pierre à la teſte, & comme on luy crioit qu'il allaſt trouver le Proconſul : Non, dit-il, mais le Medecin. Un jour en ſe promenant il trouva un anneau d'or où il y avoit un cachet, & fit publier qu'il le rendroit à celuy qui l'avoit perdu, en luy diſant quelle eſtoit la pierre & l'empreinte. Mais là deſſus un beau garçon l'eſtant venu voir, & diſant que c'eſtoit luy, ſans en dõner les marques: Garde bien, luy dit-il, ton anneau, car tu ne l'as pas perdu. Comme un Senateur Romain luy mõtroit ſon fils qui eſtoit fort beau, mais effeminé; Il eſt fort beau, dit-il, & digne de toy, mais il reſſemble à ſa mere. Il apelloit un Cynique qui aloit veſtu d'une peau d'Ours, Arceſias au lieu de l'apeler par ſon nom. Quelqu'un luy demandant en quoy conſiſtoit la felicité, A eſtre libre, répondit-il. Et comme on luy eut reparty qu'il y en avoit pluſieurs qui l'eſtoient ; J'apelle libre, repliqua-t-il, celuy qui n'eſt touché ni d'eſperance ni de crainte. Comment cela ſe peut-il faire, dit-on ? Il eſt bien aiſé, ajouſta-t-il ; car ſi l'on conſidere de prés les choſes du monde, on trouvera qu'elles ne ſont dignes ni de l'un ni de l'autre. Le Philoſophe Peregrinus qu'on nommoit Protée, le blâmant de ce qu'il rioit trop, & luy reprochant qu'il ne faiſoit pas le Cynique, Ni toy l'homme, dit-il. Comme un Philoſophe ſe mettoit en peine de prouver les Antipodes, il le prit par la main & le mena à un puits, où luy montrant ſon ombre renverſée? N'eſt-ce pas comme cela, luy dit-il, que tu crois les Antipodes? Un impoſteur ſe vantant de ſavoir un ſecret pour avoir tout ce qu'il

Ou, afficher.

C'eſt qu'Arctos ſignifie un Ours.

vouloit, il le mena chez un boulanger ; & tirant une piece d'argent, prit un pain & dit, Voila tout mon ſecret. Herodote ce celebre Rheteur pleurant ſon fils, qui eſtoit mort avant l'âge, & ne voulant point recevoir de conſolation, il luy vint dire qu'il luy en aportoit des nouvelles de l'autre monde ; & comme il luy eut demandé ce que c'eſtoit. Que tu l'ailles trouver, dit-il. Un autre ſe tenant renfermé pour le meſme ſujet, il luy dit qu'il eſtoit Magicien, & qu'il luy rendroit ſon fils, pourveu qu'il luy peuſt nommer trois hommes de ſon âge, qui n'euſſent jamais pleuré perſonne. Et comme il n'en pouvoit trouver. Ne te plains donc pas, dit-il, de ce qui t'eſt commun avec tout le reſte du monde. Il ſe moquoit de ceux qui affectent des mots anciens, & dit à quelqu'un qui luy parloit de la ſorte : N'as-tu point de honte de me parler le langage d'Agamemnon, tandis que je te parle celuy d'à preſent ? Comme un de ſes amis luy diſoit, Alons au Temple d'Eſculape prier pour la ſanté de mon fils. Penſes-tu qu'il ſoit ſourd, dit-il, & qu'il ne nous entende pas bien d'icy? Voyant un jour diſputer deux Philoſophes, qui ne diſoient rien à propos : Ne diriez-vous pas, dit-il, qu'ils ſont tous deux ſourds, ou que l'un parle une langue que l'autre n'entend point? Agathoclés le Peripateticien, ſe vantant d'eſtre le premier & le ſeul Dialecticien de ſon temps; Si tu és le premier, dit-il, tu n'és pas le ſeul? & ſi tu és le ſeul, tu n'és pas le premier. Quelqu'un voyant faire & dire beaucoup d'extravagances au Conſulaire Céthegus, qui alloit eſtre Lieutenant de ſon pere en Aſie, s'eſcria que c'eſtoit un grand monſtre : Oüi bien un monſtre, dit-il, mais non pas grand. Comme il vit partir

C'eſt qu'en pleurant il haſtoit ſa mort.

le Philoſophe Apollonius avec ſes diſciples, pour aller eſtre precepteur du Prince, il dit, que c'eſtoit Jaſon avec ſes Argonautes. Quelqu'un luy demandant ſi l'ame n'eſtoit pas immortelle ? Ouï, dit-il, comme tout le reſte. Il avoit couſtume de dire, parlant d'Herode le Rheteur, qui diſoit les plus belles choſes du monde, & faiſoit cent extravagances pour la mort de ſon fils ; que Platon avoit raiſon de donner à l'homme pluſieurs ames, parce qu'il eſtoit impoſſible, s'il n'en euſt eu qu'une, de pouvoir faire & dire tant de choſes ſi contraires. Il eut la hardieſſe de demander publiquement aux Atheniens, pourquoy ils vouloient exclure les Barbares de leurs myſteres, veu qu'Eumolpe qui les avoit inſtituez, eſtoit Barbare luy-meſme. Comme il vouloit s'embarquer durant l'Hyver, un de ſes amis luy dit, qu'il ſerviroit de paſture aux poiſſons: Auſſi m'en ont-ils ſervy, dit-il. Un jour un mauvais declamateur à qui il diſoit qu'il ſe devoit exercer, luy ayant répondu qu'il déclamoit tous les jours en ſon particulier ; C'eſt que tu déclames devant un ſot, ajouſta-t-il. Voyant un Devin qui prenoit de l'argent pour dire la bonne avanture : Si tu peux changer, dit il, l'ordre des Deſtins, on ne te ſçauroit trop donner ; ſinon, l'on ne te ſauroit donner trop peu. Quelqu'un s'eſcrimant contre un pieu fiché en terre, ſelon la couſtume des Romains, luy demanda s'il ne faiſoit pas bien ? Fort bien, dit-il, parce que tu n'as qu'un pieux pour ennemy. Il n'eſtoit pas moins prompt à ſe demeſler ſur le champ, des queſtions obſcures & douteuſes. Car comme quelqu'un luy eut demandé ſi l'on brûloit mille livres de bois, combien il y auroit de livres de fumée ? Il ne faut dit-il, que peſer les cédres, la fumée

On, ſes fils.

peſera le reſte. Un Grec qui parloit fort mal ſa langue, luy ayant dit que l'Empereur l'avoit fait citoyen Romain ; J'aymerois mieux, dit-il, qu'il t'ût fait citoyen d'Athénes. Il dit à un Senateur qui ſe glorifioit de ſa pourpre, qu'une beſte avoit porté ſon habit devant luy. Eſtant dans le bain, comme il apprehendoit de mettre le pié dans une cuvette d'eau chaude, & que quelqu'un s'en rioit: Il ne s'agit pas icy, dit-il, de mourir pour ſa Patrie. Comme quelqu'un luy demandoit ce qu'il croyoit de l'autre monde ; Attend que j'y aye eſté, dit-il, pour t'en dire des nouvelles. Un Poëte impertinent s'eſtant fait à ſoy-meſme ſon Epitaphe, qui portoit que la terre avoit le corps, mais que l'eſprit s'eſtoit envolé dans le Ciel ; Je voudrois qu'il y fût deſia, dit-il. Comme il s'apuyoit ſur un baſton, pour la debilité de ſon âge, quelqu'un luy demanda ce qu'il avoit? C'eſt, dit-il, que Cerbere m'a mordu. Voyant un Lacedemonien en colere qui batoit ſon valet; Ceſſe, dit-il, de te rendre ſemblable a luy. Une laideronne nommé Danaé, ayant un procés, & ſolicitant les Juges pour tâcher de les corrompre ; Accommode toy, luy dit-il, avec ta partie : car tu n'és pas Danaé fille d'Acriſe. Il en vouloit particulierement à ceux qui philoſophoient par vanité ; & comme un Cynique crioit qu'il eſtoit diſciple d'Antiſthéne, de Cratés & de Diogene; Non pas, dit-il, mais d'Hyperide. Voyant des luteurs qui s'entremordoient, au lieu de ſe battre legitimement ; Ce n'eſt pas ſans cauſe, dit-il, que les Poëtes vous apellent des lions. Un Proconſul voulant châtier un Cynique qui le blâmoit de trop de delicateſſe, parce qu'il ſe faiſoit arracher le poil de tout le corps, luy pardonna à la fin à ſa priere. Mais que veux-tu, dit-

il, que je luy faſſe s'il y retourne? Que tu luy arraches, dit-il, le poil comme à toy; par où il reprenoit plus aigrement le Proconſul que le Cynique n'avoit fait. Il répondit à un Gouverneur de Province, qui parloit beaucoup ſans l'écouter, & luy demandoit ce qu'il faloit faire pour ſe bien acquiter de ſa Charge; Parler peu, dit-il, & écouter tout. A quelqu'un qui trouvoit mauvais qu'il mangeaſt du miel, comme un mets trop delicieux pour un Philoſophe; Penſes-tu, dit-il, que la Nature l'ait fait pour des ſots? Ayant veu au Pecile une ſtatuë de cuivre, qui n'avoit qu'une main; La fortune, dit-il, a rendu à Cynegire l'honneur que luy avoient denié les Atheniens. Comme un Philoſophe boiteux ſe promenoit dans la Lycée; Il n'y a rien de plus ridicule, dit-il, qu'un boiteux Peripateticien. Epictéte luy conſeillant de ſe marier, & diſant que cela n'eſtoit pas contraire à la profeſſion d'un Philoſophe; Donne-moy, luy dit-il, une de tes filles en mariage. Il dit à un méchant homme qui contrefaiſoit le Philoſophe & parloit touſiours des categories, Qu'il en eſtoit digne. Comme les Atheniens deliberoient de dreſſer un Amphiteatre pour les combats des Gladiateurs, ainſi qu'on avoit fait à Corinthe; Il faut auparavant, dit-il, abatre l'Autel de la miſericorde. Ceux d'Elide luy voulant dreſſer une ſtatuë, Ne le faites pas, dit-il, de peur de condamner vos Anceſtres, qui n'en ont point dreſſé à Socrate ni à Diogene. Je luy ay ouï dire une fois à un Juriſconſulte, que les Loix eſtoient inutiles, parce que les gens de bien n'en avoient que faire, & que les méchans n'en devenoient pas plus gens de bien. Il avoit touſiours à la bouche ce mot

Voyez les Remarques.

C'eſt à dire ſe promenant.

C'eſt qu'il n'eſtoit pas marié.

Categorie ſignifie en Grec accuſation & reprehenſion.

Ou, de donner des combats de Gladiateurs, à l'exemple des Corinthiens.

d'Homere. *Qu'un ſot & un habile-homme meurent tous deux d'une meſme mort*; & diſoit que Therſite dans ſes harangues ſembloit un Philoſophe Cynique. Comme on luy demandoit ceux qu'il eſtimoit le plus de tous les Philoſophes; Il dit qu'il les eſtimoit tous; mais qu'il reveroit Socrate, admiroit Diogene, & aimoit Ariſtipe. Il veſcut prés de cent ans, n'eſtant jamais triſte ni malade, & ſervant ſes amis quand ils avoient beſoin de luy, ſans leur eſtre à charge, ny faire tort à perſonne. Les Atheniens & toute la Grece l'avoient en ſi grande eſtime, que les Magiſtrats ſe levoient lors qu'il paſſoit, & chacun ſe taiſoit quand il venoit à parler. Comme il fut devenu fort vieil, il logeoit où il ſe trouvoit, & on l'eſtimoit à bon-heur, comme ſi l'on euſt receu un Dieu. Les Boulangers meſme s'entrebatoient à qui luy donneroit du pain, & les enfans luy preſentoient de leurs fruits, & l'appelloient leur pere. Un jour qu'il s'eſtoit fait une émute dans l'aſſemblée du peuple, tout le monde s'arreſta quand il parut; ce que voyant, il ſe retira ſans rien dire, parce qu'il avoit fait ce qu'il deſiroit. Comme il vit qu'il commençoit à eſtre à charge à ſoy-meſme, il dit à ceux qui eſtoient preſens, ce que le Heraut crie apres les jeux: *On ſe peut retirer, le ſpectacle eſt achevé*, & mourut faute de manger, ſans riẽ perdre de ſa gayeté ordinaire. Quelqu'un luy ayant demandé, s'il ne vouloit rien ordonner touchant ſa ſepulture; Si perſonne ne m'enſevelit, dit-il, la pourriture m'enſevelira: Mais quoy, répondit-on, te laiſſeras-tu manger aux chiens & aux oiſeaux? Je ſeray pour le moins, dit-il, utile à quelque choſe apres ma mort. Les Atheniens luy firent des funerailles publiques avec grãd

Qu'un laſche & un vaillãt meurent l'un comme l'autre.

appareil : Tout le monde voulut y aſſiſter, & les Philoſophes le porterent eux-meſmes ſur leurs eſpaules. Il fut long-temps regretté, juſqu'à reverer comme une choſe ſacrée, la pierre ſur laquelle il s'aſſéoit. Voilà ce que j'avois à dire de ce Grand homme, pour faire voir comme un échantillon de ſa gloire.

LES AMOURS.

DIALOGUE

DE LYCINUS ET DE THEOMNESTE.

Ce Dialogue conſiſte principalement en deux Harangues; En l'une on ſouſtient l'amour des femmes; & en l'autre celuy des garçons : mais c'eſt l'amour honneſte, ſelon la doctrine des Platoniciens. Toutesfois, l'Auteur taſche malicieuſement, ſous ce pretexte, d'introduire le ſale amour; mais l'autre opinion y eſt ſi bien deffenduë, que cela ne peut corrompre perſonne, & ſert pluſtoſt à faire voir que ce vice n'a que la paſſion pour ſe defendre. Car toutes les raiſons en ſont chymeriques, & confondent l'amitié avec l'amour, & le vice avec la vertu.

LYCINUS. TU m'as réſioüi, Theomneſte, par tes diſcours amoureux. Car comme l'eſprit ne peut eſtre touſiours tendu, ni occupé à des choſes ſerieuſes, j'avois beſoin de quelque relâche, & je n'en voy point de plus agreable que celuy-là. S'il te ſouvient

donc encore de quelques-unes de tes aventures, je te conjure par la Mere des Amours, de m'en faire part, puis que nous celebrons aujourd'huy la feſte d'Hercule, qui eſt un Dieu amoureux auſſi bien que vaillant.

THEOMNESTE. Tu conterois pluſtoſt, Lycinus, les flots de la mer, & les petits flocons de neige, qui tombent en Hyver ſur les campagnes, que le nombre de mes amours; Et l'on diroit que Cupidon a lancé ſur moy tous ſes dars; car je paſſe touſiours d'amour en amour, & j'en ay fait un nouveau avant que d'eſtre défait du premier; ou pluſtoſt, d'un ſeul il en renaiſt pluſieurs, comme des teſtes de l'Hydre, ſans qu'Iolas meſme me pût ſoulager. Auſſi le feu qu'on r'allume inceſſamment, ne s'éteing jamais; & il ſemble que l'amour eſt comme une abeille dans mes yeux, qui cherche par tout les beautez, ſans en eſtre jamais raſſaſié. Je doute quelquesfois ſi ce n'eſt point un effet du courroux des Dieux, & ſi je n'ay point offenſé Venus & Cupidon, comme ces illuſtres coupables qui ont reſſenty leur fureur.

LYCINUS. Quoy! Theomneſte ſe faſcheroit d'eſtre né homme, & d'aimer ce qui eſt beau, & il chercheroit des remedes pour ſe guerir d'une maladie ſi agreable: Tu devrois pluſtoſt benir le Ciel, de ce qu'il ne t'a point deſtiné comme les autres à l'exercice penible des Armes ou de l'Agriculture, ni à un ſale & indigne trafic, & aux inquietudes du marchand & du pilote; mais à une vie delicieuſe, dont les tourmens meſmes ſont doux, & où l'on paſſe continuellement de l'amour à la joüiſſance, & de la joüiſſance à l'amour, ſans aucune interruption de plaiſir ni de delices; puis qu'il y en a meſmes dans les deſirs & les eſpe-

rances. Tandis que tu me faiſois ce long recit, je voyois nager tes yeux dans la volupté, & le ton de ta voix ſe changer ; ce qui me faiſoit aſſez connoiſtre que tu n'avois pas ſeulement aymé ces choſes, mais que tu en aymois encor le ſouvenir. S'il te reſte donc quelque particularité à conter, de tes longues & agreables erreurs, fais-en icy un ſacrifice à Hercule, pour rendre ſon ſervice accompli, & celebrer pleinement ſa feſte.

THEOMNESTE. C'eſt un Dieu carnaſſier, Lycinus, qui n'aime pas les ſacrifices qui ne fument point ; mais puis que tu veux ſolemniſer cette feſte par des diſcours amoureux, mettons fin aux miens qui ont commencé de trop bonne-heure, & qui t'ont réveillé dés le point du jour. Tire donc la Muſe de ſes exercices ordinaires, fay-luy achever gayement la journée à l'honneur du Dieu, & prononce hardiment lequel te plaiſt le plus de l'amour des femmes ou de celuy des garçons : car comme tu n'és engagé, ni à l'un ni à l'autre, tu en peux beaucoup mieux juger que moy, qui ſuis piqué ſur le jeu, & qui aime éperdûment tout ce qui eſt beau.

LYCINUS. Penſes-tu que ce diſcours n'ait rien de ſerieux ? Ce n'eſt pas mon avis ; & il me ſouvient encore d'une diſpute que j'ouïs il n'y a pas long-temps ſur ce ſujet, où je vis combatre deux champions avec tant de force & d'adreſſe, que je doutay quelque temps qui remporteroit la victoire. Si tu veux, je te feray le recit de leur combat. Ils n'eſtoient pas comme toy engagez dans l'une & l'autre paſſion, mais chacun avoit la ſienne particuliere, & condamnoit celle de ſon voiſin.

Cela ſera expliqué plus bas.

THEOMNESTE. Que je ſerois heureux d'entendre une ſi agreable diſpute ! Je vais m'aſſéoir vis à-vis de toy, & ne me leveray point que tu n'ayes achevé.

LYCINUS. Comme j'avois deſſein de naviger en Italie, je m'embarquay ſur un brigantin, où je fus conduit par une troupe de gens de Lettres, qui ne me quittoient qu'à regret, pour la longue habitude que nous avions euë enſemble. Lors que j'eus pris congé d'eux, & prié les Dieux de vouloir benir mon voyage, j'entray dans le vaiſſeau & m'aſſis prés du Pilote. Mon deſſein n'eſt pas de conter par le menu toutes les aventures de noſtre navigation; mais apres avoir raſé la coſte de Cilicie & de Pamphilie, d'une viteſſe incroyable, à l'aide des vens & des rames, & traverſé, avec difficulté, les Iſles Quelidoniennes, heureuſes bornes de l'ancienne Grece; nous entrâmes dãs la mer de Lycie, & abordâmes à toutes ſes villes, qui n'ont plus rien de leur ancienne felicité. Nous tâchions donc d'adoucir par divers contes l'ennuy de noſtre voyage; & lors que nous fûmes arrivez à Rhodes, nous reſolûmes d'y ſéjourner, pour nous remettre du travail de la mer; ſi bien que les Matelots tirant à ſec leur navire, dreſſerent leurs petites cabanes ſur le rivage. Pour moy je gagnay tout doucement le logis qui m'eſtoit preparé vis-à-vis du Temple de Bachus, & en paſſant je contemplois avec plaiſir les beautez d'une ville qui a quelque choſe de celles du Soleil, à qui elle eſt conſacrée. Comme je me promenois ſous le portique de ce Temple, & conſiderois tout à loiſir ſes diverſes peintures, me remettant dans l'eſprit avec joye les Fables anciennes, que quelqu'un de ceux qui

eſtoient preſens m'interpretoit, lors qu'il y avoit quelque myſtere caché; Il m'ariva au ſortir de là un des plus grands plaiſirs qui puiſſe ariver en un païs étranger, qui eſt de rencontrer quelque perſonne de connoiſſance. Car je trouvai deux de mes anciens amis, que tu as veus ſouvent icy avec moy, le beau Caricles de Corinthe, qui eſt touſiours ſi bien peigné & ajuſté pour plaire aux Dames; & l'Athenien Callicratidas, beaucoup moins coquet, comme celui qui a en teſte l'amour des garçons, juſqu'à faire des imprecations contre Promethée, tant il abhorre les femmes. Du reſte, grand Advocat & ſavant dans les affaires, mais qui aime la lute & les autres exercices, pour contenter, à mon advis, ſa paſſion. D'auſſi loin qu'ils me virent, ils coururent m embraſſer, & me prierent chacun, ſelon la coûtume, de prendre leur logis. Je m'en deffendis le mieux que je pus; & pour les mettre d'acord, je leur dis qu'ils viendroient tous deux ce jour-là manger chez moy, & qu'en ſuite j'irois chez-eux, parce que je voulois eſtre à Rhodes trois ou quatre jours. Je fus donc l'hoſte le premier jour, Callicratidas celuy d'apres, & Caricles le troiſiéme. Je remarquai en la maiſon de chacun des preuves de leur Paſſion. Car l'Athenien n'avoit chez luy que de beaux garçons; & ſi-toſt qu'ils devenoient grands & barbus, il les envoyoit en ſes terres pour adminiſtrer ſon bien; Mais Caricles n'eſtoit ſervy que par des femmes, & l'on voyoit à peine chez luy un homme, ſi ce n'eſtoit quelque enfant ou quelque vieux Cuiſinier, qui ne pouvoit donner de jalouſie. Cependant il y avoit touſiours entr'eux quelque diferent ſur ce ſujet, que j'avois aſſez de peine à apaiſer. Comme je leur

leur eus dit mon deſſein, ils voulurent eſtre de la partie, ayant envie de voir l'Italie auſſi bien que moy; & alors que nous fûmes arivez à Cnide, nous reſolûmes d'y décendre pour voir le Temple & la Venus de Praxitele, avec les autres raretez du païs. Nous y abordâmes doucement & ſans peine, comme ſi la Déeſſe meſme euſt conduit noſtre vaiſſeau. Les autres en arivant eurent ſoin de ſe pourvoir de ce qui leur étoit neceſſaire: mais pour nous, nous courûmes toute la ville, riant de la licence du peuple, qui eſtoit grande, comme dans un lieu conſacré à Venus. Apres avoir veu le Portique de Soſtrate, & les autres curioſitez de la ville, nous vinmes au Temple de la Deeſſe, Caricles & moy fort gayement, mais Callicratidas à regret; & l'on voyoit bien qu'il euſt preferé le Cupidon de Teſpie, à la Venus de Cnide. Dés que nous fûmes à l'entrée du Temple, nous vîmes des marques de la preſence de la Deeſſe. Car la partie du paruis qui eſt découverte, au lieu d'eſtre pavée à l'ordinaire, eſtoit remplie d'arbres fruitiers, qu'on voyoit tout chargez de fruits, parmy leſquels eſtoient entremeſlez quelques platanes & quelques ciprés pour avoir de l'ombre. Là fleuriſſoit le myrte, conſacré à la Deeſſe, & le laurier meſme, quoi que ſon ennemi. Chaque arbre eſtoit entortillé de lierre, ou de pampres chargez de raiſins, qui faiſoient un bel ombrage, outre que Bachus & Venus s'acordent fort bien enſemble, & font un meſlange tres-agreable. Sous ces arbres eſtoient dreſſées des tentes pour le peuple (car on y voyoit peu d'honneſtes gens) ſous leſquelles pluſieurs ſe réjoüiſſoient, & prenoient des plaiſirs conformes au lieu. Apres avoir admiré toutes ces merveilles, nous

entrâmes dans le Temple, où brilloit au milieu la ſtatuë de la Deeſſe, qui ouvroit à demy les levres, comme une perſonne qui ſoûrit. Elle eſtoit toute nuë depuis les pieds juſqu'à la teſte; mais comme ſi elle eût oublié ce qu'elle eſtoit, elle cachoit d'une main ce qu'il ſemble que Venus ne devroit point cacher. Du reſte, l'induſtrie de l'Artiſan s'étoit éforcée de ſurmonter ſa matiere; ſi bien que la dureté du marbre exprimoit les traits les plus delicats d'un ſi beau corps. A ce ſpectacle, Caricles s'écria comme hors de ſoy! O Mars, mille fois heureux, d'avoir eſté ſurpris couché avec cette Deeſſe; & qui plus eſt, lié avec elle par des chaînes qui ne ſe pouvoient rompre. Et là deſſus s'aprochant, il étendit le cou le plus qu'il put pour la baiſer. Cependāt, Callicratidas demeuroit froid & penſif; mais comme le Sacriſtain nous eut fait entrer par une fauſſe-porte, qui eſtoit de l'autre coſté, pour voir la ſtatuë de toutes parts, il s'ecria plus fort que Caricles; Dieux! que ces épaules ſont bien tournées! ſes flancs charnus! ce derriere ni trop gras ni trop petit! ces cuiſſes pleines & bien proportionnées avec la jambe! Tel dans le Ciel, Ganymede, verſe le Nectar à Jupiter. Car pour moy, je ne voudrois pas prendre le verre de la main d'Hebé. A ces mots, qu'il pronõça comme en fureur, Cariclés demeura tout immobile, & laiſſa couler des larmes, ſoit de compaſſion, ou de dépit. En ſuite, ayant aperceu quelque tache à la cuiſſe de la Deeſſe qui paroiſſoit d'autant plus, que le reſte eſtoit d'un marbre blanc tres-poli; je crus que c'eſtoit un defaut de la pierre, comme il arrive aſſez ſouvent, veu que les plus grandes beautez meſme ne ſont pas ſans quelque legere imperfection qui en rehauſſe l'é-

clat, au lieu de ſe diminuer ; & admiray l'adreſſe de l'ouvrier, d'avoir ſçeu cacher ce defaut en un endroit où il n'eſtoit pas ſi incommode. Mais le Sacriſtain, ou pluſtoſt la Sacriſtine ; car on tient que c'eſt une femme, nous fit un diſcours qui nous étonna. Elle nous dit qu'un jeune homme d'illuſtre naiſſance, mais dont l'infamie a fait perdre le nom, pouſſé de quelque mauvais genie, vint à s'embraſer de l'amour de cette ſtatuë. Il paſſoit donc tout le jour dans le Temple à la contempler, ayant touſiours les yeux atachez ſur elle, & murmuroit tout bas des plaintes amoureuſes, comme pour exhaler ſon feu, & adoucir le tourment qu'il enduroit. En ſuite il jettoit des dez ; & quand il avoit bien encontré, il la ſalüoit profondement, comme pour la remercier de cette faveur ; mais ſi la fortune luy eſtoit contraire, il faiſoit des imprecations contre la ville & contre ſoi-meſme, comme ſi tous les mal-heurs du monde luy fuſſent arivez, & tâchoit à corriger cette chance par une meilleure. Sa paſſion continuant, tous les murs du Temple, & tous les arbres qui l'environnent, ne parloient que de ſon amour. Il mettoit Praxitele au deſſus de Jupiter, & donnoit tout ce qu'il avoit en ofrande à la Deeſſe. On crût d'abord que c'eſtoit par devotion, mais à la fin tranſporté de fureur, il ſe cacha la nuit dans le Temple, & l'on découvrit le lendemain cette marque de violence de ſa paſſion, ſans qu'il paruſt plus depuis, ſoit qu'il ſe fuſt precipité en bas des rochers, ou dans la mer. Comme la Sacriſtine eut achevé ſon recit, La ſtatuë donc d'une femme, s'écrie Caricles, eſt capable de donner de l'amour: Et que ne fera point l'original ? Pour moy je prefererois une de ſes nuits, au ſceptre de

Jupiter. Nous ne ſavons point encore ; reſpondit Callicratidas en ſoûriant, ſi arivant à Theſpie, nous ne trouverons point pluſieurs hiſtoires ſemblables de la ſtatuë de Cupidon. Apres quelque co nteſtation de part & d'autre, je les obligeay à une conference reglée. Car il n'eſt pas encore temps, leur dis-je, de retourner au navire, & nous ne pouvons employer plus agreablement nôtre plaiſir. Quitant donc ce Temple où pluſieurs pelerins abordent, entrons ſous quelqu'un de ces cabinets pour decider voſtre diferent, à la charge que le vaincu ſera contraint d'acquieſcer, ſans importuner plus le vainqueur. Ils aprouverent tous deux mon avis, & nous ſortîmes tous enſemble, moy fort content, & eux triſtes & reſveurs, comme s'il euſt eſté queſtion de diſputer le prix aux jeux Olympiques. Lors que nous fûmes arrivez à l'endroit le plus épais ; Voicy le champ de bataille, leur dis-je, où ſe doit terminer voſtre diferent ; Nous y entendrons chanter les Cigales ſur nos teſtes ; & en diſant cela, je pris place au milieu d'eux, pour ſervir comme de juge, & m'aſſis avec le ſourcil d'un Senateur de l'Areopage. Caricles qui devoit parler le premier, paſſant la main ſur le front, demeura quelque temps à reſver, puis commença ainſi : Je t'invoque, grande Deeſſe, qui preſides en ces lieux ſacrez ! Toy que les Graces acompagnent, & à qui tout ce qu'il y a de beau au monde doit ſa naiſſance comme ſa perfection ! Les diſcours d'amour ont beſoin particulierement de ton aſſiſtance, puiſ-que tu en és la mere. Vien verſer ſur ma langue ce doux Nectar qui charme nos cœurs, & ce je ne ſay quoy qui ravit tout le monde en admiration. Vien défendre la cauſe

La perſuaſion.

de ton ſexe & la tienne, contre des monſtres qui veulent renverſer l'ordre de la nature, & qui ne peuvent ſoufrir que nous demeurions tels que nous ſommes nez. J'ateſte le Principe eternel, qui par l'aſſemblage & le mélange des Elemẽs, a produit tout ce que nous voyons, & qui ſachant que nous eſtions mortels, & que rien ne pouvoit engendrer ſeul, a fait la diference des ſexes pour conſerver chaque eſpece, & remedier par là à la briéveté de noſtre eſtre. Pour cela il a donné au maſle & à la femelle un amour reciproque l'un envers l'autre, & apres avoir diſtingué leur nature, y a établi des bornes éternelles, qui ne peuvent eſtre violées ſans la ruine de l'Univers, & l'anéantiſſement du genre humain. Cet ordre a continué depuis le commencement du monde, juſqu'à preſent; l'homme n'engendre point l'homme, tout ſeul, mais cet honneur eſt partagé entre la femme & le mary. Tandis que le ſiecle d'Or a duré & que les hommes ont conſervé la pureté de leur Eſtre, ils ont ſuivy les ſaintes loix de la Nature, ſans avoir d'autres deſirs que ceux qu'elle leur inſpire. Mais peu à peu le monde venant à ſe corrompre ſe ſont laiſſez aller à des plaiſirs defendus, ſe ſont regardez l'un l'autre d'un œil laſcif, & ont ſemé dans un champ ſterile, ſans en pretendre autre fruit qu'une fauſſe & imparfaite volupté. Le mal ayant gagné plus avant, des garçons ils en voulurent faire des femmes; mais les miſerables qui ſoufrent ce ſuplice, qu'on peut dire le plus grand de tous, puis-qu'il détruit noſtre nature, paſſent en un inſtant de l'enfance à la vieilleſſe; & ſe fannent en leur fleur, avant que d'avoir porté du fruit. Monſtres d'une nature ambiguë, qui quitent ce qu'ils ſont, pour devenir ce qu'ils ne ſont point, *Ennuques.*

& ce qu'ils ne peuvent eſtre ; & pour demeurer plus long-temps enfans, ceſſent d'eſtre hommes. Ainſi cette volupté criminelle & maiſtreſſe de tous maux, en inventant tous les jours de nouveaux plaiſirs, eſt tombée dans une extravagance qui fait horreur, pour vouloir pratiquer toute ſorte de débauches. Mais ſi chacun ſe contenoit dans les bornes de la Nature, comme ont fait les animaux, noſtre vie ſeroit exemte de crimes & de ſuplices. Les Lions ne brûlent point pour les Lions, les Taureaux & les Beliers ne careſſent que leurs femelles ; tout ce qui nage & qui vole, reſpecte ces divines loix ; l'homme ſeul, qui ſe pique d'une fauſſe opinion de ſageſſe, eſt celuy qui les a voilées, & qui a employé la lumiere de ſa raiſon à ſe corompre. O inſenſé ! quelle nouvelle fureur s'eſt alumée dans tes veines ? Quelle aveugle manie te fait rechercher ce que tu devrois fuir ? Si chacun vouloit faire ainſi, que deviendroit le genre humain ? Cependant, nos nouveaux Socrates, pour abuſer les foibles eſprits, déguiſent leur ſale amour ſous un faux maſque de vertu ; & ſe penſent bien deffendre, en diſant, Qu'ils ne ſont pas amoureux du corps, mais de l'eſprit. Mais, ô venerables Philoſophes, pourquoy laiſſez-vous donc ceux que l'âge & l'experience rendent plus dignes de voſtre amitié, pour aimer de jeunes garçons qui n'ont rien de recommandable que leur beauté & leur jeuneſſe ? Eſt-ce que vous croyez qu'il n'y a que ce qui eſt beau, qui ſoit digne d'eſtre aimé, & confondez, ſans y penſer, l'amitié avec l'amour ? Ou ſi vous croyez que les vertus du corps & celles de l'ame ne ſont jamais ſeparées ; Homere vous aprend le contraire, lors qu'il dit, parlant de quel-

qu'un, *que ſous un beau corps il logeoit un vilain eſprit*: En un autre endroit il prefere de bien loin le ſage Ulyſſe au beau Nirée; & dit, *Que les Dieux ont partagé leurs faveurs, & donné aux uns un avãtage, & aux autres un autre.* Pourquoi eſt-ce que la Sageſſe, la Juſtice, & tout le ſacré chœur des Vertus ne vous touche point, & que vous étes tranſportez d'amour pour de jeunes étourdis ? Faloit-il aimer Phedre, apres avoir trahy ſon amy, ou Alcibiade qui d'une main ſacrilege mutiloit les ſtatuës des Dieux, & d'une pareille audace divulguoit les myſteres d'Eleuſine dans une débauche ? Mais tandis qu'il n'a point de barbe, il vous eſt aimable, & chacun le fuit, depuis qu'il eſt devenu ſage. Pourquoy couvrant de beaux noms des vilaines choſes, apelez-vous vertu de l'ame, ce qui n'eſt que beauté du cors, dont vous eſtes plus amoureux que de la ſageſſe ? Mais arétons-nous là, de peur qu'il ne ſemble que nous ayons pris à tâche de deshonorer de grands perſonnages; Et paſſant à la volupté, dont vous eſtes ſi tranſportez, faiſons voir que l'amour des garçons n'eſt pas comparable meſme en ce point, à celuy des femmes. Vous m'avoüerez que plus l'objet de nôtre amour eſt de durée, & plus il eſt agreable. Il ſeroit à ſouhaiter que les Deſtins nous euſſent acordé une vie plus longue, ou plus heureuſe; mais puis-que quelque demon envieux a racourci noſtre felicité par le retranchement de nos jours, il faut tâcher de la faire durer le plus que nous pouvons. Or une femme eſt capable d'étre aimée long-temps; & quoi que la fleur de la beauté ne dure pas toûjours, elle a neantmoins de quoi contenter nos deſirs, & entretenir noſtre paſſion. Mais un beau garçon, apres ſes premie-

Lyſias.

res années, n'eſt plus propre à cet office ; & devient trop maſle pour ſervir de femme. Parleray-je du plaiſir qu'elles ont commun avec nous, ce qui redouble le noſtre ? car nous ſommes nez pour la ſocieté, & non pas pour mener une vie ſauvage & ſolitaire, d'où vient que nous mangeons enſemble, & faiſons ſervir la table de lien à noſtre amitié. En un mot, nous ſentons redoubler nôtre joye, & diminuer nos déplaiſirs, par la part que les autres y prennent. Or le plaiſir que l'on prend avec les femmes, a cela le particulier, qu'il en oblige deux au lieu d'un ; & ainſi multiplie la volupté en la communiquant, puis-que meſme au dire de Tireſias, elles y prennent plus de plaiſir que nous. Mais quelque grand qu'il ſoit, il acroiſt le nôtre, au lieu de le diminuer ; & nous ne pouvons ſans injuſtice, leur envier une partie du contentement qu'elles nous donnent. Il faut eſtre bien tyran ou bien barbare, pour vouloir prendre des plaiſirs où les autres n'ont point de part, ſur tout lors que celuy qui le donne, en peut prendre ſans en oſter, & qu'il nous l'augmẽte plûtoſt en le prenant. C'eſt ce qu'on ne peut pas dire de l'amour des garçons ; car bien loin d'y recevoir du contentement, ils y ſoufrent du déplaiſir ; ce qu'ils témoignent aſſez par leurs larmes, meſme apres que la douleur eſt paſſée, ſans parler du regret eternel qui leur en demeure ; de ſorte que c'eſt le plus grand afront qu'on leur puiſſe faire, que de leur reprocher ce crime. Que ſi l'on peut paſſer plus avant en des choſes qu'il n'eſt honeſte ni de dire ni de faire ; Si je devenois aſſez furieux pour m'écarter du cours ordinaire de la Nature ; J'aimerois mieux que ce fût avec une femme qu'avec un garçon, parce que c'eſt un objet plus aimable,

& qui me peut donner l'une & l'autre volupté ; au lieu qu'un garçon ne me peut acorder que la moindre. Si donc les femmes nous peuvent plaire encore en ce point, retranchons pour le moins cet autre amour, si nous ne voulons aussi leur permettre de s'entr'aimer comme des Tribades, & de faire ensemble un amour monstrueux & inimaginable. Car combien est-il plus juste que les femmes deviennent hommes, que de voir les hommes devenir femmes, puisque chaque chose tend à sa perfection ? Comme Cariclés eut dit cela avec beaucoup d'ardeur, regardant son rival de travers, comme s'il eust esté coupable d'un crime énorme ; Je jettay doucement les yeux sur Callicratidas, & luy dis, que je pensois estre dans l'Aréopage à juger de quelque meurtre ou de quelque empoisonnement, tant les discours de Cariclés m'avoient touché : Qu'il estoit temps qu'il dépliast l'éloquence de son pays, pour resister à un si puissant ennemy. Aprés avoir donc fait quelque silence, pendant lequel il paroissoit plein d'inquietude, & agité en son esprit de diverses pensées, à la fin il parla ainsi. *Athènes.*

Si les femmes avoient quelque pouvoir dans l'Etat, elles t'éliroient sans doute pour leur protecteur, Cariclés, & te dresseroient des statuës, puisque tu témoignes tant de passion pour elles, & que tu défens mieux leur cause, qu'elles-mesmes : Quand ce seroit cette illustre Argienne qui prit les armes contre les Lacédémoniens, pour laquelle Mars est mis entre les Dieux des femmes à Argos ; ou cette petite [illegible]trée de Sapho, dont Lesbos se vante ; ou *Thessalie.*

Théane la Pythagoricienne, & peut-eſtre que Périclés meſme n'en auroit pas tant dit pour Aſpaſie. Mais s'il eſt permis à un homme de défendre la cauſe des hommes, ſans offenſer la Déeſſe qui préſide en ces lieux, puiſque je ne condamne point ſon amour; Je diray que je penſois d'abord que toute cette diſpute ne ſeroit qu'un jeu; mais puiſque Cariclés d'une galanterie en a fait un crime, & qu'il a apellé à ſon ſecours la Philoſophie, pour la défenſe des femmes, je puis bien emprunter les meſmes armes pour le combatre, veu qu'il n'y a que le veritable amour, dont je parle, qui puiſſe joindre la vertu avec la volupté. Et plût aux Dieux que nous fuſſions ſous l'ombrage frais de cét arbre où Socrate entretenoit Phedre, & tenoit ces divins diſcours que Platon raporte. Peut-eſtre qu'il entr'ouvriroit ſon écorce, comme ceux de Dodone, pour m'oüir ſoûtenir un amour dont il a eſté ſouvent témoin. Mais puiſque nous ſommes ſeparez de ces lieux par des mers & par des montagnes, & que je ſuis contraint de me deffendre en une terre étrangere; car le voiſinage du Temple de Venus eſt avantageux à mon ennemy; il faut redoubler mes efforts, pour ne point trahir la Verité, ni abandonner la juſtice de ma cauſe. Aſſiſte-moy ſeulement de ta preſence, celeſte Amour, pere des myſteres cachez, & protecteur de l'Amitié, qui n'es pas un petit enragé comme ton rival, mais le premier-né du premier Principe, & tout parfait dés ton commencement. C'eſt toy qui as tiré l'Univers du Câos, où il eſtoit enſevely; & le releguant au fond du Tartare, où il eſt enfermé de portes d'

rain, qu'il ne ſçauroit jamais rompre, tu as couvert pour quelque temps la lumiere de tenebres, à la faveur deſquelles tu as produit tout ce que nous voyons, tant ce qui a vie, que ce qui n'en a point, & verſé dans nos ames les ſemences de l'Amitié, qui ſe perfectionnent avec le temps, aprés avoir eſté infuſes dans nos cœurs encore tendres. Car pour le mariage, il a eſté introduit par neceſſité, pour la conſervation de l'eſpece; mais l'amour des garçons eſt un ouvrage de la raiſon. Or les choſes qui ſont inventées, pour le plaiſir ou la bien-ſeance, ſont bien plus belles & plus parfaites que celles qui ſe font par une neceſſité preſente, comme l'honneſte eſt preferable à l'utile & au neceſſaire. Pendant la rudeſſe du premier âge, que l'art & l'experience n'avoient pas encore trouvé les commoditez de la vie, on ſe contentoit des choſes ordinaires, parce qu'on n'avoit pas le loiſir ny l'induſtrie de chercher les autres. C'eſt ainſi qu'on vivoit du commencement, d'herbes, de fruits & de racines; mais aprés avoir trouvé l'invention du bled, on laiſſa cette premiere nourriture aux beſtes, & perſonne n'eſt aſſez amoureux de l'Antiquité, pour nous vouloir remener au gland de nos peres. On n'eut d'abord, pour veſtement, que les peaux des beſtes nouvellement écorchées, & pour retraite, que le creux des arbres & des rochers; puis ſe façonnant peu à peu, on commença à filer la laine pour ſe veſtir, & à baſtir des maiſons. En ſuite, ces Arts venans à ſe perfectionner, au lieu d'un vilain drap, on fit de belles eſtoffes, pour la commodité & pour l'ornement; & au lieu de

On peut défendre par là toute ſorte d'extravagance.

cabanes, de grands Palais enrichis par dedans de peintures & de tapiſſeries, pour cacher la difformité de la pierre. Que perſonne donc ne demande des exemples de l'amour des garçons dans les premiers Siecles ; car celuy des femmes eſtoit alors trop neceſſaire pour la propagation du genre humain ; mais il s'eſt introduit peu à peu dans le monde avec la Philoſophie, comme l'Eloquence & la Politeſſe. Il ne faut donc pas condamner les dernieres inventions, comme ſi c'eſtoient les pires ; ni preferer un amour à l'autre, parce qu'il eſt plus ancien ; mais gardant les vieilles couſtumes comme neceſſaires, louër les nouvelles comme les meilleures. Je ne pouvois m'empeſcher de rire, lors que j'entendois Cariclés nous propoſer l'exemple des beſtes & des Scythes, comme s'il ſe repentoit d'eſtre né homme, ou Grec pluſtoſt que Barbare. Car il n'eſt pas eſtrange que les beſtes qui n'ont pas l'uſage de la raiſon ne ſe ſervent pas de ſes inventions ; & que les nations rudes & groſſieres n'ayent pas l'avantage de celles qui ſont policées. Si les animaux eſtoient capables de raiſon, ils ne meneroient pas une vie ſauvage & vagabonde, comme ils font ; mais ils vivroient enſemble, & fonderoient des Villes & des Republiques. Les lions n'ayment pas les lions ; Pourquoy ? parce qu'ils ne philoſophent point. Les autres beſtes de meſme, parce qu'elles ne ſont pas capables d'amitié ; mais la raiſon & l'experience ont fait connoiſtre aux hommes, & particulierement à ceux qui ſont les plus civiliſez, que l'homme eſt plus digne d'eſtre aymé que la femme. Ne condamne donc point Cariclés, ce que tu

ignores, ou dont tu n'és pas capable; & ne prefere pas un ſot amour a un amour celeſte; mais quite avec l'âge les paſſions de la jeuneſſe, pour prendre de plus nobles habitudes. Conſidere, ſi tu ne l'as encore fait, qu'il y a deux ſortes d'Amour; l'un enfant, qui ne peut eſtre gouverné par la raiſon, & n'eſt que l'ouvrage de la Nature; l'autre celeſte & divin, qui n'inſpire que de ſaints deſirs, & ne ſe trouve que dans les grands perſonnages, qui eſtans pleins de ce Dieu, n'approuvent que la volupté qui ſe trouve mêlée avec la vertu. Car il eſt vray, ſelon le Tragique, que l'Amour inſpire deux diverſes paſſions; ou pluſtoſt, que ce ſont deux choſes differentes, exprimées ſous un meſme nom, comme il y a deux ſortes de pudeur, l'une bonne, & l'autre mauvaiſe. Il ne faut donc pas trouver eſtrange que la paſſion ait pris le nom de la vertu, & que l'amour de bien-veillance & celuy de concupiſcence, s'apellent de meſme nom. Mais, me direz-vous; condamnez-vous le mariage? & voulez-vous bannir les femmes du genre humain? Il ſeroit peut-eſtre à ſouhaiter, ſelon Euripide, qu'on s'en pût paſſer, & qu'on pût obtenir les enfans des Dieux, par des vœux & des offrandes; mais puis que cela ne ſe peut, il faut obeïr à la neceſſité, & laiſſer le choix à la raiſon d'un amour plus honneſte & plus ſortable. Qu'on faſſe donc cas des femmes pour le beſoin; mais hors de là, point de commerce. Car qui eſt l'homme de bon ſens qui puiſſe ſoufrir leurs defauts? Qui puiſſe endurer une femme dont toute l'occupation conſiſte à ſe parer; qui ſeroit le plus ſouvent laide & inſuportable, ſans le fard & les autres ornemens? Si quel-

qu'un avoit vû les femmes au ſortir du lict, avant que d'eſtre parées, il en auroit horreur; c'eſt pourquoy elles ne ſe font voir alors à perſonne. Auſſi n'employent-elles pas la matinée comme nous, à des choſes ſerieuſes; mais à ſe peigner & à s'ajuſter; environnées d'un grand nombre de ſervantes, dont les unes leur tiennent un miroir ou un réchaut, les autres un baſſin ou une aiguiére, & toute leur toilette eſt pleine de drogues comme une boutique d'Apotiquaire. Les uns ſont propres pour nettoyer les dents, ou pour les blanchir; les autres pour noircir les ſourcils, ou pour rougir les jouës & les lévres. Mais la plus grande partie du temps eſt employée à leur coifure, qu'elles teignent en noir, ou en une autre couleur,, comme on fait la laine, & qu'elles bouclent avec des fers chauds; en ramenant une partie ſur le front pour le couvrir, & laiſſant joüer negligemment le reſte ſur les épaules; aprés l'avoir parfumé avec les plus precieuſes odeurs de l'Arabie, pour leſquelles elles eſpuiſent ſouvent la bourſe de leurs maris. Leur pied eſt preſſé dans un patin, leur ſein touſiours ſerré pour en paroiſtre plus ferme, leur corps pluſtoſt nud que veſtu, n'eſtant couvert que d'un creſpe ou de quelque eſtofe tres-delicate, à travers laquelle on voit toute la forme de leurs membres. Leur viſage donc couvert de fard eſt celuy que l'on voit le moins; mais leur ame eſt encore plus cachée; toutefois comme elle eſt ſans vertu & ſans ſavoir, elle ſe peut dire plus nuë que le corps. Parleray-je des autres defauts qui coûtent davantage à leurs maris, leurs chaînes, leurs coliers, leurs bracelets, leurs pendans-d'oreilles? car elles ſont toutes couvertes d'or & de pierreries, depuis

les pieds juſqu'à la teſte. Voilà quel eſt leur équipage, voyons maintenant quelle eſt leur vie; Elles ne ſortent point du logis qu'elles n'ayent achevé de ſe parer, pour aſſiſter à des myſteres, dont les noms meſmes nous ſont inconnus, & qui ſont legitimement ſuſpects aux maris, quoy qu'on n'y admette point d'hommes, puis que le dedans n'eſt pas plus pur que le dehors. Si toſt qu'elles ſont de retour, il leur faut eſtre long-temps dans le bain, pour paſſer de là à une table couverte de toutes ſortes de mets, où elles ſe crevent d'abord, & ne laiſſent pas encore de toucher à tout. Je laiſſe à part leurs ſaletez & leurs ordures, qui font qu'on a beſoin d'un bain au ſortir d'avec elles; Je ne parle point de leur diſſimulation, ni de leurs refus affectez, & autres vices, que celuy qui voudroit éplucher, comme a fait Menandre, maudiroit auſſi bien que luy Promethée; & avec tout cela elles trouvent encore des adorateurs. Mais opoſons un peu à cette vie celle d'un jeune garçon, pour en faire mieux voir la difference. Si-toſt qu'il eſt levé & veſtu, ſans tant de façon, il ſort du logis ſous la conduite de ſon precepteur, ſuivy de quelques valets qui luy portent, non pas des peignes ni des miroirs, & autre équipage du luxe; mais un porte-feüille & des livres qui contiennent les plus belles actions de l'Antiquité, qu'on luy propoſe à imiter. Quelquefois on luy portera ſa lyre, s'il va chez le Muſicien. Apres avoir paſſé une partie de la matinée dans les Sciences, il s'exerce aux armes, au maneige, ou à la lutte, & aux autres exercices du corps, meditant déja dans la paix le dur meſtier de la guerre. En ſuite, il ſe baigne legerement, & mange ſobrement, pour

Adultere, envie &c.

eſtre capable apres diſné de vacquer à des choſes ſerieuſes. Car il donne encore le reſte du temps à l'eſtude : & aprés avoir paſſé ainſi tout le reſte du jour dans les exercices de la Vertu, il dort la nuit ſans inquiétude & ſans trouble. Qui n'aymeroit un tel garçon, s'il n'eſt tout à fait inſenſible : puis que dans un corps mortel il exerce des vertus immortelles ? Puiſſé-je le reſte de mes jours vivre en paix avec luy, ſans l'abandonner un moment ; puiſſé-je joüir toute ma vie de ſon aymable entretien. Que s'il tombe malade, comme la vie humaine eſt ſujette à mille accidens, je veux eſtre malade avec luy ; s'il monte ſur mer, je le veux ſuivre ; s'il eſt attaqué, je le veux deffendre ; s'il eſt pris, je renonce à ma liberté ; s'il meurt, je le veux accompagner au ſepulchre, qu'on nous enferme tous deux en meſme tombeau. Tels ont eſté Oreſte & Pilade ; car je ne veux que des Heros pour exemple ; qui ont veſcu tous deux enſemble dés leur plus tendre jeuneſſe, vengé tous deux la mort d'un pere, couru tous deux meſme fortune. Si l'un eſtoit malade, l'autre le conſoloit & ſentoit ſes maux plus vivement que les ſiens ; s'il eſtoit acuſé, il le deffendoit. Leur amitié n'a pas eſté renfermée dans les bornes de la Grece, ils l'ont portée juſqu'en Sythie ; & lors qu'ils furent arrivez dans la Cherſonéſe Taurique, l'un perſecuté des furies vengereſſes de ſa mere, écumoit par terre ; & l'autre en ce triſte eſtat, luy rendoit les devoirs, non ſeulement d'amy, mais de pere. Et quand il fut ordonné que l'un demeureroit pour eſtre immolé à Diane, & que l'autre en iroit porter les nouvelles à Micenes, chacun voulut mourir pour ſon amy, comme s'il eût veſcu en luy, & fût mort

en ſoy. Quand cét amour donc qui s'eſt formé dés l'enfance, vient à ſe confirmer par l'âge & par la raiſon ; alors celuy que nous avons aymé, avant qu'il fût capable d'aymer, commence à nous rendre la pareille, & l'amitié ſe renforce tellement, qu'il eſt dificile de reconnoiſtre l'amant d'avec l'aymé ; la paſſion de l'un eſtant paſſée dans l'ame de l'autre, comme une image qui ſe refléchit dans un miroir. Pourquoy donc condamnes-tu comme une volupté eſtrangere, une doctrine receuë du Ciel, qui a eſté tranſmiſe de main en main juſqu'à nous, & que nous devons cultiver, comme eſtant conforme à nôtre nature, & confirmée par l'exemple des Heros? Cette diſcipline Socratique eſt aprouvée par les Oracles, qui ont jugé ce perſonnage le plus ſage de tous les hommes. Car entre les autres preceptes qu'il nous a laiſſez pour bien vivre, il aprouve l'amour des garçons comme une choſe utile à la Republique. Il les faut donc aymer, à ſon exemple, comme il faiſoit Alcibiade, ſans conſumer ſon amour en des plaiſirs de peu de durée, mais l'eſtendre juſqu'à la vieilleſſe, en reverant ce ſacré lien ; Car de cette ſorte la vie ſera douce & tranquille, la conſcience n'eſtant tourmentée d'aucun remors, ni ſoüillée d'aucun crime ; & la reputation des perſonnes qui auront veſcu de la ſorte, vivra encore apres leur mort. Le Ciel meſme, ſelon la doctrine des Philoſophes, les recevra au ſortir de la terre. Aprés que Callicratidas eut dit cela avec beaucoup de chaleur, comme un jeune homme plein de l'amour & de la gloire, J'areſtay Cariclés qui vouloit répondre, parce qu'il eſtoit temps de retourner à noſtre vaiſſeau. Et comme ils me prierent de

prononcer ſur leur different, je leur dis, Que leurs diſcours ne me ſembloient pas faits ſur le champ, mais que c'eſtoit le fruit d'une plus longue meditation ; parce qu'ils n'avoient rien oublié de tout ce qui ſe pouvoit dire ſur ce ſujet, & qu'ils s'eſtoient ſervis de raiſons ſolides, & de paroles choiſies ; Que je ſouhaiterois donc de pouvoir remettre le jugement à une autre fois, pour y deliberer à mon tour, & voudrois, s'il ſe pouvoit, ajuger à tous deux la victoire. Mais parce que cela eſtoit impoſſible, & qu'ils ne ceſſoient de me perſecuter : je leur dis naïvement, Que je tenois le mariage neceſſaire, & tres-heureux, lors qu'on avoit bien rencontré; mais que je croyois l'amour des garçons, qui eſt une introduction à l'amitié, digne des ſeuls Philoſophes ; c'eſt pourquoy je ne permettois qu'à eux ſeuls de les aymer, comme les femmes n'éſtans pas dignes de leur amour. Ne te faſche donc pas, dis-je, Cariclés, ſi Corinthe le cede pour ce coup à Athenes. En diſant cela, je me levay ſans attendre leur reſponſe, honteux de voir Cariclés plus honteux que ſi on luy euſt prononcé ſon Arreſt de mort, & l'autre plus joyeux que s'il euſt gagné le prix aux jeux Olympiques ; auſſi nous traita-t'il ſplendidement pour recompenſe : J'eſſayay cependant de conſoler Cariclés, en le cajolant ſur ſon éloquence, & ſur ce qu'il avoit ſi bien deffendu la plus mauvaiſe cauſe. Voilà ce qui ſe paſſa dans noſtre ſejour de Cnide ; Dy maintenant ce qui t'en ſemble, & ſi tu aprouves mon jugement.

C'eſt une raillerie.

THEOMNESTE. Qui en doute ? Crois-tu que je ne ſois pas aſſez habile pour voir ce qui eſt raiſonnable ? J'eſtois ſi tranſporté pendant

ton recit que je penſois eſtre à Cnide, & que ce logis fuſt le Temple de la Déeſſe. Mais pour te dire mon avis librement, & ne te rien celer en un jour de Feſte, & de la Feſte d'Hercule qui a eſté fort galant; je trouve la harangue de Callicratidas un peu trop grave & trop ſerieuſe, & crois que ce ſeroit un ſupplice, aimant un beau garçon, & couchant avec luy, de demeurer comme un Tantale, à avoir l'eau juſqu'aux yeux, ſans pouvoir ſe des-alterer. Ce n'eſt pas aſſez de voir ce qu'on aime, ny d'eſtre aſſis auprés de luy à l'entretenir, puis que la veuë & l'entretien ne ſont qu'un degré à la joüiſſance. Mais pourquoy m'expliquer davantage en ces matieres? laiſſons l'amour chimerique aux Philoſophes, & imitons Socrate qui ne ſe contentoit pas d'aimer ſimplement Alcibiade, mais dormoit avec luy; dequoy il ne faut pas s'étonner, puis qu'Achille en uſoit de meſme avec Patrocle: ce qu'on peut juger par ſes regrets, où il mêle quelque choſe qui paſſe juſqu'à l'amour. Quelqu'un dira peut-eſtre, que cecy n'eſt pas honneſte; mais pour le moins il eſt veritable.

Il y a icy une page de ſalete retranchée.

LYCINUS. Je ne ſouffriray pas, Theomneſte, que tu jettes les fondemens d'une nouvelle diſpute, ny que tu tiennes d'autres diſcours que ceux qu'on peut entendre en un jour de Feſte. Mais ſans plus tarder, alons ſur la place voir alumer le bûcher d'Hercule, & repreſenter ſa Cataſtrophe ſur le Mont Oëta.

LES IMAGES OU LES PORTRAITS.

DIALOGUE.

DE LYCINUS ET DE POLYSTRATE.

C'eſt la deſcription d'une Beauté.

LYCINUS. IL m'eſt arrivé preſque la meſme choſe à la veuë d'une belle Dame, que les Poëtes feignent qu'il arrivoit à l'aſpect de la teſte de Meduſe, d'eſtre changé en rocher.

POLYSTRATE. Il falloit qu'elle fût bien parfaite pour te toucher de la ſorte, toy qui és épris d'un autre amour : mais encore, quelle eſt cette Nymphe, ou cette Déeſſe, dont les regards ſont ſi mortels ? Ne m'envies pas le bon-heur de la connoiſtre, quand je devrois eſtre métamorphoſé en rocher ; car tu ne deviendrois pas jaloux d'une pierre.

LYCINUS. Si tu l'avois ſeulement veuë en paſſant, elle te rendroit plus immobile qu'une ſtatuë : Mais le mal ſeroit bien plus dangereux, ſi elle avoit jetté ſur toy l'un de ſes regards ; car elle t'atireroit par la force de ſes charmes ; & tu la ſuivrois par tout, comme le fer fait l'aiman.

POLYSTRATE. Dy-moy qui c'eſt, ſans me tenir plus long-temps en peine.

LYCINUS. Tu penſes que je t'en fais accroire; mais je crains pluſtoſt qu'apres l'avoir veuë, tu ne m'accuſes de n'en avoir pas aſſez dit. Du reſte, je n'en ſçay autre choſe, ſinon qu'à voir ſon train & ſa ſuite, c'eſt quelque grande Princeſſe; Car elle avoit autour d'elle une troupe de femmes & d'Eunuques, & marchoit en un ſuperbe apareil; mais je ne te puis dire ſon nom, & j'oüis ſeulement quelqu'un qui diſoit en paſſant à un autre, Voila quelles ſont les beautez d'Ionie; Il ne faut pas s'étonner ſi la plus belle de toutes ſes villes a produit la plus accomplie & la plus illuſtre de toutes les Dames. *Smyrne.*

POLYSTRATE. Tu és bien peu curieux, de ne t'eſtre pas enquis de ſes gens qui elle eſtoit, & je commence à croire ce que tu as dit de ton tranſport, & que tu eſtois petrifié comme Niobe, de ne l'avoir pas ſuivie pour aprendre ſon logis. Mais pour te punir, je ne te quitteray point que tu ne m'ayes décrit ſa beauté, afin que je la connoiſſe au moins par le diſcours, ſi je ne la puis connoiſtre autrement.

LYCINUS. Tu ne m'impoſes pas une petite charge, Polyſtrate, de vouloir que je te dépeigne une merveille qui paſſe l'imagination de tous les Sculpteurs & de tous les Peintres; & je crains que la foibleſſe de mon ſtile ne faſſe tort à l'original.

POLYSTRATE. Mais dy-moy encore comme elle eſt faite: Il n'y a pas beaucoup de honte ni de danger à faillir devant ſes amis.

LYCINUS. Je feray mieux, ce me ſemble, de te la décrire par ce qu'il y a de plus beau dans

l'Univers ; As-tu veu la Venus de Cnide, & ouy ce qu'on en dit, Qu'un homme s'enferma dans ſon Temple pour en joüir, tant il en devint amoureux?

POLYSTRATE. Oüi, j'ay veu ce chef-d'œuvre de Praxitéle.

LYCINUS. Et cét autre d'Alcaméne, qui eſt dans les jardins d'Athénes?

Vénus. Statuë. qui eſtoit dans la forteresſe d'Athenes.

POLYSTRATE. Je ſerois le moins curieux de tous les hommes, ſi j'y avois manqué.

LYCINUS. Tu auras donc veu auſſi la Soſandre de Calamis; car tu-as eſté ſouvent au Chaſteau. Mais, dy-moy, lequel tu eſtimes le plus, de tous les ouvrages de Phidias?

POLYSTRATE. Celuy qu'il eſtimoit le plus luy-meſme, je veux dire ſa Lemnienne, où il daigna mettre ſon nom, ſi tu n'ayme mieux l'Amazone, qui s'apuye ſur ſa lance.

LYCINUS. C'eſt aſſez, il n'en faut pas davantage pour exprimer la beauté que nous voulons maintenant dépeindre. Faiſons un amas de toutes les perfections de ces grands Chef-d'œuvres, & ne prenons que ce que chacun a de plus beau.

POLYSTRATE. Il n'eſt pas aiſé d'agencer tant de beautez diferentes, ſans choquer les regles de la proportion.

LYCINUS. Ne crains rien; Je prendray premierement le front, les cheveux, & les ſourcils de la Venus de Praxitéle; avec la gayeté, la douceur & la vivacité de ſes yeux. De la Lemnienne de Phidias, le tour du viſage, & la delicateſſe des joües, avec la juſte longueur du nez; & de ſon Amazone l'ouverture de la bouche, & tout le haut des épaules. La Venus d'Alcaméne nous donnera ſa gorge & ſa belle main, avec la rondeur du poi-

Ou, ſimplement la bouche & le cou.

gnet & ſes doigts qui finiſſent inſenſiblement. La Soſandre de Calamis y ajoûtera ſon ſoûris & ſa pudeur, avec la propreté & la modeſtie de ſon habit; mais elle aura la teſte nuë. Pour l'âge, nous le prendrons de la Venus de Cnide. Que te ſemble? Polystrate? ſera-t-elle belle de la ſorte? *Sans voile.*

Polystrate. Tu as oublié encore quelque choſe.

Lycinus. Tu veux dire ſon teint, où ce qui doit eſtre blanc, l'eſt en ſa perfection, & tout le reſte de meſme; mais d'où l'emprunterons-nous? ſera-ce des Peintres les plus celebres, & qui ont le mieux ſçeu le mélange des couleurs? Euphranor nous donnera la chevelure de ſa Junon. Polygnote la noirceur des ſourcils, & le vermillon des joües de la Caſſandre, avec la delicateſſe du creſpe qui la couvre, dont une partie ſe retrouſſe, & l'autre voltige au gré du vent. Pour l'éclat de ſon teint, Apellés aura ſoin que la blancheur en ſoit vive, comme celle de ſa Pacate, & Aëtion luy donnera les levres de ſa Roxante. Si tu n'aimes mieux apeller à ton ſecours Homere, comme le plus excellent de tous les Peintres, qui pour l'embellir, meſlera la pourpre à l'ivoire, & luy donnera les regards de Junon, avec le ris de Venus, la blancheur de ſa gorge, ſes doigts de roſe; & un autre Poëte, les paupieres de l'Aurore. Mais il ne faut pas oublier, que toutes les graces & les amours l'accompagnent.

Polystrate. C'eſt-là une beauté divine, & veritablement celeſte; mais encore que faiſoit-elle lors que tu la vis?

Lycinus. Elle achevoit de lire un livre, & ne laiſſoit pas de s'entretenir avec une perſonne de ſa ſuite, ſans qu'on pût entendre ce qu'elle

disoit. Mais quelquefois en soûriant elle montroit un rang de perles orientales, car c'est ainsi qu'on peut apeller la blancheur de ses dents d'ivoire, toutes si égales & si bien rangées, & dont l'éclat estoit rehaussé par l'incarnat de ses lévres; desorte qu'elle ravissoit tout le monde en admiration.

Polystrate. Je commence à deviner qui c'est, à ces marques, à son païs, & à sa suite; sans doute qu'elle avoit aussi des Gardes, car c'est la femme du Prince.

Lycinus. Et comment la nommet-on?

Polystrate. Panthée comme celle d'Abradate, qui estoit si belle & si modeste.

Lycinus. Il me semble que c'est elle mesme, lors qu'il me souvient de ce bel endroit de Xénophon, & il me semble aussi que je lui entens prononcer les paroles que ce divin Auteur luy fait dire, lors qu'elle arme son mary, & qu'elle le meine au combat, & l'encourage à se porter vaillamment.

Polystrate. Mais tu ne peux parler que de la beauté du corps, que tu n'as veuë encore qu'en passant, & comme un éclair; Mais moy qui suis de son païs, & qui l'ay entretenuë plusieurs fois, je te diray celle de l'ame, sa douceur, sa modestie, sa generosité, & le reste de ses vertus. Car on en voit plusieurs, ou sans esprit, ou dont les vices ternissent l'éclat de la beauté; semblables à ces Palais deshabitez, ou si tu veux aux Temples d'Egypte, qui sont si précieux au dehors, & qui dedans ne renferment que des monstres. Mais celle-cy a tous les avantages tant du corps que de l'esprit.

Lycinus. Pour me rendre donc la pareille, fay-

fay-moy la deſcription de ſes vertus, afin que je ne la connoiſſe pas à demy, & me donne le portrait de cette belle ame.

POLYSTRATE. Il eſt bien plus dificile de décrire les beautez de ſon eſprit, que celles de ſon viſage, & encor plus de les perſüader, lors qu'elles ſont extraordinaires; car perſonne ne peut s'imaginer en autruy des qualitez plus grandes que celles qu'il poſſede. Mais pour commencer, je n'appelleray point à mon ſecours les Peintres ny les Sculteurs, mais les Philoſophes, qui nous ont dépeint les perfections de l'ame, & formeray une beauté ſur leur modelle qui ſera un peu à l'antique; ce qui n'eſt pas un défaut de la Vertu. Premierement la Dame dont nous parlons, eſt éloquente; & l'on peut dire d'elle, plus juſtement que de Neſtor, qu'il coule de ſa langue un fleuve de miel. Le ton de ſa voix n'eſt ni rude, ni éfeminé; mais tel que d'un jeune garçon qui n'a pas encore atteint l'âge de quinze ans, & il s'inſinuë doucement dans les oreilles, où il laiſſe une image qui vit encore apres ſoy, & qui y forme un divin Eco qui ne parle pas ſeulement, mais qui perſuade. Que ſi elle ouvre ſa belle bouche pour chanter, Grans Dieux! que de raviſſemens & de charmes, & qu'elle poſſede en un haut point, la ſcience de l'harmonie, ſur tout lors qu'elle marie ſa voix à ſa lyre! Car alors on croit entendre Apollon luy-meſme; & pour l'oüir, Orphée & Amphion qui faiſoient mouvoir les arbres & les rochers, quiteroient la douceur de leurs concerts. Où auroient-ils apris ſur les monts de Thrace & de Cithéron cette divine mélodie qui enchante les eſprits, & ce parfait aſſemblage de tons, de meſures, & de cadences

juſtes & ſi bien reglées, que la lyre n'exprime jamais que ce que la voix dit, que le geſte imite, & qu'en meſme temps le pié figure ? Si tu l'avois oüie, tu ne ſerois pas ſeulement pétrifié, comme à la veuë de ſes beaux yeux, mais charmé comme par le chant des Sirénes, & tu-en oublirois tes parens & ta patrie, comme les compagnons d'Ulyſſe chez les Lotophages. Quand meſme tu boucherois les oreilles, l'harmonie paſſeroit à travers, tant elle eſt ſubtile & delicate. Pour la pureté de ſa diction, & la delicateſſe de ſon langage, c'eſt pluſtoſt l'avantage de ſon païs que le ſien propre, & elle ne peut eſtre qu'éloquente tirant ſon origine des Athéniens. Je ne voudrois pas ſeulement parler de ſa Poëſie, puis qu'elle eſt de la patrie d'Homere. Enfin, ce n'eſt qu'une même choſe de la douceur de ſon chant, & de celle de ſon diſcours ; & pour les bien imaginer, tu n'as qu'à te figurer quels ils doivent étre étans ſortis d'une ſi belle bouche. Paſſons aux autres perfections ; car je ne veux pas faire comme toy un ſeul tableau compoſé de pluſieurs beautez diferentes, qui ſouvent n'ont point de raport ; mais chacune de ſes vertus fera un portrait ſeparé, & conforme à l'original.

LYCINUS. Tu me veux traiter ſplendidement, Polyſtrate, & me faire un bon repas, au lieu d'un mauvais que je t'ay fait. Mais tu ne me ſçaurois plus obliger, que de me ſurpaſſer en cela.

POLYSTRATE. Commençons par les belles connoiſſances, puis-qu'auſſi bien les avantages de l'eſprit doivent tenir le premier rang, & donnons-lui tout ce qui eſt répandu dans les neuf Muſes, avec les dons d'Apollon & de Mercure ;

& disons qu'elle n'a pas seulement une legere teinture de toutes ces choses, mais que son ame en est parfaitement imbuë. Que si je n'alegue point icy d'exemples, c'est que je ne trouve rien dans toute l'antiquité, qui luy puisse estre comparé pour ce regard, & qui contienne tant de perfections diferentes. Voila le second portrait, il me semble qu'il n'est pas laid de la sorte, & qu'il brille de diverses beautez.

LYCINUS. Il est tres-beau, Polystrate, & tres-accomply.

POLYSTRATE. Il nous en faut faire d'autres de ses vertus, où nous aurons besoin de plusieurs originaux, la plusparт anciens, dont l'un sera du mesme pays: Tous tirez de la main de Socrate & de son compagnon Eschenés, les deux plus excellens Peintres qui furent jamais, pour tirer au naturel, & qui ont reüssi parfaitement en ceux-cy, parce qu'ils estoient piquez sur le jeu. Le premier sera d'Aspasie, qui a tant esté aimée de Periclés, aussi bien que de ces deux Grands personnages; & nous le prirons de nous prester toute sa conduite, son adresse, & son experience dans les affaires publiques. Mais ce portrait n'est qu'en petit, au lieu que le nostre est en grand.

LYCINUS. Comment cela?

POLYSTRATE. Parce que tous les portraits, pour se ressembler, ne sont pas d'égale grandeur; comme la Republique d'Athenes n'a pas la majesté de celle de Rome, quoy qu'elle ait beaucoup de son air, & qu'elle en soit comme un abregé. Pour achever ce tableau, nous prendrons encore Théane, Sappho, & Diotime, dont la premiere nous donnera sa magnanimité; la seconde la douceur de ses occupations; & la derniere, non-

ſeulement les avantages que Socrate admire en elle, mais encore ſa ſageſſe & ſon eſprit. Voilà le troiſiéme portrait de noſtre Heroïne.

LYCINUS. Il eſt admirable, Polyſtrate, & il n'en faut plus trouver qu'un, qui exprime ſa douceur, ſa bonté, & ſa tendreſſe pour les miſerables.

POLYSTRATE. Nous en trouverons quelque image, en la femme d'Anténor, & en Aréte & ſa fille Nauſicaé. Et pour ſa chaſteté & l'amour de ſon mary, Pénélope nous en ſervira d'exemple, ou ſi tu veux, la femme d'Abradate dont elle porte le nom.

LYCINUS. Il n'en faut point d'autres, à mon avis, puis-qu'il me ſemble que tu as tantoſt décrit toutes les vertus.

POLYSTRATE. Non pas encore, puis-que la principale nous manque, qui eſt la moderation d'eſprit, qui fait qu'on ne s'enorgueillit point de ſa fortune, & qu'on ſe ſert de ſa puiſſance à ſe faire aimer & non pas à ſe faire craindre. Ce ſont là les qualitez qui la rendent digne du trône, & l'élevent au deſſus de l'envie, qui reſpecte ceux qui n'abuſent point de leur pouvoir, & qui ne marchent point ſur la teſte des hommes, comme cette Até d'Homere, ny ne mépriſent ce qui eſt au deſſus d'eux, ainſi que ces ames lâches qui eſtans venuës de peu, ſont ébloüies de l'éclat de leur Grandeur, & aſpirant touſiours plus haut, tombent à la fin comme des Icares. Mais ceux qui connoiſſant leur foibleſſe, & qu'ils n'ont que des aiſles de cire, ne s'eſlevent point au deſſus de la condition humaine, arrivent au port deſiré. C'eſt ce qui eſt de plus loüable en cette Princeſſe, de ſorte qu'elle attire ſur elle les

benedictions de tout le monde, qui luy souhaitte une éternelle felicité.

LYCINUS. Ces vœux sont justes, Polystrate, & il estoit juste aussi que celle qui devoit estre la compagne d'un si bon Prince, eût toutes ces perfections, & fût incomparable comme luy, pour rendre sa felicité accomplie.

POLYSTRATE. Tu as raison, Lycinus. Rassemblons donc tous les avantages que toy & moy avons décrits, pour en faire le portrait de Panthée que nous proposerons pour exemple à tous les Siécles; Portrait plus durable, & plus beau, que tous ceux qui nous restent de l'antiquité, puis-qu'il a pour fondement le Sçavoir & la Vertu, sur qui le temps ne peut rien, non plus que sur les immortelles beautez des Muses qui en ont achevé la peinture.

DEFENSE DU DISCOURS PRECEDENT.

DIALOGUE

DE POLYSTRATE ET DE LYCINUS.

POLYSTRATE. JE t'ay beaucoup d'obligation, Lycinus, dit la Dame que tu as loüée, de ce que tu as fait pour moy, parce que c'est une marque de ton zele & de ton affection à mon service; Autrement, tu n'aurois pas fait sonner si haut les petits avantages que la Nature m'a donnez. Mais je veux bien aussi que tu saches que je ne haïs rien tant que la flaterie, & que je la prens, aussi bien que le mensonge, pour le témoignage d'une ame basse. Je suis d'une humeur

que les loüanges legitimes me font rougir, à plus forte raiſon les autres ; & je me boucherois à un beſoin les oreilles, pour ne les point entendre. Car je tiens qu'elles ne ſont bonnes qu'alors que celuy qu'on loüe, ſe reconnoiſt à chaque traict; & ce qui va au delà, eſt une pure flaterie. Je ſçay bien qu'il y a des Dames qui ſont biẽ-aiſes qu'on leur donne les avantages qu'elles n'ont pas. Mais c'eſt comme qui croiroit étre belle, ayant un beau maſque, ou de belle taille, pour avoir de hauts patins. Car le maſque eſtant levé, & les patins oſtez, on en paroiſt plus ridicule. Veritablement, les loüanges ſeroient de grand prix, ſi elles nous donnoient les perfections qui nous manquent; mais au lieu de donner celles qu'on n'a pas, elles oſtent meſme celles qu'on a. Je te veux alleguer à ce propos, deux exemples ; l'un d'une Dame de condition, qui n'avoit point d'autre defaut que d'étre un peu trop petite: mais comme on ſe flate dans ſes imperfections, eſtant comparée par un Poëte à la hauteur des Cédres, elle trémouſſoit d'aiſe dans ſa chaire, comme ſi elle en fût devenuë grande, tant qu'un de ceux qui eſtoient preſens, fut contraint de dire au Poëte qui reliſoit ſouvent cét endroit, qu'il s'arreſtaſt, de peur, dit-il, que l'excés de la joye la faiſant lever, ne découvre ſon defaut, & ton impoſture. L'autre exemple, qui eſt encore plus ridicule, eſt de Stratonice, à qui les cheveux eſtant tombez, d'une maladie (ce qui eſtoit connu de tout le monde) elle propoſa un grand prix à qui louëroit mieux ſa chevelure, & eſtoit ravie d'entendre les Poëtes celebrer ſa perruque d'or, & la comparer à celle d'Apollon. C'eſt ainſi que la pluſpart des Dames ſont bien-aiſes que les Peintres les faſſent plus

belles qu'elles ne ſont, & qu'ils corrigent leurs defauts, comme ſi elles pouvoient avec juſtice tirer vanité d'un portrait qui ne leur reſſemble pas. Mais je me ris de cette foibleſſe, & crois eſtre aſſez recommandable, pour n'avoir point beſoin qu'on meſle de fauſſes loüanges parmi les miennes, qui ne ſerviroient qu'à oſter la creance aux autres. Quoy que j'eſtime donc ton ouvrage pour la beauté des penſées & de l'invention, je ne puis ſoufrir que tu m'ayes comparée à des Deeſſes, qui ne ſont pas ſeulement au deſſus de moy, mais au deſſus de la nature. Tu trouveras cela moins eſtrange, lors que tu ſçauras que j'ay de la peine ſeulement à ſoufrir que tu m'ayes égalée aux plus illuſtres Dames de l'antiquité. Je te prie donc de corriger cét endroit; autrement je proteſte que c'eſt malgré moy que tu le publies, pour ne point attirer ſur moy le courroux des Dieux, comme fit Caſſiopée, quoi qu'elle n'euſt point diſputé la beauté à Venus, ni à Junon, mais ſeulement aux Nereïdes. Je ne ſuis donc pas bien-aiſe que tu faſſes courre cette piece en l'eſtat qu'elle eſt, parce que cela choque la modeſtie dont tu me louës, & la gloire que tu me donnes à la fin de ton ouvrage, de me contenir dãs les bornes de la raiſon, & de ne me point élever au deſſus de la condition humaine. Tu ſçais qu'Alexandre qui n'eſt pas loüé pour ſa moderation, ne put ſoufrir qu'on taillaſt le mont Athos à ſa reſſemblãce, ni qu'on en fiſt une ſtatuë qui tinſt une ville d'une main, & qui de l'autre verſaſt un fleuve; par où il s'eſt eſlevé une ſtatuë plus grande que le mont Athos, & s'eſt acquis plus de gloire qu'à la conqueſte de l'Aſie. Change donc ce qui me déplaiſt dans ton Dialogue, puis que c'eſt

pour moy qu'il eſt fait, ſans me faire une chauſſure plus grande que le pié, de peur que cela ne me faſſe tomber. Car je ne croy pas que tes loüanges conviennent, je ne dis pas à moy, mais à aucune Dame du monde. Il n'eſt pas permis aux victorieux des jeux Olympiques, de ſe faire dreſſer des ſtatuës plus grandes que le naturel ; & ceux qui ont l'intendance des jeux, les font rompre, lors qu'il s'en rencõtre quelqu'une. J'ay peur de meſme, que la Renommée ne briſe la ſtatuë que tu me veux dreſſer, parce qu'elle eſt plus haute que moy. Voila ce que m'a dit cette Princeſſe, c'eſt à toy, à aviſer aux moyens de la contenter. Car elle m'a juré qu'elle avoit horreur de s'entendre comparer aux Dieux ; & que tandis qu'elle liſoit ton ouvrage, elle les prioit tout bas en ſon cœur, qu'ils ne luy imputaſſent point ton crime. Tu dois pardonner cette foibleſſe à une femme, puiſque j'ay eſté moy-meſme de ce ſentiment, lors que je ſuis venu à y réver ; car je ne m'en eſtois pas aperçeu d'abord, comme on ne voit pas bien les choſes, qu'elles ne ſoient à une juſte diſtance. En effet, de comparer une mortelle à Venus & à Junon, ce n'eſt pas tant l'élever que ravaler ces Déeſſes, puis-que pour arriver à la grandeur d'une perſonne qui eſt beaucoup au-deſſus de nous, ce n'eſt pas aſſez de ſe dreſſer ſur la pointe de ſes piez, il faut encore qu'elle ſe rabaiſſe. Cela te ſeroit pardonnable, ſi tu manquois d'autres exemples ; mais toutes les Heroïnes enſemble de l'antiquité, ne ſont-elles pas capables de faire le portrait de la tienne, ſans aller chercher dans le ciel des comparaiſons odieuſes? Je ne ſçay comment cela eſt échappé à un homme qui eſt ennemy mortel de la flaterie, & qui ſe peut dire meſme avare des

loüanges

loüanges legitimes. Du reſte tu ne dois point avoir honte apres Phidias, de corriger ton ouvrage, encore qu'il ait déja veu le jour. Car tu ſçais que ce grand homme, lors qu'il fit la ſtatuë de Jupiter Olympien, ſe tenoit derriere la porte pour voir ce qu'on y reprenoit, & corrigeoit apres, ce qu'on y avoit trouvé à redire, le jugement de pluſieurs ne ſe pouvant pas tromper ſi aiſément que celuy d'un ſeul, quand ce ſeroit meſme Phidias. Voila quel eſt mon ſentiment, & celuy de cette Dame.

LYCINUS. Je ne penſois pas, Polyſtrate, que tu fuſſes ſi grand Orateur; car tu m'as acablé de la force & de la multitude de tes raiſons; ſi bien que je ne ſçay que répondre, outre que mon Juge eſt ma partie, & qu'il n'eſt pas mal aiſé de remporter la victoire ſur celuy qui ne ſe défend point. Mais il eſt contre les formes de la Juſtice, de condanner une perſonne ſans l'oüir; & pourveu que tu me permette de me juſtifier, il ne ſera pas neceſſaire, à mon avis, de paſſer condamnation.

POLYSTRATE. Je ſuis ſi éloigné de cela, que je contribuerois volontiers à ta défenſe.

LYCINUS. Je voudrois bien que cette Dame fût preſente, pour entendre mes raiſons; mais je ne laiſſeray pas de les dire, pourveu que tu te vueilles charger de les luy raporter, comme tu m'as fait les ſiennes.

POLYSTRATE. Je te le promets; mais c'eſt à la charge auſſi que tu ſeras court, afin de m'en pouvoir ſouvenir.

LYCINUS. Mais j'aurois beſoin d'un long diſcours pour répondre à une ſi longue accuſation; toutefois je te promets de l'abreger en ta faveur.

Dy-luy donc de ma part, Que....

POLYSTRATE. Nullement; Parle comme si elle estoit presente, & je luy raporteray ta harangue.

LYCINUS. Puis-que tu veux que je luy parle par ta bouche, comme elle m'a parlé par la tienne, je commenceray; mais je ne sçay comment l'opinion de sa presence m'étonne; toutefois, il n'est plus temps de reculer.

POLYSTRATE. Ne crains point, elle te fera bon accueil, Voy-tu pas son visage doux & serein!

LYCINUS. Vostre modestie, Grande Princesse, a triomphé de mes éloges, & la defense que vous me faites de vous loüer, surpasse toutes mes loüanges. J'avois oublié la plus grande, je l'avouë, qui est vôtre pieté, & vôtre respect envers les Dieux; & je vous ay obligation de m'en avoir averty. S'il faut donc retoucher à vostre tableau; ce ne sera pas pour en ôter quelque chose, mais pour y ajoûter un dernier trait, qui l'embellira extremement. Vous confirmez par là, tout ce que j'ay dit de vostre modestie; & meritez d'autant plus les loüanges, que vous les mépriſez. Car, comme a dit un grand Philosophe, le moyen d'arriver à la gloire, c'est de la fuir; & celuy-là seul merite qu'on le louë, qui ne veut pas estre loüé. Mais pour entrer en ma défense, je diray d'abord, Que
Diogene. les Poëtes ni les Peintres ne sont pas responsables en Justice de leurs imaginations, & que les Orateurs pretendent le mesme privilege quand ils loüent, parce que la loüange est une chose libre, qui n'a pour but que d'enlever le sujet dont elle parle, & de montrer qu'il surpasse tous les autres. D'ailleurs, la comparaison doit estre toûjours au dessus de la chose que l'on compare; ou pour parler plus clairement, on ne doit

jamais comparer ce qu'on loue, à quelque choſe de moindre ou d'égal, mais touſiours à ce qui eſt plus grand. Ce ne ſeroit pas loüer un chien, que de le comparer à un chat, ni à un renard ; & ce ſeroit le loüer foiblement, que de le comparer à un loup. Il faut aler plus loin, & luy donner la derniere perfection dont ſa nature eſt capable, comme fait le Poëte, lors qu'il l'apelle *Domteur de lions*. Ainſi, pour loüer l'un de ces illuſtres Athletes de l'antiquité, il ne le faudroit pas comparer à un ſimple lutteur ; mais dire avec un autre Poëte, *Que Pollux n'eût pas eu la hardieſſe de l'ataquer, ni Hercule avec ſes bras de fer, osé ſe préſenter devant luy.* Vous voyez comme il éleve ſon Athléte, non ſeulement au deſſus des autres ; mais au deſſus des Dieux mêmes de la lute, ſans qu'ils s'en ſoient jamais ofenſez, ni qu'ils ayent vengé cette injure ſur le Heros ni ſur le Poëte ; qui ont été tous deux illuſtres, l'un pour ſa force, & l'autre pour ſa Poëſie, dont cette piece eſt cõme le chef-d'œuvre. Vous ne devez donc pas trouver étrange que pour vous louër, j'aye cherché un modelle au deſſus de vous, & je n'en pouvois trouver que dãs le ciel. Je vous eſtime de haïr la flaterie ; car c'eſt une marque de vôtre generoſité : mais je vous veux aprendre à la diſtinguer de la loüange, afin que vous n'i ſoyez point trompée. Le flateur, cõme il a l'ame bâſe, n'a pour but que ſon intereſt particulier, qu'il cherche dans la ſatisfactiõ d'autruy, & ne craindra point de louër Therſite de ſa beauté, & Neſtor de ſa jeuneſſe, s'il croit que cela lui puiſſe ſervir. Mais il faut que la louange ait la verité pour fondemẽt. Tout ce que peut faire l'Orateur, c'eſt d'agrandir ſon ſujet ; ce que ne peut pas faire l'Hiſtorien. Il comparera donc la vîteſſe

d'un excellent cheval, à celle du vent & de la foudre, & le Palais d'un Prince, à celui des Dieux; au lieu que le flateur le dira d'un cheval & d'une maiſon ordinaire; ou louëra une choſe qui n'eſt pas loüable, comme ce Courtiſan de Demetrius, qui le voyant enrumé, le loüoit de touſſer & de cracher avec harmonie. Il y a encore cette diference, que le flateur ſe ſert d'hyperboles exceſſives, & que l'autre y eſt fort retenu. Pour apliquer donc cecy à nôtre ſujet, Je diray, Que ſi j'avois comparé à Venus une laïde, ou quelque beauté ordinaire, je ſerois un veritable flateur; Mais lors que je parle d'une beauté qui ſurpaſſe toutes les autres, je ne ſors point des bornes de la loüange. D'ailleurs, je ne vous ai pas comparée proprement à des Deeſſes, mais à leur image. Car on ſçait aſſez que la Venus de Praxitéle, ni la Minerve de Phidias, ne ſont pas les veritables Déeſſes, & il me ſemble même qu'il y a quelque irreverence à dõner des figures mortelles & viſibles aux Dieux, dont la nature eſt immortelle & inviſible. Mais ici l'avantage même eſt de leur côté. Car lors que je vous compare à leur ſtatuë, j'aparie une choſe morte à une vivante, & l'ouvrage de l'homme à celuy de Dieu. Mais quand je vous aurois comparée à des Déeſſes, je l'aurois pû faire à l'exemple des plus grands Poëtes, & d'Homere meſme voſtre citoyen, qui compare Briſeïs pleurante, à Venus; & comme ſi ce n'eſtoit pas aſſez, il ajoûte; *C'eſt ainſi que parla Briſëis pareille aux Dieux.* Vous liſez tous les jours ces vers ou de ſemblables, ſans les condamner, & les aprenez meſme par cœur. Mais quand vous ne les aprouveriez pas, ils ſe ſont acquis une preſcription de pluſieurs Siécles, où perſonne n'a jamais condamné

Homere pour ce ſujet, quoy qu'il s'en ſoit trouvé d'aſſez hardis pour donner le foüet à ſon image, & pour retrancher de ſon Poëme pluſieurs vers qui ne leur plaiſoient pas. Il ſera donc permis à Homere de comparer une captive qui pleure, à la Déeſſe du ris & de la joye ; & je ne pourray pas comparer à ſon image, une Princeſſe gaye & riante, pour ne rien dire davantage, puis qu'elle ne le veut pas. Je laiſſe à part qu'il donne la même épithéte à Páris & à Achille, & qu'il compare Agamemnon à Mars, & pluſieurs autres à d'autres Dieux. Pour donc faire le portrait d'Agamemnon, il prend la teſte de Jupiter, la ceinture de Mars, & l'eſtomac de Neptune, mettant en pieces trois Dieux pour faire un homme. Mais retournons aux exemples des femmes. Combien de fois dit-il, *Telle que Venus ou Diane*, & *telle Diane ſur les monts*? Il ne ſe contente pas d'égaler les hommes aux Dieux, il compare la cheveleure d'Evphorbe aux Graces, quoy qu'elle fuſt alors toute ſanglante. Le reſte de ſon ouvrage eſt plein de ſemblables comparaiſons, ou pluſtoſt, il n'y a point d'endroit qui ne ſoit embelly de quelque image des Dieux. Prenez donc garde que vous ne les condanniez en ma perſonne, ou que vous ne permettiez aux autres ce que vous ne me voulez pas ſouffrir. Il paſſe plus outre, il compare les Dieux à des choſes inferieures à l'homme, & donne à Junon le regard d'un Taureau, ſans parler de l'Aurore aux doigts de roſe. Un autre compare les paupieres de Venus à des fleurs ; tant le champ des comparaiſons eſt un champ vaſte & libre. Mais ſe faut-il étonner qu'on prenne l'exemple des Dieux, puis-qu'on prend juſqu'à leur nom ? Teſmoin les Zenons,

les Epheſtions, les Dionyſiens, les Poſſidoniens, & les Hermiens. Une Reine de Cypre s'eſt nommée Latone, ſans que cette Deeſſe en ſoit offenſée, ni qu'elle l'ait changée en rocher, comme Niobe. Je laiſſe à part les Egyptiens, qui ne font point de ſcrupule de prendre le nom des Dieux, quoy qu'ils ſoient les plus ſuperſticieux de tous les hommes; de ſorte qu'on diroit qu'il n'i en a point d'autres au païs. Les Philoſophes meſmes ont bien la hardieſſe d'apeller l'homme, l'image de Dieu. Vous ne devez donc point craindre qu'ils me puniſſent pour ce regard; & quand je ſerois coupable pour avoir dit ce que vous me reprochez, vous ne le ſeriez pas pour l'entendre. Je pourrois ajoûter encore pluſieurs choſes à celles-cy; mais j'épargne ta memoire.

Jupiter, Vulcan, Bacchus, Neptune, Mercure,

POLYSTRATE. Non pas trop, à mon avis, Car tu as paſſé le temps que je t'avois preſcrit; & je ne ſçay comment je pourray retenir un ſi long diſcours. Mais je m'en vais de ce pas m'en décharger, & par le chemin je fermerai les oreilles, & à un beſoin les yeux, pour ne voir ni entendre rien qui puiſſe troubler les images de ma memoire.

LYCINUS. Va, & prens garde de t'en bien aquiter. Lors que le Juge voudra prononcer la Sentence, je m'i rendrai, pour m'entendre condamner ou abſoudre.

TOXARIS, OU DE L'AMITIE'.

DIALOGUE

DE MNE'SIPE ET DE TOXARIS.

C'eſt la diſpute d'un Scythe & d'un Grec touchant l'Amitié, dont chacun raporte des exemples à l'avantage de ſon païs.

MNE'SIPE. QUOY, Toxaris, vous ſacrifiez à Pilade & à Oreſte, comme à des Dieux?

TOXARIS. Ouy, Mnéſipe, non pas toutefois comme à des Dieux, mais comme à des Heros.

MNE'SIPE. Mais eſt-ce la coûtume parmy vous, d'honorer les morts par des ſacrifices?

TOXARIS. Non ſeulement celà, mais de celebrer des feſtes à leur honneur, lors que nous croyons qu'ils l'ont merité.

MNE'SIPE. Et que pouvez-vous eſperer de ces louanges?

TOXARIS. De porter la poſterité à l'imitation de leurs vertus, & de donner cette conſolation aux gens de bien, de voir honorer leur memoire; outre qu'il ne nuit point d'avoir les Heros favorables.

MNE'SIPE. Mais qu'avez-vous tant admiré en des étrangers qui eſtoient vos ennemis? Car ayant été pris ſur vos coſtes, aprés avoir fait naufrage & eſtans preſts à eſtre ſacrifiez, ils tuerent leurs Gardes, & maſſacrerent voſtre Roy, puis emmenerent la Preſtreſſe de Diane

captive, & la Déeſſe meſme à qui on les vouloit ſacrifier. Si vous les honorez donc apres des homicides & des ſacrileges, prenez garde que vous ne portiez les autres à vouloir ſuivre leur exemple, & que vous ne demeuriez à la fin ſans Dieux & ſans Roy. Que ſi ce n'eſt pas pour cela que vous leur rendez cét honneur, Qu'eſt-ce donc qui vous oblige à ſacrifier à des gens qui devroient ſervir eux-meſmes de victimes?

TOXARIS. Quand il n'y auroit que l'action dont tu parles, elle eſt aſſez illuſtre pour devoir eſtre couronnée. Car quelle hardieſſe n'eſt-ce point à deux particuliers, de s'embarquer ſur le Pont-Euxin, qui n'avoit eſté frequenté juſqu'à-lors que par les Argonautes; ſans craindre ny les Fables du pays, ny le nom d'Inhoſpitaliere qu'on donnoit à cette mer? Et quel excez de valeur à des captifs, de tüer un Roy au milieu de ſes Gardes, & d'emmener priſonniers, juſqu'à ſes Dieux? Ne ſont-ce pas là des actions plus qu'humaines, & dignes d'eternelle loüange? quoy que ce ne ſoit pas pour cela encore que nous les adorons.

MNE'SIPE. Et qu'ont-ils fait de plus illuſtre? Car pour ce qui eſt de la Navigation dont tu parles, les Phéniciens en entreprennent tous les jours de plus longues & de plus dangereuſes, d'où ils ne retournent en leur pays que ſur la fin de l'Automne, aprés avoir couru toutes les terres & les mers; de ſorte que ſi c'eſt pour cela que vous honorez Oreſte & Pilade, ces gens-là meriteroient mieux d'eſtre adorez qu'eux, quoy que ſouvent ce ne ſoient que de ſimples marchands portez de l'amour du gain.

TOXARIS. Ecoute comme des Barbares (car c'eſt ainſi qu'on nous apelle) ont de meilleurs ſentimens des Grecs, que les Grecs meſmes. Car nous avons bâty des Temples à des hommes à qui vous n'avez pas ſeulement dreſſé des ſepulchres. Où trouverez-vous un tombeau illuſtre, ou d'Oreſte, ou de Pilade, dans Argos & dans Mycénes, au lieu qu'ils ſont adorez parmy les Scythes? ſans que pour eſtre étrangers on les ait jugez indignes de cét honneur. Car la vertu eſt adorable, méme dans les ennemis. Ce qu'ils ont donc fait enſemble, & l'un pour l'autre, eſt gravé dans le Temple d'Oreſte, ſur une colonne d'airain; & c'eſt la premiere choſe que nous aprenons à nos enfans, afin que ces ſemences de Vertu étant cultivées de bonne heure dans leurs ames, y prennent de profondes racines, de ſorte qu'ils oublieroient pluſtoſt le nom de leurs Peres, que celuy de ces illuſtres Amis, qui ont laiſſé un exemple d'amitié à tous les Siecles. Leur Action eſt encore dépeinte aux parois du Temple, où l'on voit d'un coſté un vaiſſeau briſé contre des eſcueils, & ces deux Heros emmenez captifs, & couronnez comme des victimes qu'on veut immoler; & de l'autre, on les voit les armes à la main qui ont briſé leurs chaiſnes, & qui défendent leur liberté aux deſpens de la vie de pluſieurs & du Roy meſme, puis enlevent Diane & ſa Preſtreſſe. On les ſuit comme ils commencent à voguer, & l'on ataque leur navire; les uns grimpent ſur le gouvernail, les autres s'atachent aux cordages; mais ils ſont repouſſez par tout vaillamment &, contrains de ſe ſauver à la nage, ou bleſſez, ou étonnez de la bleſſure des autres. Le Peintre a pris garde ſur tout à faire éclater leur Amitié, qui eſt

Iphigénie.

le ſujet principal de noſtre adoration, puiſque tu le veux ſçavoir. Car les Scythes ne croyent pas qu'il y ait rien au monde de plus divin, ni de plus grand treſor, qu'un bon ami ; & n'ont point de vice plus en horreur que la trahiſon & la perfidie. C'eſt pourquoy ils font gloire d'aider leurs amis dans les plus grands dangers, & de ſe ſacrifier pour leur ſervice, & ont pris ceux-cy pour les Dieux protecteurs de l'Amitié. Car ils ſont dépeins qu'ils negligent chacun leur propre ſalut, pour celuy de leur amy, & qui le couvrent de leur corps, lors qu'ils ne le peuvent plus défendre de leurs armes.

MNE'SIPE. Certes, Toxaris, tu montre bien que les Scythes ne ſont pas ſeulement fideles amis & belliqueux, mais éloquens ; tant tu as ſçeu bien dépeindre la valeur & l'amitié de ces deux grans perſonnages, & rendre raiſon d'une choſe qui m'étoit encore inconnuë. Car je ne croyois pas, pour te dire la verité, que l'amitié fût en ſi grande veneration parmi les Scythes qui n'avoient, à mon avis, qu'une impetuoſité brutale, & qui étoiẽt ſans tendreſſe ni affection pour leurs proches ; ce que je jugeois par leur coûtume barbare, de manger leurs peres apres leur mort.

TOXARIS. Je ne veux pas maintenant défendre nos coûtumes, ni faire voir qu'elles ſont plus juſtes que les vôtres ; Il me ſuffit pour cette heure de montrer que nous ſommes meilleurs amis. Car vous parlez mieux que nous de la Vertu, mais vous la pratiquez plus mal ; & pleurez en voyant Oreſte & Pilade ſur les theatres s'entrebatre à qui mourra le premier, & ſe ſacrifiera pour ſon compagnon ; tandis que vous abandonnez vos amis, lors qu'ils ont beſoin

de voſtre aſſiſtance ; & demeurez muets, quand ils implorent voſtre ſecours ; comme ces perſonnages de Comedie, qu'on ne produit que pour la montre. Si tu veux donc laiſſer à part ces vieux contes d'amitié que vous rebatez ſi ſouvent, & qui ne ſont connus que dans les Fables, pour aleguer des exemples modernes, nous verrons qui en aportera de plus beaux ; & je ne te céle point que j'aimerois mieux eſtre vaincu en combat ſingulier, au hazard de perdre la main droite, ſelon la couſtume de mon pays, que de ceder l'honneur de cette diſpute où il y va de la gloire de ma patrie.

d'Achille & de Patrocle, de Theſée & de Pirithoüs.

MNE'SIPE. Quoy que ce ne ſoit pas peu de choſe d'entrer en camp-clos, contre un ſi adroit & vaillant Champion, je ne trahiray point pourtant l'honneur de la Grece. Car il ſeroit étrange qu'elle le cedaſt maintenant à un Scythe, aprés les avoir vaincus par la main de deux de ſes Citoyens ; & ſi je ſoufrois cét afront, je meriterois de perdre, non-ſeulement la main, mais la langue. Si tu veux donc, nous alegueron chacun des exemples d'amitié, & celuy qui en produira le plus, remportera la victoire.

TOXARIS. Il ne faut pas que la quantité l'emporte, mais la qualité ; & ſe contenter d'en aleguer chacun cinq ou ſix ; car cela iroit à l'infiny.

MNE'SIPE. Je le veux, Tu commenceras le premier, apres avoir fait ſerment de ne rien dire que de veritable, car il ne ſeroit pas difficile de faire un mauvais Roman.

TOXARIS. C'eſt à toy à commencer, puiſque tu as donné lieu à la diſpute.

MNE'SIPE. Quel Dieu veux-tu que je te

jure? Te contenteras-tu de Jupiter Philien, qui eſt le Dieu de l'Amitié parmy les Grecs ?

TOXARIS. Oüy, & j'ateſteray celuy de mon pays, qui reſpond à celuy-là.

MNE'SIPE. Je te prens donc à témoin, ô Jupiter Philien, & proteſte de ne rien aleguer icy, que je n'aye veu moy-meſme, ou que je n'aye apris de perſonnes dignes de foy. Je commenceray par l'amitié d'Agathoclés & de Dinias, qui eſt ſi celebre en Ionie. Le premier eſtoit de Samos, & n'a rien d'illuſtre que ſon amitié. L'autre d'Epheſe, de famille ancienne & opulente, mais qui s'étoit enrichie depuis peu. Or comme ceux qui ſont devenus riches en peu de temps, ont toûjours pluſieurs gens autour d'eux, pour ſervir à leur divertiſſement, Dinias ne manquoit pas de ces ſortes de Courtiſans, qui font la cour à nos richeſſes, pluſtoſt qu'à nous-meſmes. Mais Agathoclés qui l'aimoit dés ſa plus tendre jeuneſſe, ne les pouvoit ſoufrir, quoy qu'il ne laiſſaſt pas de vivre avec eux pour complaire à ſon amy, qui en eſtoit ſi charmé, qu'il en faiſoit plus d'eſtat que de luy, juſques-là qu'il luy devint meſme inſuportable par ſes frequentes remonſtrances. Car il ne pouvoit s'empeſcher de luy repreſenter la grandeur & le merite de ſes anceſtres, & de le conjurer avec larmes de ne pas diſſiper le bien que ſon pere avoit amaſſé avec beaucoup de peine, tant qu'à la fin Dinias ne l'apelloit plus à ſes plaiſirs, & ſe cachoit de luy, lors qu'il vouloit faire quelque partie. Comme un mal en attire un autre ; ces flateurs luy mirent dans l'eſprit l'amour d'une celebre coquette, qui eſtoit adroite à gagner les cœurs, & tantoſt par des dedains affectez, tantoſt par de feintes careſſes, ſçavoit ſi bien enflamer ceux qu'elle avoit

pris, qu'ils ne s'en pouvoient défaire. Lors qu'elle eut atrapé ce jeune homme ſimple & niais, a l'ayde de ſes faux amis qui mettoient tout en œuvre pour le ſurprendre, elle ne le laiſſa pas eſchaper; mais apres l'avoir envelopé dans ſes filets, pour en mieux triompher elle feignit de l'amour, & cauſa mille maux à ce pauvre infortuné. D'abord on voyoit courir les poulets, & tous ces petits preſens qui tiennent lieu de grande faveur à un Amant. Ses ſervantes luy faiſoient acroire qu'elle ne dormoit ni nuit ni jour, & qu'elle ne faiſoit que ſonger à luy & ſoûpirer; ce qui gagne principalement le cœur de ceux qui ont bonne opinion d'eux-meſmes, ſi bien qu'a la fin il ſe perſuada qu'elle l'aimoit. Car elle couroit l'embraſſer quand il arrivoit, l'areſtoit quand il vouloit partir, faiſoit ſemblant de ne ſe parer que pour luy, & ſavoit meſler à propos, les larmes, les dedains, & les ſoûpirs, parmy les attraits de ſa beauté, & les charmes de ſa voix & de ſa lyre. Enfin, aprés pluſieurs allées & venuës il en joüit, & on crut de ce moment qu'il eſtoit pris. Pour le mieux engager, elle feignit qu'elle eſtoit groſſe de luy; & de peur qu'il ne vinſt à ſe degouſter par la joüiſſance, elle ne le vouloit plus voir ſi ſouvent, pour ne point donner, à ce qu'elle diſoit, de jalouſie à ſon mary, qui eſtoit un homme de condition, & des principaux de la ville d'Epheſe. Cela l'enflamma de ſorte que ne pouvant ſoufrir ſon abſence, il envoyoit tous les jours quelques-uns de ſes amis la viſiter, il ne s'entretenoit que d'elle, & lors qu'il ne la pouvoit voir, il ſe conſoloit par la veuë de ſon portrait. Cependant il luy donnoit tout ce qu'il avoit, meubles, argent, maiſons, pierreries; de ſorte qu'en peu de temps on vit

Bouquets &c.

fondre cette famille ſi opulente, qui eſtoit la premiere du pays; & lors qu'il n'eut plus rien, elle le quita pour un jeune Candiot fort riche qui commença d'entrer ſur les rangs, ſurpris par les meſmes artifices. Dinias s'en plaint inutilement, tant que ſe voyant abandonné par ſes faux amis & par ſa perfide maiſtreſſe, il a recours à Agathoclés, qui voyoit tout cela il y avoit long-temps, ſans le pouvoir empeſcher. Il luy conte donc ſon aventure, avec quelque pudeur d'abord; mais à la fin il tranche le mot, & luy avouë franchement qu'il ne pouvoit plus vivre ſans elle. Agathoclés qui vit que ce ſeroit peine perduë d'eſſayer de l'en diſſuader, & qu'il n'eſtoit pas temps de luy faire des reproches, vend une ſeule maiſon qu'il avoit, & luy en donne l'argent. Auſſitoſt il va trouver ſa maiſtreſſe, qui le reçoit à bras ouverts, & ſes flateurs r'entrent en grace comme auparavant; leurs amourettes recommencent, ſi bien qu'elle luy donne rendez-vous la nuit; mais il ne fut pas pluſtoſt entré, que le mary ſe preſente l'eſpée à la main, ſoit qu'il en fuſt adverty par ſa femme, ou non, & menace de le tuer. En cette extremité, il ne perd point le jugement; mais empoignant un baſton, il luy en donne un ſi grand coup ſur la teſte, qu'il l'aſſomme, & de rage en fait autant à ſa femme, qu'il acheve aprés de tuër avec l'eſpée de ſon mary. En ſuite, il repouſſe les valets eſtonnez, qui ſe mettoient en devoir de l'arreſter, & ſe ſauve chez Agathoclés, où dés le matin il eſt pris & mené au Gouverneur de la Province, qui le renvoye à l'Empereur, aprés avoir tout confeſſé. Dans cette triſte conjoncture ſon amy ne le quite point, & le ſuit priſonnier en Italie, où il entreprend ſa

deffence; comme il fut condamné, il l'accompagne dans ſon exil, & va demeurer avec luy en la petite Iſle de Gyare, où il fut confiné pour le reſte de ſes jours. Il employa là à le nourrir le peu de bien qui luy reſtoit, & lors que tout fut mangé, il ſe loüa à des peſcheurs d'huîtres à l'écaille, qui ſervent à la teinture de la pourpre, & l'entretint de ſon travail ſans l'abandonner meſme aprés ſa mort. Car il s'habitua-là, & ne retourna point en ſon pays. Voilà un exemple d'amitié qui eſt arrivé en nos jours, & il n'y a pas plus de cinq ans qu'Agathoclés eſt mort en cette Iſle. *Plongeurs.*

TOXARIS. Je voudrois que tu n'euſſes pas fait de ſerment, pour avoir la liberté de ne te point croire, tant cet exemple me touche & me ſemble digne de mon païs.

MNE'SIPE. En voicy un autre qui n'eſt pas moins illuſtre, que j'ay appris d'un Pilote de la Calcide, & dont j'ay eu la confirmation par ceux-là meſmes qui y avoient part. Il diſoit que venant un jour d'Italie à Athénes, vers le coucher des Pleiades, la tempeſte le prit au ſortir du deſtroit de Sicile, & le porta à la veuë de l'Iſle de Zacinthe, ſans qu'il pût ſurmonter l'effort des vagues. Il avoit pluſieurs perſonnes dans ſon navire, & entr'autres deux jeunes hommes de ſon pays; l'un robuſte & vigoureux, nommé Euthydique, l'autre tout paſle & deffait, appellé Damon, qui ne faiſoit que de relever d'une grande maladie. Celuy-cy ſe trouvant mal de l'agitation, s'aprocha du bord du vaiſſeau, qui dans cet intervalle vint à pancher d'un coup de vent, & le renverſa dans la mer. En tombant il crie à l'ayde à ſon amy, qui ſe jette auſſi-toſt apres ſans delibe-rer, quoy que ce fuſt en plein minuit &, qu'il

fuſt deſia couché, & commence à le ſoûlever ſur les flots, où il ne ſe pouvoit plus ſouſtenir à cauſe de la peſanteur de ſes habits, & de la foibleſſe où il eſtoit. Ceux du Navire émus de compaſſion les voulurent ayder; mais ils furent emportez à un inſtant par la violence de la tempeſte; & tout ce qu'ils purent faire, fut de leur jetter quelques pieces de liege avec l'echelle du vaiſſeau. Arreſtons-nous-là, je te prie, à conſiderer ſi quelqu'un peut donner de plus fortes preuves de ſon amitié, que fit en cette occaſion Euthydique, de ſe jetter en plein minuit dans la mer pendant la tempeſte, & de s'expoſer à une mort toute certaine, pour ſauver ſon amy, ou perir avec luy. Repreſente-toy le bruit & la hauteur des vagues émuës & blanchiſſantes, meſlé de l'horreur des tenebres; l'un mourant qui tend les bras à ſon amy, & qui implore ſon aſſiſtance; l'autre outré d'amour, qui ſe precipite apres luy, de peur qu'il ne meure tout ſeul. As-tu veu de plus beaux exemples d'une veritable amitié ?

TOXARIS. Haſte-toy, je te prie, de me dire ce qu'ils ſont devenus; car je brûle de le ſavoir.

MNE'SIPE. Ne crain point, ils philoſophent tous deux preſentement dans Athenes; mais le Pilote emporté par la tempeſte, ne m'a pû conter l'hiſtoire que juſques-là; & j'ay apris le reſte de leur bouche. Ils diſent donc qu'ils nagerent à l'aide de quelques lieges juſqu'au point du jour, qu'apercevant l'eſchelle du navire qui eſtoit faite de groſſes planches, ils monterent tous deux deſſus, & ſe ſauverent dans l'Iſle qui eſtoit proche. Mais pour ne te point arreſter davantage en des moralitez inutiles, Voicy un troiſiéme exemple qui ne le cede point aux deux autres. Eudamidas

Ou, ils content le reſte ainſi.

midas de Corinthe en mourant fit un teſtament qui ſembleroit ridicule à tout autre qu'à un amy; car n'ayant pour tout bien que deux amis, il laiſſa à l'un de nourir ſa mere, & à l'autre de marier ſa fille; & l'un eſtant mort cinq jours aprés, ſoit de regret ou autrement, celuy qui reſtoit executa la commiſſion de tous les deux; car ils eſtoient ſubſtituez l'un à l'autre; & pour rendre ſon action plus illuſtre, il maria la fille de ſon amy & la ſienne en un meſme jour, & leur donna à toutes deux un meſme mariage. Quant à la mere, il la nourit juſqu'à la mort, quoy que le peuple criaſt que le deffunt avoit trouvé le ſecret d'heriter aprés ſa mort, de ſon amy. Que te ſemble, Toxaris, de la generoſité d'Aretas; car c'eſt ainſi qu'il ſe nommoit, de payer ſi gayement la part de ſon coheritier avec la ſienne? Ne merite-t'il pas de faire un de nos exemples, à la gloire & à l'avantage de ſa patrie?

Carixéne.

Ou, encore preſentemẽt.

TOXARIS. Oui, ſans doute, quoy que j'admire encore plus la hardieſſe & la confiance du teſtateur; car celuy qui a la reſolution de faire un ſemblable teſtament, eſt capable non ſeulement de l'executer, mais de quelque choſe encore de plus; & je ne doute point qu'il n'euſt nourry la mere de ſon amy, & marié ſa fille, meſme ſans en eſtre prié.

MNE'SIPE. Tu dis vray, paſſons à l'exemple de Zenothemis de Marſeille, qu'on me montra en Italie, comme j'y eſtois Deputé de mon pays. C'eſtoit un homme de belle taille & de bonne mine, que je trouvay qui alloit à la campagne avec ſa femme à ſes coſtez, qui eſtoit auſſi laide qu'il eſtoit beau. Car outre qu'elle eſtoit borgne & petite, elle eſtoit contrefaite & percluſe de la

moitié du corps, & tomboit meſme du haut mal, à ce qu'on diſoit. Comme je m'eſtonnois donc que la fortune euſt aparié deux choſes ſi diſſemblables, celuy qui m'accompagnoit me fit ce recit. Le pere, dit-il, de ce monſtre que tu vois, eſtoit un riche homme de Marſeille, amy de Zenothemis, nommé Menocrate, qui pour avoir rendu une Sentence injuſte, fut declaré infame, & tous ſes biens confiſquez, ſelon la rigueur de la Loy. Accablé d'un ſi grand coup de fortune, il eſtoit encore plus affligé par la conſideration de ſa fille unique, qui eſtoit en âge d'eſtre mariée, ſans qu'il euſt dequoy la pourvoir; car comme tu vois, elle n'eſtoit pas de taille à eſtre mariée pour ſa beauté. Comme il s'en plaignoit donc à Zenothemis, & deploroit ſa condition, parce qu'il l'aymoit tendrement; Ne crain point, dit-il, les Dieux l'ont pourveuë; & là-deſſus il le prend par la main, le mene chez ſoy, & partage avec luy ſes treſors, qui n'eſtoient gueres moins grands que ceux qu'il avoit perdus. Il ajouſta à cette largeſſe un feſtin, comme s'il euſt eu envie de marier ſa fille à quelqu'un de ſes amis; & lors qu'ils eurent ſoupé & fait les effuſions accouſtumées, Zenothemis rempliſſant ſa coupe, Reçoy, dit-il, cette coupe de la main de ton gendre; car j'épouſeray aujourd'huy ta fille, & le contract eſt tout dreſſé, où je confeſſe avoir receu en mariage vingt-cinq talens. Comme l'autre reſiſtoit, & ne pouvoit ſoufrir qu'un homme ſi riche & ſi bien-fait épouſaſt une fille ſi pauvre & ſi mal-faite, il la prit entre ſes bras, & ala conſommer ſon mariage dans une autre chambre, puis vint retrouver la Compagnie. Il l'a touſiours tenuë depuis pour ſa femme, luy faiſant mille careſſes, & la

Quatre mille francs.

menant avec luy, comme tu vois. Car bien loin d'en avoir honte, il s'en glorifie, preferant l'amitié à tous les autres avantages. Auſſi le Ciel a beny ſon action, & luy a donné un beau fils, qu'il a preſenté depuis au Senat, en habit de deüil, pour faire plus de compaſſion; ce qui l'a tellement touché, qu'il a remis au petit-fils la confiſcation de ſon ayeul, & en ſa faveur, l'a reſtably en ſes biens & en ſa dignité. Tu aurois bien de la peine à m'aporter un ſemblable exemple de ton pays, où vous n'aymez que les belles. Mais paſſons au dernier, qui ſera de Demetrius de Sunion. Il avoit eſté eſlevé dés ſon enfance avec Antiphile, & voyagea avec luy en Egypte, pour aprendre la Philoſophie Cynique, ſous ce Philoſophe de Rhodes, qui eſtoit alors ſi celebre; mais Antiphile vouloit eſtudier en Medecine. Comme Demetrius eſtoit allé voir les antiquitez du pays, & navigeoit, il y avoit deſia ſix mois, ſur le Nil, ayant laiſſé au logis ſon camarade, qui ne pouvoit ſouffrir les chaleurs & les autres incommoditez du voyage; Il arriva à Antiphile un accident, qui luy fit bien regretter l'abſence de ſon amy. Car un de ſes eſclaves s'aſſocia avec quelques voleurs pour piller le Temple d'Anubis, d'où ils emporterent la ſtatuë du Dieu, avec pluſieurs autres choſes qu'ils cacherent ſous un lit, au logis d'Antiphile. Mais les voleurs ayant eſté pris comme ils vendoient quelque piece de leur larcin, ils confeſſerent tout à la queſtion; de ſorte qu'on areſta l'eſclave, & en ſuite le maiſtre, qui eſtoit aux écoles publiques, apres avoir trouvé chez luy le butin. Car l'indignité de l'action faiſoit qu'on ne l'oſoit ſecourir, & chacun l'avoit en horreur comme un ſacrilege, & eût creu faire un

Alopecien.

crime de boire meſme & de manger avec luy? Cependant, ſes deux autres eſclaves emportent tout ce qui luy reſtoit, tandis qu'il eſt en priſon abandonné de tout le monde, & tourmenté par le Geolier, qui croyoit faire ſervice à Dieu en le mal-traitant, & qui ne le vouloit pas ſeulement ouïr, lors qu'il ſe vouloit juſtifier. Il tomba donc malade de fâcherie & de miſere; car il couchoit ſur la terre, ſans pouvoir eſtendre ſes jambes pour dormir, parce qu'on les attachoit la nuit à une piece de bois; mais de jour il n'avoit qu'une main liée avec le cou. Toutesfois, le bruit des chaînes l'empeſchoit de pouvoir repoſer le jour, non plus que de nuit, parce qu'il eſtoit enfermé peſle-mêle avec pluſieurs autres criminels dans un cachot puant, où il avoit de la peine à reſpirer. En ce funeſte eſtat, inſuportable meſme aux plus robuſtes & à plus forte raiſon à un jeune homme, qui avoit eſté eſlevé tendrement, il commençoit à défaillir peu à peu, & ne vouloit déja plus rien prendre, lors que Demetrius, qui ne ſavoit rien de l'affaire, arriva; & ſi-toſt qu'il l'eut apriſe, il courut en haſte à la priſon, où l'on ne le voulut pas laiſſer entrer, à cauſe qu'il eſtoit tard & que le Geolier eſtoit retiré, & les Gardes poſées. Il falut donc atendre juſqu'au lendemain, qu'il eut de la peine meſme à entrer, & encore plus à reconnoiſtre ſon amy tout defiguré, apres l'avoir cherché long-temps, comme on fait un homme entre les morts, en un jour de bataille. Et s'il ne ſe fût aviſé de l'apeller par ſon nom, il ne l'euſt jamais pû trouver. Mais comme il eut reſpondu, il le reconnut à ſa voix, & luy détournant les cheveux de deſſus le front, s'évanoüit à ce ſpectacle, & Antiphile auſſi. Demetrius eſtant revenu le pre-

mier, ayda ſon compagnon à reprendre ſes eſprits, & luy donna la moitié de ſon manteau, au lieu des haillons dont il eſtoit couvert. En ſuite il ſortit pour l'aſſiſter; & comme il n'avoit ni credit ni argent, il ſe loüoit pour porter des marchandiſes ſur le port; & apres avoir travaillé tout le matin, il portoit tout ce qu'il avoit gagné à ſon amy, dont ils donnoient une partie au Geolier, & s'entretenoient du reſte. Mais la nuit venuë, il faloit qu'il ſe retiraſt, & qu'il dormiſt à la porte, ſur un petit lit qu'il s'eſtoit fait d'herbe & de branches d'arbres; car on ne le vouloit pas laiſſer coucher dans la priſon. Ils veſcurent ainſi quelque temps, juſqu'à ce qu'un des priſonniers eſtant mort de poiſon à ce qu'on croyoit, on ne voulut pas laiſſer entrer perſonne; ſi bien que Demetrius qui ne pouvoit quiter ſon amy, s'ala par deſeſpoir ſe rendre complice du meſme crime, & fut ataché avec luy: Et encore eut il bien de la peine d'obtenir cette courtoiſie du Geolier. Cependant, ils tâchoient d'adoucir leurs maux par leur converſation, & chacun avoit plus de ſoin de la ſanté de ſon compagnon que de la ſienne, particulierement Demetrius, qui eſtant tombé malade, ne laiſſoit pas de faire tout ce qu'il pouvoit pour conſoler Antiphile. Sur ces entrefaites un accident impreveu leur rendit la liberté, lors qu'ils ne l'attendoient plus. Car un priſonnier ayant recouvré une lime, rompit la chaîne où ils eſtoient tous atachez; & ſe ſauva avec les autres, apres avoir tué les Gardes: Mais la pluſpart furent repris comme ils s'écartoient deçà & de là; & cependant nos deux amis demeurerent dans la priſon, & areſterent leur eſclave, aymant mieux mourir que de paſſer pour coupables d'un crime

pire que la mort meſme; & le Gouverneur de l'Egypte, ayant apris cette nouvelle, les mit tous deux en liberté, apres qu'ils eurent juſtifié leur innocence. Mais plein d'admiration de leur vertu, il donna dix mille dragmes à Antiphile, & le double à Demetrius, qui ſe retira vers les Gymnoſophiſtes des Indes, & laiſſa le tout à ſon camarade, lequel demeura au pays où il eſt encore à preſent. Voilà, Toxaris, cinq exemples de l'amitié des Grecs, que j'aurois plus eſtendus, ſi tu ne t'eſtois plaint que nous avions plus de paroles que d'efet. Car j'aurois raporté les harangues que Demetrius fit devant le Juge, où pour décharger ſon amy, il s'imputoit le crime dont on l'acuſoit, juſqu'à ce que l'eſclave les déchargea tous deux à la queſtion. Regarde ſi tu as quelque choſe que tu puiſſes opoſer à de ſi grands exemples, ſi tu ne te veux reſoudre à la peine, dont tu as dit qu'on puniſſoit les vaincus, parmy les Scythes. Mais apres avoir ſi bien defendu des eſtrangers, tu ne voudrois pas trahir ta patrie.

2500. *Livres.*

Oreſte & Pilade.

TOXARIS. Et toy, ne crain-tu point que l'on te coupe la langue de l'employer ainſi contre toy-meſme, en m'encourageant à ta defaite? Mais je vais commencer ſans preambule; car outre que ce n'eſt pas la coûtume de mon pays, il n'eſt pas beſoin de diſcours, quand les effets parlent plus haut que les paroles. Au reſte, n'aten pas d'oüir icy l'hiſtoire de quelqu'un, qui en faveur de ſon ami aura eſpouſé une femme laide, ou par charité marié ſa fille, ou qui ſe fera enfermé avec luy en priſon, pour en ſortir plus glorieux: Tout cela n'eſt que jeu, au prix des exemples que je te veux aleguer. Ce n'eſt pas que je te condamne d'avoir dit ce que tu ſçavois, puis que tu n'avois rien de

meilleur à dire; & que la longue paix dont joüit la Grece, empeſche qu'elle ne ſe puiſſe ſignaler en de plus grandes occaſions; car le bon Pilote ne ſe reconnoiſt que dans la tempeſte. Mais pour nous qui ſommes touſiours en guerre avec nos voiſins, ſoit pour l'ataque ou pour la deffenſe, il ſe preſente tous les jours mille ſujets de témoigner noſtre courage & noſtre amitié, qui ſont les ſeules armes que nous eſtimons invincibles. Premierement nous ne choiſiſſons point nos amis à table comme vous, ni ne prenons nos voiſins, ni nos camarades. Mais lors que nous reconnoiſſons un brave homme, nous recherchons ſon amitié, comme on fait une maiſtreſſe, & celuy qui luy rend plus de ſervice, c'eſt celuy qui l'emporte. En ſuite, on ſe jure l'un à l'autre une amitié inviolable; ce qui ſe fait en cette façon: On ſe pique le bout des doigts, & l'on en reçoit le ſang dans une coupe, où chacun trempe la pointe de ſon eſpée, & puis gouſte de cette liqueur precieuſe, qui eſt la marque d'une amitié eternelle, & un témoignage qu'on veut épancher ſon ſang l'un pour l'autre. Perſonne ne peut avoir que deux amis; & ceux qui en ont davantage ſont mes-eſtimez, comme des Courtiſanes qui s'abandonnent à tout le monde, parceque l'amitié ſe perd, eſtant diviſée en tant de parties. Mais pour entrer en matiere, je commenceray par ce qu'a fait depuis peu Dandamis en une bataille contre les Sarmates; voyant emmener captif Amizoque qu'il aymoit. Cependant, je te jure par l'air que nous reſpirons, & par le Cymeterre que nous portons, qui ſont les plus grands Dieux que les Scythes adorent, que je ne te diray rien que de veritable.

On, l'on ne peut eſtre que trois à cette alliance.

MNE'SIPE, Je t'aurois aſſez cruſans jurer;

mais tu as bien fait de ne pas prendre à teſmoin des divinitez de grande importance, afin de pouvoir mentir plus hardiment.

TOXARIS. Quoy ! tu ne veux pas que je jure par les ſymboles de la Vie & de la Mort, qui ſont les plus grands Dieux qu'on revere ?

MNE'SIPE. Si cela eſt, tu pouvois apeller à témoin pluſieurs autres deïtez ; car il y a pluſieurs genres de mort.

TOXARIS. Ne ſçaurois-tu t'empeſcher de chicaner un homme qui porte un eſpée? ſur tout, apres qu'il t'a laiſſé parler ton ſoul, ſans t'interrompre.

MNE'SIPE. J'ay tort, je l'avouë, & t'en demande pardon; Tu peux dire maintenant tout ce que tu voudras, ſans craindre que je t'interrompe.

TOXARIS. Il y avoit quatre jours qu'Amiſoque & Dandamis s'eſtoient jurez une amitié eternelle, & qu'ils avoient bu du ſang l'un de l'autre, pour confirmation de leur alliance, lors que les Sarmates entrerent en Scythie avec trente mille hommes de pié, & dix mille chevaux. On s'eſtoit campé ſur l'une & l'autre rive du Tanaïs, pour leur empeſcher le paſſage; mais ils enleverent d'abord tout ce qui eſtoit au de-là, à la reſerve de ceux qui ſe ſauverent de bonne heure au deçà du fleuve. Sur ces entrefaites, Dandamis voyant ſon ami priſonnier, qui imploroit ſon aſſiſtance, paſſe l'eau à nage pour l'aller ſecourir; mais il ne fut pas pluſtoſt à l'autre bord, qu'il fut envelopé par les ennemis; & ſur le point de perir, il s'écria qu'il venoit pour racheter un priſonnier. A ces mots ils s'arreſterent tout court, & le menerent au General, qui luy demanda d'abord

d'abord quelle rançon il vouloit donner. Moy-meſme, dit-il, puiſqu'on m'a pris tout mon équipage, & que les Scythes n'ont point d'autre bien. C'eſt trop, reprit le Barbare, nous nous contenterons d'une partie; & là-deſſus il luy fit aracher les yeux, & le renvoya avec ſon amy, plus joyeux de cette conqueſte, qu'afligé de la perte de ſa veuë. Sa preſence rendit le courage aux Scythes, qui crurent n'avoir rien perdu en conſervant un ſi grand treſor. Cela eſtonna meſme les ennemis, lorſqu'ils vinrent à conſiderer à quels gens ils avoient à faire; ſi bien qu'ils ſe retirerent la nuit en tumulte, apres avoir brûlé les chariots qu'ils avoient pris, & laiſſé une partie du butin. Cependant, Amiſoque ne voulut point conſerver la lumiere que ſon ami avoit perduë pour l'amour de luy, & l'on voit maintenant ces deux illuſtres aveugles nouris aux deſpens du public, qui revere leur vertu. Que peux-tu opoſer, Mnéſipe, à vn ſi grand exemple, quand je te laiſſerois la liberté d'en feindre à ta fantaiſie, & que je t'abſoudrois du ſerment de fidelité que tu as juré? Si tu avois à traiter une ſi noble matiere, combien y aurois-tu meſlé d'ornemens? Combien de regrets de Dandamis apres la perte de ſon ami? Combien de harangues pour le r'avoir? Combien de témoignages de joye, en donnant ſes yeux pour rançon? Combien d'aclamations à leur retour, & le reſte que tu ſçais beaucoup mieux que moy; car je me ſuis contenté de raporter la choſe nuëment, ſans rien alterer de la verité. Paſſons à un autre exẽple qui ſera encore plus court. Belite, l'un des parens d'Amiſoque, voyant Baſthé ſon amy, terraſſé à la chaſſe par un lion, & ſur le point d'être devoré, ſaute en bas de ſon cheval, & frape la beſte par

derriere, pour l'obliger à tourner sur luy; & voyant qu'elle ne vouloit point lâcher prise, il luy met la main dans la gueule, pour luy aracher mesme d'entre les dents son ami. Le lion irrité se jette sur l'un, aprés avoir soulé sa rage sur l'autre; mais Bélite en mourant luy passe son espée au travers du corps, & venge d'un mesme coup la mort de son ami & la sienne. Pour eterniser cette action, on a enfermé par édit public ces deux amis en même tombeau; & mis le lion auprés en un tombeau separé. Mais ne t'arreste point à ces deux exemples, en voicy un troisiéme plus cõsiderable, de trois amis qui ont fait des merveilles l'un pour l'autre. Arsacomas ayant esté envoyé en ambassade vers Leucanor Roy du Bosphore, qui avoit tardé trois mois à envoyer le tribut qu'il paye tous les ans aux Scythes, il fut traité magnifiquement par ce Prince à son départ, aprés avoir esté satisfait sur sa demande. Pour plus grand honneur, le Roy voulut que sa fille fût presente au festin, avec tous les Grands qui la recherchoient en mariage, du nombre desquels estoit Tigrapate Prince des Lasiens, & Adytmaque Duc de Machlyne. Mais Arsacomas ne l'eut pas plustost veuë, qu'il en devint amoureux: & comme c'est la coustume de faire la demande à table sur la fin du repas, & de dire qui l'on est, & ce qu'on a, lorsque tous les autres eutent vanté à l'envy leurs tresors & leur puissãce, aprés avoir fait les effusiõs acoûtumées, il prit la coupe comme eux, mais il ne répandit point de vin, parce que cela ne se fait point parmy les Scythes; & ayant bu un grand trait, il pria le Roy de luy donner sa fille en mariage, à cause qu'il surpassoit tous les autres tant en richesses qu'en credit. Comme le Roy paroissoit estonné de ce

diſcours, ſachant bien que les Scythes ſont fort pauvres, & que celuy-cy particulierement n'avoit pas beaucoup de bien ; & qu'il luy demandoit en riant, combien il avoit de troupeaux & de chariots, qui ſont les richeſſes du pays : Je n'ay rien de tout cela, dit-il ; mais j'ay vaillant deux amis, qui ſurpaſſent tous les autres tant en eſtime qu'en valeur. Cela fit rire toute la compagnie, qui crut qu'il eſtoit yvre ; & le lendemain le Duc de Machlyne fut preferé à tous ſes Rivaux, & emmena ſa maiſtreſſe. Arſacomas de retour, conte ſon avanture à ſes deux amis, Loncate & Maſente, & leur dit que cét affront les touchoit tous trois également, & qu'on avoit preferé de vains treſors à la grandeur de leur amitié ; de ſorte qu'ils reſolurent enſemble de tirer raiſon de cette injure. Il faut, dit Loncate, partager entre nous la vengeance ; J'aporteray la teſte du Roy, & Maſente enlevera ta maiſtreſſe, tandis que tu armeras le pays pour ſouſtenir l'effort de ces Princes, qui ne manqueront pas de nous venir fondre ſur les bras. Or tu aſſembleras de grãdes forces, tant de nos gens que des tiens ; outre ceux qui te viendront ſervir volontairement, attirez par le bruit de ta vaillance & par la compaſſion qu'on aura de ton infortune. C'eſt la coûtume des Scythes, lorſque quelqu'un eſt offenſé, & qu'il n'a pas le moyen de ſe vanger, de faire roſtir un bœuf, puis le mettre en pieces, & s'aſſeoir ſur la peau, au milieu de toutes ces viandes, les mains liées derriere le dos, comme un priſonnier. Tous ceux qui paſſent par là, & qui le veulent ſecourir, en prennent un morceau, & jurent de luy amener l'un cinq chevaux, l'autre dix, chacun ſelon ſon pouvoir ; & ceux qui n'ont que leur perſonne, d'y venir eux-meſmes : & en

disant cela, ils mettent le pié droit sur le cuir de bœuf, pour confirmation de leur promesse. On amasse par ce moyen de grandes forces, & plus considerables encore par la valeur que par le nombre, parce qu'elles ne sont composées que d'une brave jeunesse, qui s'y porte volontairement par la consideration de l'honneur ou de l'amitié. Arsacomas assembla donc par ce moyen cinq mille chevaux & vingt mille hõmes de pié. Cependant, Loncate arrive inconnu au Royaume du Bosphore, & tirant à part le Prince, comme pour luy communiquer quelque affaire d'importance, il entre seul avec luy dans le Temple de Mars, où il luy coupe la teste, & la mettant sous son manteau remonte à cheval, en criant qu'il ne tarderoit point à revenir, comme s'il fût allé à quelque cõmission de la part du Roy. Il fut donc bien loin, avant qu'on eût découvert le meurtre; outre qu'on negligea de le poursuivre, pour songer à l'élection d'un nouveau Prince, parce que le païs est partagé en diverses factions. D'autre costé, Masente averty en chemin de cette mort, en porte le premier la nouvelle aũ Duc de Machlyne, & luy dit qu'on le demandoit pour Roy, comme gendre du défunt; Qu'il se hastast donc de se saisir de l'Empire, & qu'il menast avec luy sa femme, qui estoit la legitime heritiere; Qu'il luy disoit cela comme son parent & son amy, parce que le feu Roy avoit pris femme d'entre les Alains, d'où il estoit, & que les freres de cette Princesse l'avoient envoyé pour le porter à cette entreprise, & empécher l'eslection du frere bastard du Roy, qui estoit ennemy des Alains & amy des Scythes. Or comme ces nations s'habillent de mesme, & parlent mesme langage, on

Tant Infanterie legere qu'autre.

ne pouvoit découvrir la fourbe; outre qu'il s'eſtoit fait couper les cheveux, pour mieux joüer ſon perſonnage; parce que les Alains les portent plus courts que les Scythes. Le Duc de Machlyne s'avance donc à grandes journées pour prévenir l'élection, aprés luy avoir laiſſé la conduite de la Princeſſe, comme à ſon parent. Il monte avec elle ſur ſon char, & quand la nuit fut venuë il la mit ſur un cheval, à l'aide d'un cavalier qui le ſuivoit; & quitant le chemin du Boſphore, il prend celuy de Scythie, où il arrive le troiſiéme jour, aprés avoir donné quelques heures de repos à la Princeſſe, & la remet entre les mains d'Arſacomas, telle qu'il la deſiroit; car le Duc de Machlyne ne l'avoit pas encore épouſée. Comme Arſacomas ne ſe pouvoit laſſer de luy rendre graces, il dit que c'eſtoit comme ſi la main gauche remercioit la droite du ſervice qu'elle luy rend; Qu'il ne pouvoit moins faire pour luy, & que deux amis ne ſont pas ſeulement comme les deux mains, mais ſuivant le proverbe, comme les deux doigts de la main. D'autre coſté, le Duc de Machlyne averty de la trahiſon, & de l'élection du baſtard dont j'ay parlé, retourne tout court en ſon pays; & entre avec une grande armée en Scythie, & le baſtard auſſi de ſon coſté, avec quarante mille Alains ou Sarmates, ſans conter les Grecs qui avoient pris ſon party. Apres leur jonction, leurs troupes ſe trouverent monter à quatre-vingts & dix mille hommes, dont il y avoit trente mille Archers à cheval. Nous marchâmes contr'eux avec environ trente mille ſoldats; en contant la cavalerie parmy laquelle j'eſtois, ayant mené cent volontaires avec moy. Nous ne les eûmes pas pluſtoſt aperceus, que nous detachâmes contr'eux

noſtre Cavalerie, pour attaquer l'eſcarmouche; mais apres un long combat, nous fûmes rompus, ce qui n'empeſcha pas que la plus grande partie de l'armée ne ſe retiraſt en bon ordre, ſous la conduite d'Arſacomas, ſans que l'ennemy l'oſaſt attaquer. Mais l'autre où eſtoit Loncate & Maſente fut inveſtie, & ils y furent tous deux bleſſez; l'un à la cuiſſe, & l'autre à l'épaule & à la teſte; ce qu'Arſacomas ayant apperceu, il eut honte d'abandonner des gens qui avoient tant fait pour luy, & s'ouvrant un paſſage par le fer, il alla enlever ſes deux amis. Cela rendit le courage aux ſiens, de ſorte que les ennemis plierent, ſur tout depuis qu'il eut tué le Duc de Machlyne d'un coup de hache. Le lendemain ils envoyerent demander la paix. Ceux du Boſphore offrirent de payer double tribut, les Machlyniens de livrer des Oſtages, & les Alains de ſubjuguer la Sindiane, dés long-temps revoltée, ſi bien que la paix fut faite à ces conditions. Voila comme les Scythes ſervent leurs amis.

MNESIPE: Cette hiſtoire a quelque choſe de Roman, Toxaris, & je croy, ſans offenſer les Dieux que tu as jurez, que tu y as un peu meſlé de ton invention, pour faire la piece plus belle, car tout reüſſit à ton Heros, contre ſon eſperance.

TOXARIS. C'eſt une marque de voſtre incredulité, ou pluſtoſt de voſtre foibleſſe, à vous autres Grecs. Car vous avez de la peine à croire, ce que vous auriez de la peine à pratiquer; mais je te veux confirmer cet exemple par un autre qui m'eſt arrivé à moy-meſme. Comme je ſortis de mon païs, pour aller eſtudier en Grece, en la compagnie de Siſinnés, avec qui j'avois eſté eſlevé dés mon enfance, nous arrivâmes à Amaſtris ſur

le Pont-Euxin, & dés que nous fûmes debarquez, nous allâmes nous promener ſur al place, aprés avoir renfermé nos hardes dans une hoſtellerie. Mais au retour, nous trouvâmes qu'on avoit crocheté nos coffres, & emporté tout ce que nous avions; de ſorte que par deſeſpoir, comme un jeune homme, je me voulois donner de mon eſpée à travers le corps, pour n'eſtre point contraint par la faim de faire quelque choſe d'indigne de moy, lorſque Siſinnés me retint, avec aſſurance qu'il trouveroit quelque invention pour nous faire ſubſiſter. Car nous n'avions pas ſeulement dequoy vivre ce jour-là, ſi bien qu'il fut contraint de porter du bois pour avoir du pain. Mais le lendemain comme il ſe promenoit ſur la place, il vit faire montre à quelque jeuneſſe de bonne maiſon, qui ſe devoit battre trois jours aprés, pour un prix que la ville donnoit; & lors qu'il l'eut appris, il revint tout court, me dire que je ne me miſſe point en peine, & qu'il avoit trouvé dequoy nous enrichir en un inſtant. Quand les trois jours furent écoulez, que nous paſſâmes du mieux que nous pûmes, il me mena au theatre, où tout le peuple eſtoit aſſemblé pour voir les jeux. Il ne ſe paſſa rien d'abord de conſiderable, car ce n'eſtoit que quelques chaſſes d'animaux, ou bien des criminels liez, que l'on faiſoit deſchirer par des beſtes farouches. Mais en ſuite, on vit entrer un grand jeune homme bien-fait, ſuivy d'un Heraut qui cria, Que celuy qui ſe voudroit batre contre luy, recevroit dix mille dragmes. Siſinnés incontinent ſe preſente, & ayant touché l'argent me l'aporte, & me dit; Si je ſuis victorieux, voilà dequoy continuer noſtre voyage, ſinon, tu retourneras au païs avec cét argent, aprés m'avoir ren-

Ou, la ſerrure de noſtre chambre.

2500 livres.

du les honneurs de la ſepulture. Ces paroles m'ayant tiré des larmes, de pitié, il s'arma de toutes pieces, horſmis de l'habillement de teſte, & courant au combat, reçut d'abord un fendant ſur le jaret, dont il perdit beaucoup de ſang, ce qui faillit à me faire évanoüir, croyant que la bleſſure fût mortelle. Mais comme ſon ennemi s'avançoit plus hardiment aprés ce coup, il luy en porta un autre au defaut de la cuiraſſe, dont il le renverſa mort à ſes pieds. Auſſi-toſt il s'aſſit ſur le corps, ne ſe pouvant plus tenir debout, & je le fis emporter au logis, aprés qu'il eut eſté proclamé victorieux. Il fut ſi bien traité de ſa bleſſure, qu'il en échapa, & il eſt maintenant au pays, où il a eſpouſé ma ſœur. Voilà comme il hazarda ſa vie, pour me conſerver la mienne; & il y a encore icy pluſieurs Amaſtriens, qui l'ont veu, ſans qu'il ſoit beſoin d'aller rechercher la preuve de cette hiſtoire chez les Alains, ou chez les Scythes. Il ne me reſte donc plus qu'un dernier exemple pour remporter la victoire, & je n'en prendray point d'autre que celuy d'Abaucas, qui allant à la ville des Boryſtheniens, avec ſa femme & ſes deux enfans, en la compagnie d'un de ſes amis, fut attaqué en chemin par des voleurs, & ſon amy bleſſé à la cuiſſe, de ſorte qu'il ne ſe pouvoit plus ſoûtenir. Cependant, le feu s'eſtant pris la nuict au logis où ils eſtoient, il charge ſon amy ſur ſes épaules, & le ſauve à travers la flamme, laiſſant ſes petits enfans qui luy tendoient les bras, & repouſſant ſa femme qui le vouloit areſter. Il luy cria ſeulement qu'elle le ſuiviſt, ce qu'elle fit avec un petit enfant qu'elle tenoit embraſſé, qui fut étouffé par la vapeur du feu, mais l'autre qui venoit apres, échapa. Comme on luy reprochoit en ſuite

L'un de 7. ans, & l'autre à la mãmelle.

qu'il avoit abandonné ſes enfans, pour ſauver un eſtranger, J'en pouvois, dit-il, avoir d'autres, mais je n'euſſe jamais recouvré un ſemblable ami. Voilà mes exemples, tu as dit les tiens, il ne reſte plus que de trouver un Juge, pour ſçavoir qui doit perdre la langue, ou la main.

MNE'SIPE. Il en falloit élire un auparavant; mais puiſque nous ne l'avons pas fait, il faut remettre noſtre diſpute à une autre fois, & raporter de nouveaux exemples, apres avoir choiſi un Juge qui fera porter au vaincu la peine que les Loix ordonnent. Que ſi tu crois cela trop cruel, au lieu de nous mutiler les membres, nous les multiplirons pluſtoſt par noſtre union, & ne ferons qu'un meſme corps & qu'une meſme ame, comme ce Geryon des Fables, qui eſt à mon advis, un ſymbole de l'Amitié. Il n'eſt point beſoin pour cela de ſermens ny de vaines ceremonies; la paſſion que nous avons tous deux teſmoignée, pour rendre cet honneur à noſtre pays, fait aſſez voir que nous eſtimons l'amitié par deſſus tout.

TOXARIS. Je le veux, ſoyons amis deſormais juſqu'à la mort; & ſi nous ne pouvons touſiours vivre enſemble, viſitons-nous pour le moins par lettres, & vien me voir quelquefois en Scythie, comme je t'iray voir en Grece.

MNE'SIPE. J'entreprendrois de plus grands voyages pour trouver un ami fait comme toy.

L'ASNE DE LUCIEN.

L'auteur feint qu'allant en Theſſalie, il logea chez une Magicienne, qui ſe changea en oyſeau pour aller trouver un Amant; mais comme on en vouloit faire autant de luy, on prit une boëte pour l'autre, & on le changea en Aſne. Il prend occaſion de-là de conter les diverſes avantures qui luy arriverent, juſqu'à ce qu'il reprit ſa premiere forme. Apulée a dérobé ce ſujet; mais il l'a plus étendu.

COMME j'alois à Hypate en Theſſalie, pour quelques afaires, je rencontray en chemin pluſieurs habitans du lieu, de qui j'apris qu'un nommé Hyparque, chez qui je devois loger, eſtoit un homme fort riche, mais fort avare, qui n'avoit qu'une ſervante, & qui vivoit fort meſquinement. Lors que je fus arrivé à ſon logis, ayant pris congé de ma compagnie, je frapay à la porte, & ſa femme me vint ouvrir, aprés m'avoir fait long-temps atendre, & me demanda ce que je voulois. Je luy répondis que j'aportois des lettres à ſon mary, d'un de ſes amis de Patare. Elle rentra auſſi-toſt, aprés avoir refermé la porte, puis me revint dire que je ſerois le bien-venu. Je les trouvay en arivant qui commençoient à ſouper, eſtant tous deux couchez ſur un petit lit, avec une table devant eux; mais ils faiſoient fort mauvaiſe chere, car je ne vis rien ſur la table. Lors qu'Hiparque eut leu mes lettres, il s'écria que le Philoſophe Decrian eſtoit un galand-homme de luy adreſſer ſes amis. Que le logis eſtoit petit, comme je

Couſtume ancienne.

voyois, mais qu'il eſtoit à mon ſervice, & que ma preſence le rendroit plus illuſtre. Alors, apellant la ſervante, Prenez les hardes de Monſieur, dit-il, & le menez dans une chambre, & de là au bain, car il doit eſtre las, apres le chemin qu'il a fait. Elle me mena donc en une petite chambre fort propre, & me montrant le lit, C'eſt là, dit-elle, que vous coucherez, & j'en dreſſeray un autre en ce coin pour voſtre valet. De là j'alay au bain, aprés avoir donné de l'argent à la ſervante, afin d'acheter de l'orge pour mon cheval. Au retour, mon hoſte me pria de me mettre à table. Le feſtin ne fut pas fort magnifique, mais il y avoit de bon vin vieux, dont nous fimes carouſſe aprés ſouper, & puis je m'alay coucher, aprés nous eſtre entretenus de diverſes choſes, comme on a de coutume en ces rencontres. Le lendemain il me demanda où j'alois, & ſi je faiſois eſtat de demeurer là. Je luy répondis que non, & que je voulois aler pour quatre ou cinq jours à Lariſſe, quoy que mon deſſein en éfet fût de demeurer quelque temps à Hypare, pour voir ſi j'y pourrois rencontrer une Magicienne, comme on dit qu'il y en a pluſieurs, qui me fiſt voir quelque évenement extraordinaire. Dans cette reſolution, je me promenois par la ville, lors que je rencontray une femme aſſez bien-faite, qui paroiſſoit de condition à ſon train & à ſon habit. Elle me demanda qui j'eſtois; & comme elle l'eut apris, elle s'écria que j'eſtois fils d'une de ſes meilleures amies, dont elle n'aimoit pas moins les enfans que les ſiens propres, & que j'avois tort de n'eſtre pas venu décendre chez elle, mais que tout de ce pas elle m'y vouloit mener. Je luy fis mes excuſes, & luy dis que je ne pouvois pas honneſtement quiter mon hoſte, qui

m'avoit ſi bien reçeu; mais qu'il n'auroit que mon corps, & qu'elle auroit mon eſprit. Comment, reprit-elle, eſtes-vous logé chez ce vilain avaricieux d'Hiparque ? Ne luy dites point d'injures, luy dis-je, aprés m'avoir ſi bien traité. Alors ſouriant, elle me dit à l'oreille, que je priſſe bien garde à ne point faire amitié avec ſa femme, qui eſtoit une des plus grandes Magiciennes du pays, qui changeoit les uns en beſtes, & tuoit les autres, lors qu'ils ne vouloient pas faire ſa volonté. Qu'elle eſtoit de complexion fort amoureuſe, & que ma jeuneſſe, jointe à la qualité d'étranger luy donneroit aſſez de priſe ſur moy. Alors, tout, ravy d'avoir rencontré ce que je cherchois, je pris bruſquement congé d'elle, & me retiray en haſte au logis, révant aux moyens que je tiendrois pour venir à bout de mon deſſein, & faiſant eſtat de gagner la ſervante, qui eſtoit fort jolie, & qui ſavoit ſans doute les ſecrets de ſa maiſtreſſe. Car d'entreprendre ſur la femme de mon hoſte, ç'euſt eſté à mon avis, violer le droit d'hoſpitalité. En arrivant, je trouvay, par bon-heur, la ſervante ſeule qui apreſtoit à ſouper, & commençay à la cajoler ſur la grace qu'elle avoit à faire la cuiſine; Elle me reſpondit, aſſez plaiſamment, qu'elle n'avoit pas moins bonne grace au lit qu'à la table. Tout ſurpris de cette réponce, je m'aprochay pour la careſſer; mais elle me dit en ſe retirant, que je ne m'aprochaſſe pas trop prés, ſi je n'avois envie de me bruſler. Car ſi elle m'avoit touché ſeulement du bout du doig, elle me mettroit tout en feu : & que les Charlatans ne vendoient point d'onguent pour guerir cette bruſlure. Comme je riois de la gentilleſſe de ſes reparties, & que je l'apellois belle Cuiſiniere;

Vous ne ſçavez pas, dit-elle, quelle Cuiſiniere je ſuis; car ſi je veux, je vous acommoderay de toutes pieces, & vous hacheray menu comme chair en paſte. Je luy répondis, Qu'elle m'avoit deſia mis en capilotade, & que je penſois eſtre ſur le réchaut, tant je ſentois de chaleur. Elle s'éclata de rire à cette réponſe, & me dit qu'elle eſtoit grande Magicienne, & que ſi elle m'avoit une fois charmé, elle pourroit apres cela me jetter des pierres, que je ne voudrois pas m'enfuir. Je luy repartis que je ſentois deſia l'éfort de ſes charmes, & que je ne la pouvois quitter. Apres quelque conteſtation, nous tombâmes à la fin d'acord, & elle me promit de venir dans ma chambre, quand ſa maiſtreſſe ſeroit couchée. Comme ſon maiſtre fut de retour, & que nous eûmes ſoupé, je me retiray, apres quelques ſantez, feignant d'avoir envie de dormir. Et entrant dans ma chambre, je trouvay la colation preſte, & mon lit tout ſemé de feüilles de roſes. On avoit meſme tranſporté ailleurs celuy de mon valet. Si-toſt qu'elle eut couché ſa maîtreſſe, elle me vint trouver, & nous fiſmes collation; nous nous portâmes force ſantez, force baiſers, gouſtant les premices de l'amour. Apres quoi, on verra bien-toſt, dit-elle, ſi tu ſais auſſi bien faire que dire; car je m'apelle Paleſte, & n'ay point encore trouvé d'Athlete qui m'ait vaincuë à la lute. Comme j'eus accepté le combat, elle ſe deshabille, & me dit que le champ eſtoit ouvert à ma valeur. Apres quelques tours d'eſcrime, où chacun taſcha de montrer ce qu'il ſçavoit faire, nous remîmes la partie au lendemain; & je pris tant de plaiſir à ce divertiſſement, que j'en oubliay preſque le ſujet de mon

Il y a icy une page de ſalete retranchée.

voyage. A la fin je la priay de m'aprendre quelque ſecret de ſon art, puis-qu'elle eſtoit ſi grande Magicienne, & qu'il eſtoit impoſſible qu'elle n'euſt beaucoup profité ſous une ſi ſçavante maiſtreſſe. Elle me jura qu'elle ne ſçavoit point d'autre mêtier que celuy que la Nature luy avoit apris, & que c'eſtoit là le charme dont elle avoit entendu parler. Mais elle me promit de me faire voir la femme d'Hiparque, lors qu'elle ſe metamorphoſeroit en quelque animal. Quelques jours apres elle me vint dire que l'occaſion ſe préſentoit de contenter ma curioſité, & que ſa maiſtreſſe ſe devoit changer en oyſeau pour aller trouver ſon galant; Que j'euſſe bon courage, & qu'elle me la monſtreroit en cet eſtat. La nuit venuë, elle me méne ſans bruit, à la porte de ſa chambre, où regardant par une fente, je vis ſa maiſtreſſe toute nuë, qui jettoit deux grains d'encens dans une lampe allumée, & murmuroit tout-bas quelques paroles; ce qui dura aſſez long-temps. En ſuite, tirant une phiole de ſon armoire, elle s'huila par-tout juſqu'au bout des ongles, & en un inſtant fut transformée en hibou; car ſon corps ſe couvrit de plumes, ſon nez ſe courba en bec, ſes bras s'alongerent en aiſles, & elle s'envola par la feneſtre avec un grand cry. Je fus ſi ſurpris de cette merveille, que je faillis à tomber de mon haut, doutant ſi je ſongeois, ou ſi j'eſtois éveillé, tant qu'à la fin revenu à moy, je conjuray ma nouvelle maiſtreſſe de me vouloir transformer de meſme, pour voir ce qu'on devenoit en cet eſtat, & ſi l'on conſervoit encore ſon jugement. Elle entre auſſi-toſt dans la chambre, ne me pouvant rien refuſer, & m'aporte une petite bouteille, dont je ne fus pas plu-

toſt huilé, qu'au lieu de plumes, tout mon corps fut couvert de poil, mon viſage & mes oreilles s'alongerent, mes doigts ſe durcirent en corne, & il me ſortit par derriere une longue queuë ; de ſorte que me regardant au miroir, je trouvay que j'eſtois un Aſne. La fille eſtonnée auſſi bien que moy, d'un ſi eſtrange accident, cõmence à ſe frapper l'eſtomac, & à s'arracher les cheveux, & s'écrie qu'elle avoit pris une phiole pour l'autre, deçuë par la reſſemblance, à cauſe qu'il y en avoit pluſieurs dans l'armoire, mais que je patientaſſe juſqu'au lendemain, & qu'elle m'iroit acheter des roſes, dont je n'aurois pas pluſtoſt goûté, que je reprendrois ma premiere forme. En diſant cela, elle me paſſoit la main ſur le dos, & me manioit les oreilles, comme on fait à cét animal quand on le veut careſſer. Cependant, ſous la figure d'une beſte, je conſervois le ſens d'un homme, & entendois tout ce qu'on diſoit, mais je ne pouvois m'expliquer ; & comme j'ouvris la bouche pour me plaindre, je commençay à braire, au lieu de former des paroles. Cela me rendit ſi honteux, que je m'en alay baiſſant la teſte droit à l'écurie, me coucher auprés de mon cheval, & du baudet de mon hoſte, qui me reçurent à grands coups de pié, au lieu de me faire place, tant ils avoient peur que je ne vinſſe manger leur foin. Je me retiray donc en un petit coin fort mal ſatisfait de leur reception, & bien reſolu de m'en venger le lendemain. C'eſt alors que faiſant reflexion tout à loiſir, ſur le triſte eſtat où j'eſtois, je commençay à condamner ma curioſité, & à reconnoiſtre,

Qu'il n'eſt rien qui puniſſe
Vn homme vicieux comme ſon propre vice.

Si par hazard, diſoy-je en moy-meſme, j'alois

eſtre rencontré en cet eſtat par quelque loup, ou quelqu'autre beſte farouche, je loüerois bien le perſonnage que je repreſente. Sur ces entrefaites, j'entens percer la paroy, & vois entrer des voleurs l'épée à la main, qui aprés avoir lié ceux du logis, pillerent tout ce qui eſtoit dedans, & en firent des balots dont ils me chargerent avec mes compagnons. En ſuite nous chaſſant devant eux, ils gagnerent la porte par des ruës détournées, & de-là des montagnes voiſines couvertes de bois, où ils arriverent ſur le point du jour. Je ne puis dire le mal que ſoufroient mes camarades: mais on ne ſauroit exprimer la douleur que je ſentois à marcher ſur les cailloux, avec une charge ſur le dos, moy qui eſtois un aſne de bonne maiſon, qui n'eſtois pas accouſtumé à la fatigue. Je bronchois donc à chaque pas; mais on me feſoit relever à coups de baſton. En cette extremité je voulus m'écrier, *O Ceſar*, pour implorer le ſecours du Prince; mais la parole me manqua ſur l'*O*, & je ne pus achever le reſte; ſi bien que cela ne ſervit qu'à me faire batre par les voleurs, que je trahiſſois par mon cry. Je reſolus donc de continuer paiſiblement mon chemin, puiſque je reüſſiſſois ſi mal à me plaindre, outre qu'on nous emmuſela pour nous empeſcher de paiſtre en allant. Sur le midy nous arrivâmes à un hameau de connoiſſance, où nous fûmes fort bien reçus; & tandis que nos maiſtres dînoient, on nous donna quelque poignée d'orge; mais je n'en pus jamais gouſter, parce que je n'y eſtois pas accoûtumé; & voyant le jardin ouvert, je m'y jettay à corps perdu, pour aller manger des roſes qui paroiſſoient, & reprendre ma premiere forme. Mais en arrivant je trouvay que c'eſtoit un laurier-roſe, qui eſt un

poiſon

poiſon mortel aux aſnes & aux chevaux. Cependant, comme je mangeois quelque ſalade pour me rafraichir, le Jardinier arrive avec le baſton à la main, & m'en donne quelques coups ; mais je tournay le derriere ſi à propos, que je le jettay à la renverſe d'un coup de pié à l'eſtomac. De-là je pris le chemin des montagnes; & luy de crier qu'on lâchaſt les chiens apres moy ; ce qui m'obligea de regagner en haſte mon écurie, pour eviter la rencontre de grands vilains dogues, qu'on faiſoit combattre contre des ours; mais je ne laiſſay pas en arrivant de recevoir quelques coups de baſton du Jardinier, pour payement de ſa ſalade; ce qui fit que je la luy rendis au nez. Lorſque nos maiſtres eurent diſné, on nous remiſt noſtre charge pour continuër noſtre chemin, & par malheur la plus groſſe m'eſcheut en partage, dequoy deſeſperé je deliberois de me coucher-là pour me faire deſcharger, lorſque l'autre baudet qui avoit peut-eſtre le meſme deſſein, s'eſtant laiſſé cheoir, comme on le voulut relever, & qu'on vit qu'il n'en vouloit rien faire, on luy coupa les jarets & on le jetta en bas des rochers ; ce qui me fit ſage aux deſpens d'autruy. Je commençay donc à doubler le pas, quoy qu'on partageaſt encore ſa charge entre le cheval & moy; ce qui me faiſoit crever de dépit. Mais voyant que tout me reüſſiſſoit à contre-pié, je reſolus deſormais de porter mon mal en patience, & me haſtay d'aller ſur l'eſperance de trouver des roſes au giſte, qui n'étoit pas loin. Nous y arrivâmes avant la nuit, & trouvâmes en arrivant une vieille, aſſiſe prés d'un bon feu, qui nous aida à nous deſcharger, & ſerra tout ce que nous avions aporté. Ces voleurs luy demanderent pourquoy elle eſtoit ainſi aſſiſe les

bras croiſez, ſans leur apreſter à manger: mais elle dit que tout eſtoit preſt, & qu'ils boiroient d'excellent vin, & mangeroient de la venaiſon. Ils ſe deshabillerent donc, & s'huilerent pres du feu; puis s'eſtant lavez avec de l'eau chaude, ſe mirent à table. Sur ces entrefaites, il en arriva encore d'autres avec quantité de beaux meubles, & de vaiſſelle d'or & d'argent, qu'ils remirent entre les mains de la vieille, puis s'aſſirent à table auprés de leurs camarades. Pendant le repas, qui fut aſſez long & plantureux, ils s'entretinrent de tout ce que peuvent dire des voleurs, apres avoir fait un beau coup. Cependant, le cheval & moy eſtions attachez au ratelier, où je faiſois tres-mauvaiſe chere. Mais lorſque la vieille ſe fut retirée, je mangeay un morceau de pain que je luy avois eſcroqué. Le lendemain ils partirent tous enſemble, laiſſant un d'entr'eux au logis, ce qui me faiſoit enrager; car ſi elle euſt eſté toute ſeule, je me fuſſe ſauvé aiſément; mais c'eſtoit un jeune homme robuſte & vigoureux qui avoit l'eſpée au coſté, & jettoit de temps en temps des regards de travers ſur la porte qu'il avoit fermée. Trois jours apres les voleurs revinrent ſur le minuit avec une belle fille qu'ils avoient priſe, qui pleuroit & ſe deſeſperoit, ſans vouloir ni boire ni manger; ce qui me tiroit des larmes de compaſſion. Sur le point du jour quelques eſpions raporterent qu'il paſſeroit bientoſt un eſtranger avec grand équipage; ſi bien qu'ils ſe leverent de table en tumulte & s'armerent, puis ſortirent en foule, emmenant avec eux le cheval & moy, aprés avoir laiſſé en garde la fille à la vieille. Je n'alois qu'à coups de baſton, croyant qu'on me menoit au combat; mais lorſque nous fûmes arrivez ſur le grand chemin, l'é-

tranger fut incontinent devaliſé, & l'on nous chargea de ce qu'il y avoit de meilleur, laiſſant le reſte caché dans le bois. Cependant, comme on nous faiſoit marcher en diligence, j'alay heurter par hazard contre un caillou qui me fendit la corne du pié; ce qui me fit boiter aſſez long-temps: mais lorſque je vis qu'on deliberoit de me traiter comme on avoit fait mon camarade, je vainquis ma douleur, & fis le reſte du chemin, comme ſi je n'euſſe point eu de mal. On alla requerir la nuit meſme, ce qu'on avoit caché dans le bois; mais on ne mena que le cheval, & l'on me laiſſa au logis, à cauſe de ma bleſſure. Comme on fut party, je diſois en moy-meſme. Qu'attens-tu icy davantage, à ſervir de pâture aux corbeaux? Ne vois-tu pas comme on a traité ton camarade, & qu'on t'en a voulu faire autant par le chemin? Prens une bonne reſolution: Voilà la Lune qui luit, il n'y a qu'une vieille au logis, tu n'és point lié. Dans cette penſée, je cours droit à la porte, & la vieille aprés moy pour m'arreſter; mais voyant qu'elle n'eſtoit pas aſſez forte, & que je l'entraînois, quoy quoy qu'elle me retint par la queuë, elle apelle à ſon ſecours la Pucelle: qui prenant ſon temps monte ſur moy & me pique, priant les Dieux de favoriſer ſa retraite, & promettant tout bas de me donner la liberté, ſi je la pouvois tirer hors de peril. Pouſſé de cette eſperance & de la gloire d'un ſi beau deſſein, j'alois comme un geneſt d'Eſpagne, & non pas comme un baudet eſtropié, lorſqu'en un tournant nous rencontrâmes les voleurs qui nous arreſterent tout court, & demanderent à la Belle en riant, où elle alloit ainſi la nuict, & ſi elle n'avoit point peur des eſprits. On nous ramene donc au logis; mais comme je n'é-

tois plus piqué des aiguillons de la liberté & de la gloire, je ne me pouvois presque soustenir sur ma mauvaise jambe; ce qui faisoit crever de rire nos voleurs. Comment, disoient-ils, maistre baudet, lors qu'il est question de fuïr, vous allez viste comme le vent; & quand il faut retourner à la maison, vous ne sauriez faire un pas. Nous vous aprẽdrons bien tantost vostre leçon: & en disant cela, ils commencerent à charger sur moy, tant qu'ils me font une blessëure à la cuisse. En arrivant ils trouverent la vieille qui s'estoit penduë de desespoir, & la roulerent en bas des rochers, en admirant sa fidelité. En suite, ils lierent la Pucelle pour empescher qu'elle ne se sauvast une seconde fois, & s'estant mis à table delibererẽt en beuvant, quel suplice ils luy feroient soufrir & à moy aussi, pour punition de nostre crime. Là-dessus, l'un dit qu'il la faloit enfermer toute vive dans mon ventre, apres m'avoir arraché les entrailles, & nous exposer ainsi sur la pointe d'un rocher, pour servir de pasture aux oiseaux, & la faire mourir de faim & de puanteur. Comme chacun aprouvoit l'extravagance de ce suplice, & qu'on se preparoit à l'execution, le Ciel qui n'avoit pas resolu de nous perdre, amene dans cet intervale le Prevost avec ses Archers, conduits par le fiancé de la Pucelle, qui se saisissent en un instant de tous les voleurs, & lès menerent au Gouverneur de la Province. Pour le fiancé, il charge sa maistresse sur mon dos, pour la ramener à son pere; & par tout où nous alions on nous jettoit des fleurs en passant, & l'on acouroit au devant de nous avec des aclamations & cris d'allegresse. Lorsque nous fûmes arrivez, elle eut grand soin de me faire bien traiter, comme le fidelle compagnon de sa bonne &

de ſa mauvaiſe fortune, & celuy qui avoit contribué tout ce qu'il avoit pû à ſa délivrance. Mais je ne pouvois manger de ce qu'on me donnoit, & j'enviois la condition des chiens que je voyois faire bonne chere à la Cuiſine, maudiſſant en mon cœur le Deſtin, qui ne m'avoit pluſtoſt fait levrier que baudet. Quelques jours aprés les noces, cette Dame pour s'aquiter de ſa promeſſe, me fit donner la liberté, & me lâcher parmy les Cavales, qui eſtoit la plus belle recompenſe qu'on pût donner à un animal fait comme moy. Mais le Deſtin qui n'eſtoit pas encore las de me perſecuter, voulut que la femme de celuy à qui l'on m'avoit recommandé, me fit porter la farine & tourner la meule, au lieu de me laiſſer en liberté; & pour comble de mal-heur, les Chevaux jaloux de me voir parmy leurs Cavales, croyant que je n'eſtois pas-là pour enfiler des perles, eſtoient ſans ceſſe apres moy à me perſecuter. Acablé donc de tous maux, & ne mangeant que du ſon, à cauſe qu'on me déroboit mon orge; au lieu d'un aſne gras & refait, je devins une meſchante haridelle. D'ailleurs on m'envoyoit querir du bois ſur une montagne droite & pierreuſe, ſous la conduite d'un petit coquin, qui me chargeoit comme un Elephant, & ne ceſſoit de me battre, ſoit que j'allaſſe bien ou mal; & pour me faire enrager davantage, il me frapoit touſiours au meſme endroit avec un baſton noüeux, dont il me fit une large playe, à laquelle on ne donnoit jamais le loiſir de guerir. Non content de cela, ſi ma charge peſoit plus d'un coſté que d'autre, au lieu de me décharger de ce coſté-là, il chargeoit l'autre de pierres, pour avoir pluſtoſt fait, & montoit encore ſur moy pour paſſer un petit ruiſſeau

qui eſtoit au pié de la montagne, de peur de ſe moüiller le bout des piez. Que ſi je venois à ſuccomber ſous le faix, au lieu de me ſoulager il me frottoit à grands coups de baſton tout le long de l'eſpine du dos ; de ſorte que j'eſtois contraint de me relever tout ſeul, pour eviter un plus grand mal. Il s'aviſa d'une autre invention pour me faire aller plus viſte, ce fut de m'attacher une branche d'eſpine au derriere, qui me piquoit à meſure que je marchois; & lorſque je voulois m'arrêter, il me battoit tout de nouveau. Pour me venger, je luy tiray un jour quelques ruades; dont il ſe ſouvint toute ſa vie, & il ne s'en ſouvenoit jamais qu'il ne m'en couſtaſt quelque éguillette de ma peau. Un autre jour que je n'avãçois pas aſſez à ſon gré, eſtant chargé d'étoupes, il mit vn charbon ardent entre mon dos & la charge, dont il m'euſt brulé tout vif, ſi je ne me fuſſe plongé dans vn eſtang; & pour excuſe, il dit à ſon maiſtre que je m'eſtois jetté dans le feu. Une autre fois il vendit ma charge de bois à un païſan, & dit que je l'avois jettée en bas des rochers: & que dés que je ſentois quelque femelle, on ne me pouvoit plus tenir. Le maiſtre donc commanda qu'on me tuaſt, & qu'on donnaſt ma chair aux eſclaves; & ſi l'on demandoit ce que j'eſtois devenu, qu'on diſt que les loups m'avoient mangé. J'évitay ce mal-heur par un plus grand ; car un voiſin luy dit que je pouvois rendre encore de bons ſervices, & qu'il ne falloit que me châtrer pour me rendre doux comme un agneau. Cela fut donc conclu; & l'on alloit paſſer à l'execution, lorſque la nouvelle arriva, que les jeunes mariez s'eſtant allé promener ſur une mer dans une chaloupe, avoient eſté ſubmergez ; ſi bien

que les valets ne ſongerent plus qu'à faire leur main, pour ſe ſauver, tandis que la maiſon eſtoit ſans maiſtre. Dans cette conjoncture, celuy qui faiſoit paiſtre les chevaux, les chargea & moy auſſi de ce qu'il pût emporter, & ſe retira en diligence. Mais quoy qu'on nous contraigniſt de marcher jour & nuit, trois jours durant par un mauvais chemin, ce mal me ſembloit doux auprés de celuy que j'aprehendois. Enfin nous arrivâmes à Beroée, qui eſt une des meilleures villes de la Macedoine, où dés le lendemain on nous mena vendre au marché; mais perſonne ne vouloit de moy, s'il ne ſe fuſt preſenté un de ces vieux Preſtres de la Déeſſe de Syrie, qui m'acheta trente dragmes. Lorſque nous fûmes arrivez chez luy, il dit à ſes compagnons Eunuques, qu'il apelloit ſes Pucelles, qu'il leur avoit amené un beau mignon pour les divertir, ce qui les rendit tous joyeux; mais lorſqu'ils m'eurent veu, ils commencerent à le maudire, & à luy reprocher que c'eſtoit pour s'en divertir luy-meſme, & luy ſouhaiterent une heureuſe lignée de noſtre mariage. Dés le lendemain ils chargerent ſur mon dos leur Déeſſe pour aller par païs, & lorſque nous fûmes arrivez au premier village, l'un d'eux ſe mit à joüer de la flûte, au ſon de laquelle les autres commencerent à danſer & à branler la teſte, tout furieux, jettant leurs chapeaux, & ſe tirant du ſang des coudes & de la langue, tant que la terre en fut toute rouge en un inſtant. Cela ne me plaiſoit pas trop, de peur qu'il ne leur priſt envie de m'en faire autant, & de dire que la Déeſſe vouloit de mon ſang en ſacrifice. Cependant par ce bâtelage ils amaſſerent quantité d'argent: car on leur donnoit juſqu'à de l'orge pour moy; & le

D'eſtre chaſtré.

7. livres dix ſols.

Mitrées.

reſte de leurs petites neceſſitez. Mais comme nous fûmes dans un autre village, ils prirent un grand garçon fort & robuſte, pour leur ſervir d'étalon; ce qui me toucha tellement, que je ne pûs m'empeſcher de crier, en voyant leur infamie, *O Iupiter*, ſans ſonger que j'avois perdu la parole. Quelques païſans qui avoient perdu un baudet, acoururent au cry, penſant que ce fût le leur, & en entrant découvrirent tout le myſtere; de ſorte que le bruit en courut auſſi-toſt par tout, ce qui les obligea à déloger la nuict ſans trompette. Comme ils furent hors du village, ils me pendirent à un arbre, & me foüetterent dos & ventre, pour avoir revelé leur honte, juſques-là que tranſportez de fureur, ils me voulurent égorger; mais la Déeſſe jetta des regards ſi furieux, que cela les arreſta. Ils la chargerent donc tout de nouveau ſur mon dos, & continüerent leur chemin, tant qu'ils arriverent ſur le ſoir en la maiſon d'un Gentilhomme qui les receut fort bien, & luy fit des ſacrifices; mais j'y fus en grand danger. Car par malheur un de ſes amis luy ayant envoyé un cuiſſot d'aſne ſauvage, les chiens le mangerent à la Cuiſine, ſi bien que le Cuiſinier ſe vouloit pendre de deſeſpoir, craignant la colere de ſon maiſtre; lorſque ſa femme luy conſeilla de m'égorger, & de mettre une de mes cuiſſes en la place, parce que j'eſtois gras & refait. J'eſtois donc mort, ſi je n'euſſe entendu moy-meſme la trahiſon, & couru à l'eſtourdie en la chambre du maiſtre, où je renverſay d'abord la table & les flambeaux. Mais je faillis à trouver ma perte, où je cherchois mon ſalut; car tout le monde ſe voulut jetter ſur moy, comme ſur un furieux; & on m'alloit mettre en pieces, ſi de frayeur je ne me

fuſſe

fuſſe ſauvé en l'apartement de mes Preſtres, où ils m'enfermerent pour me tirer de ce danger. Nous partîmes donc le lendemain de grand matin, & arrivâmes en un gros bourg, où ils dirent que la Déeſſe vouloit coucher dans le Temple; de ſorte que les habitans credules la vinrent prendre auſſi-toſt avec grande reverence, & la placerent prés la Patrone du lieu. Pour nous, on nous mit dans une meſchante maiſon, où nous demeurâmes aſſez long-temps; & au départ nous emportâmes avec noſtre Déeſſe, une coupe d'or du Temple; mais les habitans l'ayant découvert, coururent apres nous; & la trouvant dans noſtre équipage, ils mirent les Preſtres en priſon, & me vendirent à un Muſnier, qui chargea auſſi-toſt ſur moy dix boiſſeaux de blé, & me mena chez luy par un ſentier rude & eſpineux. En arrivant, je vis quantité d'animaux de ma ſorte, à qui l'on faiſoit tourner la meule, ce qui me fut de mauvais preſage; comme en effet, on me mit à l'haſtelier dés le lendemain, aprés m'avoir bouché les yeux; & parce que je feignois d'eſtre tout neuf à ce meſtier, on commença à m'inſtruire à coups de baſton. Cela me fit tourner comme une giroüette, ayant deſia appris pluſieurs fois à mes deſpens, qu'il ne faut point ſe laiſſer prier de faire ſon devoir. Comme mon Maiſtre vit que je diminuois à veuë d'œil, & que je ne pouvois porter un ſi grand travail, il me vendit à un Jardinier, qui ſe ſervoit de moy à porrer des herbes au marché. La condition eſtoit aſſéz douce; car tandis qu'il travailloit au jardin, je demeurois tout le jour à ne rien faire; mais je ne mangeois auſſi que quelques méchãtes laituës pourries qui m'engendroient des cruditez, outre que l'Hyver apro-

choit, & qu'il n'avoit pas dequoy ſe nourir, ni moy auſſi. Sur ces entrefaites il paſſa un ſoldat Romain, qui luy demanda quelque choſe en ſa langue; & comme il vit qu'il ne luy répondoit rien, il luy donna un coup de baſton, ſans conſiderer qu'il ne l'avoit pas fait par mépris, mais parce qu'il n'avoit pas entendu ce qu'il diſoit, à cauſe de la difference du langage. Cependant le Jardinier irrité ſe jette ſur luy, & le renverſe; & comme l'autre crioit qu'il le tuëroit, il le batit de telle ſorte, apres luy avoir oſté ſon épée, qu'il fut contraint pour ſe ſauver, de contrefaire le mort. Le Jardinier le laiſſe donc là, & chargeant ſon épée ſur mes panniers, me chaſſe vers la ville. Le ſoldat de retour en avertit ſes camarades, qui nous font chercher par tout; & ayant découvert où nous eſtions, y menent le Magiſtrat. Mon maiſtre eſtoit caché dans un coffre, & moy dans un grenier, où l'on m'avoit enlevé par une poulie, comme en lieu où l'on ne me viendroit jamais chercher. Mais par une maudite curioſité, cauſe de mon premier mal-heur, comme j'entendis du bruit en bas, je mis la teſte à la feneſtre, pour voir ce qui ſe paſſoit; ce que les ſoldats ayant aperceu, ils me montrerent, en riant, au Juge, qui entrant là-deſſus, chercha tant mon maiſtre qu'il le trouva & le fit mettre en priſon. Pour moy, on me livra aux ſoldats, qui me vendirent deux eſcus au Cuiſinier d'un Seigneur de Theſſalonique, qui avoit ſon frere Sommelier au meſme logis. Ils me placerent en un petit coin de leur apartement; mais comme ils reſſerroient pour eux le reſte des viandes, je pris mon tẽps qu'ils eſtoient allez au bain; & entrant dans leur chambre, je commençay à faire bonne chere de ce qu'il y avoit, ravy de trou-

Ou, foiet.

ver de la viande à mon apetit. Ils ne s'en aperceurent point la premiere fois, à cauſe de la quantité de mets, outre que je m'eſtois un peu épargné; mais comme j'y retournois ſouvent, ils commencerent à ſe regarder l'un l'autre de mauvais œil, & compterent tout depuis en le reſſerrant. A la fin voyant que je ne mangeois point d'orge, & que je ne laiſſois pas d'engraiſſer, ils entrerent en quelque ſoupçon; & m'ayant eſpié, découvrirent tout par la fente de la porte. Ils furent ſi eſtonnez du commencement, qu'ils demeurerent comme immobiles; mais en ſuite ils alerent apeler le reſte des gens pour en venir rire avec eux. A cet aſpect il ſe fit une huée generale, dont le Seigneur ayant entendu le bruit, il y acourut luy-meſme; & me voyant manger de bonne grace d'un morceau de ſanglier, il ouvrit la porte de la chambre, dont je fus tout ſurpris; mais pour faire durer le ſpectacle, il me fit mener dans la ſale, & ſervir magnifiquement tant de chair que de poiſſon. Quoy que j'euſſe deſia beaucoup mangé, neantmoins croyant qu'il y alloit de mon honneur, & que cela pourroit contribuër à ma liberté, & ſervir à me faire reconnoiſtre, je me mis à table fort proprement, & commençay à gouſter de tout; & comme quelqu'un ſe fut écrié, qu'il me faloit aporter du vin, le maiſtre commanda qu'on m'en donnaſt, & j'en beus un grand trait. Alors, tout ravy d'avoir trouvé un ſi grand treſor, il m'achete de ſon Cuiſinier, le double de ce que je luy couſtois, & me donne à un affranchy pour m'inſtruire; ce qui ne luy fut pas fort difficile, parce que j'en ſçavois plus que luy. Je me couchois donc quand il vouloit ſur un lict, & m'apuyois ſur le coude, comme on fait quand on veut manger. Je

Lict de table.

lûtois avec luy, dançois ſur les piez de derriere, & faiſois mille autres gentilleſſes, donnant à connoiſtre par un branlement de teſte, que j'entendois tout ce qu'on me diſoit. Le bruit court par tout de cette merveille. On m'admire comme un prodige, ne ſçachant pas que dans cet aſne il y avoit un homme enfermé ; Et comme le temps aprochoit que mon Maiſtre devoit donner un ſpectacle de Gladiateurs à Theſſalonique, il me mena avec luy, & je le portay ſur mon dos une partie du chemin. Lorſque nous fûmes arrivez, le peuple acourut pour me voir; car la renommée en eſtoit deſia répanduë par tout, & il me fit mettre au bout de la table, où je faiſois mille ſingeries pendant qu'il diſnoit. On ne laiſſoit pas de me montrer en particulier, dequoy l'affranchy tiroit beaucoup d'argent; & comme tous ceux qui me venoient voir, m'aportoient quelque choſe, je devins en fort bon point. D'ailleurs j'eſtois beau & poly, orné d'une belle houſſe de velours, avec de petites clochettes d'argent, & le mors de meſme; de ſorte qu'une Dame devint amoureuſe de moy, & acheta à grand prix une de mes nuits de l'Afranchy. Au retour du ſouper nous la trouvâmes qui avoit fait dreſſer un lit par terre pour elle & pour moy, au lieu où j'avois accouſtumé de coucher, avec de beaux tapis & force quarreaux, pour eſtre plus molement & plus délicieuſement. Au milieu de la chambre eſtoit une lampe d'argent, à la lueur de laquelle elle ſe frotta & moy auſſi d'une huile tres-precieuſe, puis m'embraſſant me traina par le cou ſur le lict, avec des paroles & des careſſes, comme ſi j'euſſe eſté ſon galand. Je ne me fis pas beaucoup prier, parce qu'elle eſtoit belle, & que je me portois fort bien;

mais comme je n'avois point careſſé de femmes depuis ma metamorphoſe, je craignois de la tuër, & qu'on ne me puniſt aprés comme un homicide. A la fin enhardy, par l'exẽple de Paſiphaé, qui avoit bien aimé un Taureau, je me mis en devoir de la ſatisfaire, & trouvay que c'eſtoit à grand tort que j'avois eu cette frayeur. Le jour venu, elle ſe leva à regret, & ſortit avec ſes gens qui l'attendoient dans une antichambre, aprés avoir obtenu une ſeconde nuit pour le meſme prix. Mais mon maiſtre averty par ſon Afranchy, nous vint regarder à travers la porte ; & eſtonné de cette merveille, reſolut de donner ce plaiſir au peuple, & de me faire coucher publiquement avec une eſclave de celles qui ſont condamnées à la mort. Sur la fin donc des jeux, on me mit dans un lict, dont le bois eſtoit garny d'or & d'eſcaille de tortuë, & l'eſclave auprés de moy; & en cet eſtat on nous traſna avec une machine au milieu de l'amphiteatre, au grand eſtonnement de tout le peuple. Il y avoit-là une table couverte de toutes ſortes de mets, & ſervie par de beaux garçons, qui nous donnoient à boire dans des coupes d'or: mais outre la honte que j'avois de coucher avec une femme devant tout le monde, je n'eſtois pas trop en ſeureté, craignant que quelque beſte farouche ne me vint devorer. Dans cette apprehenſion il vint à paſſer un homme qui portoit des roſes; ce que je n'eus pas pluſtoſt aperceu, que je courus en manger, & repris ma premiere forme. Jamais ſpectateurs ne demeurerent plus eſtonnez, les uns vouloient qu'on me brûlaſt comme un Magicien, les autres qu'on apriſt de moy auparavant les raiſons de cette merveille, lorſque je m'aprochay du Gouverneur de la Province qui

Ou, enfin le iour des jeux eſtant arrivé.

C'eſt qu'il y avoit des voûtes autour de l'amphitheatre, où elles eſtoient renfermées.

Lucius, Patras ville d'Achaïe.

eſtoit preſent; & luy ayant fait le recit de mon hiſtoire, j'offris de tenir priſon juſqu'à ce que j'euſſe juſtifié tout ce que je luy avois dit. Mais ayant apris mon nom & celuy de mon païs, il me ſauta au col tout tranſporté, & dit qu'il me connoiſſoit fort bien, & que mon pere eſtoit ſon intime amy, de ſorte qu'il m'emmena avec luy. Au bruit de cet accident, mon frere arrive avec de l'argent pour me racheter; mais le Gouverneur me declara libre en pleine aſſemblée. Alors je crûs qu'il eſtoit de mon devoir d'aller remercier cette Dame, qui avoit témoigné tant de bonne volonté pour moy pendant ma metamorphoſe, m'imaginant que ſa paſſion redoubleroit lorſqu'elle me verroit homme. Mais il arriva tout le contraire; car je reconnus de la froideur dans ſon entretien, que je ne ſceus à quoy attribuër, ſi ce n'eſtoit à quelque avantage que j'avois perdu. Comme je luy en demandois la cauſe, elle me dit de fort bonne grace, qu'elle voyoit bien que ſon amour n'avoit eſté qu'un effet de ſa curioſité, & qu'elle n'avoit plus la meſme paſſion pour moy, maintenant que j'eſtois homme. Je retournay donc au logis tout honteux; & contay mon aventure à mon frere, qui m'en fit long-temps la guerre. De là nous nous embarquâmes par un bon vent, & ne fûmes pas pluſtoſt arrivez au païs, que j'alay rendre graces aux Dieux, d'avoir échapé de ſi grands dangers, & d'eſtre arrivé au port apres tant d'orages.

JUPITER CONFONDU.

DIALOGUE

DE JUPITER ET D'UN CYNIQUE.

L'Autheur ſouſtient en ce Dialogue, que le culte des Dieux eſt inutile, parce qu'ils ne ſçauroient changer l'ordre des Parques, que l'on nomme le Deſtin. Mais quoy que cette doctrine ſoit impie, elle n'a aucune force contre les Chreſtiens, qui n'attachent pas Dieu au Deſtin, mais le Deſtin à Dieu, & qui croyent que ce n'eſt autre choſe que le decret de ſa Providence.

LE CYNIQUE. JVpiter, je ne deſire ny les grandeurs ny les richeſſes, que les hommes te demandent avec tant de vœux & de larmes, & que tu as tant de peine à leur acorder: Mais, comme Philoſophe, je cherche la verité, & voudrois bien ſçavoir s'il eſt vray ce que diſent Heſiode & Homere, Que les ordres du Deſtin ſont inviolables.

JUPITER. Qui en doute?

LE CYNIQUE. Celui-cy s'eſt donc mépris, quand il dit, parlant de quelqu'un, *de peur qu'il ne deſcende aux Enfers, malgré la Parque.*

JUPITER. Il eſt vray, car il ne ſe fait rien que ce qu'elle ordonne: mais les Poëtes, lorſque leur fureur les quite, ſont ſujets à faillir comme les autres: ce qui n'arrive pas tandis que les Muſes les inſpirent.

LE CYNIQUE. Je le croy; mais ſi ce que tu

dis est veritable, la Fortune n'est donc qu'une chimere, quoy qu'on celebre tant son pouvoir, & que son nom soit tousiours en la bouche des hommes.

JUPITER. Il n'est pas permis de tout sçavoir : mais pourquoy faisois-tu cette question du Destin ?

LE CYNIQUE. Dy-moy premierement si les Dieux sont sujets comme nous, aux ordres des Parques.

JUPITER. Il n'en faut pas douter. Qu'as-tu à rire ?

LE CYNIQUE. C'est qu'il me souvient de ce qu'Homere te fait dire dans une assemblée des Dieux, Qu'avec une chaîne d'or tu peux enlever les hommes & les elemens, qui est la marque d'une puissance extraordinaire ; au lieu que si ce que tu as dit est vray, tu ne tiens toy-mesme qu'à un filet, où tu demeures acroché comme un poisson l'est à l'hameçon. Les Parques auroient bien plus de sujet de faire les vaines que toy.

JUPITER. Que veux-tu conclure de là ?

LE CYNIQUE. Que si les Parques sont les maistresses du monde, & qu'on ne puisse éviter ce qu'elles ordonnent, on est bien sot de vous adresser des vœux & des sacrifices, puisque vous ne sçauriez faire ny bien ny mal, & que vous n'estes tout au plus que les executeurs de leurs ordonnances.

JUPITER. Ce sont-là de fausses subtilitez, que tu as apriſes de ces nouveaux Docteurs qui nient la Providence : mais ils se repentiront tost ou tard d'une si damnable doctrine.

Ou, par là que-nouille.

LE CYNIQUE. Je te jure par le fuseau des Par-

ques, que je l'ay fait innocemment, & que je me ſuis embarqué inſenſiblement dans cette diſpute; mais cependant tu vois la conſequence qu'on en peut tirer.

JUPITER. Cela ſeroit bon, s'il n'y avoit point d'autre ſujet de nous faire des prieres. Mais, ou l'on nous remercie des graces qu'on a receuës par noſtre entremiſe, ou l'on nous en demande de nouvelles, ou l'on nous revere comme une Nature plus haute & plus excellente. Aprés tout, encor fait-on la reverence à celuy qui nous aporte des preſens de la part de quelqu'un.

LE CYNIQUE. J'en tombe d'accord, pourveu que tu m'acordes auſſi que vous n'avez aucun pouvoir de vous-meſmes, & que vous n'eſtes que comme un outil entre les mains du Deſtin. D'ailleurs, ſi quelqu'un de ces Philoſophes que tu condamnes, eſtoit preſent, il te demanderoit pourquoy vous faites tant les vains, puiſque vous dépendez comme nous, d'un ordre ſuperieur, & que vous eſtes eſclaves d'un meſme maiſtre. Car toute voſtre immortalité ne ſert qu'à eterniſer vôtre ſervitude, au lieu que nous ſommes délivrez de la noſtre par la mort.

JUPITER. Mais cette dépendance n'empeſche pas que nous ne vivions à noſtre aiſe, & dans une parfaite felicité.

LE CYNIQUE. Cela eſt bon pour toy & pour quelques autres; Mais Vulcain eſt-il heureux de travailler continuellement à ſa forge, comme un courtaut de boutique? Et Promethée joüiſſoit-il de ſa felicité en croix, ou Saturne dans les priſons du Tartare, pour ne point parler de Neptune & d'Apollon, qui ont ſervy à Laomedon & à Admete? Je laiſſe à part que vous eſtes expoſez com-

me nous aux voleurs & aux ſacrileges, & qu'on vous fond ſouvent au creuſet, qui n'eſt pas un petit ſuplice.

JUPITER. Tu ne peux t'empeſcher de nous dire des injures; mais prend garde que tu ne t'en repentes un jour.

LE CYNIQUE. Laiſſons à part les menaces; Tu ne me ſçaurois rien faire, ſi le Deſtin ne l'a ordonné; & combien voit-on apres tout, de ſacrileges impunis?

JUPITER. Ne diſois-je pas bien que tu eſtois de ces Philoſophes qui nient la Providence?

LE CYNIQUE. Il ſemble que tu les aprehendes, je ne ſçay pourquoy; mais je voudrois bien ſçavoir ce que c'eſt que voſtre Providence, & ſi elle eſt maiſtreſſe ou eſclave du Deſtin.

JUPITER. Je t'ay deſia dit que tu ne pouvois tout ſçavoir. Mais pour une queſtion tu en fais une douzaine, & toute ta Philoſophie ne tend qu'à montrer que nous n'avons aucune part aux choſes du monde, ou pour le moins aucun pouvoir.

LE CYNIQUE. C'eſt toy-meſme qui le dis, en raportant tout à l'ordre des Parques, ſi ce n'eſt que tu t'en repentes à cette heure, & que tu vueilles eſtablir ton Empire au préjudice du leur.

JUPITER. Nullement.

LE CYNIQUE. On feroit donc mieux de s'adreſſer à elles qu'à vous; quoy que cela ſoit inutile auſſi, puiſqu'elles ne peuvent changer ce qu'elles ont une fois ordonné, & que c'eſt une fatalité inévitable.

JUPITER. C'eſt-là une doctrine capable de bouleverſer tout le monde, & de mettre l'Univers en combuſtion. Mais quand il n'y auroit autre

choſe, nous meritons bien qu'on nous remercie de ce que nous prédiſons l'avenir.

LE CYNIQUE. A quoy ſert de ſçavoir ce qu'on ne peut éviter ? Car ce que vous dîtes au pere d'Edipe, eſt ridicule, *Garde-toy de te marier, parce que ton fils te tuëra*, puiſqu'il eſtoit auſſi bien deſtiné à ſe marier, qu'à eſtre tué par ſon fils : Et le fils de Creſus ne pouvoit éviter la mort, où il eſtoit entraîné par le Deſtin, auſſi bien qu'à la chaſſe. Ce n'eſt donc qu'une vaine curioſité des hommes de vous importuner de choſes que vous ne pouvez changer ; outre que la pluſpart de vos Oracles ſont trompeurs ou ambigus, & qu'on ne ſçait ſi c'eſt l'Empire des Lydiens, ou celuy des Perſes, que Créſus renverſera en paſſant le fleuve de Lydie.

JUPITER. Lors qu'Apollon rendit cét Oracle, il eſtoit en colere contre ce Prince, pour la ſupercherie qu'il luy avoit faite.

LE CYNIQUE. Mais les Dieux ſe peuvent-ils mettre en colere, veu qu'eſtans ſans corps ils ſont exemts de paſſion ? Dy pluſtoſt qu'il eſtoit ordonné que Creſus ſeroit trompé par l'Oracle, & ramene tout au Deſtin, juſques à vos actions & à vos paroles.

JUPITER. A ton conte nous ſommes moins que rien : mais tu as raiſon de nous mépriſer voyant que je t'épargnes, moy qui tiens un foudre.

LE CYNIQUE. Ne t'ay-je pas dit que tu ne ſçavois rien faire, ſi le Deſtin ne l'a ordonné ? & quand tu me fraperois, je m'en prendrois pas à toy, mais aux Parques. Dy-moy, toutefois ; D'où vient que laiſſant impunis tant de parjures & de ſacrileges, tu t'amuſes à fou-

droyer des cheſnes & des rochers, & quelquesfois des innocens? Tu ne répons rien, eſt-ce qu'il ne m'eſt pas permis de tout ſavoir? Pourquoy Phocion & Ariſtide meurent-ils dans une honteuſe pauvreté, tandis que Callias & Alcibiade triomphent dans l'opulence? Pourquoy Socrate eſt-il contraint d'avaler du poiſon? Pourquoy les Tyrans maſſacrent-ils les gens de bien? En un mot, pourquoy faut-il que le vice triomphe, & que la vertu ſoit opprimée?

Voy l'Argument du Dialogue qui ſuit.

JUPITER. Tu ne ſais pas ce qui eſt preparé là-bas aprés la mort.

LE CINIQUE. Nous le ſaurons quand nous y ſerons. Mais ſi dés ce monde les meſchans eſtoyent punis, & les gens de bien recompenſez, cela ſeroit un grand poids pour nous porter au bien, & nous detourner du mal.

JUPITER. Eſt-ce que tu doutes du ſuplice des uns, & de la recompenſe des autres, apres cette vie?

LE CINIQUE. Je ſçay bien ce qu'on en dit. Mais dy-moy, pourquoy eſt-ce qu'on les recompenſe ou qu'on les punit?

JUPITER. Parce qu'ils l'ont merité.

LE CINIQUE Mais on ne merite ni peine ni recompenſe, quand tout ce qu'on fait, on le fait par l'ordre d'autruy; de ſorte que ſi nous ſuivons celuy des Parques, ce ſont elles, & non pas nous, qu'il faut recompenſer ou punir.

JUPITER. Tu és un impudent Sophiſte, qui ne merites point de réponſe.

LE CINIQUE. Tu as raiſon; car tu aurois de la peine à m'en faire. Je voudrois bien ſavoir où eſt la demeure des Parques, & comment trois pauvres vieilles ſe peuvent méler de tant de cho-

ſes. Je les trouve tous bien miſerables, & ne voudrois pas changer mon deſtin au leur. Mais je ne te veux pas importuner davantage; car je ne ſuis pas peut-eſtre predeſtiné à eſtre plus ſavant.

IUPITER LE TRAGIQUE,

DIALOGUE DES DIEUX,

Où quelques autres parlent.

Il choque icy tout ouvertement la Providence; mais le plus fort argument qu'il ait, eſt tiré des deſordres qu'on voit arriver dans le monde, ce qui en a embaraſſé d'autres auſſi bien que luy, & de tres-ſaints Perſonnages. Mais ſans parler des peines & des récompenſes eternelles, on peut dire Que la ſageſſe de Dieu fait tirer le bien du mal, & que les afflictions de cette vie ſervent aux uns d'épreuve ou d'inſtruction, & aux autres de châtiment. Que l'adverſité contribüe plus que la proſperité à former l'hõme ſpirituel, qui eſt le chef-d'œuvre des Ouvrages de Dieu; & que la felicité ne conſiſte pas dans les grandeurs & les richeſſes, comme s'imagine le peuple ignorant, mais dãs la ſatisfaction de l'eſprit. Du reſte, on voit arriver des choſes ſi à point nommé dans la conduite du monde, tant pour la punition des méchans, que pour la juſtification des gens de bien, qu'on ne peut douter que ce ne ſoit un éfet de la Providẽce. quoy que ſes reſſors nous ſoient ſouvent incõnus.

MERCURE. QU'AS-TU, Jupiter, d'eſtre ainſi triſte & réveur comme un Phi-

losophe ? Il faut qu'il y ait quelque choſe d'extraordinaire ; Ne nous le céle point.

MINERVE. Je t'en prie, pere des Dieux & des hommes ; Dy-nous ton mal ? nous y trouverons peut-eſtre quelque remede.

JUPITER. *Il n'y a rien de ſi funeſte & de ſi tragique, dont la nature des Dieux ne ſoit capable.*

MERCURE. Grands Dieux ! quel commencement.

JUPITER. O *race maudite, que tu me fais de mal ! Ah le meſchant animal que tu as fait, Promethée !*

MINERVE. Qu'y a-t-il ? Dy-le hardiment, Il n'y a ici que tes amis.

JUPITER. *Ah ! mon foudroyant tonnerre, vain éventail de chenevière.*

MINERVE. Modere ta fureur, & parle un langage plus humain ; nous ne ſavons pas aſſez bien noſtre Euripide pour te répondre.

JUNON. Je ſay bien ce que c'eſt, ſans qu'il le diſe.

JUPITER Nullement, Tu en paroiſtrois plust touchée.

JUNON. Je ſuis ſi acoutumée à recevoir de ces afronts, qu'ils ne me touchent tantoſt plus. Mais je gagerois à te voir ainſi paſle & melancolique, que tu as quelque amour en la teſte ; car ce ſont les marques de cette paſſion, auſſi bien que les ſanglots & les larmes.

JUPITER. Tu és plaiſante, de croire que l'amour me puiſſe donner tant de peine.

JUNON. Je ne connois que cela qui t'en puiſſe donner.

JUPITER. Nos afaires, mes amis, ſont ſur le point de perir, &, comme on dit, les fers ſont au feu.

JUNON. La terre a-t-elle produit quelque nouveau monſtre ? ou ſi les Tirans ont briſé

leurs chaînes, & veulent recommencer la guerre?

JUPITER. Nullement; Tout va bien dans les Enfers; & il n'y a rien à craindre de ce costé-là.

JUNON. Pourquoy viens-tu donc faire icy le Comedien, & nous reciter des Tragedies d'Euripide?

JUPITER. Un Philosophe Stoïcien & un Epicurien eurent hier une dispute touchant la Providence, en la presence de plusieurs personnes doctes. L'Epicurien vint jusqu'à nier qu'il y eust des Dieux; & quand il y en auroit, qu'ils se mélassent des afaires du monde. L'autre soûtint courageusement nostre party; mais à cause de la foule, on ne pût rien conclure, & l'on remit la partie au lendemain, qui est aujourd'huy; Cependant, chacun est en suspens de l'issuë de cette dispute. Tu vois qu'il ne s'agit pas de bagatelles, & que jamais afaire plus importante n'a esté traitée sur la terre, ni dans le Ciel, car il est question de savoir si nous serons encore adorez, ou si nous passerons pour des fables & des fictions Poëtiques.

JUNON. Je ne m'étonne plus de ta resverie, ni des termes tragiques dont tu t'és servy pour exprimer ta douleur; car la chose le merite bien.

JUPITER. Cependant, tu croyois que c'estoit quelque amourette; mais sans perdre le temps en des plaintes inutiles, songeons à trouver quelque prompt expedient.

MERCURE. Je suis d'avis que l'on publie l'Assemblée, puis qu'il s'agit de l'interest de toute la Communauté; il ne faut quelquesfois qu'un sot pour donner un bon avis.

JUNON. Je ſuis de meſme ſentiment.

MINERVE. Ce n'eſt pas le mien. Il ne ſe reſout rien d'ordinaire dans ces grandes Aſſemblées ; car l'un ſe plaiſt à défaire ce qu'a fait l'autre, & cela ne ſervira qu'à troubler le ciel. Mais comme la choſe preſſe, je ſerois d'avis que tu donnaſſes ordre en particulier, que le Stoïcien remportaſt la victoire, & que l'afront en demeuraſt à l'Epicurien.

MERCURE. Il n'eſt pas aiſé de ſurprendre des gens nourris dans les ſubtilitez de l'école, ni de faire une ſupercherie en une diſpute publique. D'ailleurs, ſi Jupiter décide tout ſeul une afaire de cette importance, on dira que c'eſt un Tyran, qui fait tout de ſa teſte, ſans prendre avis de perſonne.

JUPITER. Va donc publier l'Aſſemblée.

MERCURE. On fait à ſavoir de la part de Jupiter, que le Conſeil ſe tiendra dans une heure ; Qu'on ne manque pas de s'y trouver, parce qu'il s'agit d'afaires de conſequence, où chacun a intereſt.

JUPITER. Ce ſtyle n'eſt pas aſſez élevé pour une avanture ſi tragique. Il faut parler en Poëte en cette rencontre, & non pas en Sergent.

MERCURE. Mais je n'entens rien en Poëſie ; & ſi je ne m'en veux méler, je cours fortune de me faire moquer de moy, comme Apollon dans ſes Oracles, quoy que pour ſauver ſon honneur il y entreméle touſiours quelque obſcurité.

JUPITER. Ne te ſouvient-il point de quelque endroit d'Homére à ce propos ?

MERCURE. Il ne m'en ſouvient pas trop bien, mais je tâcheray de m'exprimer à ſa façon ; Que tous les Dieux, grands & petits, maſles

&

& femelles, juſqu'aux Nimphes & aux Fleuves, ayent à ſe trouver promptement au Conſeil des Dieux, pour des afaires qui concernent toute la Cour celeſte.

JUPITER. Bon, les voila qui arrivent en foule. Que chacun ſe place ſelon ſon merite & ſon rang; ceux d'or les premiers, & enſuite ceux d'argent, d'ivoire, ou de cuivre; & de pierre meſme, pourveu qu'ils ſoient de la main de quelque excellent Sculteur. Car pour le reſte, qui n'eſt conſiderable ni par l'art, ni par la matiere, qu'il ſe range en foule vers la porte, pour ſervir de nombre.

MERCURE. Mais qui l'emportera de l'un ou de l'autre, lors qu'il y aura conteſtation? Preferera-t-on la ſtatuë d'or d'un vil artiſan, à celle de Myron & de Phidias, qui ne ſont que de cuivre, ou de pierre?

JUPITER. Il faut que l'or l'emporte, quoy qu'il fuſt mieux de l'autre façon.

MERCURE. C'eſt faire juſtement comme dans les Eſtats corrompus, ou l'on préfere les richeſſes au merite. Fera-t-il pas beau voir Minerve, Apollon, Venus, & tous les autres Dieux de la Grece, paſſer aprés ceux des Barbares? Car les premiers n'ont tout au plus qu'une feüille d'or, ou quelque filet ſur l'ivoire, & ſont de bois au dedans, plein de mouches, & d'araignées, au lieu que les autres ſont d'or maſſif. *Bendis, Attis, Mithrés, Anubis.*

JUPITER. N'importe, je le veux.

NEPTUNE. Quelle extravagance, Mercure, de placer devant moy qui ſuis frere de Jupiter, ce monſtre à viſage de chien! *Anubis.*

MERCURE. Il s'en faut prendre à ton frere, qui le veut ainſi; & non pas à moy, qui ne ſuis que ſon valet. Ne vois-tu pas qu'Anubis eſt

d'or, & que tu n'és que de cuivre ? Car lors que Lysipe te fit, la pauvreté des Corinthiens ne leur permettoit pas d'avoir des statuës si precieuses.

VENUS. C'est donc à moy de passer la premiere; car Homere m'apelle tousiours *Dorée.*

MERCURE. Ce n'est qu'une epithete, ma mie, qui ne fait rien à la verité de la chose ; car dans Cnide tu n'és que de marbre blanc. Homere s'est bien abusé en d'autres endroits, comme quand il apelle Apollon *pere des threſors*, luy qui a esté contraint de mandier, & que tu verras tantost au bas bout, joüant au Roy despoüillé, parce que les voleurs luy ont dérobé sa couronne, & ses autres ornemens. Ce sera beaucoup si tu n'és pas la derniere.

Les chevilles de sa lyre.

LE COLOSSE DE RHODES. C'est à moy de passer devant; car si je ne l'emporte par la qualité, je l'emporte du moins par la quantité: & quoy que je ne sois que de cuivre, on en pourroit faire de moy plusieurs d'or, si l'on vouloit ; outre que je suis un chef-d'œuvre de l'Art, & veritablement l'unique, comme le Soleil que je represente.

MERCURE. Il semble qu'il ait raison. Que ferons-nous, Jupiter ?

JUPITER. Il estoit bien besoin de faire venir ce grand Colosse, pour nous faire tous passer pour des Pygmées ? Qu'il se retire ; car le plancher de la sale n'est pas assez haut pour le faire entrer, ou qu'il se mette sur ses genoux en quelque coin vers la porte, s'il n'aime mieux se tenir debout à l'entrée, pour servir de decoration.

MERCURE. Voicy encore une autre difficulté, de sçavoir qui passera le premier d'Hercule ou de Bacchus. Car ils sont tous deux fils de

Jupiter, tous deux de la main de Lysippe, tous deux de mesme metal, sans qu'on puisse reconnoistre qui est le plus ancien dans les tenebres de l'antiquité.

JUPITER. Nous consommerons tout le jour en de vaines ceremonies. Que chacun se range comme il pourra, sans préjudice à sa qualité, une autre fois on reglera les seances. Mais quel bruit est-ce que j'entends ?

MERCURE. C'est qu'ils demandent les distributions ordinaires de Nectar & d'Ambrosie.

JUPITER. Il n'est pas question icy de faire bonne chere ; Dy-leur que la chose presse, & que c'est une affaire d'importance.

MERCURE. Je ne sçay comment me faire entendre à tant de peuples differens. Il vaut mieux faire signe de la main, tout le monde m'entendra. Courage, les voilà un peu rassis. Parle, tout le monde a les yeux fichez sur toy.

JUPITER. Il faut que je te die mon infirmité. Tu sçais comme j'ay coustume de tonner dans les Assemblées ; maintenant, soit que la grandeur du peril m'effraye, ou cette foule nombreuse, je ne sçay plus où j'en suis, & j'ay oublié mon exorde.

MERCURE. Tout est perdu ; car ton silence est suspect, & on le prend pour un indice d'un plus grand mal.

JUPITER. Je ne sçay par où commencer. Si je debutois par ce vers d'Homere, *Escoutez-moy grands Dieux, & vous grandes Deesses*, & ce qui suit.

MERCURE. Tu ferois mieux de prendre un exorde des oraisons de Demosthene, en y changeant quelque chose pour l'accommoder au

ſujet, comme font les Orateurs modernes.

JUPITER. Tu as raiſon ; c'eſt un grand ſoulagement. Je croy, Meſſieurs, que quand vous aurez apris l'affaire dont il s'agit, il ne ſera point beſoin de réveiller voſtre attention, ni voſtre courage. Car vous n'en avez jamais eu de plus importantes & quand je me tairois, la choſe parle d'elle-meſme, & vous reproche voſtre negligence. Mais pour venir au point dont il s'agit, puiſque Demoſthene me manque, je vous diray ſans preambule, Que j'aſſiſtay hier avec quelques-autres, au ſacrifice que fit Mneſithée, pour eſtre eſchapé du naufrage. Lorſque la ceremonie fut achevée, chacun ſe retira ; mais comme il n'eſtoit pas tard, j'alay faire un tour au Ceramique, révant à la miſere de noſtre condition, & à la mauvaiſe chere qu'on nous avoit faite. Car à quinze ou ſeize que nous eſtions, Mneſithée ne donna qu'un vieux Coq tout catherreux, & trois ou quatre grains d'encens pourry, aprés nous avoir promis, dans le peril, des Hecatombes. Sur cette penſée, eſtant arrivé au Pecile, je vis une grande foule de peuple aſſemblé, tant ſous les portiques, qu'à découvert, autour de quelques perſonnes, qui crioient à pleine teſte, & me doutay auſſi-toſt que c'eſtoit une diſpute de Philoſophes. Je m'aprochay donc pour l'entendre, apres m'eſtre envelopé d'un nuage, pour n'eſtre pas reconnu, & coudoyay les plus proches pour me faire place. Je trouvay en arrivant que c'eſtoit l'Epicurien Damis qui diſputoit de la Providence, contre le Stoïcien Timoclés, & l'avoit reduit à tel point, par la force ou la ſubtilité de ſes raiſons, qu'il ne ſçavoit plus où il en eſtoit ; dequoy Damis ne faiſoit que rire, & pour le piquer davantage, il le railloit inceſ-

ſamment. Alors, connoiſſant le peril, & voyant que Damis avoit les rieurs de ſon coſté, j'eſtendis la nuë qui me couvroit, ſur le reſte de l'Aſſemblée, qui ſe ſepara auſſi-toſt, croyant qu'il fuſt nuit, & remit la partie au lendemain. Cependant, j'en oyois pluſieurs au retour, qui donnoient gain de cauſe à l'Epicurien, quoy que d'autres fuſſent d'avis, avant que de rien reſoudre, d'attendre la fin de la diſpute. Je vous ay donc aſſemblez dans cet intervale, pour trouver quelque bon expedient. Vous voyez l'importance de l'affaire; & que ſi Damis l'emporte, il ne faut plus eſperer d'offrandes ni de ſacrifices; ſi bien qu'il faut donner ordre, s'il ſe peut, que Timoclés gagne la victoire, & que l'affront demeure à l'Epicurien. Que chacun ſe leve pour aller aux opinions.

Mercure. Paix, Eſcoutez. Que tous ceux qui ont droit de parler en cette Aſſemblée, le faſſent en bon ordre & ſans tumulte. Quoy? perſonne ne bouge? Ils ſe regardent l'un l'autre tout éperdus, comme s'ils avoient eſté frapez de la foudre. Puiſſiez-vous devenir auſſi muets que vos ſtatuës, & retourner dans voſtre premier neant.

Momus. Pour moy, je ne trahiray point le public par mon ſilence, & diray mon advis librement, ſi l'on me le permet.

Jupiter. Parle, ſi tu as quelque choſe à dire qui ſoit pour le bien general.

Momus. Je m'eſtois touſiours bien douté, Meſſieurs, du mal-heur qui nous eſt arrivé; c'eſt à tort qu'on s'en prend à Epicure & à ſes Diſciples. Car quel autre ſentiment peuvent avoir de nous les hommes, en voyant le peu d'ordre que nous aportons aux choſes du monde? où le vice triomphe de la Vertu; où les innocens ſoufrent

la peine des coupables ; & où l'on n'entend que des Oracles trompeurs, & des querelles, des diviſions & des amourettes des Dieux, & autres choſes ſemblables que content les Poëtes. Et vous trouvez eſtrange apres cela, que quelques-uns en murmurent ? Je m'étonne bien plus qu'il y en ait encore d'aſſez ſots pour nous ſacrifier. Je te prie, Jupiter, de me dire ; car on peut parler icy en toute liberté, ſi tu t'és jamais aviſé de faire une recherche exacte des méchans & des gens de bien, pour punir les uns & recompenſer les autres. S'il n'avoit pris envie à Theſée de nettoyer les grands chemins de voleurs, ſeroit-il ſeur maintenant d'aler à Athenes ? Et ſi Hercule à la perſuaſion d'Euriſthée, n'avoit purgé la terre de monſtres, où en ſeroit-elle aujourd'huy ? Qui la délivreroit des Scirons, des Cercyons, & des Pityocamptes ? Et que feroit-elle contre l'Hydre & les Harpies, ſans parler des Centaures & des chevaux de Diomede ? Nous ſommes aſſis tout le jour, les bras croiſez, à regarder de quel coſté vient le vent de quelque ſacrifice ; ſans donner ordre à rien, & laiſſant tout aller à l'aventure, & s'il faut ainſi dire, comme il plaiſt à Dieu. Bien loin donc de trouver eſtrange ce qui eſt arrivé, je crains qu'il n'arrive pis, lors que les hommes commenceront à ſe déniaiſer ; & à reconnoiſtre que tous leurs vœux & leurs ſacrifices ſont inutiles, & que les choſes n'en vont pas mieux pour cela. Il faut donc aller à la ſource du deſordre, & ne pas tant ſonger à perdre nos ennemis, qu'à reformer les choſes qu'ils trouvent à redire à noſtre conduite. Vous ſçavez, Meſſieurs, que je parle ſans paſſion & ſans intereſt, puiſque ma divinité n'eſt reconnuë que de fort peu de perſonnes, & que pour un Au-

tel que j'ay, les autres en ont cent.

JUPITER. Laiſſons ce folâtre, qui ne ceſſe de crier contre les deſordres, ſans y aporter aucun remede. Il eſt bien-aiſé de reprendre; mais mal-aiſé de faire mieux, comme dit fort bien Demoſthéne.

NEPTUNE. Pour moy, Meſſieurs, qui n'ay pas grand commerce avec la terre, & qui ne me meſle que du ſalut de ceux qui navigent; je ſuis d'avis de foudroyer cet impie, qui nie noſtre Providence. Cela fera voir pour le moins, que nous ne laiſſons pas tous les crimes impunis, & empeſchera que l'erreur ne triomphe preſentement de la verité.

JUPITER. C'eſt bien chanté. Ne ſçais-tu pas que nous ne ſçaurions faire ni bien ni mal, ſi le Deſtin ne l'ordonne? Autrement, aurois-je laiſſé impunis les ſacrileges qui m'ont coupé l'or de ma chevelure dans mon Temple d'Olympie, & toy le peſcheur qui t'a emporté ton trident à Gereſte? D'ailleurs, il ne faut pas prendre un conſeil qui terniſſe noſtre gloire. Si nous faiſons mourir celui-cy avant la fin de la diſpute, on dira que nous en aprehendions l'évenement.

NEPTUNE. Prens un autre avis, ſi le mien ne te plaiſt pas.

APOLLON. S'il eſtoit permis à un jeune homme qui n'a point encore de barbe, de parler parmy tant d'illuſtres vieillards, je ferois quelque propoſition qui ne ſeroit pas peut-eſtre inutile.

MOMUS. La choſe eſt ſi importante, qu'il faut entendre tout le monde, ſans s'atacher ſcrupuleuſement aux loix, lors qu'on eſt ſur le point de les perdre. D'ailleurs, quoy qu'Apollon ſoit

sans barbe, il est un des plus anciens Dieux, & des confidens de Saturne, joint qu'il a un fils tout barbu, & qu'il fait profession de sagesse; si bien qu'il a interest de montrer qu'il n'a pas perdu son temps sur le mont Helicon avec les Muses.

Du Senat de son tẽps.

APOLLON. Ce n'est pas à toy à m'en donner la permission, mais à Jupiter.

JUPITER. Je te la donne, Parle.

APOLLON. Je sçay que Timoclés est plein de pieté & d'érudition, dont il tire un grand profit, dans l'institution de la jeunesse. Mais comme il reüssit en particulier, il se fait mocquer de luy en public, à cause de sa timidité; outre qu'il parle avec tant de contention, qu'il s'embarasse luy-mesme; & quand il veut le mieux faire, c'est alors qu'il fait le plus mal. D'ailleurs, on dit que ses pensées sont si subtiles & si délicates, que la pointe s'en émousse, pour estre trop fine; & ce qu'il dit est si obscur, qu'on a de la peine à le comprendre. Or vous sçavez que la clarté est la principale partie du discours.

MOMUS. O le plaisant Orateur, qui se coupe la gorge à luy-mesme! As-tu oublié que tes Oracles sont si ambigus, qu'ils auroient besoin d'un autre Apollon pour les interpreter? Tu ne devois pas te presser tant de parler, pour ne rien dire qui vaille. Mais encore quel est ton avis?

APOLLON. De donner à Timoclés un homme qui parle pour luy.

MOMUS. Cela seroit bon, de le voir disputer par trucheman? Mais à propos, puisque tu és Prophete, ne sçaurois-tu dire ce qui arrivera de cette dispute, dont tu nous vois si fort en peine?

APOLLON. Je n'ay pas icy des instrumens necessaires pour cela.

MOMUS. Que tu ſais bien te ſauver à propos?

JUPITER. Parle, mon fils, ſans donner cauſe gagnée à cet impoſteur, comme ſi ton ſçavoir dépendoit de quelques vaines ceremonies.

APOLLON. Je le veux, quoy qu'il fuſt plus à propos de le faire à Delphes ou à Colophone, où nous avons l'eau, l'encens, & le trepié. Mais il faut tâcher de s'en aquiter, puiſque Iupiter le commande.

MOMUS. Pour le moins parle clairement, qu'il ne faille point un ſecond Oracle pour t'expliquer. Car tu vois bien dont il s'agit; & ce n'eſt pas une piece qu'on te fait comme autresfois, pour t'éprouver. *Il faie alluſion à la tromperie de Creſus.*

IUPITER. Areſte, le voila qui entre en fureur. Voy comme ſa couleur ſe change, ſes cheveux ſe dreſſent, ſa gorge s'enfle, ſes yeux ſe tournent, ſon corps ſe trémouſſe. Enfin, il ouvre ſa bouche ſacrée, & prophetiſe.

APOLLON. Ecoutez, Troupe Celeſte, les Oracles de Phœbus, ſur la conteſtation captieuſe de deux Sophiſtes armez de ſubtilitez & d'impoſtures. Il y aura grand bruit de part & d'autre, & beaucoup de paroles perduës. Mais lorſque le Vautour aux ongles crochus, aura empoigné la ſauterelle, les corneilles annonce pluyes, jetteront les derniers cris, & les mulets remporteront la victoire, tandis que l'aſne frapera de ſa corne ſes petits aux piez legers.

JUPITER. Dieux, l'horrible prediction! Mais que veut ce boufon, qui s'eſtouffe àinſi de rire?

MOMUS. Qui ne riroit d'un Oracle ſi clair & ſi intelligible? Sçauroit-on dire plus nettement, qu'Apollon eſt un Charlatan, & nous des aſnes

baſtez, d'ajouſter foy à ſes impoſtures?

HERCULE. Quoy qu'eſtranger dans le Ciel, je ne laiſſeray pas de dire mon ſentiment, ſi Jupiter le trouve bon. Je ſuis d'avis de laiſſer commencer la diſpute; & ſi l'on voit que Timoclés ait du pire, je renverſeray le portique ſous lequel ils ſont, ſur toute la troupe.

MOMUS. Voilà l'avis d'un méchant homme, de vouloir envelopper en meſme cauſe l'innocent & le coupable. Mais l'opinion n'eſt pas ſeulement cruelle & barbare, elle eſt ſotte & impertinente. Car tu dois avoir apris depuis que tu és dans le Ciel, que tu ne peux rien ſans l'ordre des Parques, & que ce ſont elles qui en font tout.

HERCULE. Quoy! ce n'eſt pas moy qui ay tué le lion de Nemée, & l'hydre de Lerne?

MOMUS. Non, ce ſont les Parques par ton entremiſe.

HERCULE. Et maintenant, ſi un ſacrilege a pillé mon Temple, ou renverſé ma ſtatuë, je ne m'en pourray venger, ſi elles ne le veulent? Si cela eſt, je vous diray librement, comme un groſſier Béocien que je ſuis, qui dis les choſes comme je les penſe, que j'aime mieux quiter le Ciel, & deſcendre dans les Enfers, où je ſeray pour le moins reſpecté des Ombres.

JUPITER. Voilà un habile-homme, qui fournit des armes à ſon ennemy contre ſoy-meſme? Mais qui eſt ce beau fils ſi poly, avec ſes cheveux retrouſſez à l'antique? C'eſt ton frere, Mercure, qui ſe tient au marché prés du Pécile, & qui eſt tout luiſant à force d'eſtre froté d'huile, pour ſervir de moule aux Fondeurs & aux Statuaires. Qu'as-tu à courir, Hermagoras? y a-t'il quelque choſe de nouveau?

Statuë d'airain, de Mercure, au marché d'Athènes.

HERMAGORAS. Ouy, & qui merite qu'on y donne ordre promptement. Car comme on m'acommodoit & qu'on me frottoit, pour l'uſage que vous ſçavez, j'ay veu arriver deux mornes & pâles Athletes, qui ſe preparoient au combat, ſuivis d'une grande foule de peuple.

JUPITER. Nous ſçavons ce que c'eſt, Parle; Le combat eſt-il commencé?

HERMAGORAS. Ils n'en ſont encore qu'aux injures; mais ils eſtoient preſts d'en venir aux coups, quand je ſuis party.

JUPITER. Il ne reſte plus, Meſſieurs, que d'écarter les nuages qui nous dérobent leur veuë, & de les regarder faire. Que les Heures tirent les rideaux du Ciel, & en ouvrent toutes les portes. Dieux, la grande multitude! Mais Timoclés me paroiſt tout interdit, je crains bien qu'il ne ſuccombe. Toutesfois, il n'y a plus moyen d'y donner ordre, il ne reſte qu'à faire des vœux pour luy en particulier.

TIMOCLE'S. Hé bien, impie! Tu dis qu'il n'y a point de Dieux, & qu'ils ne ſe meſlent point des choſes du monde?

DAMIS. Dy-moy premierement ce qui t'oblige à en croire.

TIMOCLE'S. Non, c'eſt à toy de répondre.

DAMIS. Nullement, c'eſt à toy.

JUPITER. Le noſtre fait mieux en ce qu'il crie le plus fort; Courage, Timoclés, crie bien haut, afin qu'on ne puiſſe entendre les raiſons de ton adverſaire; car c'eſt en cela que conſiſte la victoire.

TIMOCLE'S. Par les Dieux, je ne reſpondray pas le premier.

DAMIS. Parle donc, puiſque tu en as juré; mais

du moins que ce soit sans injure, & puis je te feray responce.

TIMOCLE's. Dy-moy, meschant; Croy-tu que les Dieux ne se meslent point des choses du monde, & que tout se fasse à l'aventure ?

DAMIS. Oüy.

TIMOCLE's. Et vous ne lapidez pas un homme qui tient une si pernicieuse doctrine?

DAMIS. Tu as tort d'émouvoir contre moy le peuple; Il ne me faut pas vaincre par la crainte, mais par la raison. Tu devois pour le moins te montrer aussi patient que tes Dieux, qui ne me font aucun mal.

TIMOCLE's. Ils t'en feront, méchant; & ne laisseront pas un si grand crime impuny.

DAMIS. Ils ont assez d'autres affaires sur les bras, si l'on t'en veut croire, puisqu'ils se meslent de tant de choses. C'est pourquoy ils ne punissent pas tes parjures, pour ne rien dire du reste, puisque je l'ay promis; car ils ne pouroient pas, à mon avis, prouver mieux leur providence, qu'en te faisant perir. Mais peut-estre qu'ils sont bien loin maintenant, chez les Ethiopiens irreprehensibles, où ils vont souvent festiner, & mesme sans qu'on les en prie.

TIMOCLE's. Que faut-il respondre à un si impudent Sophiste ?

DAMIS. Il ne faut qu'aleguer les raisons que tu as, pour prouver une providence, sans te mettre en colere; car il y a long-temps que je les attends.

TIMOCLE's. Les voicy. Premierement le bel ordre du Monde; le cours reglé des Astres & des Saisons; la composition admirable des plantes & des animaux; leur production encore plus mer-

veilleuse ; la façon de connoistre, de voir, de se mouvoir, de se nourrir.

DAMIS. Tu poses ce qui est en dispute; car je ne nie point tout cela, mais je nie que ce soient des effets de la Providence. C'est assez que les choses conservent leur nature, sans que personne s'en mesle : mais tu apelles ordre, ce qui n'est qu'une necessité, & penses que c'est assez, pour prouver ta providence, de dire comme les choses sont ; mais c'est un foible Argument, aportes-en un autre. *Voyez les Remarques.*

TIMOCLE'S. Je ne croy pas qu'il soit besoin d'autres preuves, outre le consentement general des hommes, qui est comme la voix de la Nature.

DAMIS. On n'en sçauroit tirer de consequence bien forte, parce qu'ils adorent tous des Dieux differens. Les Scythes un Cimeterre, les Thraces un Fugitif de Samos, les Phrygiens la Lune, les Ethiopiens le Iour, les Cylleniens Phalés, les Assyriens une Colombe, les Perses le Feu, les Egyptiens l'Eau ; Car ils adorent tous en commun cét Element, quoy qu'en particulier chacun ait son Dieu separé ; les uns un Taureau ou un Singe, les autres une Cigogne ou un Crocodile ; Ceux-cy des Oignons, ceux-là un Chat ou un Monstre à teste de chien. Il y en a qui adorent l'épaule droite, les autres la gauche, ou la moitié de la teste. Quelques-uns, un plat ou un gobelet de terre. Y a-t-il rien de plus divers & de plus ridicule ? *Zamissis.*

TIMOCLE'S. Mais ils s'accordent pour le moins tous en ce poinct, qu'ils adorent une Divinité, quoy qu'ils ne la connoissent pas.

MOMUS. Ne disois-je pas bien, Messieurs, qu'on examineroit un jour toutes ces fadaises, & qu'on s'en riroit ?

JUPITER. Tu as raiſon, j'y donneray ordre, dés que le peril ſera paſſé.

TIMOCLE'S. Venons aux Oracles & aux Predictions, qui ſont de nouvelles preuves de la Providence & de la Divinité.

DAMIS. Ne parle point de ces monſtres à double viſage, comme les Portraits de Janus ou de Mercure, ou bien je te demanderay duquel tu te veux ſervir, ſi ce ſera de celuy de Créſius qui luy couſta ſi cher, ou de quelqu'autre.

MOMUS. Il touche les choſes que je craignois le plus; Où eſt noſtre Prophete? qu'il vienne deffendre ſa cauſe.

JUPITER. Ah! que tu-és importun, Momus, avec tes boufonneries hors de ſaiſon!

TIMOCLE'S. Ne voy tu pas que tu renverſes les Temples & les Autels, par ces maximes?

DAMIS. Nullement. Il ne m'importe que l'on brûle des parfums qui ſentent bon, ni qu'on égorge des victimes, dont on fait aprés bonne chere. Mais je voudrois bien avoir renverſé l'Autel de la Diane des Scythes, ſur lequel on immole des hommes.

JUPITER. Que voilà un inſolent maraut, qui parle indifferemment de tout, ſans reverer ce qu'il n'entend point, ni diſtinguer l'innocent d'avec le coupable!

MOMUS. Il n'en trouvera gueres parmy nous, où il n'y ait quelque choſe à dire, & je crains qu'il ne s'en prenne à toy-meſme.

TIMOCLE'S. N'entens-tu pas tonner Iupiter?

DAMIS. J'entens bien tonner; mais ſi c'eſt Iupiter ou non, je m'en raporte à ceux qui viennent de Candie, qui diſent qu'il eſt mort, il y a long-temps, & qu'on y montre encor ſon ſepulchre.

MOMUS. Voilà ce que j'attendois. Quoy! tu pâlis, Iupiter? Faut-il craindre un pauvre Philosophe?

IUPITER. Ne voy-tu pas que le peuple luy aplaudit?

MOMUS. Où est donc maintenant ton pouvoir? Toy qui enleves d'un seul coup les hommes & les elemens.

TIMOCLE'S. Dy-moy, impie, n'as-tu jamais esté sur mer?

DAMIS. Oüy, fort souvent.

TIMOCLE'S. N'as-tu pas pris garde qu'outre les voiles & les rames qui faisoient mouvoir ton vaisseau, il y avoit encore quelqu'un à la poupe qui le conduisoit, sans quoy il se fust égaré?

DAMIS. Il est vray.

TIMOCLE'S. Et tu crois que ce grand vaisseau de l'Univers soit sans conducteur, lorsque le moindre petit navire ne se peut passer de Pilote?

DAMIS. Je te veux convaincre toy-mesme, par ton exemple. Dy-moy, protecteur des Dieux, As-tu veu un Pilote, qui ne donne ordre que son vaisseau aille bien? Mais ton Pilote de l'Univers laisse tout aller à l'abandon. Il se sert pour la conduite de son navire, de gens qui n'y entendent rien. Tel commande qui doit obeïr; & les plus sots sont souvent les maistres. Considere ces Grands hommes, qui estoient capables, s'il faut ainsi dire, de conduire tous seuls la Barque; & bien loin d'y avoir quelque part, ils n'avoient pas seulement place au fonds du Navire, tandis que des meschans ou des furieux estoient au gouvernail. Il ne faut donc pas s'étonner qu'un Vaisseau si mal conduit, fasse souvent des naufrages. S'il y avoit un sage Pilote, il donneroit les emplois toû-

L'ordre des hommes n'est pas celuy de Dieu.

Il ne fait pas naufrage.

mais ceux qui le conduisent.

siours aux plus dignes, & ocuperoit chacun à ce dont il eſt capable, châtieroit les méchans, reſcompenſeroit les bons, & rendroit l'Univers floriſſant. Si tu m'en crois donc, tu prendras une autre comparaiſon; car celle-cy cloche.

MOMUS. Voilà noſtre ennemy qui triomphe, & qui vogue à pleines voiles.

JUPITER. Il eſt vray, Momus; car noſtre Advocat n'eſt qu'une beſte, & ne dit rien que de commun & de trivial.

DAMIS. Si tu n'as autre choſe à dire, nous n'avons qu'à nous retirer.

TIMOCLE'S. Qui quitte la partie la perd; il faut donc que tu confeſſes que tu és vaincu.

DAMIS. Tout ce que tu voudras, pourveu que tu ne m'importunes plus.

TIMOCLE'S. Tu ris, fils de putain; qui as égorgé ton frere, & couché avec ta ſœur, ſans parler de tes autres abominations. Mais tu ne m'échaperas pas, ſi tu échapes à la vengeance Divine; car je t'aſſommeray tout à cette heure à coups de pierres.

JUPITER. Grands Dieux! l'un s'en va tout riant, & l'autre le ſuit tout furieux; Que feronsnous en cette extremité?

MOMUS. Le plus court, à mon avis, eſt de ne pas faire ſemblant de rien, & de croire le Poëte, qui dit, *Qu'on n'a de mal, que ce qu'on s'en fait.* Qu'importe qu'il y en ait de cette opinion, pourveu que la foule ſoit de noſtre coſté?

JUPITER. Ha! Mercure, j'aimerois mieux un amy fait de la ſorte, qu'un million d'autres.

LE SONGE, OU LE COQ:

DIALOGUE.

DU SAVETIER MICYLE ET DE SON COQ.

Sous la Metempſycoſe de Pytagore, il décrit les incommoditez des richeſſes, & les avantages de la pauvreté.

MICYLE. QUE le Diable emporte le Coq, qui m'a éveillé comme j'eſtois dans la plus haute felicité que puiſſe poſſeder un mortel, & qui n'a pas ſouffert que je donnaſſe quelque relaſche à ma pauvreté. Mais quelle mouche le piquoit de chanter de ſi bonne heure? Car ce profond ſilence me fait voir qu'il n'eſt pas encore jour, outre que je ne ſens point ce froid piquant qui annonce ſa venuë. On diroit qu'il garde la Toiſon d'Or, ou les Pommes Heſperides, tant il eſt ſoigneux & vigilant. Mais il ne le portera pas loin; car je luy torderay le cou dès qu'il ſera jour, pour récompenſe de m'avoir éveillé ſi matin.

LE COQ. Je penſois te faire plaiſir, mon maiſtre, de t'éveiller de bonne heure, pour gagner dequoy ſubvenir à ta pauvreté; & ſi tu m'avois cru, tu aurois déja remis un bout à un ſoulier, ou refait quelque pantoufle. Mais une autre fois je me tairay, puis que cela te déplaiſt, quand tu devrois mourir de faim. Prens garde ſeulement qu'en dormant la graſſe matinée, tu ne ſois heureux qu'en ſonge, & mal-heureux en effet.

MICYLE. Quel prodige eſt-cecy, grands Dieux? mon Coq parle comme un homme!

LE COQ. On voit bien que tu n'és pas fort verſé dans les livres; Car tu aurois veu dans Homere le cheval d'Achille, s'arreſter au milieu du combat pour haranguer, & pour prédire l'advenir, ce qui eſt encore plus étrange, ſans que ceux qui l'écoutoient priaſſent Jupiter de détourner ce prodige. Que farois-tu, ſi tu avois oüy parler le vaiſ- *Vn heſtre.* ſeau des Argonautes, ou quelque cheſne de la foreſt de Dodone, & veu des peaux de bœuf ſe traîner, & leur chair mugir à la broche? On ne doit pas trouver cela ſi extraordinaire de moy qui ſuis le compagnon de Mercure, qui eſt le Dieu de l'Eloquence, & qui ay coûtume de converſer parmy les hommes. Mais ſi tu me veux promettre de n'en rien dire, je t'aprendray la cauſe de cette merveille.

MICYLE. Quand je le dirois, on ne me voudroit pas croire. Mais n'eſt-ce point un ſonge que cecy, & ſuis-je bien eveillé?

LE COQ. Je te diray une choſe bien plus eſtrange; c'eſt que j'ay eſté homme autrefois, moy qui ſuis coq maintenant.

MICYLE. J'ay bien oüy dire que Mars avoit un beau garçon qui luy ſervoit de confident en ſes amours: & qu'eſtant allé coucher avec Venus, il le laiſſa à la porte, pour l'éveiller quand le jour viendroit. Mais que ce beau fils s'eſtant endormy, le Soleil découvrit tout le myſtere, de ſorte que Vulcan envelopa les deux Amans dans ſes filets; dequoy Mars indigné, changea ce jeune homme en coq, qui garde encore la creſte de l'armet & les eſperons, qu'il avoit lors qu'il fut changé. Et ſes deſcendans

depuis, pour reparer ſon honneur, annoncent la venuë du jour.

LE COQ. J'ay oüy conter cette fable auſſi bien que toy ; mais ce n'eſt pas là le ſujet de mon changement.

MICYLE. Qu'eſt-ce donc ? J'ay grande envie de le ſçavoir.

LE COQ. As-tu jamais oüy parler de Pytagore ?

MICYLE. Qui ? ce Philoſophe qui défendoit les viandes ?

LE COQ. Luy-meſme; qui avoit eſté Euphorbe auparavant.

MICYLE. Il eſt vray qu'on dit que c'eſtoit un grand Magicien.

LE COQ. Ne luy dis point d'injures; car c'eſt moy-meſme.

MICYLE. Dieux ! l'eſtrange metamorphoſe, d'un Coq en un Philoſophe, ou pluſtoſt d'un Philoſophe en un Coq ! Mais comment cela eſt-il fait ? car il me ſemble que tu-as deux choſes toutes contraires à Pytagore ; l'une, de manger des feves; & l'autre, d'eſtre grand cauſeur.

LE COQ. Lorſque j'eſtois Pytagore, je n'en mangeois point; & n'ay jamais enjoint le ſilence qu'à mes Diſciples, & non pas à moy. D'ailleurs, j'ay paſſé depuis par beaucoup de conditions, qui ſeroient longues à raconter.

MICYLE. Conte-les moy, je te prie ; car ſi l'on me donnoit le choix de reprendre mon Songe, quoy qu'il fuſt tres-agréable, ou d'entendre tes aventures, je ne ſçay lequel je prendrois, tant je trouve de reſſemblance entre un Songe & ton Hiſtoire.

LE COQ. Penſes-tu encore à ton Songe, qui

n'eſtant qu'un trompeur agreable, ne te pouvoir donner qu'une fauſſe felicité ?

MICYLE. J'en ay l'eſprit ſi plein, que je ne m'en puis défaire ; & je crois que j'y ſongeray toute ma vie.

LE COQ. Cela eſt bien contraire à la nature du Songe, qui eſt de s'envoler en un inſtant; c'eſt pourquoy on luy peint des aiſles. Mais celuy-cy eſt comme demeuré pris à la glu ſur tes paupieres. Que pouvoit-ce eſtre encore, pour te charmer ſi fort que tu ne le puiſſe oublier ?

MICYLE. J'ay plus d'envie de te le dire, que tu n'en as de l'entendre. Car le ſouvenir ſeul des plaiſirs, donne du plaiſir ; mais contemoy auparavant ton aventure.

LE COQ. Quand tu auras achevé ton Songe. Commence ; Que je voye s'il eſt ſorty par la porte de corne ou d'ivoire.

MICYLE. Non ; mais par une troiſiéme.

LE COQ. Homere ne fait mention que de deux.

MICYLE. C'eſt un réveur, qui n'y connoiſſoit rien. Cela eſtoit bon pour les ſiens, qui ſentoient la gueuſerie ; encore le pauvre homme ne les voyoit-il qu'à demy : Mais le mien eſt ſorty par une porte dorée ; car il ne parloit que de richeſſes.

LE COQ. Comme les Songes ſe forment d'ordinaire des penſées qu'on a euës le jour, c'eſt ſans doute que tu ne ſonges à autre choſe ; car on met touſiours la felicité en ce qu'on n'a point.

MICYLE. Veritablement, j'ay poſſedé en ſonge de grands treſors. Que cét or eſtoit brillant ; & qu'il ſe raportoit bien à la deſcription qu'en fait Pindare, quand il dit, Que l'eau eſt veritablement excellente ; mais que l'or eſt com-

me un feu étincelant qui éclate dans la nuit. Car on diroit qu'il parle du mien. Mais pour ne te faire pas languir davantage, tu ſçais que je ne oupay pas hier au logis.

LE COQ. Il m'en ſouvient bien ; car je ne mangeay rien de tout le jour que quatre ou cinq féves que tu me donnas le ſoir en arrivant ; qui eſt un aſſez méchant feſtin pour un Athléte comme moy, qui ay fait des merveilles autresfois aux jeux Olympiques.

MICYLE. Je ne t'eus pas pluſtoſt donné à manger, que je me couchay, parce que j'avois un peu bû ; & en dormant j'eus un ſonge qu'on pourroit nommer divin, & cette nuit-là, ambroſienne, comme fait Homere.

LE COQ. Conte-moy ton feſtin auparavant, pour contenter mon appetit ; car je n'ay rien dans le jabot ; & tu ſçais que le ſouvenir d'un bon repas n'eſt pas un petit regale pour un affamé.

MICYLE. Je te le diray de bon cœur, puiſque tu le deſires. Je rencontray par hazard le bon-homme Eucrate qui eſt ſi riche ; & comme je l'eus ſalüé à mon ordinaire, je me retirois tout court, pour ne luy point faire de honte, parce que je n'avois pas mes beaux habits, lors qu'il me dit que je vinſſe ſouper chez luy, & qu'il celebroit le jour de la naiſſance de ſa fille. Comme je m'excuſois par reſpect, Non, dit-il, tu tiendras la place d'un de mes amis qui eſt malade. Alors, je pris congé de luy, tout joyeux, priant Dieu en mon cœur d'envoyer à cet amy-là la goute, ſi ce n'eſtoit aſſez de la fiévre pour l'empécher de venir. Tout le temps qui ſe paſſa depuis, juſqu'au ſouper, me parut un ſiecle, tant

j'avois beſoin, il y avoit long-temps, d'une bonne carrelure de ventre. Je me promenois donc devant l'horloge, en attendant que l'heure ſonnaſt, & n'en vis jamais de plus longue, non pas meſme celles où je travaille à credit. L'heure venuë, je doublay le pas vers le logis, tournant mon manteau du beau coſté, & trouvay pluſieurs des conviez à la porte, & entr'autres le malade, qui s'eſtoit fait porter en chaiſe.

J'exprime la choſe en noſtre façon.

C'eſt un Savetier qui parle.

LE COQ. Qui eſtoit-ce?

Theſmopolis.

MICYLE. Ce vieux Pedant à la barbe ſale & toufuë, qui n'enſeigne que des ſotiſes à la jeuneſſe. Il eſtoit tout paſle & défait, & avoit bien de la peine à tirer un flegme du creux de ſon eſtomach, aprés avoir bien touſſé. Comme il fut entré, le Medecin du logis luy dit qu'il ne devoit pas venir en cet eſtat, & qu'on luy euſt envoyé à ſouper chez luy; mais il répondit qu'il n'avoit garde de manquer à ce qu'il devoit à Eucrate, & qu'il fuſt venu quand il euſt eu la mort entre les dents, de peur qu'on ne l'euſt imputé à orgueil ou à dedain. Alors je ne pûs m'empeſcher de dire tout-bas en grondant, qu'il euſt mieux fait de laiſſer ſa fiévre à la maiſon, ſans venir troubler l'allegreſſe des feſtins, par ſa mauvaiſe mine; & que s'il avoit à mourir, il valoit mieux que ce fuſt chez luy. Mais il ne fit pas ſemblant de m'entendre; & là-deſſus le maiſtre du logis le vint recevoir; & luy donnant la main par honneur, quoy que ſes valets l'aidaſſent à marcher, il le remercia de la peine qu'il avoit priſe. Je méditois déja ma retraite, lors qu'Eucrate m'apercevant. Demeure, dit-il, MICYLE, tu ne laiſſeras pas d'avoir place; car j'envoiray mon fils ſouper avec ſa mere, dans l'apartemẽt des femmes. Cette

parole me rendit l'ame, quoy qu'il me fâchaſt de priver le fils de la maiſon de cét honneur. Comme tout fut preſt, quatre ou cinq grands valets vinrent prendre noſtre Pedant, & le mirent en ſa place, qu'ils remparerent de quantité d'oreillers de part & d'autre, pour l'empeſcher de tomber. On me mit auprés de luy, parce que perſonne n'y vouloit eſtre. Le feſtin fut magnifique, & la Muſique excellente, entremeſlée de boufons & de bâteleurs, pour faire rire. Enfin ma felicité euſt eſté parfaite, ſans le voiſinage du Philoſophe, qui me rompoit la teſte du diſcours de la Vertu & des impertinences du College; & je diſois en moy-meſme, faiſant reflexion là-deſſus, qu'il n'y avoit point en ce monde de parfait contentement, ni de roſes ſans épines. Voilà quel fut le feſtin. Pour mon ſonge, il me ſembloit en dormant qu'Eucrate eſtoit mort, & qu'il m'avoit fait ſon heritier; Qu'il me laiſſoit une ſource inépuiſable d'argent, quantité de meubles, de vaiſſelle d'or & de pierreries; Que j'eſtois ſervy par une foule d'officiers & de valets, qui n'eſtoient que pour moy ſeul; traîné ſur un char eſtendu tout de mon long, comme ſi je n'euſſe eu ni bras ni jambes. En cet eſtat glorieux, où tout le monde m'adoroit, il me prit envie de traiter mes amis, qui furent auſſi-toſt aſſemblez, comme il arrive ordinairement en ſonge: Mais parmy cette allegreſſe, comme on aportoit le deſſert, & que je beuvois à leur ſanté dans une coupe d'or, toute ma felicité s'en eſt envolée par ton cry, & je ſuis redevenu auſſi gueux que j'eſtois auparavant. Aprés cela, tu trouves étrange que je me mette en colere contre le perturbateur de mon repos, & le plus grand ennemy de ma joye?

LE COQ. Es-tu si fou que de croire que la félicité consiste en ces choses ?

MICYLE. Je ne suis pas seul de cette opinion. Car il me souvient, lors que tu estois Euphorbe, que tu aimois la magnificence, & que tu alois au combat avec des tresses d'or, dont tes cheveux estoient tissus. Je croy que c'est pour cela qu'Homere les compare aux Graces ; car je ne voy rien de si agreable que l'or, dont Jupiter mesme se sert pour gagner les bonnes graces de ses maistresses. En éfet, ce métal ne rend pas seulement l'homme illustre & glorieux, mais luy donne cent vertus qu'il n'a pas ; Témoin mon voisin Simon, qui faisoit le même métier que moy, & que je traitay l'année passée aux Saturnales d'un plat de tripes.

LE COQ. Qui ! ce petit camus, qui nous emporta une écuelle de terre sous son manteau, & qui faisoit serment aprés, qu'il ne l'avoit pas veuë ? mais je l'avois découvert, & je jettay un cry pour t'en avertir ; à quoy tu ne pris pas garde.

MICYLE. C'estluy-même. Ce galand s'étant enrichi depuis peu par la mort d'un de ses parens, qui l'a rendu presque aussi riche en éfet, que je l'ay esté en songe, les Dames sont devenuës amoureuses de luy : cela l'a rendu si glorieux, que l'autre jour que je le saluois par son nom, il cria qu'il ne s'apelloit pas Simon, mais Simonide, & que je ne retranchasse rien de ce mot, si je ne voulois qu'il me retranchast les oreilles. Il ne faut donc pas trouver étrange que j'adore ce métal, qui rend beaux & galants ceux qui l'ont. Mais qu'as tu à rire ?

LE COQ. Je ris de voir que son éclat t'ébloüit comme les autres ; mais je te veux montrer

trer que c'eſt la ſource de tous maux, & que les plus riches ſont les plus miſerables ; car j'ay paſſé par toutes ſortes de conditions.

MICYLE. A propos il eſt temps que tu contes tes aventures, car voilà la mienne achevée.

LE COQ. Sache premierement, que tu és plus heureux que ceux dont tu envies la fortune.

MICYLE. Je prie les Dieux, pour punition de ta raillerie, qu'ils t'envoyent ma felicité. Mais conte-moy un peu comme d'Euphorbe tu devins Pythagore, & en ſuite coq, aprés pluſieurs revolutions : Car il n'eſt pas qu'il ne te ſoit arrivé beaucoup de choſes mémorrables en tant de metempſycoſes.

LE COQ. Il ſeroit trop long de reprendre dés le temps que nos ames décenduës d'Apollon, prirent un corps pour punition de quelque crime ; il n'eſt permis ni à moy de reveler ces myſteres, ni à toy de les entendre ; mais depuis que je fus Euphorbe.

MICYLE. Dy-moy auparavant, ſi j'eſtois quelque choſe avant que d'eſtre Micyle.

LE COQ. Tu eſtois une de ces fourmis des Indes qui tirent l'or.

MICYLE. Miſerable que je ſuis, que je n'en ay gardé quelque peu pour m'ayder dans ma neceſſité ! Mais que deviendray-je aprés cecy ? car ſi quelque bonne fortune m'atendoit, je ſerois homme à me pendre tout à cette heure à ta perche, tant il m'ennuye d'eſtre Savetier.

LE COQ. On ne peut ſavoir l'avenir. Mais pour commencer mon hiſtoire, étant Euphorbe, je fus tué au ſiége de Troye, & devins en ſuite Pytagore, apres eſtre demeuré long-temps ſans corps, juſqu'à ce qu'il plut à mon pere de m'en faire un

MICYLE. Fus-tu tout ce temps-là ſans boire ni manger ?

LE COQ. Qui en doute, puiſque je n'avois point de corps ?

MICYLE. La guerre de Troye ſe paſſa-t-elle comme Homere la décrit ?

LE COQ. Comment l'auroit-il ſceu, puiſqu'il eſtoit alors Dromadaire dans la Bactriane ? Sçache qu'Ajax ne fut jamais ſi grand qu'il le fait, ni Helene ſi belle; car il m'en ſouvient. C'eſtoit un grand cou de gruë, ou ſi tu veux de Cygne, puiſque ſon pere en eſtoit un; & par la meſme raiſon elle eſtoit aſſez blanche, mais preſque auſſi vieille qu'Hécube; car Theſée qui la ravit, eſtoit durant la premiere guerre de Troye, long-temps auparavant qu'Agamemnon fût au monde.

Lors qu'Hercule la prit.

MICYLE. Et Achille eſtoit-il auſſi vaillant qu'il le publie ?

LE COQ. Je ne t'en ſçaurois rien dire; car je n'eus jamais affaire à luy, & ne ſçay ce qui ſe paſſoit dans le camp des Grecs, où je n'eſtois pas; mais ſon compagnon Patrocle ne me donna pas beaucoup de peine à deffaire.

MICYLE. Ni toy à Menelaus. Mais c'eſt aſſez de ces choſes. Dy maintenant ce que tu fis, eſtant Pytagore.

LE COQ. J'alay trouver les Sages d'Egypte, pour aprendre leurs myſteres, aprés avoir eſté inſtruit dans les Sciences humaines ; & au retour je me fis tellement admirer des Grecs qui demeurent en Italie, qu'ils me prirent pour un Dieu.

MICYLE. Je ſçay comme tu leur fis acroire que tu eſtois reſſuſcité, & que tu avois une cuiſſe d'or. Mais dy-moy, quelle fantaiſie te prit de défendre les viandes & les féves?

LE COQ. J'ay honte de te le dire.

MICYLE. Mais il ne faut rien celer à ſon amy, pour ne point dire à ſon maiſtre ; car je n'ay garde maintenant de prendre ce titre.

LE COQ. C'eſtoit par caprice, pour me faire admirer.

MICYLE. Mais que devins-tu, apres avoir eſté Pytagore ?

LE COQ. Aſpaſie, cette fameuſe Courtiſane de Milet.

MICYLE. Ha ! maiſtre coq, je ne croyois pas que tu euſſe jamais eſté poule. Comment ! Pytagore a tendu des pieges à la jeuneſſe ? Pytagore s'eſt fardé & ajuſté pour plaire aux hommes ? Pytagore a eu des enfans de Periclés ?

LE COQ. Tu ne me peux dire d'injures, qui ne retombent ſur Cenée & Tirésie, qui de femmes ont eſté changez en hommes ? *Il la explique en un autre Dialogue.*

MICYLE. Mais dy-moy ; quelle eſt la condition la plus heureuſe, celle de l'homme, ou celle de la femme ?

LE COQ. Tu ſçauras un jour ce qui en eſt ; car il n'eſt pas que tu ne deviennes femme pluſieurs fois dans cette grande revolution de ſiecles.

MICYLE. Tu crois peut-eſtre que tous les hommes ſont auſſi voluptueux que les Samiens & les Miléſiens. Car on dit qu'en ta jeuneſſe, tu ſervois de femme au Tyran de Samos, à cauſe que tu eſtois beau garçon. Mais que devins-tu apres avoir eſté Aſpaſie ?

LE COQ. Le Philoſophe Cynique Cratés.

MICYLE. Dieux ! la plaiſante metamorphoſe, d'une Courtiſane en Cynique.

LE COQ. Aprés, je fus Roy, puis mendiant, en ſuite Satrape, cheval, geay, grenoüille, &

enfin coq, apres diverſes metamorphoſes. Et je ne l'ay pas eſté une ſeule fois, mais pluſieurs; car j'ayme cette condition. Mais tu me fais rire de te plaindre de ta pauvreté. Car comme j'ay paſſé par les grandeurs & les richeſſes, je ſçay ce qu'en vaut l'aune.

MICYLE. Doncques, Euphorbe, Pytagore, Cratés, Aſpaſie, car je ne ſçay comment te nommer.

LE COQ. Il n'importe. Mais tu feras mieux de m'apeller Coq, puiſque je le ſuis maintenant, quand ce ne ſeroit que pour faire voir que tu ne m'eſpriſes pas ma condition.

MICYLE. Dy-moy donc, Maiſtre Coq, puiſque tu as paſſé par toute ſorte de conditions, quelle eſt la meilleure; celle des pauvres, ou celle des riches?

LE COQ. Conſidere, Micyle, les avantages de la pauvreté. Les bruits de la guerre ne t'effrayent point, parce que tu n'as rien à perdre; & quand on dit que les ennemis aprochent, tu n'és point en peine de tranſporter tes meubles, ni de cacher ton argent. Mais au premier ſon de trompette, tu trouſſes bagage, & te ſauves où il te plaiſt; ſi tu n'aimes mieux demeurer, parce que tu és en ſeureté par tout; Au lieu que les riches voyent de deſſus les murailles deſoler leurs champs, vendanger leurs vignes, brûler leurs maiſons, ſacager leur bien. En quel eſtat penſes-tu qu'ils ſoient alors? & ne crois-tu pas que chacune de ces choſes leur donne du poignard dans le cœur? D'ailleurs, s'il faut lever de l'argent pour faire la guerre, c'eſt à eux qu'on s'adreſſe, & non pas à toy. Si la ville eſt priſe, ce n'eſt pas toy qu'on tourmente; car on ſçait bien que tu n'as point

d'argent; mais on geſne les riches, pour découvrir leurs treſors. S'il faut marcher contre l'ennemy, on ne te met pas aux premiers rangs, où eſt le danger; car tu n'és pas digne de cet honneur, mais à la queuë, où tu te peux ſauver, ſi l'on a du pire, n'eſtant point arreſté par la peſanteur de tes armes, ni par l'honneur, qui eſt un fardeau encore plus peſant; & ſi l'on a du bon, on te traite magnifiquement aprés la victoire. Dans la paix auſſi, l'on te cajole, & l'on te fait des largeſſes, pour monter aux dignitez. On te donne des ſpectacles, & on te conſtruit des Bains & autres edifices publics, pour la neceſſité ou pour le plaiſir. Ajoûte à cela que les Riches ſont expoſez à mille calomnies, à cauſe de leurs richeſſes. Vous leur faites rendre compte de leur adminiſtration, quand vous voulez, & vous confiſquez leur bien, ſi la fantaiſie vous en prend. Quelquefois, non contens de crier contr'eux dans les aſſemblées, vous les pourſuivez à coups de pierres, ou vous les jettez dans la riviere. Mais pour toy, tu n'apprehendes ni les accuſations, ni les emotions populaires, ni les menaces d'un Tyran, & tu ne trembles point quand on crie au feu ou aux voleurs dans ton voiſinage. Tu n'és point travaillé de mille fâcheux ſoucis. Tu ne crains point la nuit que l'on te dérobe. Tu n'és point en peine de faire rendre compte à des valets malicieux ou negligens, ni de te faire payer de ceux qui te doivent, ou de ſoliciter un procés, pour dépendre du caprice d'un Juge ou d'un Avocat. Enfin, pour le faire court, les richeſſes, par je ne ſçay quelle fatalité, ne nous ſçauroient faire tant de bien, qu'elles nous font de mal. Car on eſt tourmenté, & de l'aquiſition, & de la conſervation, & du chagrin

de la dépense : Au lieu que si tu as gagné cinq sols, tu les vas boire au cabaret avec tes camarades, où vous parlez indifferemment de tout, sans craindre qu'on vous jette le chat aux jambes. Si tu és malade, ce qui arrive rarement, parce que tu ne fais point d'excés, ni n'as de soucy qui te ronge, ton mal qui n'est point enraciné ni entretenu par les Medecins, s'en va aisément : mais les riches sont tourmentez par les maux & par les remedes, & sujets à une infinité de maladies, dont tu ne connois pas seulement le nom. Enfin, si je t'avois fait une liste de tout ce qu'ils souffrent, je t'épouvanterois du nombre, sans parler de la mort dont ils sont en aprehension perpetuelle, & qu'ils considerent comme un suplice, au lieu que tu la regardes comme un azile. En un mot, ceux qui volent trop haut, courent fortune de se precipiter comme des Icares ; au lieu que ceux qui rasent la terre, sont hors de danger.

MICYLE. Ils sont sages.

LE COQ. Veux-tu que je te conte les divers naufrages des Grands ? Voy Crésus sur un échafaut, en oprobre à ceux qui l'ont adoré. Voy Denis le Tyran, qui tient un foüet au lieu d'un sceptre, & de Roy de Syracuse est devenu maistre d'Escole à Corinthe. Voy...

MICYLE. Arreste. Dy-moy un peu quelle est la felicité des Rois : car je suis bien aise de l'aprẽdre.

LE COQ. Elle est assaisonnée de beaucoup de maux, Micyle, & peu s'en faut, que je ne te die des injures, de m'en avoir ramené le souvenir. J'ay esté Roy d'un grand païs, riche & florissant. J'ay eu tout l'apareil de la Royauté, meubles, suite, équipage, tresors, gardes, flotes, armées. J'estois respecté & adoré, comme un Dieu. Lors

que je ſortois en public, on ſe preſſoit pour me voir, on me ſuivoit en foule par les ruës, on couroit devant, pour me voir paſſer, on montoit ſur le toict des maiſons, pour mieux contempler toute ma magnificence. Mais en cét eſtat, j'avois pitié de moy & de ceux qui m'adoroient, & me comparois à ces ſtatuës ſuperbes d'art & de matiere, qui ſont auſſi ſales au dedans, qu'éclatantes au dehors, & pour un Dieu ou un Heros qu'elles repreſentent, n'enferment que des ſouris ou des mouches.

MICYLE. Mais tu n'as pas encore dit leur defaut, car la pompe & la majeſté n'eſt que le dehors de la ſtatuë.

LE COQ. Que te diray-je de leur crainte, de leurs ſoupçons, de leurs défiances, de leurs ennemis couverts ou cachez, des embuſches qu'on leur dreſſe, de la haine des uns, du dégouſt des autres, de l'envie de tous? Ne pouvoir dormir, eſtre effrayé de mauvais ſonges, tourmenté de ſoucis cuiſans, agité de vaines ou de ridicules eſperances, mais touſiours criminelles, importuné de plaintes, de demandes, d'expeditions, de jugemens, de traitez, accablé de conſeils & d'alliances; embaraſſé de mille fâcheuſes intrigues. L'un a en teſte ſon fils, qui eſt indigne de luy ſucceder: l'autre ſon frere, qui leve ſecretement des troupes, & qui fait ſous main des creatures. On aprehende également les méchans & les gens de bien, eſtant jaloux de la reputation des uns, & en peine de la malice des autres. Ajoûtez à cela le dépit d'une maiſtreſſe, qui ne nous aime point, ou en aime un autre: la jalouſie d'un favory qu'on a trop élevé: la crainte d'une ſedition du peuple, ou d'une conjuration

des Grands ; les exemples funeſtes des Princes detrônez, aſſaſſinez, empoiſonnez, & autres hiſtoires tragiques, qui retentiſſent ſur les theatres.

MICYLE. N'en dy pas davantage, car cela me fait horreur ; & j'aime mieux encore demeurer comme je ſuis, que d'eſtre empoiſonné dans une coupe d'or en un feſtin, puiſque toutes les réjoüiſſances des Grands leur ſont funeſtes. Je ne cours fortune en travaillant de mon meſtier, que de me couper de mon tranchet ; au lieu que la vie de ces gens-là eſt pleine de continuelles inquietudes. D'ailleurs, ce ne ſont ſouvẽt que des Comediens, qui ſous un manteau royal couvrent une ame de faquin, & qui cachent la petiteſſe de leur pié dans la grandeur de leur cothurne. Tu vois que j'ay déja apris à faire des comparaiſons à ton exemple. Mais paſſons maintenant aux animaux ; Que te ſemble de leur condition ?

LE COQ. Cela ſeroit long à conter, & n'eſt pas de noſtre ſujet. Je te diray ſeulement qu'elle eſt plus tranquile que la noſtre, parce qu'elle eſt renfermée dans les bornes de la Nature, & qu'elle n'eſt point troublée de tant de maux, ni de tant de crimes. On ne voit point parmy eux de flateurs, d'uſuriers, de maltotiers, ni de toutes ces bonnes gens qui leur reſſemblent.

MICYLE. Il eſt vray. Mais pour ne t'en point mentir, je ne me puis encore défaire de la paſſion que j'avois pour les richeſſes, que j'ay ſuçée avec le lait. Car l'exemple de mon voiſin me touche, & mon ſonge me revient touſiours dans l'eſprit.

LE COQ. Je te veux guerir de cette maladie, tout à cette heure ; & tandis qu'il eſt encore nuit ; te mener chez quelqu'un de ces riches, pour voir quelle eſt leur felicité.

MICYLE.

MICYLE. Et comment feras-tu pour entrer? faudra-il percer la muraille ?

LE COQ. Non. Car des deux grandes plumes que j'ay à la queuë, la droite rend invisible & ouvre toutes les portes fermées, qui est une grace que j'ay reçuë de Mercure, à qui je suis consacré.

MICYLE. Si ce que tu dis est veritable, je vay transporter chez moy dés aujourd'huy toutes les richesses de mon voisin, & le reduire à faire le mestier qu'il faisoit auparavant.

LE COQ. Cela ne se peut; car Mercure m'a obligé de découvrir ceux qui abuseront de ce secret.

MICYLE. Il n'est pas croyable que le Dieu des larrons te veüille contraindre à reveler ceux qui derobent; mais ne laissons pas d'aller, je m'en empescheray si je puis.

LE COQ. Arache donc cette plume de ma queuë. Quoy ! tu les arraches toutes deux ?

MICYLE. C'est afin d'estre plus asseuré, outre que cela ne sera pas si diforme.

LE COQ. Chez qui irons-nous premierement? sera-ce chez cet homme qui ne trouve pas son nom assez beau depuis qu'il est devenu riche ?

MICYLE. Oüy, Nous voilà à la porte, Que faut-il faire ?

LE COQ. Mettre le bout de la plume dans la serrure, & elle s'ouvrira.

MICYLE. La voilà ouverte. Le beau secret ! la clef n'en eût pas fait davantage.

LE COQ. Marche le premier; le vois-tu qui veille, tandis que tout le monde dort ?

MICYLE. Je le vois à la clarté d'une lampe fort obscure, qui est tout pâle & défait. Il faut que quelque soucy le ronge; car je n'ay point oüy dire qu'il fût malade.

LE COQ. Escoutons ce qu'il murmure entre ses dents, nous en aprendrons peut-estre la cause.

SIMON. Voilà soixante & dix talens que je viens de cacher dans terre, sous mon lict. On ne me les dérobera pas, comme ceux que j'avois mis dans mon écurie, sous la mangeoire. Il faut que ce soit ce maraut de palfrenier qui ait fait le coup; car on dit qu'il se traite bien, & qu'il a acheté un colier d'or à sa femme. Pour ma vaisselle d'argent, je crains bien qu'on ne l'emporte, car j'en ay quantité; & la muraille de la dépense n'est pas a mon avis, assez forte; Il vaut mieux que je passe le reste de la nuit sans dormir, & je la feray refaire demain. Car j'ay beaucoup d'ennemis & d'envieux, & principalement ce coquin de Savetier, qui est jaloux de ma fortune, à cause que j'ay esté de mesme mestier que luy.

MICYLE. Oüi, infame! Mais je ne vole pas les plats comme toy, pour jurer apres que je ne les ay pas pris.

LE COQ. Tay-toy, que tu ne nous découvres.

SIMON. Il n'y a point de danger que je cherche par tout, & que je fasse le tour du logis, de peur qu'il n'y ait quelqu'un de caché qui me vienne égorger; car mes valets n'ont pas soin de tenir la porte fermée. Mais j'entends du bruit. Qui va là? Je le tiens. Non, c'est un pilier de la galerie. Je tremble, & suis tout transi; il me semble toûsiours de voir quelqu'un. Il faut recompter mon argent, je pourrois bien m'estre abusé. Toutefois j'entends du bruit. Quelqu'un passe dans la cour. Il vaut mieux prendre les armes, de peur d'estre surpris.

LE COQ. Voilà, Micyle, la felicité de ton voiſin, à laquelle tu portois envie ; Paſſons chez Eucrate, tandis qu'il eſt encore nuit.

MICYLE. Dieux, la miſerable vie ! Ainſi puiſſent vivre mes ennemis. Mais avant que de partir, je te prie que je luy donne un coup de poing.

SIMON. Aux voleurs, on m'a frapé.

LE COQ. Laiſſons-le crier, & pâlir, comme ſon argent.

MICYLE. Voilà la porte d'Eucrate entr'ouverte. Quelque valet y fait la débauche, ou il y a quelques rendez-vous amoureux.

LE COQ Le vois-tu qui calcule ſes intereſts avec ſes doigts crochus ? ſans ſonger à la mort, qui le doit bien-toſt changer en fourmy ou en corbeau, qui eſt le deſtin d'un vſurier cõme luy.

MICYLE. Ah Dieux ! je poſſedois tantoſt toutes ces richeſſes en ſonge.

LE COQ. Tu ne peux t'empeſcher de les admirer, quoy que tu en voyes les defauts ! Mais la plaiſante rencontre : Vois-tu ſa femme couchée avec ſon cuiſinier, & ſa fille d'un autre coſté entre les bras d'un galant ? C'eſt pour cela que la porte eſtoit entr'ouverte. Quel creve-cœur ce luy ſera, quand il viendra à le ſçavoir ! Hé bien ? voudrois-tu eſtre riche à ce prix-là ?

MICYLE. Non, j'aimerois mieux mourir que de ſouffrir ces infamies. Fy des richeſſes, je leur dis deſormais adieu.

LE COQ. Sortons, voilà le jour qui point. Une autre fois tu verras le reſte.

ICAROMENIPE.

DIALOGUE

DE MENIPE ET DE SON AMY.

Ce Dialogue a quelque choſe du CONTEMPLATEUR *& de* LA NECROMANCIE, *& taxe l'incertitude des Philoſophes, & leurs vaines & curieuſes recherches; Mais il ſe moque en paſſant, des Dieux & de la vanité des hommes.*

Les ſtades ont cent vingt-cinq pas, à cinq pieds pour pas, & les paraſanges ſont de trente ſtades.

MENIPE. DEPUIS la terre juſqu'à la Lune, il y a trois mille ſtades; d'où juſqu'au globe du Soleil, on compte cinq cens paraſanges; & de-là au ciel Empyrée, il y peut avoir une bonne journée d'Aigle.

L'AMY. Qu'eſt-ce que tu murmures entre tes dents, de Lune, de Soleil, de ſtades, & de paraſanges?

MENIPE. C'eſt que je fais le calcul de mon voyage, pour voir combien j'ay mis à le faire.

L'AMY. Penſez que c'eſt quelque navigation lointaine, où tu reglois ton cours par celuy du Ciel & des Aſtres, cõme les Pilotes de Phenicie.

MENIPE. Nullement; c'eſt dans le Ciel que j'ay voyagé.

L'AMY. Il faut que ton ſonge ait duré long-temps, pour avoir couru tant de ſtades & de paraſanges.

MENIPE. Ce n'eſt pas un ſonge, mais une verité.

L'AMY. Quoy! tu arrives tout fraîchement du Ciel;

MENIPE. Oüi, où j'ay apris des choſes incroyables; & c'eſt ce qui fait partie de ma felicité, qu'elles ſoient ſi grandes, qu'on ait de la peine à les croire.

L'AMY. Il faut baiſſer la teſte, ſans s'enquerir de choſes ſi hautes, & fermer les yeux devant une ſi grande lumiere. Mais dy-moy, où as-tu pû trouver une echelle aſſez grande, pour monter là-haut? Car tu n'as pas eſté enlevé dans le Ciel pour ta beauté, comme Ganymede.

MENIPE. Je n'avois pas beſoin d'échelle, ayant des aîles aſſez fortes pour me guinder juſques-là.

L'AMY. Mais n'as-tu point craint de tomber, comme fit Icare, & de rendre quelque mer fameuſe par ta chûte?

MENIPE. Non; car je n'avois pas des aîles de cire, comme luy.

L'AMY. Où en as-tu pû recouvrer d'autres? car à force de l'aſſurer, tu commences à me le faire croire.

MENIPE. Un chaſſeur m'en a fait preſent de deux, l'une de Vautour, & l'autre d'Aigle, que j'ay accommodées ſur mon corps fort proprement. J'ay commencé à voler d'abord terre à terre, puis prenant mon vol plus haut & plus loin, je me ſuis guindé dans le Ciel à l'ayde d'un grand vent.

L'AMY. Il faut que tu ſois bien hardy & bien curieux, d'avoir tenté une entrepriſe ſi difficile.

MENIPE. Je t'en diray la raiſon. Apres avoir reconnu la foibleſſe & l'inconſtance des choſes humaines, je commençay à mépriſer les grandeurs, les richeſſes, & les voluptez, & à m'a-

donner à la contemplation, & à la recherche de la verité; en quoy conſiſte le ſouverain bien. Je conſideray d'abord le Ciel, & les Aſtres qui ſemblent ſemez par l'air, à l'avanture; le Soleil qui brille de tant de lumiere, la Lune ſi diverſe en ſes changemens; les foudres, les éclairs, & les tonnerres, qui font tant d'horreur ou tant de bruit; la greſle, la neige & les vens, d'une origine ſi admirable & ſi inconnuë, & le reſte des merveilles de la Nature, où il y a tant à aprendre. Mais comme la raiſon de ces choſes eſt obſcure & incertaine, & qu'on ne peut deviner quel eſt l'Auteur de cét Univers, ni comment il a eſté fait, & s'il a eu un commencement, Je trouvay à propos de conſulter les Philoſophes, qui ont employé toute leur vie à le rechercher, & m'adreſſay à ceux dont la doctrine eſt la plus haute, & la vertu la plus auſtere. Ils s'offrirent de me l'enſeigner pour une grande ſomme d'argent, dont je donnay la moitié comptant, & promis de payer l'autre à la fin. Mais je ne ſay comment ils me jetterent dans une plus grande incertitude, & ne m'aprirent que des termes barbares & inconnus. Et ce qui eſt de plus étrange; c'eſt qu'eſtant d'avis ſi contraire, chacun aſſure pourtant qu'il a trouvé la verité, comme ſi elle s'eſtoit revelée à luy.

L'AMY. C'eſt une choſe étrange, que des gens ſi ſages & ſi ſavans, ne ſe puiſſent acorder en des matieres ſi importantes.

MENIPE. Tu tirois trop de voir enſemble tant d'orgueil & tant d'ignorance. Car quoy qu'ils ne ſoient pas plus habiles que les autres, & que la pluſpart radotent meſme de vieilleſſe, ils croyent pénétrer dans le Ciel avec leurs mauvais yeux, & meſurent le Soleil & les Aſtres,

comme ils feroient leur cour ou leur larcin. Ils te diront hardiment la diſtance qu'il y a d'une étoile à l'autre, la hauteur du Ciel, la profondeur de la Mer, & la rondeur de la Terre, quoy qu'ils ne ſachent pas le chemin qu'il y a d'Athenes à Mégare. Ils forment des cercles, & des triangles ſur des quarrez, & décrivent pluſieurs Spheres là haut, comme s'ils y avoient eſté. S'ils parloient encore de ces choſes problématiquement & ſans vouloir rien affirmer; mais à peine que les uns ne jurent que le Soleil eſt un fer chaud; les autres que la Lune eſt habitée, & que les étoiles ſe nourriſſent des vapeurs de la terre & de la mer, que le Soleil atire en haut par la force de ſa chaleur. Pour leur contrarieté, elle eſt toute manifeſte. Car les uns diſent que le monde eſt éternel, les autres qu'il doit finir, & décrivent ſa fin comme ſon commencement. Mais je m'étonne que faiſant un Dieu pere de l'Univers, ils ne diſent pas qui eſt le ſien, & où il eſtoit auparavant; car il n'y a rien hors de-là? *Voyez les remarques.*

L'AMY. Tu contes là d'étranges choſes de leur impudence & de leur curioſité.

MENIPE. Si tu ſavois ce qu'ils diſent des idées & des choſes incorporeles; de la forme & de la matiere; du vuide & de l'infiny; de la fin & des principes, tu en ſerois tout étonné. Car les uns font l'Univers finy, les autres non; les uns en comptent pluſieurs, les autres n'en admettent qu'un; Il y en a qui veulent que le principe de tout ſoit la diſcorde, comme s'ils eſtoient ennemis de la paix. Pour les Dieux, combien y a-t-'il de diverſité! L'un dit que la divinité eſt un nombre; l'autre jure par le chien, l'oye, & le platane; ceux-cy poſent pluſieurs Dieux de divers pouvoirs; ceux-là n'en font *Les Elemens qui ſe font perpetuellement la guerre.*

qu'un, tant la diſette en eſt grande. Les uns veulent que la divinité ſoit incorporelle, les autres non. Ceux-cy, qu'elle ſe méle des choſes du monde; ceux-là, qu'elle ne faſſe rien du tout, comme ces perſonnages de Comedie, qu'on ne produit que pour la montre, ou ces vieillards, qui donnent leur bien à leurs enfans, pour ne ſe plus meſler de rien. Quelques-uns n'en veulent point croire, & donnent tout au hazard. Cependant cette contrarieté me mettoit en une extrême peine. Car je n'avois pas la hardieſſe de contredire à des gens qui ſont tant les venerables; & d'autre coſté je ne me pouvois reſoudre à croire pour certain, ce qui eſtoit ſi fort conteſté. Dans cette reſolution, deſeſperant de trouver ici bas ce que je cherchois, je voulus aller m'en enquerir dans le Ciel, & y montay par l'invention que j'ay dite. Je fus ébloüi d'abord par la grãdeur de ſa lumiere; mais comme je fus prés du globe de la Lune, ſentant une de mes aiſles s'afoiblir, je m'y alay repoſer, & contemplay de là toute la terre, jettant les yeux tantoſt d'un coſté, tantoſt d'un autre, comme le Jupiter d'Homere.

L'AMY. Conte-moy un peu ce que tu y as remarqué, afin que je ne perde aucune particularité de ton voyage. Car il ne ſe peut faire que tu n'ayes aperçeu pluſieurs belles choſes, qui ſont dignes d'eſtre ſçeuës.

MENIPE. Tu as raiſon; mais il faut que je te die premierement, que la terre paroiſt beaucoup plus petite de là-haut, que le globe de la Lune, & que j'euſſe eu de la peine à la reconnoiſtre, ſans la Tour du Phare & le Coloſſe de Rhodes. Il eſt vray que l'Ocean jette quelque clarté aux rayons du Soleil, qui me la fit diſcer-

ner peu à peu ; & je contemplay en ſuite le particulier de la vie des hommes.

L'AMY. Cela ſe contredit, Que tu ne l'ayes pû remarquer d'abord à cauſe de ſa petiteſſe, & que tu ayes obſervé enſuite juſqu'aux moindres particularitez.

MENIPE. C'eſt que tu n'entens pas le reſte. Comme j'eſtois en peine ſur ce ſujet, Empedocle m'aparut; noir comme un charbonnier, à cauſe des flâmes du mont Ethna. Je me retiray d'abord, croyant que ce fût un fantôme, ou quelque démon du globe de la Lune; mais il me raſſura en ſe nommant, & me conta comme la fumée qui ſortoit de cette montagne brûlante, l'avoit porté juſques-là, où il habitoit maintenant, & voltigeoît çà & là, ſe nouriſſant de roſée. Qu'il voyoit bien la peine où j'eſtois, & qu'il m'en vouloit tirer ; Qu'en remuant l'aile de l'Aigle, qui eſt le plus clairvoyant de tous les oiſeaux, je verrois clairement de ce coſté-là, pourveu que je ne remuaſſe point l'autre : Et que je ne devois pas le trouver étrange, veu que les artiſans pour mieux voir, avoient acoûtumé de fermer un œil. Apres avoir dit cela, il s'évanoüit ; mais je luy promis de luy faire à mon retour des éfuſions ſous la cheminée, & de l'invoquer par trois fois à la nouvelle Lune, dequoy il me remercia, & me répondit en bon Philoſophe, qu'il ne l'avoit pas fait pour la recompenſe, mais par le ſeul amour de la vertu. Je n'eus donc pas remué pluſtoſt l'aile droite, qui eſtoit celle de l'Aigle, qu'elle jetta une grande lumiere, a la lueur de laquelle je vis tout ce qui ſe paſſoit fort diſtinctement. Car j'aperçeu le Roy Ptolomée couchée avec ſa ſœur: Antigonus avec ſa belle-fille : Antiocus fils de Se-

Stratonice, leucus, qui faiſoit ſigne des yeux à ſa belle-mere. D'autre coſté je vis Attalus empoiſonné par ſon fils, & celuy de Lyſimacus, qui dreſſoit des embûches à ſon pere. Alexandre tyran des Phéres tué par ſa femme. Arſacés égorgeant la ſienne, puis maſſacré par Arbacés l'un de ſes Eunúques. *Spartianus.* Un autre chez les Medes avoit la teſte caſſée d'une coupe d'or en un feſtin, & eſtoit traîné par les pieds hors de la ſale. Voila ce qui ſe paſſoit chez les Rois, pour ne point dire leurs moindres crimes. Les particuliers faiſoient comme la farce de cette Tragedie. Car on voyoit Hermodore l'Epicurien qui ſe parjuroit pour de l'argent; Agathoclés le Stoïcien, qui ploidoit ſes écoliers pour eſtre payé de ſes leçons; Herophile le Cynique, entre les bras d'une Courtiſane, l'Orateur Clinias pillant le Temple d'Eſculape. Un autre perçoit le mur de ſon voiſin, ou couchoit avec ſa voiſine, & mille autres galanteries d'une diverſité tres-agreable.

L'AMY. Tu me ferois plaiſir de m'en conter le detail.

MENIPE. Il ſeroit dificile de tout conter, puis-qu'il eſt meſme dificile de tout voir. Car on peut dire que c'eſt comme dans le Bouclier d'Achille, où il y a en un endroit des feſtins & des rejoüiſſances, & en l'autre des procés & des funerailles. Icy les Gétes font la guerre, là les Scythes vont en chariot. D'un coſté les Egyptiens labourent; les Pheniciens trafiquent, les Ciliciens dérobent; De l'autre, les Atheniens haranguent, les Lacedemoniens ſe donnent la diſcipline; enfin, c'eſt comme un mélange & un concert de pluſieurs voix diſcordantes, qui font un aſſez plaiſant charivary. Car ils ne ſont

Ils foüettoient leurs enfans devant

pas ſeulement diferens d'habits & de viſage, mais de meurs & de religion, juſqu'à ce que la mort vienne, qui les rend tous ſemblables. Mais les plus ridicules, à mon avis, ſont ceux qui ſe batent pour une vigne ou pour un champ, & qui penſent eſtre grands Seigneurs, pour poſſeder mille arpens de terre dans l'Acarnanie. Car la Grece ne paroiſt pas plus grande de là-haut, qu'elle eſt dans la carte, & le plus riche ne poſſede pas un atome d'Epicure. De-là jettant la veuë ſur le Peloponeſe, je riois de voir combien d'Argiens & de Lacedemoniens eſtoient morts en un jour de bataille, pour une choſe qui ne paroiſſoit pas plus large qu'une lentille d'Egypte. Que diray-je plus? le mont Pangée avec toutes ſes mines, n'eſtoit pas ſi grand qu'un grain de mil? Que les riches apres cela aillent vanter leurs treſors, qui n'en ſont qu'une petite partie.

Autel de Diane, pour les accouſtumer à la douleur.

L'AMY. O la plaiſante choſe, Menipe, & que je t'envie un ſi agreable ſpectacle! Mais les villes comment te paroiſſoient-elles?

MENIPE. Comme des fourmillieres, ou l'on voit des fourmis ocupées, les unes à porter un grain de bled, les autres un morceau de coſſe de féve, celles-cy une ordure, ces autres leur compagnon qui eſt mort. Je croy meſme, comme elles compoſent une petite Republique, qu'il y a parmy elles des Avocats, des Medecins, & des Philoſophes. Que ſi cét exemple te ſemble trop bas, Conſidere que les Myrmidons, qui eſt une nation tres-belliqueuſe, ſont venus de fourmis. Apres avoir bien conſideré toutes ces choſes, je volay vers le plus haut plancher des Cieux, pour parler avec les Poëtes; mais je n'avois pas fait un ſtade, que la Lune me rapella d'une voix claire & feminine, & me priz

de repreſenter à Jupiter l'impertinente curioſité des Philoſophes, qui veulent ſavoir tout ce qu'elle a dans le ventre, & rendre raiſon de ſes divers changemens. L'un dit qu'elle eſt habitée comme la terre : l'autre, qu'elle eſt ſuſpenduë en l'air comme un miroir. Celuy-cy, que toute ſa lumiere eſt empruntée du Soleil; Cet autre, que non, comme s'ils avoient envie de les mettre mal enſemble; quoy qu'elle ſe teut, diſoit-elle, de leurs débauches, par reſpect, & qu'elle ſe couvrit quelquefois la nuit d'un voile, pour ne les point voir. S'ils ne ceſſoient donc de contrôler ſes actions, qu'elle ſeroit cõtrainte de déloger, & d'aler habiter en un autre endroit. Mais qu'elle prieroit Jupiter pour la venger, de confondre leur doctrine, & de foudroyer les mécreans, qui ne la peuvent laiſſer en repos, & ne ceſſent de prendre ſa meſure, comme s'ils luy vouloyent faire un habit. Je luy promis de faire ſes remontrances, & continuay mon chemin, tant qu'elle commença à me paroitre fort petite, & à me derober la veuë de la terre. Laiſſant donc le Soleil à main droite, & volant à travers les étoilles, j'arrivay le troiſiéme jour au Ciel Empirée, où je penſois d'abord entrer ſans rien dire, & paſſer pour Ganymede, porté ſur l'aile d'un Aigle; mais je craignis que celle de Vautour me fiſt reconnoiſtre, & trouvay plus à propos de fraper à la porte. Mercure ayant apris qui j'eſtois, me fit entrer tout tremblant, aprés l'avoir eſté dire à Jupiter. Les Dieux eſtoient aſſemblez dans une grande ſale, fort ſurpris de ma venuë, craignant que les hommes ne vinſſent à la fin à découvrir le chemin du Ciel, comme on trouve tous les jours quelque nouvelle invention. Alors Jupiter me regardant de travers,

me dit bruſquement: *D'où és-tu? Qui és-tu? D'où viens-tu? Où vas-tu?* Mais cela m'étonna de ſorte, que je faillis a tomber à la renverſe. A la fin revenu à moy, je luy dis le ſujet de mon voyage, & l'incertitude des choſes humaines; à quoy j'ajoûtay les plaintes que faiſoit la Lune; Mais Jupiter ſe ſoûriant, Hé bien, dit-il, Meſſieurs! on s'étonne de l'entrepriſe des Geans, qui vouloient eſcalader les Cieux, & voicy Menipe, qui y eſt monté. Ne crains point, pourſuivit-il, tu demeureras icy aujourd'huy, & je te depeſcheray dés demain. Apres avoir dit cela, il ſe leva, & je le ſuivis vers l'endroit du Ciel, où il avoit acouſtumé d'entendre les vœux & les prieres des hommes, parce qu'il eſtoit temps qu'il vaquaſt aux choſes du monde. En alant il me fit diverſes demandes. Combien valoit le bled à Athenes? Si les chous avoiẽt beſoin de pluye ou de gelée? Combien le dernier hyver avoit fait mourir de perſonnes? S'il reſtoit quelqu'un de la race de Phidias? Pourquoy les Atheniens avoient ceſſé ſi long-temps de ſolemniſer ſa feſte? S'ils continuoient dans le deſſein d'achever leur Olympie? Si l'on avoit pris ceux qui avoiẽt pillé le Temple de Dodone, & pluſieurs autres curioſitez ſemblables. Comme je luy eus répondu à tout fort pertinemment: Or ça, dit-il, Menipe; quel ſentiment les hommes ont-ils de moy? ne me le cele point. Quel autre, luy dis-je, ſinon que tu és l'arbitre du monde, & le ſouverain des Dieux? A d'autres, répondit-il; Je ſay aſſez ce qu'ils penſent, quoy qu'ils ne l'oſent dire tout haut. Car autrefois j'eſtois leur Tout; & comme dit Homere, toutes les ruës & les places publiques eſtoient pleines de Jupiter, & l'air obſcurcy de la fumée de mes ſacrifices. Mais depuis

qu'Apollon a étably un Bureau de Prophetie à Delphes, & Eſculape une boutique d'Apoticaire à Pergame; Que Diane s'eſt miſe en credit à Epheſe, Bendis en trace, & Anubis en Egypte; on ne parle non plus de moi que d'un trépaſſé, & chacun court à la nouveauté. C'eſt beaucoup, ſi quelqu'un me ſacrifie une fois tous les cinq ans à Olympie. En un mot mes Autels ſont devenus auſſi froids que les loix de Platon, & les Sylogiſmes de Chryſipe. En diſant cela nous arivâmes aux lieux où il depéchoit des afaires du monde. C'eſtoit un rang de trapes, comme de feneſtres, où il y avoit à chacune une chaire d'or. Il s'aſſit à la premiere, pour entendre les prieres des hommes, & n'eut pas plutoſt levé la trape, qu'on entendit une confuſion de toutes ſortes de voix, l'un demandoit un royaume, l'autre la ſanté : celui-cy la mort de ſon frere ou de ſa femme : celui-là de gagner ſon procés, ou de remporter le pris aux jeux Olympiques : le jardinier vouloit de la pluye, le Vigneron du ſoleil. Mais la plus grande contrarieté eſtoit entre ceux qui navigent, dont les uns demandoient un vent, & les autres un autre, de ſorte qu'il ne ſavoit lequel acorder. Je le vis une fois bien empeſché, à cauſe que deux perſonnes vouloient avoir une meſme choſe, où ils n'avoient pas plus de droit l'un que l'autre, & ils promettoient de meſmes ſacrifices. Car en cette occaſion il fit le Pyrrhonien, & ne voulut point ſe determiner. De là il paſſa à la ſeconde trape, pour entendre les ſermens, & foudroya l'Epicurien Hermodore, qui s'eſtoit parjuré. A la troiſiéme il vaqua aux divinations & aux augures, d'où il vint à celle des ſacrifices, dont la fumée montoit avec grand

bruit ; raportant le nom de tous ceux qui sacrifioient, afin qu'on sçeût à qui chaque sacrifice apartenoit. Ensuite il alla ordonner des Vens & des saisons, & envoya la bise souffler en Lydie, & Zephire sur la mer Adriatique, où il eut charge d'émouvoir une tempeste ; mais les vens de midy se reposerent ce jour là. D'autre costé il fit tomber dix mille muids de gresle en Capadoce, pleuvoir en Scytie, neiger en Grece, tonner en Lybie, & cela executé que bien que mal, il s'achemina vers la sale du festin, parce qu'il estoit temps de souper. Cerés fournit le pain, Bacchus le vin, Hercule la viande, Neptune le poisson, Venus les épices, & ainsi du reste. Mercure me fit asseoir auprés de Pan, & autres Dieux de nature mixte, où Ganymede me versoit quelquefois du Nectar, quand Jupiter tournoit la teste de l'autre costé. Car il ne vouloit pas soufrir qu'on m'en donnast, parce que c'est le brevage des Dieux, comme leur manger est l'Ambroisie. Mais cela n'empesche pas qu'ils ne boivent le sang des victimes, & qu'ils ne hument la fumée des sacrifices. Pendant le soupé, Apollon joüa de la Lyre, Sylene dança le Cordace, les Muses chanterent la Theogonie d'Hésiode, & la premiere Ode de Pindare. Comme on eut fait bonne chere, chacun s'ala coucher je révois tout seul aux choses que j'avois veuës, & trouvois étrange qu'Apollon depuis si long-temps n'eust point de barbe, & qu'il fist nuit au Ciel, où le Soleil luit tousiours, & autres choses semblables ; aprés quoy je dormis un peu. Jupiter tint conseil de grand matin, & representa, Qu'il avoit tousiours diferé à parler des Philosophes ; mais que la venuë de Menipe & les

C'est qu'elle estoit Deesse de l'Arabie

Comme celui qui diroit une pantalonade.

Vers d'Homere.

Mais tandis que les Dieux & les hõmes dormoient

plaintes de la Lune, avoient achevé de le resoudre: Que c'estoit une nation oisive, querelleuse & arogante, pour ne point dire ses autres defauts, qui s'estoit introduite depuis peu, & qui n'étoit bonne à rien. Car si l'on demandoit à un Philosophe, Que fais-tu? & quel service rens-tu à la Republique? Il respondroit, s'il vouloit dire la verité, Qu'il ne fait rien, que crier & aboyer tout le monde, & qu'il est inutile dans la paix & dans la guerre. Cependant, dit-il, ce sont les plus glorieux de tous les hommes, qui font profession de tout sçavoir, & ne sçavent rien; & ayant attiré la jeunesse, sous pretexte de luy aprendre de grands mysteres, ne luy enseignent que des sotises: Qu'ils estoient partagez en diverses sectes, selon les diverses faces de la raison, & se couvroient tous du masque de la Vertu, loüant en public la sobrieté & la temperance, tandis qu'en particulier ils faisoient bonne chere, & passoient leur temps. Voilà, dit-il, quels sont ces Messieurs, qui s'apellent nos nourissons. Mais le pire est, que les Epicuriés nient la Providence, & que si cette opinion vient une fois à s'établir, personne ne nous voudra plus faire d'ofrandes ni de sacrifices. Je ne parle point des plaintes que fait la Lune, Vous les avez ouïes de la propre bouche de Menipe. C'est donc à vous de prendre là-dessus une bonne resolution, qui vous soit ensemble & utile & glorieuse. Il s'éleva alors un murmure de toute l'assemblée, qu'il les falloit foudroyer comme on avoit fait les Geans: à quoy Jupiter répondit que c'estoit-là son dessein; mais qu'il en falloit diferer l'execution à cause de la feste. Cependant, il donna ordre à Mercure de me couper les ailes, pour m'empescher une autre fois de voler si haut, & luy commanda de me remettre

mettre en terre ; ce qu'il fit, en me prenant par l'oreille, & me posant dans le Céramique. Voilà tout ce qui s'est passé en mon voyage du Ciel, dont je vay faire la relation aux Philosophes, qui se promenent dans le Pécile.

LA DOUBLE ACUSATION, OU LA CHICANE.

DIALOGUE DE JUPITER ET DE MERCURE.

Où plusieurs autres parlent.

Il excuse sa façon d'écrire, & blâme ceux qui embrassent la Philosophie, par de mauvais Principes.

JUPITER. QUE veulent dire les Philosophes, de tant vanter la felicité des Dieux? S'ils savoient la peine que nous donnent les mortels, ils ne tiendroient pas ce langage, & ne nous estimeroient pas heureux, pour avoir nostre soul de Nectar & d'Ambrosie. Je ne sçay, pour moy, d'où leur peut venir cette erreur, si ce n'est de cét aveugle d'Homere, qui parle de tout à tort & à travers, & veut discourir des choses du Ciel, luy qui ne connoissoit pas seulement celles de la terre. Premierement, le Soleil court tout le jour, sans se reposer; & s'il s'arrestoit un moment, il feroit perir l'Univers. La Lune passe toutes les nuits sans dormir, à éclairer les desbauchez & ceux qui reviennent tard de souper, Apollon ne cesse de *Voyez les Remarques.*

rendre des Oracles, & n'a pas pluſtoſt fait à Delphes, à Claros & à Colophone, qu'il faut courir à Xanthe, à Delos, & chez les Branquides; Enfin, par tout où ſa Preſtreſſe l'apelle, apres avoir bû de l'eau ſacrée, mâché du laurier, & remué ſon trepié. Car pour peu qu'il tardaſt à rendre réponſe, on le planteroit-là; & toute ſa gloire s'en iroit en fumée. Je laiſſe à part les fourberies que l'on luy fait, pour l'éprouver ou pour le ſurprendre; Témoin celuy qui méla de la chair de tortuë avec celle de mouton, pour voir s'il les ſçauroit diſcerner; & il l'euſt ſurpris, s'il n'euſt eu bon nez. Conſid[illegible] la peine qu'a Eſculape apres les malades touſiours chagrins & mélancoliques, & le dégoût qu'il y a à converſer avec des gens qui ont l'haleine mauvaiſe. Que diray-je des Vents, ſans ceſſe occupez à ſouffler pour balayer l'air, qui eſt un aſſez maigre divertiſſemẽt? Le Dieu du Sommeil court toute la nuit, pour le repos des miſerables, acompagné du Songe, qui eſt comme ſon trucheman. Enfin tous les autres ont du relâche, hormis moy, qui devrois vivre à mon aiſe, ſans rien faire, comme eſtant leur ſouverain. Bien loin de cela, il faut que j'aye touſiours l'œil ſur eux, pour prendre garde ſi chacun fait bien ſon devoir, & châtier ceux qui y manquent. D'ailleurs, il faut pleuvoir, greſler, venter, neiger, tonner, ſelon les diverſes Saiſons; entendre les vœux & les prieres de tout le monde, & particulierement des malades, & de ceux qui navigent; Aſſiſter aux jugemens, pour punir ceux qui ſe parjurent; & aux augures, pour prédire l'avenir. Enfin, par tout où l'on voit monter la fumée de quelque ſacrifice. Eſtre en meſme temps à Olympie à gouſter d'un hecatombe, & chez les Ethiopiens à quelque feſtin. Regler le

Oracle des Mileſiens anſi nõmé de Brancus qui y a le premier preſidé, Creſus.

ſort d'une bataille prés de Babylone,& quelqu'autre affaire chez les Gétes. En un mot, donner ordre à tout; Encore avec cela, on a bien de la peine à eviter la calomnie ; & pour peu qu'on s'en relâche, Epicure dira qu'on n'a ſoin de rien , ce qui n'eſt pas pourtant de petite conſequence ; car ſi les hommes venoient une fois à ſe le perſuader, adieu toutes leurs prieres & leurs ſacrifices. Jl faut donc demeurer touſiours attaché au gouvernail, comme un Pilote, & veiller tandis que les autres dorment. Je demanderois volontiers aux Philoſophes, qui me croyent ſi heureux, quand penſent-ils que j'aye le temps de goûter ma felicité. Car j'ay tant d'affaires ſur les bras, que je n'ay pas le loiſir ſeulement de vuider les differens qu'ils ont enſemble , ni meſme quelques procés que divers Arts ont intentez contre des particuliers.

MERCURE. Il y a long-temps que je les entends murmurer, & ne l'oſois dire. Car chacun ſe plaint qu'il n'y a plus de Juſtice, & qu'on ne fait point droit ſur leurs demandes.

JUPITER. Que t'en ſemble, Mercure? Veux-tu que nous leur donnions audience dés aujourd'huy , ou que nous les remettions à une autre fois ?

MERCURE. Je ſuis d'avis qu'on les depeſche promptement.

JUPITER. Va donc crier, Que tous ceux qui ont quelque affaire de cette nature , ſe trouvent preſentement à l'Areopage , où la Juſtice diſtribuera au ſort les Juges, ſelon la qualité & l'importãce du fait. Que ſi quelqu'un n'eſt pas ſatisfait de leur jugemẽt, il en pourra apeller à mon Tribunal; où l'on reverra le procés tout de nouveau. Que la Juſtice donc s'aille aſſeoir auprés des venerables

Emeni-des, dont

L'Autel eſtoit au lieu où l'on rendoit la Juſtice.

Déeſſes, pour aſſiſter à l'audience, afin que tout aille bien.

LA JUSTICE. Quoy mon pere ! Que je retourne en terre pour y voir triompher ma rivale ?

JUPITER. Tu n'as rien à craindre, ma fille, les choſes ont bien changé de face depuis que les Philoſophes ſont venus au monde, & particulierement Socrate, qui a tant loüé la Juſtice, juſqu'à y mettre le ſouverain bien.

LA JUSTICE. Tous ſes beaux diſcours n'ont pas empeſché qu'on ne l'ait condamné luy-meſme, ſans luy donner le loiſir de ſacrifier un coq à Eſculape, comme il en avoit fait vœu.

JUPITER. Il ne faut pas s'eſtonner que cela ſoit arrivé dans l'enfance de la Philoſophie. Mais maintenant qu'on préche tout haut la vertu, & que toutes les ruës & les places publiques ſont pleines de Philoſophes, auſſi bien que de Jupiter, il n'y a point de danger pour toy. Ne les vois-tu pas en foule dans les carrefours & les lieux publics, avec la beſace ſur l'eſpaule, un livre à la main gauche, & un bâton à la droite? Jamais il n'y eut tant de nouriſſons des Dieux. Les artiſans abandonnent leur boutique, pour vaquer à la Philoſophie, & ſe noirciſſent le corps au Soleil pour prendre la teinture de la vertu. En un mot, on voit croiſtre en une nuit les Philoſophes, comme les champignons, & il y en a plus que le Printemps n'a de fleurs, l'Eſté de moiſſons, & l'Automne de raiſins, pour parler avec les Poëtes.

C'eſt qu'il y en avoit grande quantité ſous Marc-Aurele.

LA JUSTICE. Mais on n'en eſt pas plus vertueux pour cela ; & je ſçay bien que pluſieurs me fermeront la porte, parce qu'ils ont chez eux mon ennemie.

JUPITER. Non pas tous, ma fille, il y a touſiours quelques gens de bien; & cela ſuffit. Mais haſtez-vous de partir, pour vuider quelques affaires dés aujourd'huy.

MERCURE. Tirons vers Sunion, un peu au deſſous d'Hymette, a la gauche du mont Parnés, où ſe voyent ces deux forteresſes. Il ſemble que tu ne ſçaches plus le chemin? Qu'as-tu à pleurer, ma ſœur? ne crains rien. Il n'y a plus de Phalaris, ni de Buſiris, de Scirons, ni de Pityocamptes; la Sageſſe tient le haut bout, avec le Portique & l'Academie, où l'on ne parle plus que de toy, & l'on n'atend que ton retour.

Ou, ces deux pointes de rochers.

LA JUSTICE. Tu le peux mieux ſçavoir que perſonne, ſi tu le veux dire; car tu és tous les jours aux lieux publics & aux aſſemblées.

MERCURE. Ce n'eſt pas à toy que je voudrois déguiſer la verité. Sans mentir, j'en voy pluſieurs d'une contenance bien reformée; je ne ſçay pas s'ils ſont auſſi vertueux en effet qu'en aparence. Il eſt vray qu'il y en a quelques-uns qui n'ont pas encore bien pris teinture à cauſe de leurs vices, & ſont marquetez comme des Leopars. Mais tout en deviſant, nous voicy arrivez prés d'Athenes. Atens moy-là, & regarde vers le Pnycé, tandis que j'iray faire les proclamations ordinaires du haut de la forteresſe, pour eſtre entendu de tout le monde.

Place d'Athenes, où le peuple s'aſſembloit.

LA JUSTICE. Dy-moy auparavant, qui eſt cét homme qui s'avance avec une flûte à la main, & des cornes à la teſte?

MERCURE. C'eſt Pan, cét illuſtre compagnon de Bacchus, qui ſe tenoit autre-fois ſur le mont Parthénien; mais depuis le ſervice qu'il a rendu aux Atheniens à la bataille de Marathon,

ils luy ont donné une grotte sous leur forteresse.

PAN. Bon-jour, Mercure & la Justice.

MERCURE. Bon-jour, le bon Danseur & le bon Musicien, qui a ajousté depuis peu à ces titres, celuy de Vaillant.

PAN. Qui vous amene en ces quartiers ?

MERCURE. La Justice te le dira ; car je suis pressé d'aller là haut.

LA JUSTICE. Jupiter nous envoye terminer quelques differens, qu'il y a long-temps qui durent entre les Philosophes. Mais, dy-moy, comment l'on te traite icy ?

PAN. Assez mal, contre mon attente. Car pour recompense d'avoir chassé les Barbares du païs, on se contente de me sacrifier deux ou trois fois l'an quelque bouc puant, qu'on mange en suite devant moy avec des réjoüissances publiques pour me divertir, car je n'ay point de part au festin.

LA JUSTICE. Mais les Philosophes n'ont-ils pas maintenant reformé le monde ?

PAN. Qui ? ces fous melancoliques, ces grandes barbes de bouc, qui sont tousiours en querelle, pour des choses où ils n'entendent rien, ni moy aussi ; car tu sçais qu'on n'est pas fort subtil en Arcadie ; & pour moy, je me contente de sçavoir dancer & jouër de la flûte, & quelquesfois des cousteaux, lorsque l'occasion s'en presente. Mais je les entends crier tous les jours, & parler d'idées & d'incorporalité, & autres choses semblables, où je n'entends rien, parce que je n'ay pas frequenté les Escoles. Ils commencent assez paisiblement d'abord ; mais la dispute venant à s'eschauffer, c'est à qui le

prendra d'un ton plus haut. Car les plus grands criars y ont le plus d'avantage, parce que ceux qui n'y entendent rien, qui ſont touſiours le plus grand nombre, jugent des choſes par l'exterieur, & donnent cauſe gagnée au plus reſolu. A la fin de la diſpute, comme ils ne ſçavent plus que dire, ils ſe retirent avec force injures, & eſſuyent la ſueur de leur front, apres avoir paru au combat, le viſage enflammé, la gorge enflée, & les yeux preſque hors de la teſte, comme une Trompette qui ſonne de toute ſa force. Du reſte, je ne puis dire le fruit que tire la Republique de toutes ces criailleries; mais pour ce qui eſt de la vie de ces Meſſieurs, j'en ſçay quelque choſe; Car comme je ſuis perché ſur le haut d'un roc, je les vois quelquefois ſur la brune. . . . .

LA JUSTICE. Areſte. Voilà Mercure qui commence à faire la publication.

MERCURE. Paix. Eſcoutez. On fait à ſçavoir de la part de Jupiter, qu'on tiendra les plaids aujourd'huy, qui eſt le ſeptiéme de Février. quiconque a quelque plainte ou quelque accuſation intentée contre quelqu'un, qu'il ſe trouve à l'Areopage, où la Juſtice tirera elle-meſme au ſort des Juges, d'entre tous les Atheniens. Ils ne prendront que ſix blancs pour chaque cauſe, & il y aura apel de leur jugement à Jupiter, qui a déja ordonné là-bas qu'on renvoyaſt tous ceux qui ſont morts, avant que d'avoir pû pourſuivre leur acuſation.

PAN. Dieux! quelle foule! & quel bruit ils font en montant! comme ils s'entraînent l'un l'autre en Juſtice! Voilà Mercure de retour; *A l'Areopage.* Allez vous aquiter de voſtre charge, tandis que je me retireray vers ma grote, en chantant quel-

que air champeſtre, pour provoquer l'Echo babillarde à me reſpondre ; Car je ſuis las d'entendre plaider & haranguer tout le jour.

MERCURE. Courage, la Juſtice, commençons.

LA JUSTICE. Tu as raiſon. Car les voilà déja en haut qui bourdonnent comme un eſſain d'abeilles.

UN PLAIDEUR. Je te tiens, méchant.

UN AUTRE. Tu és un impoſteur.

UN AUTRE. Enfin, tu le payeras.

UN AUTRE. Qu'on apelle ma cauſe la premiere.

UN AUTRE. Marche devant le Juge.

UN AUTRE. Ne m'étrangles pas.

LA JUSTICE. Sçais-tu ce que nous ferons, Mercure? ne faiſons apeller que les cauſes qui contiennent les plaintes de quelque art, de quelque ſecte, ou de quelque profeſſion, & remettons le reſte à demain.

MERCURE. Je le veux. La Débauche demandereſſe contre l'Academie, pour luy avoir enlevé Polemon.

LA JUSTICE. Tire au ſort ſept Juges.

Philoſophie Stoïque.

MERCURE. Le Portique contre la Volupté, pour avoir deſbauché Dionyſius.

LA JUSTICE. La cauſe n'eſt pas ſi importante, ce ſera aſſez de cinq.

MERCURE. La Moleſſe contre la Vertu, touchant Ariſtipe.

LA JUSTICE. Tires-en autant.

MERCURE. La Banque contre Diogene, pour luy avoir fait banqueroute.

LA JUSTICE. N'en tire que trois.

MERCURE. La Peinture contre Pyrrhon, comme deſerteur.

LA JUSTICE. Tires-en neuf.

MERCURE. Veux-tu que nous apellions ces deux cauſes contre ce Rheteur de Syrie ? *Lucien.*

LA JUSTICE. Vuidons premierement celles-cy, qui ſont plus anciennes.

MERCURE. Si tu m'en crois, tu les expedieras tout d'un temps ; car elles ſont aſſez ſemblables.

LA JUSTICE. Il ſemble qu'elles te ſoient recommandées. Ie le veux.

MERCURE. La Rhetorique contre le Rheteur de Syrie, pour cauſe d'injures. Le Dialogue contre le meſme, pour le meſme ſujet.

LA JUSTICE. D'où vient que tu ne dis pas ſon nom ?

MERCURE. Il ſera aſſez connu par là.

LA JUSTICE. Il euſt eſté plus à propos de vuider ces differens en ſon païs. Mais puiſque tu le veux, nous les jugerons icy, ſans tirer à conſequence. Prens onze Iuges pour les deux cauſes.

MERCURE. Tu as raiſon, il faut eſpargner la bourſe des plaideurs.

LA IUSTICE. Verſe l'eau pour la cauſe de Polemon, apres que ſes Iuges auront pris place ; Que la Debauche parle la premiere. Qu'a-t'elle, à chanceler ? Aproche-toy, & luy demande ce qu'elle a.

MERCURE. Elle eſt yvre, & ne ſçauroit plaider elle-meſme.

LA IUSTICE. Qu'elle prenne quelque Avocat de ceux qu'on voit icy tous les jours, qui pour ſix blancs ſont preſts de trahir leur foy & leur conſcience.

MERCURE. Perſonne ne veut prendre ſa défence publiquement, mais elle dit une choſe qui

me ſemble bien raiſonnable ; Que l'Academie, qui a couſtume de parler pour & contre, parle pour elle, avant que de parler pour ſoy.

L'ACADEMIE. Je le veux ; quoy qu'on n'oblige perſonne à plaider la cauſe de ſon ennemy. Voicy donc ce qu'elle peut dire. L'Academie, Meſſieurs, m'a enlevé un de mes diſciples, qui mettoit toute ſa gloire à me poſſeder, & qui retournoit tous les jours au ſortir d'avec moy, couronné de fleurs, chantant & danſant par les ruës avec des Muſiciennes, & paſſant le temps à boire & à ſe réjoüir depuis le matin juſqu'au ſoir. Il n'eſt point beſoin de rechercher des preuves de tout cecy ; car perſonne ne l'a jamais veu qu'en cét eſtat. Cependant, comme il folâtroit un jour devant la porte de l'Academie, elle le tira à part & le ſçeut ſi bien haranguer, qu'il fit banqueroute aux plaiſirs ; & s'enfermant avec elle, devint un pilier de College, & quita là toutes mes réjoüiſſances, pour aprendre des termes barbares & inconnus, & demeurer tout le jour courbé ſur un livre, touſiours pâle & deffait, au lieu qu'il avoit auparavant le tein frais & vermeil. Non content de cela, il me vient dire des injures, à la ſollicitation de ma Rivale ; & n'a autre but que de deſbaucher mes ſujets, & de me deshonorer. Voilà à peu prés, Meſſieurs, ce que peut dire la Débauche ; à quoy je reſpons.

Pour la Débauche.

LA JUSTICE. Que dira-t-elle? Verſe-luy autánt d'eau qu'à ſa partie.

L'ACADEMIE. Quoy que ces raiſons, Meſſieurs, ayent quelque vray-ſemblance, voicy la verité du fait. Polemon, qu'elle veut faire paſſer pour ſon eſclave, eſtoit né libre, & d'un naturel porté à la vertu ; mais corrompu par les artifices

de mon ennemie, à l'aide de la volupté, avant que d'en avoir pû reconnoiſtre les deffauts; il s'abandonna à toute ſorte de débauches, ſans aucune retenuë ni pudeur. Et pour preuve de cela, Meſſieurs, je ne veux que ce qu'elle dit, qu'il alloit par les ruës couronné de fleurs, dançant & fōlâtrant avec des femmes. En ce triſte eſtat, qu'il eſtoit en opprobre à ſon païs & à ſa famille, il ne m'eut pas pluſtoſt ouï diſcourir publiquement de la vertu, & loüer la modeſtie & la temperance, qu'apres avoir taſché vainement de m'interrompre & d'exciter une riſée dans mon Eſcole; comme il vit qu'on ſe mocquoit de luy, il fit reflexion ſur l'eſtat honteux où il eſtoit, & ſe réveilla comme d'un profond aſſoupiſſement. Alors, la rougeur de la honte prenant la place de celle de l'yvrognerie, il fut touché d'un tres-cuiſant repentir, & ſe vint jetter entre mes bras, ſans y eſtre contraint par la force de la raiſon. Si vous prenez la peine de jetter les yeux ſur luy, vous verrez comme il eſt changé, & ſi mes conſeils luy ont eſté pernicieux ou ſalutaires. Vous voyez tous ſes parens & luy auſſi, qui me remercient de ce que j'ay fait, & de ce que je l'ay tiré du goufre où l'avoit plongé ma Rivale. Je n'en diray pas davantage, pour ne point abuſer de voſtre audience, outre que cela ſuffit pour me juſtifier. C'eſt à vous à juger qui doit triompher dans l'Areopage, ou le Vice ou la Vertu.

MERCURE. Haſtez-vous, Meſſieurs; car le temps preſſe.

LA JUSTICE. L'Academie l'emporte tout d'une voix; il n'y en a qu'une ſeule pour la Débauche.

MERCURE. Il y a toûjours quelque débauche;

Que les Iuges du Portique & de la Volupté prennent place. Voilà l'eau verſée.

LE PORTIQUE. Je n'ignore pas, Meſſieurs, combien ma partie eſt puiſſante, & je crains bien que ſes charmes n'ayent déſia fait quelque impreſſion ſur voſtre eſprit ; car j'en voy pluſieurs qui la regardent de bon œil, & qui aprehendent mon naturel farouche & ma mine renfrognée. Mais je me promets que la Raiſon ſera la plus forte, pourveu qu'on la veüille écouter. Je me plains donc à vous, Meſſieurs, de ce que la Volupté a débauché un de mes diſciples ; & l'Arreſt que vous venez de rendre contre ſa compagne, eſt un grand prejugé cont'elle. Car il eſt queſtion de ſçavoir ſi nous vivrons touſiours courbez contre terre comme les beſtes, & plongez dans les ſoüillures du monde, ou ſi nous leverons la teſte vers le Ciel, qui eſt le lieu de noſtre origine, préferant l'honneur & la vertu aux delices, & n'ayant que de nobles ſentimens & dignes de l'homme. Craindrons-nous touſiours la douleur comme noſtre mortelle ennemie, elle qui nous exerce à la vertu ; & nous rendrons-nous eſclaves des plaiſirs, pour mettre noſtre felicité en des douceurs cuiſantes, & ſujettes au repentir ? Car c'eſt par là que cette ſorciere a enchanté les eſprits, en leur faiſant peur de la peine & du travail, comme d'un fantôme. C'eſt par là qu'elle a corrompu Dionyſius, de quoy il ne faut pas s'eſtonner, puis qu'elle s'attaque meſme aux Dieux, & murmure contre leur Providence. Si vous faites donc juſtice, Meſſieurs, vous luy ferez porter la peine de ſon impieté. Mais conſiderez ſa moleſſe ; comme ſi elle ne pouvoit parler elle-meſme, elle a choiſi pour Avocat Epicure, parce qu'elle ne croit point de

plus grand mal que de travailler. Je luy demanderois volontiers quel eſt ſon ſentiment touchant Hercule & Theſée, qui ont paſſé toute leur vie dans de glorieux travaux, & purgé la terre de monſtres. Je n'en diray pas davantage; car la verité n'a qu'à ſe montrer pour triompher de ſon ennemie; & la Vertu toute nuë eſt plus forte que le Vice armé de menſonge & d'impoſture. Souvenez-vous donc, Meſſieurs, de juger ſelon les loix, comme vous en avez fait le ſerment, ſans ajoûter foy à un voluptueux, qui croit que les Dieux ne font rien non plus que luy.

Epicure. La Volupté, Meſſieurs, n'a que faire d'Avocat, parce qu'elle eſt ſi naturelle à l'homme, qu'elle le perſuade, ſans parler. C'eſt donc à tort que le Portique ſe plaint qu'elle luy a débauché l'un de ſes diſciples par des charmes & des ſortileges, puiſque pour ſe faire aimer elle n'a beſoin que d'elle-meſme. Il ne faut pas trouver eſtrange que Dionyſius eſtant né libre, & ayant reconnu les deffauts de ſa Rivale, qui ſe propoſe une felicité imaginaire, l'ait quitée pour ſe jetter entre les bras de la Volupté; Et renonçant à des argumens captieux, comme à autant de pieges qu'on avoit tendus pour le ſurprendre, qu'il ſe ſoit reconcilié avec la Nature, pour mener une vie douce & humaine, ſans tant de travaux & de peines inutiles. La Volupté, Meſſieurs, luy a-t'elle dû fermer la porte, lorſqu'il a eu recours à elle, comme à un port de ſalut, contre les bouraſques & les tempeſtes de ſon ennemie? & ſeroit-il juſte de le luy remettre entre les mains, pour le rendre mal-heureux toute ſa vie, ſous pretexte de le rendre heureux apres ſa mort? Mais, Meſſieurs, qui

peut estre meilleur Juge de ce differend, que celuy qui ayant éprouvé l'une & l'autre façon de vivre, & reconnu leurs avantages & leurs defauts, a choisi apres une meure deliberation ? Cela luy est d'autant plus permis, que le Portique se contente de loüer en public la Vertu, & s'abandonne en particulier à la Volupté, prenant garde seulement de n'estre point découvert. Car s'il avoit l'anneau de Gygés, ou le casque de Pluton, pour se rendre invisible, il feroit bien-tost banqueroute au travail & à la peine, comme aux plus grands ennemis du genre humain. Dionysius donc ne pouvant resister plus long-temps à des choses qui destruisoient sa nature, au lieu de la perfectionner, & voyant que tous ces beaux discours de la Vertu estoient inutiles contre la douleur, & que son Corps suivoit d'autres maximes que le Portique, il a eu recours à la Volupté, comme à l'Autel de la misericorde, d'où on le veut maintenant tirer, pour le livrer à son ennemy. Mais, Messieurs, vous avez interest d'empescher cette cruauté, avec cette mesme bonté qui vous a toûjours fait proteger les miserables. Voilà ce que j'avois à dire pour la Volupté, contre le Portique. C'est à vous à prononcer sur ce differend.

LE PORTIQUE. Qu'on me permette auparavant de l'interroger.

EPICURE. Parle, j'y consens.

LE PORTIQUE. Crois-tu que la douleur soit un mal ?

EPICURE. Oüy.

LE PORTIQUE. Et la volupté un bien ?

EPICURE. Pourquoy non ?

LE PORTIQUE. Et ne sçais-tu pas qu'il y a des choses indifferentes, & d'autres qui ne le

ſont pas, comme il y en a d'eſſentielles & d'accidentelles ?

MERCURE. Les Juges diſent qu'ils n'entendent point ces termes, & qu'ils veulent prononcer ; Qu'on ſe taiſe.

LE PORTIQUE. Qu'il me ſoit permis auparavant, de faire un argument en la troiſiéme figure.

LA JUSTICE. La Volupté l'emporte, de toutes les voix.

LE PORTIQUE. J'en apelle à Jupiter.

LA JUSTICE. A la bonne-heure, qu'on apelle une autre cauſe.

MERCURE. La Moleſſe contre la Vertu, touchant Ariſtipe.

LA JUSTICE. Cette affaire eſt déja jugée en celle de Polémon. En tout cas il faut attendre que Jupiter ait prononcé ſur le differend du Portique & de la Volupté. Car ſi le Portique gagne ſa cauſe, la Moleſſe n'oſeroit paroiſtre ; & quand il la perdra, la Vertu a encore beaucoup de choſes à dire contr'elle. Que les Juges ſe levent.

LES JUGES. Mais aurons-nous grimpé ſi haut pour rien ?

LA JUSTICE. Qu'on leur donne le tiers de leur taxe, ils gagneront davantage une autre fois.

MERCURE. La Banque contre Diogene.

LA JUSTICE. Qu'elle parle.

DIOGENE. Si elle ne ſe taiſt, je luy vais rompre la teſte ; & au lieu d'un procés d'injures, j'en feray un de coups de baſton.

LA JUSTICE. Elle a peur de luy, la voila qui s'enfuit, & il la pourſuit le baſton levé ; Qu'on apelle la cauſe de Pyrrhon.

MERCURE. Il ne s'eſt pas voulu preſenter.

LA JUSTICE. Pourquoy ?

MERCURE. Parce qu'il n'admet point de jugement.

Lucien.

LA JUSTICE. Il ſera condamné par contumace. Qu'on apelle la cauſe de ce Rhéteur de Syrie, & premierement celle qu'a intenté la Rhetorique. Quelle foule s'eſt aſſemblée pour l'entendre !

MERCURE. C'eſt que tout le monde court à la nouveauté.

LA JUSTICE. Que la Rhetorique parle.

Exorde de Demoſthene.

LA RHETORIQUE. Je prie les Dieux & les Déeſſes que je reçoive de vous en cette audience, autant de preuves de bonté & d'affection que je vous en ay touſiours teſmoigné, tant en public qu'en particulier. Je vous conjure donc, Meſſieurs, de ne pas ſoufrir que la partie adverſe m'interrompe, tandis que je vous deduiray mes raiſons, & que je travailleray à vous faire connoître la verité. Et pour commencer je vais dire, Que ſes actions ne s'acordent pas à ſes paroles. Car elle dit preſque la meſme choſe que moy ; mais elle ne fait pas de meſme, & j'ay grand ſujet de craindre, qu'apres avoir commencé à me maltraiter, elle ne continuë toûjours, & ne me traite encore plus mal à l'avenir. Mais pour venir au fait dont il s'agit, ſans perdre le temps en des paroles inutiles : Apres avoir trouvé celuy-cy encore jeune, errant & vagabond par le monde, incertain de ce qu'il devoit faire, & eſtranger de langage, auſſi bien que de naiſſance, je pris la peine de l'enſeigner, parce qu'il me paroiſſoit d'un eſprit docile, & qu'il avoit de l'amour pour moy ; & je me donnay à luy, ſans avoir honte de ſa pauvreté,

quoy que les plus Grans me fiſſent la cour. Ie luy aportay en mariage quantité de belles harangues qui l'ont rendu illuſtre ; & non contente de cela, je le fis citoyen de la Gréce, honneur qui faillit à faire crever de depit ſes rivaux. En ſuite, comme il luy eut pris envie de ſe faire connoiſtre en plus d'un lieu, je l'accompagnay en Italie & en Gaule, où il acquit beaucoup de bien & de reputation. Il ne demeura pas ingrat de ces faveurs ; car il ne juroit que par moy, & je faiſois alors toute ſa gloire & tous ſes plaiſirs. Mais enorgueilly d'un ſi grand ſuccés, & épris d'un autre amour, il me mépriſa à la fin pour ce vieux barbon de Dialogue, qui eſt un coquin qui n'a pas du pain à mãger, quoy qu'il ſe die fils de la Philoſophie. Il me quita donc avec toutes mes figures & mes ornemens, pour ſe renfermer avec luy, qui l'a rendu ſec & enervé. Car au lieu de mon embonpoint & de mon ſtile magnifique, qui eſtoit ſuivy d'aclamations & de loüanges, il n'a plus que de foibles railleries, qu'on ſe contente de payer de quelque ſouſris & de quelque branlement de teſte. Mais il ne s'eſt pas contenté de ſe mettre mal avec moy. Car on dit que le Dialogue a de grandes plaintes à faire contre luy. N'y a-t'il pas bien de l'injuſtice & du defaut de jugement de quiter ſa legitime eſpouſe apres en avoir reçeu tãt de faveurs & de careſſes, & encore en un temps où elle eſt adorée de tout le monde ? Cependant mal-heureuſe que je ſuis j'ay meſpriſé la recherche des plus Grands, pour courre apres un ingrat & un inconnu. Voilà, Meſſieurs, une grande partie de ce que j'avois à dire, que j'ay renfermé à deſſein en peu de paroles, pour ne point abuſer de voſtre audience. Je n'ay qu'une choſe à ajoûter, qu'il n'eſt pas juſte qu'il ſe

ſerve de mes armes contre moy-meſme ; & s'il a envie de me reſpondre, qu'il le doit faire dans les graces du Dialogue, ſans entreprendre ſur les miennes.

MERCURE. Cela ne ſe peut ; car qui a jamais oüy parler en Juſtice par Dialogue?

LUCIEN. Pour montrer, Meſſieurs, que je n'en veux pas à cette belle ennemie, qui a eſté autrefois l'objet de mes vœux & de mes deſirs, je feray ce qu'elle m'ordonne, & reſpondray nuëment à tous les chefs de ſon acuſation, ſans me ſervir de ſes couleurs ni de ſes artifices. Il eſt vray ce qu'elle a dit, que je luy dois tout mon avancement & toute ma gloire. Car c'eſt elle qui m'a fait ce que je ſuis; mais comme j'ay veû qu'elle quittoit ſa premiere modeſtie, pour prendre les parures & les affeteries d'une Courtiſane, & qu'elle aimoit à eſtre cajolée, j'ay perdu peu à peu l'affection que j'avois pour elle. Car quelle honte, Meſſieurs, de la voir galantiſée des plus beſbauchez de la ville, qui viennent chanter la nuit ſous ſes feneſtres, & à qui elle ouvre quelquefois la porte, & ſe laiſſe careſſer? Je n'ay donc pû ſoufrir plus long temps cette liberté, pluſtoſt cette licence; & ne luy voulant pas faire d'affront, ni la repudier publiquement, apres l'avoir tant aimée, je me ſuis contenté de faire amitié avec le Dialogue ſon voiſin, pour me ſervir d'entretien & de divertiſſement. Voilà le mauvais traitement que je luy ay fait; mais je ſouſtiens que quand je n'aurois reçeu d'elle aucune injure, je ſerois excuſable à mon âge de quiter le tumulte du Bareau, & le bruit des Déclamations, pour ſuivre la Philoſophie, & mener une vie plus douce & plus tranquille. Voilà, Meſſieurs, ce que j'avois à dire, c'eſt

C'eſt qu'ils aiment l'éloquence.

Prés de 40. ans.

à vous à prononcer sur ce different.

LA JUSTICE. Qui l'emporte ?

MERCURE. L'accusé de toutes les voix, excepté d'une.

LA JUSTICE. C'est sans doute celle de quelque Orateur. Que le Dialogue s'avance, & que les mesmes Juges demeurent, ils auront double salaire.

LE DIALOGUE. Quoy qu'il me siée mal, Messieurs, de paroistre dans un Bareau, & que je n'aye point accoustumé de faire des harangues continuës, je tâcheray neanmoins de m'en aquiter, pour ne point enfraindre nos coûtumes, & vous representeray mes interests en peu de mots, & sans artifice. Considerez, je vous prie, si je n'ay pas sujet de me plaindre de celuy-cy, qui de grave & serieux que j'estois, qui ne parlois que de Dieu & des principes, m'a habillé en ridicule; & me dépoüillant de toute ma gloire, m'a donné une marotte au lieu d'un sceptre; & pour comble de mépris, m'a alié à la Satyre & à la Comedie, apres m'avoir coupé les aîles dont je m'élevois au Ciel. Car au lieu de Platon & d'Esquinés, il s'est proposé pour exemple Eupolis & Aristophane, qui ont attaqué de leur temps, tout ce qu'il y avoit d'illustre. Non content de cela, pour avoir quelqu'un qui l'ayde à médire, il a deterré un vieux Cynique, accoustumé à mordre & à aboyer tout le monde, & dont les morsures sont d'autant plus dangereuses, qu'elles se font en riant. Déchû donc de ma premiere grandeur, je suis devenu l'objet de la risée publique, & je pense estre quelque Centaure composé de deux natures, l'une grave & serieuse, & l'autre gaye & folâstre, comme je parois dans ses ouvrages. *Menipe.*

LA JUSTICE. Que reſponds-tu à cela ?

LUCIEN. Que rien ne m'a jamais tant eſtonné, qu'une plainte ſi injuſte. Lors que je le pris, Meſſieurs, c'eſtoit un melancolique, ſec & decharné, qui faiſoit horreur par ſes frequentes découpures, quoy qu'il s'imagine que cela luy donne bonne grace. Je luy oſtay donc d'abord cette mine grave & ſevere, pour le polir & l'ajuſter à la mode ; de ſorte qu'il me doit preſque tout ſon agrément. Je le mariay en ſuite à la Comedie ; ce qui ſervit beaucoup à le faire aimer du peuple, à qui il eſtoit auparavant inſuportable, pour ſa rudeſſe & ſa trop grande ſeverité. Cependant il eſt en colere de ce qu'il ne vole plus dans le Ciel, & qu'il ne s'enquiert plus, combien Dieu meſla de ſubſtance pure & celeſte, parmy la maſſe terreſtre & corruptible, lorſqu'il fabriqua le monde ? Si la Rhetorique eſt un meſlange de politique & de flaterie, & autres ſemblables fadaiſes? Car ce n'eſt pas une choſe imaginable, combien il eſt amoureux de ces ſotiſes, & curieux de ſçavoir ce qu'il n'entend point. Enfin, il ne ſçait pas ce qui ſe paſſe ſur la terre, & veut parler des choſes du Ciel. Du reſte, il ne peut m'acuſer de l'avoir depaïſé, puiſque je l'ay habillé à la Grecque. Voïlà ce que j'avois à dire pour ma juſtification, il n'eſt plus queſtion que de donner vôtre jugement.

MERCURE. Il n'y a encore qu'une voix contre luy, qui eſt ſans doute celle de cet envieux, qui a contredit les jugemens precedens, & qui n'eſt jamais de l'avis des autres. A demain, Meſſieurs, on jugera le reſte.

LE PARASITE, OU L'ECORNIFLEUR.

DIALOGUE

DE SIMON ET DE TYQUIADE.

C'eſt un jeu de l'Autheur, pour montrer que c'eſt un meſtier des plus illuſtres.

TYQUIADE. D'Où vient que tous les hommes tant libres qu'eſclaves, aprennent quelque meſtier, ou exercent quelque profeſſion pour eſtre utiles aux autres & à eux-meſmes, & que tu ne fais rien? Car tu n'és ni Medecin, ni Avocat, ni Muſicien, & encore moins Philoſophe.

SIMON. Il eſt vray; & je ne me pique pas de l'eſtre.

TYQUIADE. Tu as raiſon; Mais peut-eſtre que tu n'as pas apris les Sciences, à cauſe de la peine, & de la deſpenſe qu'il y falloit faire. Mais qui t'empeſchoit d'aprendre quelque meſtier? car tu n'és pas aſſez riche, pour pouvoir viure de tes rentes.

SIMON. J'en fais un tres-noble & tres-illuſtre.

TYQUIADE. Et quel?

SIMON. C'eſt un meſtier qu'on peut mieux faire que dire; car le nom n'en eſt pas autrement honneſte; outre qu'il n'a pas encore eſté reduit en Art.

TYQUIADE. Ne le ſçaurois-tu faire connoiſtre par quelque circonſtance?

SIMON. Tu le ſçauras une autre fois.

TYQUIADE. Mais je ne puis retenir ma curioſité.

SIMON. Il te ſemblera étrange, quand tu l'entendras nommer.

TYQUIADE. Je deſire d'autant plus de le ſavoir.

SIMON. C'eſt le metier de Paraſite.

TYQUIADE. Il faut eſtre fou, pour apeller cela un métier.

SIMON. Je le ſuis donc, & ne me picque point de cette injure; car la folie a cela de propre, qu'elle excuſe tout, ce qui n'eſt pas un petit avantage.

TYQUIADE. Quoy! tu és un Paraſite.

SIMON. Tu me fais tort.

TYQUIADE. Pourquoy, puiſque je t'apelle par ton nom?

SIMON. Parce que tu crois m'en faire, & penſes me dire une injure. Car pour moy, bien loin d'en avoir honte, j'en fais gloire; & trouve ce nom plus beau que celuy de Philoſophe: en un mot, j'en fais plus d'eſtat, que Phidias ne faiſoit de ſon Jupiter Olympien.

TYQUIADE. Ce ſeroit une plaiſante choſe, qui t'adreſſoit une lettre *à Simon le Paraſite*. Cela feroit bien rire le monde.

SIMON. C'eſt que le monde eſt un ſot, & qu'il n'eſt pas capable de connoiſtre la juſte valeur des choſes. Mais moy, je ne le trouve pas plus étrange que de mettre *à Dion le philoſophe*, & j'aime mieux eſtre l'un que l'autre.

TYQUIADE. Je ne regarde pas ce que tu

aimes, mais la verité. Car il naiſtroit encore une autre difficulté, de ſavoir où l'on rangeroit cet Art; ſi ce ſeroit entre les Arts liberaux, ou entre les mécaniques.

SIMON. Pour moy je ſoûtiens qu'il merite mieux d'eſtre mis entre les Arts liberaux que la Grammaire; & je te le prouveray, ſi tu veux, quoy que je n'y aye jamais révé.

TYQUIADE. Que penſes-tu premierement que ſoit un Art?

SIMON. Un recueil de preceptes qu'on met en pratique, pour une fin utile à la vie de l'homme.

TYQUIADE. C'eſt bien dit.

SIMON. Si je te prouve donc que cette définition luy convient, que diras-tu?

TYQUIADE. Que cela m'étonne.

SIMON. Premierement, c'eſt un amas de préceptes & de connoiſſances, ſans quoy l'on ne peut reüſſir. Car, il faut d'abord jetter l'œil ſur quelqu'un qui ſoit capable de nous nourir, en quoy il ne faut pas peu d'adreſſe, pour ne point s'embarquer temerairement. Comme il y a un Art pour reconnoître les pieces qui ſont de bon ou de mauvais aloy, il y en a un de même pour connoiſtre les hommes; quoy qu'Euripide diſe, Qu'il n'y en a point, pour diſcerner les méchans d'avec les gens de bien. Et c'eſt en quoi paroiſt l'excelence de celui-cy, & ce qui fait voir qu'il a quelque choſe de divin, de penetrer en des choſes ſi obſcures. Apres avoir trouvé un homme qui ſoit capable de nous nourrir, il faut beaucoup d'art & d'adreſſe pour le ſavoir cajoler, & nous gagner ſes bonnes graces. En ſuite, il faut connoiſtre toutes les viandes, pour poſſeder cet Art en perfection; ſavoir quelles ſont les meilleures, le temps & la ſaiſon où elles

ſe doivent manger ; le païs d'où elles viénnent, & ou elles ſont les plus excellentes; car telle eſt bonne en un lieu qui ne l'eſt pas en un autre ; L'endroit qui eſt le meilleur en chacune, qui n'eſt pas une connoiſſance inutile & ſuperfluë, comme pluſieurs autres ; car c'eſt le moyen de bien vivre, & de manger toûjours les meilleurs morceaux. Auſſi le divin Platon, admirable en cela, comme en tout le reſte, dit, Qu'un homme qui ignore ce que je dis, ne ſe doit pas méler de traiter. Mais pour montrer que cét Art ne donne pas des préceptes en l'air, & qu'il ne conſiſte pas ſeulement en des connoiſſances, mais en pratiques: c'eſt qu'õ peut demeurer longtemps ſans exercer les autres, mais faute de pratiquer celuy-cy, on fait perir l'Art & l'Artiſan. Pour ce qui eſt d'eſtre utile à la vie de l'homme, il eſt auſſi neceſſaire que le boire & le manger. Ce n'eſt donc pas une faculté naturelle, comme de voir & d'oüir; car ſi cela étoit, il ſeroit commun à tous, & il y en a peu qui y ſoient propres. Ce n'eſt pas auſſi un don de Nature, comme la force, la beauté, & autres qualitez ſemblables ; car il s'aquiert par l'étude & par l'exercice. Ce n'eſt pas une ignorance; car l'ignorance n'eſt bonne à rien, & cecy eſt bon à tout. Il y a plus, c'eſt qu'on voit perir d'excellens Pilotes, & l'on dit qu'il n'eſt ſi bon charetier qui ne verſe; mais un Paraſite ſe trouve touſiours ſur ſes pieds. Puis donc que ce n'eſt ni faculté, ni qualité naturelle, ni ignorance, il s'enſuit que c'eſt un Art.

TYQUIADE. Il le ſemble; Mais en pourrois-tu donner la definition?

SIMON. C'eſt l'Art de viure aux dépens d'autruy, ſans rien faire, dont la fin eſt la volupté.

TYQUIADE. La definition eſt fort bonne; Mais

preus

prins garde que quelque Sophiſte ne te conteſte la fin.

SIMON. Il eſt aiſé de la prouver. Premierement, Homere, qui, comme tu ſais, eſtoit un tres-grand perſonnage, admire la vie du Paraſite, comme la plus heureuſe; & dit qu'il n'y a rien de meilleur que d'eſtre à table, à faire bonne chere, & à boire tour à tour. Et il ne fait pas dire cela à quelque ſot d'entre le peuple, mais à celuy qu'il propoſe pour exemple de vertu & de ſageſſe. Et certes, ſi Ulyſſe eût voulu loüer la beatitude des Stoiques, il l'euſt fait, ou lors qu'il tira Philoctete de l'Iſle de Lemnos, ou lors qu'il areſta la fuite des Grecs, ou lors qu'il prit Troye, ou lors qu'il y entra couvert de haillons, comme un Philoſophe, apres s'eſtre donné la diſcipline. Mais il n'en dit pas un mot. Il ne dit rien auſſi de ſemblable, lors qu'il vivoit en Epicurien chez Calypſo, où il prenoit tous les plaiſirs qu'on peut prendre avec les femmes; mais lors qu'il eſt à table d'autruy, chez le Roy des Phéaques, comme la ſouveraine felicité conſiſtant en la vie du Paraſite. Epicure a donc tort, à mon avis, d'oſter à cét Art la volupté qui luy eſt propre, pour l'attribüer à ſa ſecte. Car s'il eſt vray que la felicité conſiſte dans une parfaite tranquilité, tant du corps que de l'eſprit, comme tombent d'acord tous les Philoſophes, le moyen qu'Epicure ſoit heureux, tandis qu'il s'embaraſſe de la grandeur du Soleil, & de la figure du monde? Qu'il veut ſavoir s'il eſt infini, & dequoi il eſt compoſé? S'il y a des Dieux ou non, & s'ils ſe mélent de ce qui ſe fait icy bas, & autres curioſitez ſemblables? Mais le Paraſite, ſans s'enquerir de ce qu'il n'a que faire, ni ſe méler du gouvernement du monde; & croyant que

tout va bien, & qu'il ne sauroit mieux aler; boit, mange, & se réjoüit, goûtant en repos les délices de la vie, sans estre seulement travaillé de mauvais songes. Car comme il n'a point d'inquietude le jour, il n'en peut avoir la nuit. Il y a encore d'autres raisons pour montrer que la souveraine felicité ne convient pas à Epicure. Car, ou son sage a dequoy vivre, ou il n'en apoint; S'il n'en a point, il n'a garde d'estre heureux, veu qu'il ne peut pas seulement conserver son estre. S'il en a, ou c'est de son chef, ou par l'entremise d'autruy; Si c'est par autruy, c'est nostre Parasite; Si c'est par soy-mesme, il ne peut avoir de plaisir parfait, parce qu'il y a mille choses qui luy donnent de l'inquietude. Il faut prendre garde que son bien ne dépérisse; estre à toute heure sur pié, pour vaquer à ses procés & à ses afaires. Je laisse à part mille chagrins, tantost d'un valet de chambre mal-adroit, tantost d'un maistre d'Hostel, ou d'un Intendant qui vous dérobe; tantost d'un Cuisinier qui n'a pas bien fait une sauce, & qui vous fait recevoir un afront en bonne compagnie. Enfin, dans la maison d'un homme riche, il y a perpetuellement sujet de crier; & si l'on est pauvre, c'est encore pis, car on ne sauroit goûter aucun plaisir. Mais le Parasite n'a point tous ces embaras. Car il trouve toûjours la nape mise, sans se mettre en peine de rien; de sorte qu'il n'a ni les incommoditez de la pauvreté, ni celles des richesses, & ainsi il vit dans une parfaite tranquilité, en quoy consiste la Beatitude.

TYQUIADE. Il n'en faudroit plus guere pour m'obliger à te rendre les armes.

SIMON. Dy plustost, pour les rendre à la verité. Apres avoir montré que la Parasitique

eſt un Art, il reſte à prouver que c'eſt le meilleur; quoy que ce que je viens de dire le faſſe aſſez voir, puis qu'il poſſede la ſouveraine felicité, à quoi les autres aſpirent. Premierement, tous les Arts ont cela de propre, qu'il faut ſuer & travailler pour les aprendre; au lieu que celuy-cy s'aprend ſans peine, & tout en riant. Car on ne voit point le Paraſite s'en aller triſte au feſtin, comme un écolier va à l'école. Les autres Arts donnent de la peine non ſeulement à aprendre, mais à exercer; au lieu que celuy-cy s'exerce ſans peine; il ne faut que remuer les mâchoires. Il n'y a point de métier qui ne coûte beaucoup à ſavoir; mais celuy-cy ne coûte rien; & s'il coûte quelque choſe, ce n'eſt pas à celuy qui l'aprend, mais à celuy qui l'enſeigne; car il s'aprend toûjours aux dépens d'autruy. La pluſpart ſe fâchent de leur métier, quand ils l'ont apris, & ſont toûjours en colere, lors qu'il le faut exercer; au lieu que le Pariſite n'eſt jamais plus aiſe que quãd il exerce le ſiẽ; car il n'eſt pas plus fâcheux à exercer qu'à aprendre. Aux autres, il faut mille outils; à un Docte, une infinité de livres; à celuy-cy, il ne faut que les inſtrumens que la Nature nous a donnez, qui ne ſe peuvent ni emporter ni dérober, & qui ne couſtent pas de grandes ſommes d'argent, comme ceux de Mathematique. Les autres ne trouvent leur ſalaire qu'apres avoir travaillé, encore ſouvent ne l'ont-ils pas, ou il faut conteſter pour l'avoir. Celuy-cy trouve ſon ſalaire dans ſon travail, & ſa fin dans ſon operation, qui eſt la derniere perfection de l'Art. Car ordinairement la fin de l'Art n'eſt pas celle de l'artiſan. Un laboureur ne laboure pas pour labourer, mais pour vivre, & ne ſe ſoucie du labourage,

que pour le profit qui luy en revient. Mais le Parasite exerce son Art pour son Art même, & pour le plaisir qu'il y prend. Les Artisans n'ont que quelques jours de réjoüissance ; mais pour celuy-cy il est tousiours feste, & les autres se délassent dans son travail, comme dans la fin du leur ; de sorte qu'on le peut nommer à bon droit l'Art des Arts, parce que la fin des autres est enfermée dans la sienne. Les gens de métier font leurs chef-d'œuvres à jeun ; mais le Parasite ne vaut rien s'il n'a mangé, & fait tous les chefs-d'œuvres à table. La pluspart des autres ne sauroient travailler qu'en leur boutique ; celuy-cy s'exerce par tout, aussi bien aux champs qu'à la ville, estant en repos, comme voyageant, & tousiours fort à son aise. Ceux qui mangent le bien d'autruy, luy font injure. Icy l'on ne fait injure à personne en mangeant son bien ; & au lieu de s'en fâcher, on vous en remercie. Le commencement des autres Arts est bas & abject, aussi bien que leur exercice ; celuy-cy est illustre, & commence par l'amitié, qui est tant vantée des Philosophes ; aussi ne s'exerce-t-il que par des gens de condition, comme je feray tantost voir, & jamais par un sot ni par un faquin. Mais la pluspart des Artisans sont du dernier ordre, tant pour la condition que pour l'esprit ; & sans cela ne s'amuseroient pas à si peu de chose. Il y a des Maistres pour aprendre les autres Arts ; mais ici il n'y en a point, & c'est comme un present du Ciel aussi bien que la Poësie. Pour comble de biens, le Parasite ne seme ni ne moissonne, & trouve tout abondamment, comme s'il vivoit au siécle d'or.

TYQUIADE, Grands Dieux ! comme tu

m'acables de la force & de la multitude de tes raiſons ? je regrette de ne l'avoir pas eſté, & il me prend envie de le devenir.

SIMON. Apres avoir montré en general les avantages qu'a cét Art ſur les autres Arts, conſidéronsen particulier ceux qu'il a ſur les plus illuſtres. Car ce ſeroit trop ravaler ſa gloire, que de le comparer aux autres. Chacun tombe d'acord que la Philoſophie & l'Eloquence, ſoit qu'on les nomme Sciences & Arts, excellent par deſſus tout. Si l'on montre donc la préminence qu'il a ſur elles, les autres luy cederont aiſément. C'eſt une maxime en Philoſophie, que tout ce qui ſubſiſte dans la Nature, eſt un ; c'eſt pourquoy ces deux choſes n'ont qu'un Eſtre chimerique, car il y a pluſieurs Rhétoriques & pluſieurs Philoſophies toutes diferentes, & c'eſt un miracle d'en trouver deux ſemblables; vû que ce qui eſt aprouvé par les uns, eſt condamné par les autres. Mais le métier de Paraſite eſt un par tout le monde, & ne s'exerce pas autrement en Grece qu'en Italie, ou chez les Barbares; car les Ecornifleurs ſuivét par tout de mêmes maximes, & ne ſont point comme les Epicuriens & les Stoïciens, qui ne s'acordent ni de la fin ni des principes. Ces merveilles ſont ſi grandes, qu'elles me font quelquefois douter ſi ce n'eſt point la Sapience dont parle Ariſtote, qui renferme en elle la fin de toutes les Sciences.

TYQUIADE. Voilà aſſez de raiſons ; n'as-tu point d'authorités ni d'exemples, pour prouver une ſi admirable doctrine ?

SIMON. Ouy, & en grand nombre. Premierement, il n'i a point de Paraſite qui ſe faſſe Philoſophe ; au lieu qu'une infinité de Philoſophes deviennent tous les jours Paraſites.

TYQUIADE. Comment cela ?

SIMON. Il ſemble que tu n'ayes jamais leu la vie de ces grands Precepteurs du genre humain, Eſquinés le diſciple de Socrate qui a fait ces beaux Dialogues, qui pour eſtre longs, n'en ſont pas moins agreables, les ayant portez un jour à Denis le Tyran, ce Prince le retint à ſa table ; ſi bien que de Philoſophe il devint ſon Paraſite. Ariſtipe qui vivoit au meſme temps, n'alla-il pas en Sicile pour le meſme ſujet ? où il ſe montra ſi excellent en cét Art, que les Cuiſiniers du Prince venoient prendre l'ordre de luy ; & l'on ne les recevoit point, ſans ſon atache. Le divin Platon meſme s'en eſt mélé ; mais comme les talens ſont divers, il n'y reüſſit pas bien, & ſe fit moquer de luy ; Et quoy qu'il retournaſt une ſeconde fois en Sicile, il n'y fut pas plus heureux, en quoy ſa fortune a quelque choſe de celle de Nicias ; car ils ont échoüé tous deux en cette Iſle.

TYQUIADE. Qui eſt-ce qui dit cela de luy ?

SIMON. Pluſieurs Hiſtoriens tres-celebres, & particulierement Ariſtoxéne le Muſicien, qui a eſté luy-meſme le Paraſite de Nelée, comme Euripide le fut d'Arquelaüs, juſqu'à la mort, & Anaxarque, d'Alexandre. Pour Ariſtote, il n'a fait qu'ébaucher cet Art, non plus que les autres. Je pourois alleguer pluſieurs exemples ſemblables ; mais pour venir au but, ſi la félicité conſiſte à n'avoir ni chaud, ni froid, ni ſoif, ni faim, comme diſent quelques Philoſophes, le Paraſite n'eſt pas tourmenté de ces maux, comme pluſieurs d'entr'eux, qui en ſont morts miſerablement.

TYQUIADE. Acheve de montrer les avan-

tages qu'a cet Art par deſſus la Rhetorique & la Philoſophie.

SIMON. Il y a deux temps où les habiles gens ſe font paroiſtre, la paix, & la guerre; conſiderons premierement celuy-cy.

TYQUIADE. Que tu prens un beau champ pour faire éclater la gloire de ton Paraſite; & que j'auray de plaiſir à le voir comparer en cette rencontre aux Orateurs & aux Philoſophes!

SIMON. Figure-toy que les ennemis ſont entrez dans la Province, & que tous ceux qui ſont en âge de porter les armes, ont ordre de marcher pour leur faire teſte. Tout le monde y acourt, Poëtes, Orateurs, Philoſophes, Paraſites. Deshabillons-les pour les mieux conſiderer, puis-qu'auſi bien il leur faut veſtir leurs armes. Les uns paroiſſent ſecs & décharnez, ſans aucune force ni vigueur. Quelle aparance de les mener au combat, que pour vivre ils ont beſoin de Medecin? Comment pouroient-ils ſuporter les durs travaux de la guerre? Le Pariſite au contraire, ſe preſente avec un viſage vermeil, un œil vif, un teint frais, un regard furieux: en un mot, robuſte de corps & d'eſprit: & tout preſt à donner des coups pluſtoſt qu'à en recevoir. Mais pourquoy ſe mettre en peine d'aleguer des marques de la valeur des uns & des autres? Il n'y a jamais eu d'Orateur ni de Philoſophe qui ait eſté à la guerre, qu'il ne s'en ſoit repenti. Iſocrate n'avoit garde d'y aller, puis-qu'il n'avoit pas ſeulement la hardieſſe de monter ſur la Tribune. Quant aux autres, Philipe n'eut pas pluſtoſt declaré la guerre aux Athéniens, que Demadés. Eſquinés & Philocrate, qui trembloient de peur, luy livrerent leur Patrie. Pour Licurgue, Demoſthene & Hyperide qui parloient ſi haut, &

qui paroiſſoient ſi réſolus dans leurs harangues ; quel exploit de guerre ont-ils jamais fait ? Le premier & le dernier n'oſerent ſortir hors des tes de leur ville, & ne firent rien que des decrets & des harangues. Pour l'autre, qui faiſoit plus le fanfaron, & qui diſoit des injures à Philippe, ayant eu la hardieſſe de s'avançer juſqu'en Beocie, lors qu'il en falut venir aux mains, le cœur luy manqua, & il s'enfuit lâchement, & abandonna ſon bouclier. Ces choſes ſont publiques & connuës de tout le monde.

TYQUIADE. Je le ſay ; mais c'eſtoient des gens qui s'exerçoient à parler, & non pas à faire, comme les Philoſophes.

SIMON. Je te feray voir que ceux-cy ſont plus lâches que les autres, quoi-qu'ils ne ceſſent de parler de courage & de reſolution. Premierement, tu ne me ſaurois donner d'exemple d'un ſeul Philoſophe qui ſoit mort l'épée à la main. Car, ou ils n'ont jamais eſté à la guerre, comme Antiſtheme, Diogene, Cratés, Zenon, Platon, Eſquinés, Ariſtote, & toute leur ſuite ; ou ils ont tourné le dos, comme Socrate, qui ayant l'audace de marcher contre les Lacedemoniens, perdit cœur à la premiere rencontre, & aima mieux venir diſputer contre ſes écoliers à Athénes, que d'avoir à faire aux diſciples de Lycurgue.

TYQUIADE. Il eſt vray que je l'ay leu dans de bons Autheurs, & tu n'encheris pas icy ſur la verité. Mais as-tu quelque exemple de la valeur d'un Paraſite?

SIMON. Si j'en ay ? Tous ceux qui ont leu Homere, ſavent que les plus braves Heros ſe méloient de ce métier-là. Neſtor qui n'eſtoit pas moins

moins courageux qu'éloquent, estoit le Parasite d'Agamemnon; & ce Prince n'admira personne tant que luy. Car il ne dit pas qu'il voudroit avoir une douzaine d'Achilles, d'Ajax, ni de Diomedes, mais de Nestore; c'est à dire de Parasites, & qu'avec cela il auroit bien-tost pris Troye. Idomenée fils de Jupiter l'estoit aussi, au raport du mesme Autheur.

TYQUIADE. Comment le prouveras-tu?

SIMON. Te souvient-il de l'endroit où Agamemnon luy crie, Que son verre est toûjours plein auprés du sien, pour boire lors que le cœur luy en dit? Car il ne veut pas dire par là qu'Idomenée bût nuit & jour, mais bien qu'il avoit tousiours place à sa table, qui est le propre du Parasite, au lieu que les autres ne s'y osoient mettre si on ne les en prioit, comme on fit Ajax, lors qu'il eut combatu contre Hector. Mais il y avoit long-temps que Nestor faisoit ce métier à la table de Cenée & d'Exadius, & il continua jusqu'à la mort d'Agamemnon.

TYQUIADE. Que tu me plais de n'aleguer point de petites exemples? Mais n'en as-tu point encore d'autres?

SIMON. Patrocle estoit le Parasite d'Achille, quoy qu'il ne le cedast à pas un des Grecs, tant pour les avantages du corps, que pour ceux de l'esprit. Et veritablement il me semble qu'il ne le cede pas mesme à Achille, quand je le voy chasser Hector hors du camp qu'il avoit forcé, & éteindre le feu qu'il avoit mis aux navires, à quoy Ajax & Teucer avoient travaillé en vain. Combien alors tua d'ennemis ce glorieux Parasite, & parmi eux Sarpédon, qui estoit fils de Jupi-

ter ? Auſſi ne meurt-il pas de la main d'un ſeul, comme Hector de la main d'Achile, & Achile de celle de Pâris : Mais pour le tüer, il faut employer deux hommes & un Dieu. Et en mourant, il ne fait pas de lâches ſuplications, comme le premier, qui prie Achile de rendre ſon corps à ſon pere, mais il dit des choſes grandes & dignes de ſa profeſſiõ, *Que s'il s'e fût prejeté à lui auparavãt une vintaine de ſemblables, il les auroit tous defaits.*

TYQUIADE. Mais on peut dire que c'eſtoit l'amy d'Achille, & non pas ſon Paraſite.

SIMON. Il témoigne luy-meſme le contraire, lors qu'il dit, qu'il luy a fait la cour dés ſon enfance, qui eſt le propre du Paraſite, & non de l'amy : Et pour montrer qu'il n'eſtoit pas auſſi ſon valet, il le prie qu'apres avoir touſiours vécu enſemble, ils ſoient enterrez tous deux en meſme tombeau, en quoi il le traite de compagnon, comme il paroiſt par tout ailleurs. Auſſi Merione êtoit le courtiſan d'Idomenée, car c'eſt ainſi qu'on appelloit alors les Paraſites, & Homere le compare à Mars, qui eſt un honneur qu'il ne rend pas à Idomenée lui-même qui eſtoit fils de Jupiter. Quoy ? Ariſtogiton, cét illuſtre Libarateur des Atheniens, n'eſtoit-il pas le Paraſite d'Harmodius, à cauſe de ſa pauvreté ? Et n'a-t'il pas eu une ſtatuë d'airain comme luy, pour récompenſe de ſa vertu ? Enfin, les Dieux mémes ne peuvent faire plus d'honneur aux hommes, que d'en faire leurs Pariſites, comme ils firent de Minos & de Tantale. Voyons maintenant noſtre Heros à la guerre. Premierement, il ne va point au combat qu'auparavant il ne ſe mette à table, ſuivant le conſeil d'Uliſſe, pour acquerir de nouvelles forces ; & tandis que les autres tremblent ou cherchent

leurs armes, il eſt déja tout preſt à bien faire. Lors qu'on vient aux mains, il combat aux premiers rangs, & couvre de ſon corps celuy qui le traite, comme Ajax faiſoit Teucer. Que s'il vient à mourir à la bataille, on n'a point de honte de l'avoüer pour ſien; car il a bonne mine, même dans la mort. Et certes, il feroit beau voir auprés de lui, le corps meigre & défait d'un Philoſophe, qui reſſemble pluſtoſt à un criminel qu'on méne au ſuplice, qu'à un Soldat; Un eſtat ne ſeroit-il pas menacé de ſa ruine, s'il n'avoit que de tels défenſeurs? Voila quels ſont les Paraſites à la guerre, à comparaiſon des Orateurs & des Philoſophes. Voyons maintenant l'avantage qu'ils ont ſur eux dans la paix, en quoy ils les ſurpaſſent, autant que la paix ſurpaſſe la guerre. Premierement, ils n'ont point de procés pour leurs uſures, & l'on ne les entend point crier dans un bareau où ils n'ont que faire, car ils haiſſent la tromperie & la chicane; mais dans les exercices du corps, un homme de Lettres, qui ſe viendroit preſenter contr'eux, ſe feroit moquer de luy. A la chaſſe ils ne tremblent point comme eux à la rencontre d'un cerf ou d'un ſanglier; car ſi l'un aiguiſe ſes dents contr'eux, auſſi font-ils les leurs contre luy. Dans les feſtins, qui ſont un des principaux exercices de la paix, qui ſait mieux qu'eux faire l'honneur de la compagnie? Au lieu qu'un Philoſophe reſſemble à un homme qui vient d'enterrer ſon pere ou ſa mere, tant il eſt triſte & melancolique. Comparons-les maintenant, dans le reſte de leur vie. Le Paraſite mépriſe la gloire, & ne ſe ſoucie point de tout ce qu'on peut dire de luy; au lieu que les Philoſophes & les Orateurs en ſont éperdument amoureux, quoi qu'ils pré-

chent le contraire. Pour ce qui eſt de l'avarice, un Orateur ne vend pas ſeulement ſa voix, mais ſa conſcience; & le Philoſophe pour amaſſer des richeſſes, met la Vertu à l'encan, & devient ſouvent un lâche flateur. Quelques-uns courent tout le monde pour s'enrichir, & ſe rendent éclaves des Grans pour de l'argent. Diray-je les autres paſſions dont ils ſont tyranniſez ? la crainte, l'envie, la colere, où noſtre Paraſite eſt ſi peu ſujet, que s'il vient quelquefois à ſe fâcher, ce qui arive rarement, il fait rire la compagnie, tant il eſt agreable meſme dans ſa mauvaiſe humeur. Pour la triſteſſe, elle ne trouve point de place chez luy, parce qu'il n'a point les choſes qui la font naiſtre, & qu'il a renoncé aux atachemens du monde.

TYQYIADE. Mais la pauvreté ne l'afligе-t-elle point?

SIMON. Non, car il ne manque de rien, & vit aux dépens d'autruy, ſans quoy il ne ſeroit pas Paraſite; comme on n'apelle point un homme ſage ou vaillant, qui manque de ſageſſe ou de valeur. Il ne porte point de baſton pour ſe defendre, comme font les Philoſophes, parce qu'il n'a peur de rien, eſtant à couvert par ſa pauvreté; & il n'a pas beſoin la nuit de fermer ſa porte ou ſes feneſtres, ſi ce n'eſt pour s'exemter du froid ou du vent. Il n'eſt point acuſé de larcin, ni d'autres crimes, comme les Orateurs & les Philoſophes, dont il nous reſte encore des Apologies; au lieu qu'il ne ſe trouve point d'Apologie de Paraſite. Que s'il fait quelque meſchante action, ce n'eſt point en cette qualité; au contraire, il la perd alors, pour prendre le nom de ſon crime, & devient adultere, voleur, aſſaſſin,

ou quelqu'autre choſe ſemblable.

TYQUIADE. Si ſa vie eſt meilleure que celle des Philoſophes, ſa mort pour le moins eſt beaucoup pire.

SIMON. Nullement, Car on voit les uns mourir dans les tourmens, ſoit des ſuplices ou des maladies; mais l'autre meurt tout en riant; & l'on n'en voit point de banny, ou contraint d'avaler du poiſon.

TYQUIADE. Tu prouves aſſez bien les avantages qu'il a par deſſus les Orateurs & les Philoſophes; Il reſte de faire voir que la profeſſion en eſt honneſte.

SIMON Cela n'eſt-il pas aſſez prouvé par l'exemple des plus grands perſonnages qui ont fait ce métier, comme je l'ay montré amplement? Et qu'on ne die point qu'ils ſont à charge aux Grans; car les Grans ne ſe ſauroient paſſer d'eux, & ſeroient plus miſerables que tu n'imagine les Paraſites, s'ils ne les avoient point pour leur tenir compagnie & pour admirer leur félicité. Ils ne leur ſervent pas ſeulement d'entretien, mais de défenſe. Car il n'eſt pas aiſé de les ataquer, veu qu'ils ne les abandonnent jamais; ni de les empoiſonner, parce qu'ils boivent toûjours les premiers, & font l'eſſay des viandes, ſans avoir peur de mourir pour ceux-là qui les font vivre. D'ailleurs, les Grans tirent leur honneur des Paraſites, & font gloire d'avoir pluſieurs gens à leur ſuite & à leur table, au lieu que le Paraſite ne tire point ſa gloire d'un Grand; quoi qu'il n'ait point de honte de luy faire la cour, comme à une perſonne qui eſt au deſſus de luy.

TYQUIADE. J'ay peine à croire que cét Art ne ſoit arivé à ſa perfection, & que perſonne n'en ait

traité, tant tu en parles pertinemment, & en fais bien voir tous les avantages. Mais tu m'avoüeras touſiours que ſi la profeſſion n'en eſt honteuſe, pour le moins le nom l'eſt.

SIMON. Je t'ay déja dit, que le peuple ne ſait pas la juſte valeur des choſes. D'ailleurs, on parle avec honneur des Courtiſans, qui ſont les Paraſites des Rois & des Princes; & les Rois ſont apellez par les Poëtes les nourriſſons des Dieux, comme qui diroit leurs Paraſites.

TYQUIADE. Je me rens, & ſuis entierement perſuadé de la nobleſſe & de l'antiquité de ce bel Art; & je meurs d'envie de l'aprendre dés aujourd'huy, tant je ſuis convaincu par tes raiſons. Je ne doute point que comme ton premier diſciple tu ne prennes plaiſir à m'inſtruire; car on dit que les meres cheriſſent touſiours davantage leurs premiers enfans.

DES EXERCICES DU CORPS.

DIALOGUE

D'ANACARSIS ET DE SOLON.

Anacarſis parle contre la Lute & autres Exercices que Solon défend.

ANACARSIS. A Qui en veulent ces jeunes gens, de ſe mettre ſi fort en colere, de ſe donner le croc en jambe, & de ſe roûler dans la bouë comme des pourceaux,

tâchant à se sufoquer & à s'empécher la respiration? Ils s'huiloient & se rasoient l'un l'autre assez paisiblement d'abord ; mais tout à coup baissans la teste, ils se sont entrechoquez comme des Beliers; puis l'un élevant en l'air son compagnon, le laisse tomber à terre par une secousse violente, & se jettant sur luy, l'empéche de se relever, luy pressant la gorge avec le coude, & l'étreignant avec les jambes; de sorte que j'ay peur qu'il ne l'étouffe, quoy que l'autre luy frape sur l'épaule pour le prier de le lâcher, comme se reconnoissant vaincu. Il me semble qu'ils ne devroient pas s'enduire ainsi de bouë, apres s'estre huilez; & ils me font rire, quand je voy qu'ils esquivent les mains de leurs compagnons, comme des anguilles que l'on presse. En voila qui font la même chose à découvert, horsmis que c'est dans le sable qu'ils seroulent, comme des poules, avant que d'en venir au combat, afin que leur adversaire ait plus de prise, & que la main ne coule pas sur l'huile ni sur la sueur. Ces autres couverts aussi de poussiere, s'entrebatent à coups de pié & de poin, sans essayer de se renverser comme les premiers. L'un crache ses dents avec le sable & le sang, d'un coup qu'il a reçeu dans la mâchoire, sans que cet homme vestu de pourpre, qui preside comme je croy à ces exercices, se mette en peine de les separer; au contraire, il louë celuy qui a fait le coup, & incite l'autre à la vengeance. Ceux-cy font voler la poussiere en sautât en l'air, comme ceux qui disputent le prix à la course; & cependant, ils ne bougent d'une place. Ie voudrois bien savoir à quoy servent toutes ces choses, & s'il n'y a pas de la fureur, ou pour le moins de l'extravagance à les pratiquer? *Sauteurs.*

SOLON. Tu trouves ces coûtumes étranges, parce que ce ne ſont pas celles de ton païs, comme vous en avez pluſieurs qui nous ſemblent extraordinaires, parce qu'elles ne ſe raportent pas aux nôtres. Mais ſi tu demeures plus long-temps icy, je te verray luter & ſauter comme nous faiſons. Car ces exercices rendent les membres plus ſouples, & le corps plus vigoureux; auſſi tous ces coups ſe donnent & ſe reçoivent par jeu.

ANACARSIS. Mais ce jeu n'eſt pas fort plaiſant; & qui ſe viendroit joüer à moy de la ſorte, verroit que ce n'eſt pas en vain que les Scythes portent une épée. Mais explique-moy un peu tous ces jeux, puis que tu les nommes ainſi.

SOLON. C'eſt icy le lieu des exercices, & le Temple d'Apollon le Lycien, dont la ſtatuë paroiſt ſur cette colonne, en la poſture d'un homme las qui ſe repoſe ſur le coude, ayant la teſte apuyée ſur ſa main droite, & tenant de l'autre ſon arc. Ceux que tu vois dans la bouë ou dans la pouſſiere combatent à la lute; les autres qui ſe frapent à coups de pié & de poin, au Pancrace. Il y a encore d'autres exercices, comme le ſaut, le palay, le Pugilat; & par tout le vainqueur eſt couronné.

ANACARSIS. Mais encore quel eſt le prix qu'il remporte?

SOLON. Une couronne d'olivier aux jeux Olympiques, une de pin aux Iſthmiques, une d'ache à ceux de Nemée; & aux Pythiques des fruits conſacrez à Apollon. Pour ceux qui ſe font à Athénes en l'honneur de Minerve, on y donne de l'huile, de l'olivier conſacré à la Déeſſe. Quas-tu à rire? eſt-ce que tu trouves cela peu de choſe, pour tant de travaux & de peines?

ANACARSIS. Nullement. Celuy qui a inſtitué ces jeux, merite d'eſtre loüé pour ſa magnificence; quoy qu'à dire vray, on peut avoir ces choſes à meilleur marché, ſans courre fortune de s'eſtropier, oude ſe rompre le cou.

SOLON. Ces couronnes ne ſont que les marques de la victoire, dont la gloire eſt la récompenſe; car tu ſerois étonné de voir aux jeux publics toute la Grece aplaudir aux victorieux.

ANACARSIS. Il me ſemble que cela fait partie du ſuplice, de recevoir des coups devant tout le monde; & je ne voy pas que la gloire ſerve à les guerir. On ſe gouverne bien plus honneſtement parmi les Scythes; car celuy qui a fait le moindre mal à ſon compagnon, ſoit en public ou en particulier, eſt condamné à l'amende. Pour moy, j'avouë franchement que j'ay pitié des combatans & des ſpectateurs. Car il me fâche de voir tant ſoufrir les uns pour ſi peu de choſe, & les autres quiter leurs maiſons & leurs afaires, pour voir donner des coups de poin.

SOLON. Si c'eſtoit le temps des ſpectacles, & que tu viſſes toute la Grece aſſemblée pour aſſiſter à ces jeux, tu tiendrois un autre langage, car la veuë touche beaucoup plus que l'ouie; & tu ſerois le premier à batre des mains, & à admirer la force, l'adreſſe, & la reſolution des combatans, ſans parler du zele & de l'émulation que cela donne aux ſpectateurs.

ANACARSIS. Dy pluſtoſt que je ſerois le premier à en rire. Car je ne voy point de proportion entre la peine & la récompenſe; & je m'étonne qu'il y ait des gens aſſez fous pour vouloir tant ſoufrir, afin de donner du plaiſir aux autres. Mais di-moi, tous ceux qui combatent, ſont-ils couronnez?

SOLON, Non ; mais seulement les victorieux.

ANACARSIS. C'est encore pis, de tant souffrir pour une récompense incertaine, & dont il y a si peu de gens qui joüissent.

SOLON. Il semble que tu n'ayes jamais vû de Republique bien ordonnée ; autrement, tu ne condamnerois pas ces choses qui rempliſſent l'esprit de l'amour de l'honneur, & de la vertu ; outre que cela exerce le corps, car l'utilité est ici jointe à la peine, quoy que cela ne paroisse pas d'abord.

ANACARSIS. Je n'ay quité mon païs, & traversé tant de Terres & de Mers, qu'afin d'aprendre ce que tu me reproches, que je ne say point, c'est pour cela que j'ay recherché ton amitié : Si tu voulois m'en entretenir, tu ne saurois prendre tant de peine à le conter, que je recevray de plaisir à l'entendre.

SOLON. Il seroit dificile de te dire tout en peu de paroles ; mais tu aprendras une autre fois nos coûtumes, touchant le service des Dieux, & le reste du gouvernement politique. Je te diray maintenant qu'on a établi ces exercices, pour acoûtumer la jeunesse au travail, non pour une simple guirlande, mais pour le bien qui leur en revient, & à toute la Republique.

ANACARSIS. Que ne proposes-tu donc cela pour prix, & non pas des bagatelles ?

SOLON. L'un suit de l'autre ; mais nous avons perverty l'ordre, & parlé premierement des choses qui se faisoient aux jeux, avant que de parler de la fin pour laquelle on les faisoit. Toutefois, puis que nous sommes de loisir, il sera facile de contenter ta curiosité, & de repren-

dre la choſe dés ſon origine.

ANACARSIS. On en verra mieux le fil & la liaiſon, & cela m'aprendra une autre fois à ne point parler de ce que je n'entẽs pas. Mais allons prendre le frais ſous ces arbres ; car je ne me plais pas comme vous à eſtre la teſte nuë au Soleil, quoy que j'aye quité mon chapeau pour m'acommoder à vos coûtumes. D'ailleurs, nous en ſerons moins interrompus du bruit des aclamations. Mais dy-moy, comment peux-tu ſoufrir ainſi à ton âge les rayons du Soleil en plein midy ſur ta teſte, pendant les ardeurs de la canicule, ſans en étre incommodé, & tout trempé de ſueur comme moy ?

SOLON. C'eſt l'éfet des exercices dont tu te moques. Car apres avoir luté tout le jour au Soleil, dans du ſable ardant, le chaud ne nous incommode plus : Mais allons nous aſſeoir où tu dis, je t'aprendray ce que tu deſires, à la charge que tu ne prendras pas ce que je te diray pour des Oracles, mais que tu feras tes dificultez par tout, pour ton inſtruction & pour la mienne. Car je te promets de recevoir tes opinions publiquement, ſi elles ſont les meilleures.

ANACARSIS. Ce n'eſt pas ſans raiſon qu'on vous acuſe d'eſtre grands railleurs. Car comment un étranger comme moi, qui n'ai jamais demeuré dans des Eſtats policez, pouroit-il faire des leçons au plus grand Legiſlateur de la Grece ? Je ne refuſe pas neantmoins, de faire mes dificultez, pour m'éclaircir de la verité. Mais puiſque vous voicy déja à couvert, allons nous aſſeoir ſur ces pierres, pour eſtre plus à noſtre aiſe ; & dy moy premierement, pourquoy tu as établi ces exercices, & à quoi ſervent à la Vertu tous ces ſauts, & toutes ces culebutes ? Je ſauray le reſte une autre fois ; mais

ſouvien-toy d'eſtre clair & court tout enſemble, ſi tu veux que j'y comprenne quelque choſe; autrement j'auray oublié le commencement, avant que tu ſois à la fin.

SOLON. Tu n'as qu'à demander ce que tu n'entendras pas; & à m'interrompre, ſi je m'étens hors de ſujet. Car c'eſt ainſi qu'il ſe pratique dans l'Areopage, où l'on écoute patiemment les parties, ou les Avocats pour elles, lorſqu'ils demeurent renfermez dans leur matiere; mais quand ils tâchent d'émouvoir les paſſions, ou de gagner les bonnes graces des Juges, on les fait taire, pour empeſcher que la Juſtice ne ſoit ſurpriſe, & que l'on ne conſume inutilement le temps. Je te donne le meſme droit, pourveu que hors de là, tu me laiſſes le champ libre pour m'egayer, puis qu'auſſi bien nous n'avons que faire, & que nous ſommes à l'ombre.

ANACARSIS. Cela eſt plus que raiſonnable; & je t'ay obligation de m'avoir apris en paſſant une couſtume de ton païs, que je trouve fort bonne. Parle donc, & je te donneray bonne audience, comme un Juge mis de ta main.

SOLON. Il faut auparavant que je te die quelque choſe de l'eſtat d'une Republique; car cela ſervira à te faire mieux comprendre la verité. Nous croyons qu'une ville ne conſiſte pas dans l'enclos de ſes murailles, mais dans le corps de ſes habitans; c'eſt pourquoy nous avons plus de ſoin de leur éducation, que des bâtimens & des fortifications; car en leur aprenant comme il ſe faut gouverner, tant en paix qu'en guerre, nous les rendons invincibles, & la cité imprenable. Aprés donc que les enfans ſont ſortis de deſſous l'aîle de leurs meres, &

qu'ils commencent à avoir le corps propre au travail, & l'eſprit capable de raiſon & de diſcipline, nous les prenons ſous noſtre conduite, & exerçons l'un & l'autre. Car nous croyons que la Nature ne nous a pas fait tels que nous devons eſtre; mais que nous avons beſoin d'inſtitution & d'exercice pour corriger nos defauts, & pour acroiſtre nos avantages. Semblables à ces jeunes plantes que le Jardinier ſoûtient avec des baſtons, & qu'il couvre contre les injures de l'air juſques à ce qu'elles ſoient aſſez fortes pour ſuporter le chaut & le froit, & reſiſter aux vents & aux orages. Alors on les taille; on les redreſſe; on coupe les branches ſuperfluës, pour leur faire porter plus de fruit; on oſte les baſtons & les couvertures, pour les endurcir, s'il faut ainſi dire, & les fortifier. Nous éveillons donc d'abord l'eſprit des jeunes gens, par l'étude de l'Arithmetique & de la Geometrie, apres leur avoir apris à lire & à écrire, & nous l'adouciſſons par la Muſique. En ſuite, nous les portons à l'amour de la vertu, par la lecture des Poëtes, où ils voyent les paroles & les actions des Grans perſonnages, qui font naiſtre en eux le deſir de leur reſſembler. Car la Poëſie a des charmes particuliers qui s'atachent à l'eſprit, & qui impriment les belles choſes, tant dans la memoire que dans le cœur. Quand ils commencent à entrer dans l'adminiſtration des afaires, alors.... Mais je ne m'aperçoy pas que cecy eſt hors de mon ſujet; c'eſt pourquoy je m'impoſe ſilence à moy-meſme, ſans attendre la voix de l'huiſſier, qui ſans doute baiſſoit la veuë de honte, voyant que je m'eſtois égaré.

ANACARSIS. N'y a-t'il point de peines établies par vos loix, contre ceux qui paſſent ſous ſi-

lence les choſes les plus conſiderables, pour s'attacher à d'autres moins importantes?

SOLON. Pourquoy dis-tu cela?

ANACARSIS. Parce que tu quites ce qui concerne le gouvernement de l'Eſtat, pour m'entretenir des exercices du corps, qui ſont beaucoup moindres.

SOLON. Mais c'eſt le but que je me ſuis propoſé d'abord, que je ne veux point abandonner, pour ne point rompre le fil du diſcours, ny embaraſſer ta memoire. Toutefois, ſi tu veux, je diray quelque choſe en paſſant, de ce que tu deſires ſçavoir; car ce n'eſt pas icy le lieu d'en parler. Lorſque les jeunes gens ſont capables de l'adminiſtration des affaires, nous leur aprenons les loix du païs, qui ſont propoſées pour cela publiquement en groſſes lettres, afin que tout le monde les puiſſe lire; & qui leur enſeignent ce qu'ils doivent faire, & ce qu'ils doivent eviter. Nous ajoûtons à cela la converſation des Philoſophes, qui leur aprennent à bien vivre, & à ne faire tort à perſonne, & en ſuite à regler leurs deſirs, & à moderer leurs paſſions; enfin, à parler & à ſe taire. Nous leur imprimons auſſi l'horreur du vice, & l'amour de la vertu, par des Tragedies & des Comedies, permettant en celles-cy de taxer les deffauts de quelques particuliers, tant pour les en corriger, que pour inſtruire les autres.

ANACARSIS. J'en ay veû joüer aux Baccanales, où l'on voit les uns montez ſur des échaſſes, & veſtus en Rois & en Princes, qui bâillent avec de grands maſques, & prononcent des mots graves & empoulez; Mais les autres qui joüent des Comedies, ne s'égueulent pas tant, & ſont chauſ-

ſez & veſtus à l'ordinaire; quoy que leurs maſques ſoient encore plus ridicules. Comme ces haut-montez donc émeuvent la compaſſion, lors qu'on leur voit traîner leurs cothurnes, qui ſont comme des entraves; les autres excitent la riſée du peuple, ſi-toſt qu'ils paroiſſent ſur le theatre.

SOLON. Ce ne ſont pas leurs cothurnes qui font pitié, mais les choſes tragiques, qu'ils repreſentent d'un ton lamentable, & avec des paroles de meſme; aidées de la Muſique qui a grand pouvoir ſur l'eſprit humain. Mais pour revenir à noſtre ſujet, ſi-toſt que nos jeunes gens ont le corps fort & robuſte, nous les faiſons dépoüiller à l'air, pour les accouſtumer au chaud & au froid, & puis s'huiler pour leur rendre les membres plus ſouples, à l'exemple des Corroyeurs, qui preparent le cuir de la ſorte, pour le faire plus durer. En ſuite, nous les exerçons comme tu as veu, en preſence des vieillars qui prennent garde que tout aille bien; ce qui, avec la force & l'adreſſe, leur aprend à mépriſer les coups & les bleſſures, & eſt comme un prelude de la guerre. Que ne feront-ils point eſtant armez, que tout nuds ils ſont redoutables à leurs ennemis? car on ne leur voit point des corps pâles & défaits, ni chargez d'une graiſſe inutile; mais ils ſont robuſtes & vigoureux, capables des exercices militaires. De quel uſage peuvent eſtre dans les combats, ceux qui ne peuvent ſouffrir le Soleil ni la pouſſiere, & qui pâliſſent, en voyant couler leur ſang, à demy vaincus, par la ſeule veuë des Ennemis? D'ailleurs, ces exercices conſument les humeurs ſuperfluës, qui cauſent les fiévres & les maladies, & contribuënt beaucoup à la ſanté. Car le corps d'un Athlete eſt comme

du blé bien criblé, où il n'y a point d'ordure ; & les travaux qu'il ſouffre, ne le tourmentent pas tant, comme ils l'exercent. Nous les accouſtumons auſſi à la courſe, pour les divers emplois de la guerre, où il faut faire quelquefois beaucoup de chemin en peu d'heures, & les faiſons courir dans des ſables, afin qu'ils ſoient plus viſtes en un lieu ferme & uny. Car on leur propoſe exprés des difficultez en ees jeux, pour leur rendre les choſes neceſſaires plus faciles. Nous les exerçons auſsi à ſauter, pour pouvoir franchir un foſſé lors qu'il en ſera beſoin, ou quelqu'autre obſtacle qu'on aura jetté ſur leur paſſage; & pour eſtre plus agiles, ils s'exercent d'abord avec des boules de plomb à la main. Ils s'accouſtument pour ſe fortifier, à lancer un javelot, ou à jetter le plus loin qu'ils peuvent un palay, qui eſt comme une petite rondache d'airain poli, où il n'y a point de priſe; de ſorte qu'il eſt meſme difficile à tenir. Pour le ſable & la bouë dont tu te mocques, qui ſont dans les lieux où l'on lute, outre que cela empeſche qu'on ne ſe faſſe mal en tõbant, cela aprend à ſe tenir plus ferme en des lieux gliſſans, & rend les veritables combats plus faciles. Car la peine qu'il y a à coleter un adverſaire en cet endroit, ſur tout lors que l'huile & la ſueur font gliſſer la main ſur la peau, eſt cauſe qu'on ne trouve apres plus de peine à emporter un bleſſé du combat, ou à enlever un priſonnier. Pour le ſable & la pouſsiere dont on ſe frotte, c'eſt pour une raiſon toute differente, afin de donner plus de priſe ; outre que cela ſert à arreſter la ſueur, & fait qu'on dure plus long-temps au travail, & que les eſprits ne ſe diſſipent pas ſi-toſt. D'ailleurs, en fermant les pores qui ſont ouverts par

la chaleur, on oſte l'entrée à l'air qui eſt froid, & qui pourroit faire mal. On peut dire auſſi que cela ſert à nettoyer les ordures comme on écure la vaiſſelle. Je te demanderois volontiers, ſi tu aimerois mieux avoir le corps blanc & effeminé, comme ceux qui ne ſont pas accouſtumez au travail, que de l'avoir brun & vigoureux, comme ceux que tu vois icy. D'ailleurs, ces exercices ſervent à bannir l'oiſiveté, qui relâche les forces du corps & de l'eſprit, & qui rend les hommes pareſſeux & mutins; ſi bien qu'ils ſont neceſſaires en temps de paix, & en temps de guerre.

ANACARSIS. Mais quand les ennemis vous attaquent, marchez-vous au combat ainſi poudreux & huilez? Et aprehendent-ils que vous ne les ſuffoquiez & ne leur donniez le croc-en-jambe, pour les faire tomber dans la boüe? Vos corps ainſi noircis au Soleil, ſont-ils à l'épreuve de leurs armes? & prenez-vous ces grands maſques de Tragedie pour leur faire peur, ou ces hauts cothurnes pour les atteindre plus promptement? Prenez garde que ces exercices ne conſument en vain voſtre force & voſtre vigueur, & que ce ne ſoient pluſtoſt des paſſe-temps de gens oiſifs, que des écoles de vertu. Vous feriez mieux, à mon avis, de tâcher à vous aguerrir par l'exercice des armes, non pas en lançant quelque javelot ſans pointe; mais en combattant tout de bon, avec l'épée & le bouclier, couverts de la cuiraſſe & de l'armet. Car en l'eſtat où je vous voy, vous ſubſiſtez pluſtoſt par quelque faveur divine, qu'autrement; puiſque je n'ay qu'à mettre l'épée à la main, pour faire fuïr tous vos Athletes derriere les pilliers & les ſtatuës qui embelliſſent ces portiques, & pour faire

pâlir leur rougeur. En un mot, une longue paix vous a rendus incapables de ſouſtenir le viſage de voſtre ennemy.

SOLON. Demande-le aux Thraces, qui nous ſont venus attaquer ſous la conduite d'Eumolpe, & à vos Amazones avec leur Reine Hipolite. Car quoy que nous nous exerçions tout nuds, nous n'allons pas tout nuds à la guerre, & paſſons de ces exercices, à celuy des armes.

ANACARSIS. Je ne voy point que l'on s'y exerce icy, & ſi j'ay couru toute la ville.

SOLON. Tu le verras, ſi tu y demeures plus long-temps, & je te montreray tout noſtre apareil de guerre avec noſtre Cavalerie, qui fait preſque le quart des habitans. Mais nous trouvons qu'il eſt ſuperflu, pour ne point dire barbare & ridicule, d'aller armé en temps de paix; c'eſt pourquoy il n'eſt pas permis de porter une épée. Cela eſt bon pour vous, qui eſtes touſiours errans & vagabons, expoſez aux courſes & aux embuſches de vos ennemis, & qui n'eſtes pas ſeulement en ſeureté parmi vos Citoyens, comme nous le ſommes par le moyen des loix & de la Juſtice.

ANACARSIS. Mais pourquoy eſpuiſer en vain ſes forces, au lieu de les employer à la guerre?

SOLON. Le corps n'eſt pas comme un vaiſſeau ſujet à tarir; au contraire, ſes forces s'augmentent par le travail, & lorſqu'il eſt exercé, il en devient plus robuſte; car il languit dans l'oiſiveté, comme l'experience le témoigne.

ANACARSIS. Je ne puis reſpondre à toutes ces ſubtilitez; mais je voudrois pour le moins que ces exercices fuſſent des images de la guerre.

& qu'on ſe batiſt tout de bon l'épée à la main, au lieu de s'amuſer à donner la croc-en-jambe à ſon compagnon.

SOLON. Il ſeroit trop cruel de ſe tuer ſeulement pour l'exercice, & de priver l'Eſtat de braves hommes, qui pourroient rendre de bons ſervices dans l'occaſion. Pour ce qui eſt du prix qui eſt propoſé au vainqueur, je ne ſçay pourquoy tu fais ſi peu de cas d'eſtre proclamé victorieux en preſence de ſes citoyens, & de recevoir des loüanges & des applaudiſſemens de tout le monde. Combien penſes-tu que ces aclamations excitent de courage dans la jeuneſſe, & qu'elles alument dans leur cœur de deſir d'honneur & de gloire ? Que ne feront point pour la deffenſe de leur Patrie, ceux qui prennent tant de peine pour une branche d'olivier ? D'ailleurs, à ſe montrer ainſi nu aux yeux des autres, on en a plus de ſoin d'entretenir ſa force & ſa vigueur. Que dirois-tu, ſi tu voyois jouſter publiquement des coqs & des cailles, avec ordre aux jeunes gens de s'y trouver, pour redoubler leur courage par la veuë de ces petits animaux, qui combatent pour la gloire juſques au dernier ſoûpir de leur vie ; ou quand tu verras dans Lacedemone ce peuple belliqueux, courir apres une bale qu'on jette au milieu de l'Amphiteatre ; ou ſe partager en deux bandes dans un lieu qui eſt enfermé d'eau, & s'entrepouſſer juſqu'à ce que l'un ou l'autre bataillon ſoit enfoncé ou recogné juſques-là ? Mais tu ſeras bien plus eſtonné, lorſque tu verras foüetter les jeunes garçons juſqu'au ſang ſur l'autel de Diane en la preſence de leurs peres & de leurs meres, qui ne ſont pas là pour les plaindre, mais pour les encourager à porter conſtamment la douleur, afin

Cogs contre cogs, & cailles contre cailles.

que s'ils venoient jamais à tomber entre les mains de leurs ennemis, la peur ne leur fiſt rien faire de lâche ni d'indigne de leur Patrie. Pluſieurs donc meurent ſous les coups de foüet, pour ne point trahir leur gloire; & on leur a dreſſé des ſtatuës publiques pour récompenſe.

ANACARSIS. Mais Lycurgue ſe faiſoit-il foüetter, comme cela, quand il eſtoit jeune, pour s'exercer à la vertu, ou s'il a introduit ces couſtumes en un âge qui le mettoit hors de danger?

SOLON. Il eſt vray qu'il eſtoit deſia vieux, lorſqu'il les a eſtablies. Car ce ne fut qu'aprés avoir demeuré long-temps en Crete, pour aprendre celles de Minos; qui eſtoient eſtimées les meilleures.

ANACARSIS. Si ces couſtumes eſtoient bonnes, que ne les as-tu donc ſuivies?

SOLON. Je me ſuis contenté de celles de mon pays.

ANACARSIS. Ce n'eſt pas cela; mais tu as veu combien il eſtoit ridicule de ſe faire du mal, pour s'empeſcher d'en avoir; & pour une douleur abſente & incertaine, endurer des maux preſens & certains, que le plus cruel Tyran ne feroit pas quelquefois ſouffrir. Si je me trouve jamais à ces ſpectacles de Lacedemone, je t'aſſure que j'en riray tout mon ſoul, & que je diray bien des injures à ces bourreaux, qui traitent des enfans de bonne maiſon, comme des voleurs & des aſſaſſins. Leur Legiſlateur, à mon avis, avoit beſoin d'un peu d'élebore pour luy purger le cerveau.

SOLON. Ne dy pas cela d'un ſi grand homme, car quand tu ſeras à Sparte, on ne manquera pas de te ſatisfaire là-deſſus. Mais apres t'avoir apris nos couſtumes, qui ne te plaiſent pas trop, à

ce que je voy, il eſt temps de te demander les tiennes, & comment vous inſtituez la jeuneſſe ?

ANACARSIS. C'eſt ſans l'outrager, ni faire mal à perſonne ; mais il faudroit plus de temps pour t'entretenir de ces choſes ; & j'ay beſoin même de quelque loiſir pour m'y préparer. Remettons la partie à demain, puis-qu'auſſi bien il eſt deſia tard.

DU DEUIL.

Il ſe moque des extravagances qu'on fait dans le Deüil, pluſtoſt par coûtume que par raiſon.

QU'il y a de plaiſir à conſiderer ce que les hommes font & diſent dans le Deüil ! Car ils trouvent touſiours ce qui eſt arivé inſuportable tant à eux qu'à ceux qu'ils pleurent ; & ceux qui les conſolent, tâchent à montrer le contraire, quoy qu'ils flatent quelquefois leur paſſion, pour les contenter, & pour gagner créance ſur leur eſprit. Mais voyons un peu ce que diſent ceux qui s'afligent, apres avoir expoſé leur opinion touchant les morts ; car cela fait partie de la Comédie. Le peuple abuſé par les Poëtes ; & particulierement par Heſiode & Homere, s'eſt perſuadé qu'il y avoit là bas un lieu ſoûterrain, fort profond & tenebreux, quoy qu'il penſe bien ſavoir ce qui s'y paſſe ; où les morts ſont retenus par des liens éternels & inviſibles, ſans que perſonne en ait jamais pû ſortir, qu'[illegible] quelques-uns, dans toute l'étenduë des ſiécles ; encore a-ce

eſté par une grace particulieres & pour des raiſons tres-importantes. Car tout le païs eſt environné de grands fleuves, dont le nom meſme fait horreur. Le Styx, le Phlegeton, le Cocyte, ſans parler d'Acheron, qui eſt un grand marais tout à l'entrée, qui exhale une vapeur ſi groſſiere, que les ames meſmes des oiſeaux ne ſçauroient voler par deſſus. On trouve d'abord à la deſcente une porte de diamant gardée par Eaque, le couſin germain de Pluton, en la compagnie de Cerbere, qui eſt un chien à trois teſtes, qui fait de grandes careſſes à ceux qui entrent, mais qui aboye terriblement ceux qui en veulent ſortir. Au de-là du marais eſt un grand pré d'Aſphodele, à travers lequel paſſe le fleuve d'Oubly, qui eſt le mortel ennemi de la memoire, ſi l'on en veut croire ceux qui en ſont revenus; quoy qu'il ſoit aſſez eſtrange, comme ils ont pû s'en ſouvenir, apres en avoir bû, & conter toutes ces choſes, qu'on ne ſçait que par leur raport. Dans ces lieux regnent Pluton & Proſerpine; l'une fille de Cerés, qui a eſté enlevée & emmenée là par force; & l'autre frere de Jupiter, qui a eu cét Empire pour ſon partage; & ſe nomme Pluton, qui ſignifie Richeſſe, à cauſe qu'il eſt riche en morts, comme m'a dit un homme qui le penſoit bien ſçavoir. Il a pour miniſtres les Peines, les Terreurs & les Furies, ſans parler de Minos & de Rhadamante, tous deux Candiots, qui rendent la Juſtice tres-ſeverement. Pour Mercure, il n'eſt là que comme un oiſeau de paſſage. Les gens de bien ſont envoyez aux Champs Elyſées qui eſt un lieu de delices; & les meſchans, en des cachots eternels, où ils ſont geſnez & tourmentez; les uns dans le feu, les

Horreur, feu, plaintes, &c.

autres ſur des gibets ou ſur des roües. Celuy-cy pour ſon ſuplice, traîne un rocher, ou puiſe de l'eau dans une cruche percée; cét autre eſt rongé d'un Vautour, ou meurt de ſoif, ſans pouvoir ſe deſâlterer, quoy qu'il ſoit dans l'eau juſqu'au cou. Le reſte qui n'a fait ni bien ni mal, ſe promene dans le pré que j'ay dit, où on eſt nourri des viãdes qu'on porte aux morts, & des effuſions que l'on fait ſur leurs ſepulcres; quoy qu'aprés tout, ce ne ſoient plus que des ombres qui n'ont que la figure du corps, & qui s'en vont en fumée, lorſqu'on les touche. Cependant, les pauvres gens qui n'ont ni parens ni amis, courent fortune là-bas de mourir de faim, parce que perſonne ne les aſſiſte. Ces choſes & autres ſemblables, ont tellement pris creance parmy le peuple, qu'on met une piece d'argent en la bouche de ceux qui meurent, pour payer le Batelier; ſans conſiderer ſi c'eſt une monnoye qui ait cours dans le païs; joint qu'on feroit mieux, à mon avis, de ne rien donner, afin qu'on fût contraint de les renvoyer icy. Apres cette ceremonie, on lave le corps du defunt; comme s'il n'y avoit point d'eau là bas, ou qu'il dût aſſiſter à quelque feſtin en arivant; Car outre cela on le parfume, on le couronne de fleurs, on l'habille de ſes plus beaux habits, ſoit qu'on ait peur qu'il meure de froid en chemin, ou qu'on ne le traite pas ſelon ſa condition. Tout cela eſt accompagné de plaintes & de regrets, de larmes & de ſanglots, pour reſpondre à un Maiſtre de ceremonie qui preſide à l'action, & qui raporte d'un ton lugubre, les anciennes calamitez, pour faire pleurer ſi l'on n'en avoit point d'envie. Les

Obole; qui eſt un ſou marquè.

uns donc s'arrachent les cheveux, les autres ſe frapent l'eſtomac, ou s'egratignent le viſage. Il y en a qui déchirent leurs habits, & qui mettent de la pouſſiere ſur leurs teſtes, ou qui ſe couchent par terre, & ſe heurtent contre les murailles; ſi bien que le mort eſt le plus heureux de toute la bande. Car tandis que ſes amis & ſes parens ſe tourmentent, il eſt placé en quelque lieu eminent, lavé, nettoyé, parfumé & couronné, comme s'il vouloit aller en compagnie. En ſuite, ſon pere ou ſa mere s'il en a, ſortent de la troupe & le viennent embraſſer, avec des lamentations ſi ridicules, que cela ſeroit capable de le faire crever de rire, s'il avoit quelque ſentiment. Car ils luy diront, par exemple, d'une voix dolente, & d'un ton lugubre; Ha! mon cher fils, pourquoy es-tu mort? c'étoit à moy d'aller le premier; Tu as eſté bien pris ſur le vert, & cueilly en la fleur de ton âge; ſans avoir gouſté des plaiſirs du monde, & des douceurs du mariage, & ſans avoir laiſſé des enfans qui te reſſemblent. On ne te verra plus joüer avec tes petits camarades, ni boire & manger avec eux. C'eſt ainſi qu'il parle, comme ſi l'on avoit beſoin de vivres là bas, & qu'on dût mourir de faim, faute d'en avoir. Il y en a qui à la mort de leurs parens, égorgent leurs chevaux & leurs eſclaves, pour les aller ſervir en l'autre monde; & brûlent ou enterrent avec eux ce qu'ils ont de plus precieux, comme ſi cela leur devoit eſtre fort utile. Cependant, tout ce que ces gens-là diſent, ce n'eſt, ni pour les morts, qui ne les ſçauroient entendre, quand ils crieroient dix fois plus haut; ni pour eux-meſmes, car il ſuffiroit de parler tout bas, ou

de

de le penſer ſans le dire. Si bien qu'il ne reſte, ſinon que ce ſoit par couſtume, ou pour les autres, de peur qu'on ne les croye ſans amitié, & ſans ſentiment pour leurs proches. Car du reſte, ils ne ſavent ni où le défunt eſt allé, ni s'il a perdu ou gagné à la mort : Au contraire, tout bien conſideré, ils trouveroient peut-eſtre qu'il luy eſtoit avantageux de mourir. S'il les entendoit donc, voicy ce qu'il pourroit dire : Qu'avez-vous tant à pleurer, pauvres gens, & à vous tourmenter pour moy, qui ſuis plus heureux que vous ? Voudriez-vous que j'euſſe veſcu juſqu'à un âge décrepit, pour eſtre à charge à mes amis & à moy-meſme, & en riſée aux autres, apres avoir perdu tous les ſens, & ſouffert mille afflictions durant la vie ? Vous regrettez de ce que je ne pourray plus ni manger ni boire ; Mais n'eſt-il pas plus avantageux de n'avoir plus beſoin de boire ni de manger ? Vous feriez donc mieux de crier ; Ha ! mon fils, Tu ne ſeras plus ſujet aux infirmitez de la vie ; Tu ne ſeras plus tourmenté de froit ni de chaut, de ſoif ni de faim, Tu n'aprehenderas plus les menaces d'un tyran, ny les embûches d'un ennemy ; Tu ne ſeras plus tourmenté des paſſions, ni travaillé des débauches de la jeuneſſe ; & ne craindras plus les douleurs ni les ennuys de la vieilleſſe. Ces plaintes, à voſtre avis, ne ſeroient-elles pas juſtes, & moins ridicules ? Il pourroit encore ajoûter ; Eſt-ce que les tenebres où je ſuis vous font peur, & que vous aprehendez que je ne ſois ſuffoqué par la peſanteur de mon ſepulcre ? Mais un mort n'a rien à craindre, puis qu'il ne ſauroit plus mourir ; & mes yeux pouris ou brûlez n'ont plus beſoin de voir la lumiere. D'ailleurs, quand je ſerois mi-

Ou, étant ſé dedans.

ſerable, à quoy me ſerviroient toutes vos plaintes & tous ces coups donnez contre l'eſtomac, à la cadence des inſtrumens, & cette tombe couronnée, & ces effuſions & ces lamentations des femmes ? Croyez-vous que ce vin que vous reſpandez, deſcende juſqu'aux Enfers, & qu'il ſoit encore bon à boire en l'autre monde ? Car pour les beſtes que vous brûlez en ſacrifice, une partie s'en va en fumée ; & le reſte n'eſt que cendres, qui ſeroit un fort mauvais aliment. Il y a donc long-temps qu'il me prend envie de rire de tout ce que vous faites ; mais ce linge dont vous m'avez embeguiné, m'en empeſche. Si le mort reſſuſcitoit à voſtre avis, n'auroit-il pas plus de raiſon de dire cela, que les parens qui le pleurent n'en ont de dire ce qu'ils diſent ? Voilà donc les plaintes qu'on fait pour les morts, qui ſont ſemblables par tout ; mais les ſepultures ſont differentes, ſelon les diverſes nations. Car les uns les brûlent ou les enterrent, les autres les embaument ou les mangent. J'ay aſſiſté à des feſtins en Egypte, où l'on les place au bout de la table, & quelquefois un homme par neceſſité, preſte la carcaſſe de ſon pere ou de ſa mere, pour ſervir à cet uſage. Pour les monumens, les colonnes, les inſcriptions, & les pyramides, y a-t'il rien de plus inutile & de plus ridicule ? Il y en a qui celebrent des jeux à la memoire du deffunt, & qui font des oraiſons funebres ſur ſon ſepulcre, comme ſi cela luy devoit ſervir là bas de certificat & d'atteſtation de vie & mœurs. Apres tout cela, on traite l'aſſemblée, où les amis vous conſolent & vous convient à manger. Juſques à quand, diſent-ils, voulez-vous pleurer un mort ? Vous ne le rapellerez pas en vie par vos

Squelette, corps ſeché.

larmes. Vous voulez-vous faire mourir pour desesperer vos amis, & laisser vos enfans orphelins ? Il faut pour le moins manger, quand ce ne seroit que pour faire durer vostre deüil. A la fin vous vous laissez vaincre apres beaucoup de resistance, quoy que vous mouriez de faim, parce qu'il y a trois jours que vous n'avez mangé. Voilà une partie des choses qu'on fait dans le deüil, & d'autres encore plus ridicules, tant par une mauvaise coustume, que par une fausse opinion que la mort est un mal.

Fin du Second Tome.

REMARQUES SUR LA TRADUCTION de la Seconde Partie de Lucien.

Page 1. *Comment il faut écrire l'Hiſtoire*, comme c'eſt icy une piece de doctrine, j'ay ajouſté ou expliqué en divers endroits, ce que je croyois qui y manquoit.

ligne 6. *On dit*, je mettray plus bas, mon cher Philon.

P. 3. l. 24. *Ce qui concerne l'ordre, la penſée & l'expreſſion*, cela comprend tout ce qui ſe peut dire dans un ſujet, ſans s'attacher ſcrupuleuſement aux parolet de l'Auteur.

P. 4. l. 34. *Ie laiſſe à part*, l'exemple d'Hercule eſt déja touché.

P. 5. l. 23. *Et faire que d'une main il tint une ville, & de l'autre il verſât un fleuve*, j'ay ajouſté cela icy, parce que cele fortifioit la penſée.

P. 8. l. 17 *Combien employe-t'il de paroles*? Ou, *de Vers*; mais il eſt ridicule de vouloir aſſujettir les Poëtes aux reigles des Hiſtoriens, quoy qu'on voye par la ſuite, & par les choſes qu'il reprend, que c'eſtoit de la Poëſie.

P. 9. l. 20. *Mais que dirons-nous*? il a parlé déja de ceux qui mettent des termes bas dans leur hiſtoire.

P. 11. l. 14. *Il eſt louable*, l'Auteur dit le contraire, mais il eſt plus loüable de la façon.

l. 18. *Quelques-uns ſans s'arreſter aux choſes eſſentielles*, l'Auteur dit qu'il va paſſer aux preceptes;

mais comme il ne le fait pas encore, je l'ay omis.

Muſcan, il y a au Grec *Muſiris*, qui eſt une ville de ces païs-là, & peut-eſtre que c'eſt la meſme choſe; mais comme ce nom eſt plus connu dans l'hiſtoire d'Alexandre, je l'ay choiſi pluſtoſt que l'autre. P. 14. l. 1

Vn autre plus plaiſamment, je ne parle point de Parthides, ni d'Artides, parce que cela n'auroit point de grace parmy nous. l. 8.

D'y jetter la bonne ſemence, cette comparaiſon y vient mieux que celle du baſtiment. l. 17.

Diſcerner le menſonge d'avec la verité, je l'ay mis de la ſorte, parce que la Prudence Politique s'aquiert par l'exercice. l. 22.

Faire d'un lourdaut un habile homme, j'ay retranché pluſieurs exemples qui ne ſont pas à noſtre uſage. l. 31.

Que le reſpect de ſa Patrie, j'ay tourné tout cela à noſtre air, & n'en prens que le ſuc. P. 15. l. 12.

Le devoir de l'Hiſtorien, je marqueray en ſuite, qu'il ne donne rien à la haine ni à l'amitié, & qu'il fait plus de cas de la verité que de tout le reſte. l. 22.

Mais les fictions des Poëtes, j'ay ajouſté cela, afin que cela ne trompaſt perſonne. P. 16. l. 7.

Car j'aime mieux, dit-il, j'ay achevé ce raiſonnement plus que l'Auteur, ſans ajoûter, qu'il travaille pour la poſterité, parce que je l'ay déja dit. l. 18.

Ou faire quelque harangue, j'ay ajouſté cela comme j'ay fait diverſes choſes en tout ce diſcours, aux lieux où il en eſtoit beſoin. l. 32.

Que ſes periodes, j'ay réüny cela icy de divers endroits. P. 17. l. 11.

Qui eſtoit le plus grand, cela dit aſſez que l'autre eſtoit moindre. P. 24. l. 14.

P. 25. l. 10. *Perſan*, il y a au Grec *Lydien*; mais cela faiſoit un mauvais ſon avec *Indien*, & eſt indiferent.

l. 25. *Dans les deux fleuves*, il n'en nomme qu'un, mais l'autre eſt ſous-entendu, parce qu'on y peſche du poiſſon, & qu'on s'y fournit d'eau douce.

P. 35. *Le jour on ne voyoit rien*, c'eſt à dire aux environs, comme la ſuite l'explique.

P. 26. l. 7. *Hipogryphe*, j'ay mis ce mot au lieu d'*Hipogype*, d'où ſans doute il a eſté fait; mais l'autre ſonne mal, outre que Griffon eſt plus beau que Vautour pour des chimeres.

P. 27. l. 14. *Couvertes d'herbes au lieu de plumes*, je ne dis point, que les plus viſtes eſtoient chargez de laictuës, parce que cela n'eſt déja que trop ridicule.

l. 33. *De la coquille d'un Limaſſon*, cela eſt plus joly que de dire *de Féve*, ou *de Lupin*, outre que Féve vient auſſi-toſt, & que Lupin eſt peu connu par le peuple.

P. 31. l. 4. *Pyramides, &c.* ces noms n'ont rien d'extraordinaire qui merite qu'on en mette l'explication en marge, comme des autres. Les uns ſignifient feu, eſté, embraſement; les autres, nuit, lune, lumiere.

l. 20. *Juſqu'à l'age de vingt-cinq ans*, je ne dis pas qu'ils ſont hommes apres cela, pour ne pas inſiſter ſur des faletez, outre que cela s'entend aſſez.

P. 35. l. 4. *Coronus fils de Cottyphion*, je ne mets pas l'explication de ces mots; parce que cela eſt ridicule en François, l'un ſignifie Corneille, l'autre Merle, & celuy qui eſt plus haut, ſignifie, Nuë, Coucou.

l. 25. *Les dents longues & pointuës*, les Baleines n'ont point de dents, mais c'eſt icy une Fable.

l. 26. *Comme des Clochers*, il y a au Grec *Phalles*,

qui eſtoient de grands Priapes de bois. P. 36.

Herons, j'ay mis un oyſeau connu. l. 11.

Il nous fit bonne chere de ce qu'il avoit, le particulier eſt expliqué en ſuite. P. 37. l. 21.

Le reſte d'anguille, ou *les yeux d'anguille*, mais je l'ay mis ainſi, parce qu'autrement il ne parleroit que de leurs viſages. P. 38. l. 26.

Pagourades, je n'explique pas ce mot, parce qu'il eſt contraire à ſon deſſein, c'eſt une eſpece de Cancre. l. 33.

Retournerent au Combat, il eſt mieux de la ſorte que de les faire attaquer tout de nouveau. P. 39. l. 12.

Pins, il y a au Grec *Cyprés*, mais cet arbre y vient mieux parmy nous, qui ne connoiſſons point de grands Cyprés, comme l'on fait en Aſie. P. 41. l. 4.

Tortues, il y a au Grec *éponges*, qui eſt trop ridicule, auſſi bien qu'en ſuite, ces anchres de verre que j'ay oſtées. P. 42. l. 4.

Devant nous, j'omets les diſtances qui ne ſervent de rien. P. 44. l. 21.

Chaiſnes de roſes, je dis en un autre endroit, qu'il n'y en a point de plus fortes en toute l'Iſle. P. 46. l. 3.

Nous fuſmes ravis, je ne marque point le temps, parce qu'il eſt inutile. l. 34.

Marqueté d'ebeine, & d'yvoire, il eſt mieux de la ſorte que de mettre *yvoire* tout ſeul. l. dern.

Les Temples des Dieux de Rubis & de Diamans, apres avoir fait les murailles de la ville d'emeraudes, il n'y avoit point d'aparence de faire les Temples des Dieux de Beril qui n'eſt pas ſi precieux, puis que ce n'eſt pas une pierre aſſez connuë. P. 47. l. 1.

D'Eau de ſenteur, je le trouve mieux comme cela, que d'huile, puis que c'eſt pour ſe baigner, l. 5.

outre qu'il en met des ſources aprés.

l. 14. *De boire & de manger*, cela eſt exprimé plus bas chez l'Auteur.

P. 48. *Pluſieurs ruiſſeaux de laict & de vin*, leur nom-
l. 4. bre ne ſert de rien, & eſt fade.

l. 28. *Sereins*, il y a au Grec, *Cygnes* & *Hirondelles*; mais les uns ne chantent point, & les autres chantent mal; & les Sereins nous viennent des Iſles fortunées, ce qui fait encore quelque beauté; car c'eſt là qu'ils croyoient leur Paradis.

P. 49. *Les Stoïciens en ſont bannis*, il n'eſt point ne-
l. 28. ceſſaire apres cela de parler de Chryſipe qui eſtoit Stoïcien.

l. 31. *Ie n'y vis point d'Academiciens*, il y a icy une raillerie qui eſt déja touchée au Dialogue *des Sectes*, & *des Philoſophes à l'ancan*.

P. 50. *Les femmes y ſont communes*, je n'ay pas vou-
l. 4. lu mettre qu'ils les careſſent devant tout le monde, ce qui eſt trop des-honneſte.

l. 8. *Encore croit-on qu'il ſe parjuroit*, je n'ay pas voulu inſiſter davantage ſur une faleté.

P. 52. *Il arriva de nouvelles avantures*, il ne ſert de
l. 10. rien de marquer le temps.

l. 14. *Leur amour ne puſt eſtre long-temps caché*, il n'eſtoit point beſoin de cela, puiſque les femmes y eſtoient communes.

l. 22. *Ils prirent la nuit*, il ne ſert de rien de dire s'il ſe trouva au ſoupé ou non.

P. 53. *L'Iſle des Bien-heureux eſt exempte de ſuplices*,
l. 17. il eſt mieux de la ſorte, & ſe raporte à ce qu'il a dit, qu'il n'y avoit que des chaiſnes de roſes.

l. 28. *Racines de mauve*, je croy qu'il fait alluſion au Moly.

P. 55. *Pour de l'argent*, je raille ſur ce qui a couſtume
l. 10. de ſe pratiquer en ſemblables occaſions.

Nous y entrâmes, j'ay rejetté plus bas ce qui ſuit. l. 26.

D'une eau dormante, j'ay mis cela au lieu de ce qui eſt au Grec, & *la fontaine des ſens*, tout de meſme; & cela y vient mieux, ſi je ne me trompe. l. 33.

Trente nuits, il eſt plus beau ainſi, dans cette Iſle, que de compter par jours. P. 56. l. 30.

De peur que ce fourbe ne nous euſt fait quelque ſupercherie, j'ay ajouſté cela pour colorer cette action qui eſt indecente. P. 57. l. 1.

Des yeux de Cancre, je n'ajouſte point *des ſeiches*, parce que cela n'auroit point de grace parmy nous. P. 58. l. 24.

La Coque, je n'ajouſte point qu'on la rompit, &c. parce qu'il n'y a deſia que trop de fadaiſes. P. 59. l. 3.

La mer bocagere, j'ay mis en marge la ſignification Grecque, comme je fais ordinairement quand elle contient quelque obſcurité, ou qu'elle n'eſt pas à noſtre uſage. l. 25.

Vn baſton entre les jambes. cela eſt plus honneſte que ce qui y eſt, & fait le meſme effet. P. 61. l. 1.

Le meurtrier du Tyran, j'ay tranſporté & alteré diverſes couleurs en ces declamations, pour la delicateſſe du raiſonnement, & la rudeſſe de la liaiſon. P. 73. l. 1.

L'affection qu'il portoit à ſon fils, la penſée qui ſuit, eſt exprimée ſur la fin. l. 18.

Ie ſuis ſur le point, Je diray en ſuite, *qu'il les a délivrez du mal preſent, & de la crainte de l'avenir, & qu'il a eſté un ſucceſſeur à la Tyrannie.* l. 20.

Ie luy laiſſay faire à luy-meſme une action qui m'euſt des-honoré en la faiſant, le reſte eſt expliqué dans la ſuite. P. 65. l. 13.

P. 67. l. 3. *Dira-t'on ?* j'exprime plus bas qu'il laiſſa là ſon épée pour ce ſujet.

P. 69. l. 6. *Indigne de recompenſe*, on eſt contraint de rebattre ſouvent les meſmes mots dans ces declamations, qui eſt une des choſes les plus faſcheuſes de la Traduction ; car pour s'en exemter, il faudroit perdre la penſée.

P. 71. l. 1. *Le fils des-herité*, il y a au Grec *abdiqué*, mais ce mot ne s'entendroit point, & celuy de desherité ſuffit en pluſieurs endroits, & où il ne ſuffit pas, j'y ajouſte l'autre avec explication.

P. 78. l. 31. *Il faut preparer auparavant le malade à le recevoir*, je parle de la maladie en general, ſans m'atacher à la fureur, parce qu'il n'eſt pas queſtion icy de donner des recettes.

P. 82. l. 20. *Pour faire voir la foibleſſe*, *&c.* j'ay abregé ce raiſonnement qui eſtoit trop long.

P. 84. l. 1. *Phalaris*, j'ay fait cette harangue ſous le nom des Deputez, parce qu'il n'eſt pas ſeant de raporter directement une longue harangue ſous le nom d'un autre, outre qu'il y a pluſieurs choſes de Phalaris, qui ſiéent mieux en la bouche des autres qu'en la ſienne.

P. 85. l. 33. *Par l'aſſiſtance des Dieux*, je l'ay dit en general, parce qu'il ne pouvoit ſçavoir aſſeurément ſi cela venoit d'Apollon ; du reſte, je ne rebas point en ſuite qu'il avoit deſſein de quiter l'Empire, parce qu'il faut paſſer legerement ſur les choſes qui ne ſont pas vray-ſemblables.

P. 90. l. 9. *C'eſt condamner*, j'omets une méchante couleur, de dire qu'Apollon eût fait perir le Vaiſſeau, s'il n'euſt pas eu envie du preſent.

P. 91. l. 4. *Refuſer de preſens ni de victimes*, ce qui ſuit, eſt déja touché dans la harangue.

Alexandre fils de Podalire, j'exprimeray plus bas ſa patrie, dont l'expreſſion euſt eſté des-agreable icy. P. 98. l. 35.

Aſie, il y a au Grec *Cilicie*, Province d'Aſie. P. 98.

Il ſçavoit pluſieurs beaux ſecrets de la Medecine, il en allegue un icy; mais il n'eſt pas queſtion de donner des recettes. P. 99. l. 26. l. 34.

Les interpretoient, il dit plus bas le contraire, que les Interpretes luy payoient penſion, à cauſe du grand gain qu'ils faiſoient. P. 100. l. 16.

Car il luy en vouloit, j'ay oſté une periode qui empeſchoit la liaiſon, mais on la trouvera plus bas. P. 101. l. 4.

Et ne laiſſoit toucher; le mot de *toucher*, n'eſt pas icy, mais il eſt ailleurs. l. 23.

Celuy qu'il rendit à Severian, je me contente de dire le ſens de l'Oracle, ſans m'amuſer à traduire des galimatias. l. 33.

L'armée, ou ſimplement *les troupes qu'il commandoit*, mais il en fait un grand Seigneur. P. 102. l. 23.

Mais que celle du Prophete eſtoit immortelle, l'Oracle qui ſuit, ſera touché ailleurs. P. 105. l. 28.

Ecoute maintenant, j'obmets icy un Oracle qui ne ſert de rien. P. 109. l. 26.

Comme je le hayſſois à cauſe de ſes impoſtures, j'ay taſché de donner quelque couleur à une extravagance. P. 110. l. 27.

Voila la Cataſtrophe, &c. je paſſe une penſée libertine qui eſt icy hors de propos. P. 112. l. 18.

Venger l'honneur d'Epicure, ſes loüanges ſont deſia exprimées. l. 29.

Au ſon de la flûte, & de la lyre, les particularitez que j'oublie icy, ſeront retouchées ailleurs. P. 113. l. 29.

Qu'il l'a rendu plus celebre que ſa beauté ni P. 116.

l. 17. *ſa valeur*, je ne dis pas que cela a aidé à faire prendre Troye; car cela eſt fait.

P. 118. l. 8. *Ie ne parle point des Orgyes*, peut-eſtre qu'il entend parler des myſteres en general, ſans toucher particulierement ceux de Bacchus.

P. 123. l. 8. *Et avec cela eſtre ſubtil*, i'ay ajouſté cela de plus bas, afin de parler icy tout d'un temps des avantages de l'eſprit.

P. 131. l. 7. *Quant aux perfections du corps*, celles de l'eſprit ſont deſia exprimées, & j'y ay rejetté ce qui eſtoit icy.

l. 30. *Comme il prend de l'Orateur le geſte*; j'y ay ajoûté cela, afin que Mercure euſt part icy, en autre qualité que d'Athlete, parce qu'il y en a aſſez.

P. 138. l. 12. *Dioclés ſouſtenoit que non*, il y a icy une diſtinction d'Eunuque, qui n'eſt pas neceſſaire, & qui ne revient pas à noſtre langue.

P. 142. l. dern. *Comme Phaeton*, la fable en eſt trop connuë pour eſtre repetée icy.

P. 149. l. dern. *Tu l'és donc?* il a falu changer la raillerie Grecque qui conſiſtoit dans les mots.

P. 150. l. 17. *Arceſilas*, ou *Arcteſilas*, car *Arctos*, ſignifie *Ours*.

P. 151. l. 8. *Que tu l'ailles trouver*, c'eſt peut-eſtre un reproche de ce qu'il ne ſe tuoit pas pour le ſuivre.

l. 29. *Ne diriez-vous pas?* il y a icy un Proverbe Grec qui ne ſe raporte point à noſtre façon.

P. 152. l. 8. *Son fils*, je n'en ay exprimé qu'un, parce qu'il n'en fait mention que d'un plus haut.

P. 153. l. 15. *Ie voudrois qu'il y fuſt deſia*, le Grec dit que *l'Epitaphe fuſt deſia gravée ſur ton ſepulcre*, mais on l'euſt pû graver meſme avant ſa mort, outre que ce que je dis, y vient auſſi bien.

Cerbere m'a mordu, Cerbere y vient mieux que Caron, il n'eſt pas parlé d'un baſton au Grec, mais l'endroit eſt corompu, toutefois il eſt mieux de dire qu'il boitoit ſoit par foibleſſe ou autrement, car les Philoſophes Cyniques portoient touſiours un baſton. P. 154. l. 17.

Sans l'eſcouter, j'ay ajouſté cela pour faire grace. P. 154. l. 5.

Du miel, il y a *des gaſteaux au miel*, mais cela y vient mieux. l. 9.

Qui n'avoit qu'une main, il vaut mieux mettre, *qui eſtoit ſans mains*, car Cynegire perdit les deux mains en un combat naval; il avoit d'abord mis la main droite ſur un Vaiſſeau ennemy pour l'arreſter, & comme elle luy eut eſté coupée, il y mit la gauche, qui luy fut coupée de meſme, de ſorte qu'il arreſta le Navire avec les dents. l. 13.

Dreſſer un amphiteatre, il eſt parlé dans l'Icaromenipe d'une Olympie qu'ils vouloient baſtir. l. 25.

Chacun ſe taiſoit, Ou *s'areſtoit*, ſans rien ajouſter. P. 155. l. 13.

S'il te ſouviens encore, je ne parle point d'Ariſtide, ni des fables Mileſiennes, parce que cela n'eſt plus à noſtre air, ni à noſtre uſage. P. 156. l. dern.

Sans qu'Iolas meſme me puſt ſoulager, c'eſt qu'il mettoit le feu aux teſtes coupées. P. 157. l. 14.

Si-toſt qu'ils devenoient grands & barbus, cela n'eſtoit point neceſſaire à dire d'un Platonicien, puis qu'ils n'eſtimoient point l'amour honneſte, mais l'Auteur ſous pretexte d'amitié, taſche à introduire le ſale amour. P. 160. l. 28.

Le derriere ni trop gros, ni trop petit, l'Auteur ajouſte quelque choſe qui ne ſe pouvoit exprimer honneſtement. P. 162. l. 23.

P. 163. l. 13. *Comme pour exhaler son feu*, il y vient mieux qu'à ce qui suit.

l. 31. *Soit qu'il se fust precipité*, Ou *qu'on l'eust.*

P. 164. l. 5. *Apres quelque contestation de part & d'autre*, l'Auteur dit, *que celuy-cy tenant la Deesse en sa puissance, l'avoit caressée à la façon des garçons, comme s'il se fust faſché qu'elle eust esté femme*, mais je n'ay pas voulu insister sur des saletez.

l. 16. *Comme s'il eût esté question de disputer le prix aux jeux Olympiques*, j'ay pris une comparaison qui nous fust connuë, & qui n'eust point besoin de commentaires; car autrement elle seroit sans effet; & pour la mesme raison, j'ay mis plus bas *Areopage*, au lieu *d'Elée*, qui est un Senat moins connu.

P. 168. l. 3. *Parleray-je du plaisir*, les coifures des Dames sont touchées dans l'autre harangue.

P. 170. l. 3. *S'il est permis à un homme*, je coupe ce raisonnement pour estre plus vif.

l. 30. *Pere des mysteres cachez*, cecy est tiré du Platonisme, & a du raport à nos mysteres.

P. 171. l. 1. *Tu as couvert la lumiere de tenebres*, ou *répandu la lumiere sur les tenebres*; car il semble que ces choses soient tirées des Hebreux.

P. 172. l. 27. *Vivroient ensemble*, j'ay mis cela plûtost *qu'avec nous*, qui les mangeons.

P. 173. l. 8. *L'autre celeste & Divin*, il y a icy quelques epithetes mysterieux; dont j'ay touché quelque chose d'abord.

P. 174. l. 8. *Vn réchaut*, je l'ay ajousté à cause du fer chaud qui suit.

l. 15. *Ou pour rougir les jouës & les lévres*, je l'ay transporté icy d'ailleurs.

l. 34. *Leurs chaisnes, &c.* Le particulier n'estoit pas

à noſtre uſage, & en penſant décrire de belles parures, on feroit une eſpouſée de village.

Mais opoſons un peu, &c. Pour donner de l'averſion des femmes, il prend l'exemple d'une coquette, & pour faire aymer les garçons, celuy d'un honneſte garçon; ſi bien qu'en faiſant le contraire, on renverſeroit tout ſon raiſonnement. D'ailleurs, tout cét amour-là ne va qu'à l'eſtime & à la bienveillance, & nullement à ce qu'il pretend: C'eſt pourquoy j'ay dit que ce Dialogue ne pouvoit corrompre perſonne, s'il n'eſtoit deſia corrompu, outre que le plus ſale en eſt dehors. P. 175. l. 21.

Il donne encore le reſte du temps à l'eſtude. Je viens de parler des belles actions de l'Antiquité, qu'on luy a propoſé à imiter. P. 176. l. 3.

Oreſte & *Pilade.* Il confond par tout l'amitié avec l'amour. l. 18.

Comme il faiſoit Alcibiade. J'ay retranché quelque choſe, non tant parce qu'il eſtoit ſale, que parce qu'il eſtoit ſot; car il ſe voit par la fin, que celuy-cy ne deffend que l'amour honneſte. A quoy bon donc le faire couch r avec un garçon? P. 177. l. 22.

Gagne le prix des jeux Olympiques. Il y a au Grec, *la Bataille de Salamine*: mais cela n'eſt, ni ſi propre au ſujet, ni ſi connu; & par conſequent, moins bon pour ſervir d'exemple & de comparaiſon. P. 178. l. 11.

Nous traita magnifiquement. Il n'eſt point neceſſaire de dire, *car il eſtoit fort magnifique*, parce que cela ne ſert de rien au ſujet. l. 13.

Dormoit avec luy. J'adoucis le plus que je puis les choſes. Du reſte, ce qu'il dit *des Comaſtes* n'auroit point de grace en François. P. 179. l. 18.

N'y que tu tiennes. J'ay eſté au raiſonnement; l. 27.

car le Grec ſemble dire le contraire ; mais il y a faute.

P. 180. l. 24. *Toy qui es épris d'un autre amour.* Je ne veux pas exprimer davantage l'amour des garçons, ny m'eſtendre en des ſaletez.

P. 182. l. dern. *Sa gorge.* Le devant du viſage eſt deſia exprimé. *La teſte nuë.* C'eſt à dire, *ſans voile.*

P. 183. l. 4. *Ce qui doit eſtre blanc.* La rougeur ſera marquée en ſuite.

l. 10. l. 15. *La noirceur des ſourcils.* J'en marque la couleur, parce que cela ne fait point de difficulté.

l. 27. Sophocle. *Les paupieres de l'Aurore.* Il y a au Grec, *que Pindare luy ſera les paupieres* ; Mais cela ne dit rien. C'eſt pourquoy j'ay trouvé à propos de mettre l'expreſſion d'un autre Poëte Grec, qui ſe trouve auſſi dans Job.

P. 184. l. 8. *Ie commence à deviner qui c'eſt.* Il veut parler de l'Imperatrice, quoy que je n'en connoiſſe point de ce nom en ces temps-là ; car la deſcription qu'il en fait, ne peut convenir à Fauſtine.

P. 185. l. 30. *On croit entendre Apollon luy meſme.* Il ſeroit ridicule de comparer maintenant une belle voix, au chant des Cygales & des Hirondelles ; ſans parler des Alcyons & des Cygnes, qui ne chantent point, ou qui chantent mal.

P. 187. l. 12. *Il nous en faut faire d'autres de ſes vertus.* Il en faloit venir là, apres ſes connoiſſances.

P. 190. l. 7. *Il y a des Dames.* Il eſt mieux de le dire d'elles que des hommes, parce que cela leur eſt plus ordinaire.

l. 10. *Ayant un beau maſque.* La choſe eſt aſſez claire, ſans ajouſter *Phaon & Nerée*, qui ne font pas grace maintenant.

l. 21. *La hauteur des Cedres.* Le mot de *peupliers* n'y vient pas ſi bien.

Sa

Sa perruques d'or. Qu'il feroit beau voir maintenant de dire avec l'Auteur *des cheveux d'Hyacinthe*, & les comparer à l'ache. P. 191. l. 34.

Mais je me ris. Je ne ſuis pas icy comme Lucien, qui change deux ou trois fois la harangue directe en oblique. P. 191. l. 4.

Paſſer condamnation. Je ne dis pas *chanter la Palinodie*, qui ſeroit Pedanteſque. P. 193. l. 23.

Therſite de ſa beauté, & Neſtor de ſa jeuneſſe. C'eſt aſſez de ces deux exemples. P. 195. l. 31.

A celle du vent ou de la foudre. Je mets les choſes à noſtre air; car la façon Grecque ne revient pas à la noſtre. P. 196. l. 1.

Il y a encore cette difference. Le reſte eſt déja dit; & n'a pas beſoin d'eſtre ajouſté. l. 7.

L'image de l'homme à celle de Dieu. C'eſt ainſi qu'il l'apelle en ſuite. l. 27.

Des Grecs. Je prens la liberté de tourner la penſée de mon Auteur, de la façon la plus belle, pour trouver les graces que je cherche. P. 201. l. 3.

C'eſt à toy de commencer. Le raiſonnement vouloit qu'on ajoûtaſt cela. P. 203. l. 34.

Famille ancienne. La ſuite le declare. P. 204.

D'une celebre Coquette. La qualité de ſon mary ſera exprimée plus bas. Du reſte cecy eſt tranſpoſé. l. 12. l. 33.

Tous ces petits preſens qui tiennent lieu de grande faveur à un Amant. Il ſeroit ridicule de dire, *Des bouquets à demy ſecs, & des fruits qu'on a mordus.* P. 205. l. 8.

Des principaux de la ville d'Epheſe. Il n'y a que le nom des deux amis, qui ſoit neceſſaire au conte. l. 29.

Envoyoit tous les jours quelques-uns de ſes amis la viſiter. J'aime mieux dire cela, que de l. 31.

mettre qu'il les faiſoit venir chez luy.

P. 208. l. 8. *Avec l'échelle du vaiſſeau.* Je n'ajouſte point *des perches*, parce qu'ils ne s'en ſervirent pas.

P. 210. l. 13. *Car comme tu vois.* Le reſte eſt exprimé plus haut.

P. 211. l. 5. *En habit de deüil.* Ce qui ſuit, ne ſert de rien.

P. 214. l. 2. *Il les mit tous deux en liberté, apres avoir juſtifié leur innocence.* J'ay acourcy ou retranché ce dont on ſe pouvoit paſſer, afin d'eſtre plus court & plus net.

P. 218. l. 30. *Les effuſions accouſtumées.* Cela fait voir que c'eſtoit la fin du repas.

P. 220. l. 12. *Comme pour luy communiquer quelque affaire d'importance.* C'eſt aſſez de dire cela, ſans ajoûter ce que fait l'Auteur, qui n'eſt que trop long en cét endroit.

P. 222. l. 28. *C'eſt une marque, &c.* Je ne fais pas dire à l'autre, qu'il ne ſera pas trop long, car j'en ay retranché ce qui l'eſtoit.

P. 226. l. 21. *A Hypate.* C'eſt pluſtoſt Lariſſe, où il alloit, & il devoit paſſer par Hypate; mais il n'eſt pas queſtion icy d'une verité hiſtorique. Du reſte, il ſera parlé en ſuite de ſon valet & de ſes hardes. Et il dit en quelque endroit, que ſon voyage de Lariſſe n'eſtoit qu'une feinte.

Lors que je fus arrivé chez luy. Il ne ſert de rien de dire qu'il y avoit un jardin à la maiſon; mais il dira en ſuite que le logis eſtoit petit; & la chambre où on le mena, fort propre.

P. 227. l. 6. *Petite chambre.* Oſtez *petite*.

P. 228. l. 27. *Quelle n'avoit pas moins bonne grace au lit qu'à la table.* J'ay changé la raillerie qui eſtoit ſale.

l. 35. *Comme je riois.* J'ay rejetté plus bas ce qu'elle dit icy. *Que quād elle luy jetteroit des pierres, &c.*

Et vous hacheray menu comme chair à pâté. Cela a du raport à ce qu'il dit, & sent l'esprit d'une servante. P. 229. l. 13.

Quelle estoit grande Magicienne, &c. J'ay agencé cela d'une autre sorte que l'Auteur, comme je fais souvent, pour luy donner bonne grace. l. 8.

Apres quelques santez. Il n'y a point d'aparence de dire, qu'ils beurent beaucoup, parce qu'ils reboivent encore aprés; & qu'il n'est pas necessaire de tant boire, pour faire l'amour. l. 16.

Le sujet de mon voyage. Je ne dis pas *à Larisse*, parce qu'il a dit qu'il n'y vouloit pas aller, ou pour le moins si-tost. Je ne touche pas aussi son aversion pour les femmes, qui n'est que trop exprimée dans ce livre. l. der.

Se durcirent en corne. Je l'ay trouvé mieux de la sorte, que comme il le dit. P. 231. l. 3.

Qui me reçeurent à grands coups de piez. Il est mieux comme cela, que de dire, *Ils s'y préparerent.* l. 26.

Qu'il n'est rien qui punisse un homme vicieux, comme son propre vice. Je ne me sers pas de cela, comme d'allegation, mais comme d'expression, parce que ce Vers exprime bien ce que je veux dire. l. 34.

Qu'on faisoit combatre contre des Ours. Il dit seulement, *Capables de combatre*; mais comme je le dis, cela fait plus d'effet. P. 233. l. 10.

Promener sur mer. Le Grec dit seulement, *Sur le bord de l'eau*, mais il ne faut point s'amuser à faire des evenemens extraordinaires, quand on peut faire les choses regulierement. P. 238. l. 33.

Musnier. Le Grec dit. *Boulanger*; mais il tenoit lieu de Musnier, parce qu'on tient que les P. 241. l. 15.

Anciens n'avoient point de moulins à vent ni à eau.

l. 25. *Comme une giroüette.* Le Grec dit, *Comme un ſabot*; mais la comparaiſon n'en eſt pas ſi belle en noſtre langue.

l. 35. *Laituës pouries.* Il y a au Grec, *dures & ameres*; mais le mot de *dures* eſt ridicule en cet endroit, pour un aſne; & celuy de *pouries* donne ſujet à une galanterie qui ſuit.

P 242. l. pr. *Dequoy ſe nourrir.* Il y a au Grec, *ſe couvrir*; mais un aſne n'a point beſoin de couverture.

l. 19. *Enlevé par une poulie.* Je me ſuis ſervy de cette expreſſion qui eſt plus gaye; outre que c'eſt ainſi qu'on charge les chevaux dans les Navires.

l. 28. *Pour moy, on me livra.* Il y a icy un proverbe Grec, qui n'eſt pas à noſtre uſage.

P. 243. l. 4. *Commencerent à ſe regarder de mauvais œil.* C'eſt aſſez de cela, ſans leur faire dire des injures.

P. 244. l. 4. *Le bruit court par tout de cette merveille.* Le reſte eſt exprimé en ſuite.

l. 21. *Et le mords de meſme.* Il y a au Grec, *d'or & d'argent*; mais je ne pouvois pas commodément repeter le dernier mot.

P. 246. l. 15. *Mais il ariva tout le contraire.* Je paſſe icy pluſieurs ſaletez, le plus délicatement que je puis.

P. 247. *Et d'un Cynique.* L'Auteur en fait un homme nommé Cyniſcus; mais cela n'eſt pas neceſſaire.

P. 248. l. pr. *La fortune.* Je ne dis pas *le deſtin*, qui n'eſt autre choſe que l'ordre des Parques, comme je l'ay dit à l'Argument.

l. 15. *Enlever des hommes & les elemens.* Cette fable eſt expliquée plus au long ailleurs.

P. 249. *Tu vois la conſequence qu'on en peut tirer.*

Je retranche icy pluſieurs petites interrogations, dont le ſens eſt exprimé ailleurs. P. 250. l. 3.

On feroit donc mieux. Je dis en un autre endroit qu'ils ne ſont que comme un outil en la main des Parques. P. 250. l. 29.

Tandis que Callias & Alcibiade. Ces exemples ſuffiſent ; outre que les autres n'eſtans pas aſſez connus parmy nous, ne feroient pas d'éfet. P. 252. l. 5.

Nous le ſaurons quand nous y ſerons. Ce qu'il ajoûte, eſt plûtoſt une boutade qu'une raiſon. l. 13.

Triſte & réveur. J'exprime la pâleur plus bas. P. 253. l. dern.

Ie t'en prie, pere des Dieux. Il n'eſt pas à propos qu'elle parle en Vers, parce qu'elle s'étonne de ce que Jupiter y parle. P. 254. l. 3.

Les ſanglots & les larmes Il eſt plus honeſte de le mettre ainſi, que de dire tout crûment, que Jupiter pleuroit. l. 27.

Les fers en ſont au feu. Je mets un proverbe François pour un Grec, ſelon ma couſtume. Le reſte eſt exprimé plus bas. l. 33.

Nullement, tout va bien. Il n'eſt pas à propos de mettre cecy en forme de Vers, parce qu'on l'a prié de parler en langage plus humain, & qu'il l'a fait. P. 255. l. 2.

Dans une heure. J'ajouſte ces mots, parce qu'ils arrivent auſſi-toſt. P. 256. l. 19.

De m'exprimer à ſa façon. Je mets cela, pour n'eſtre point obligé à traduire des Vers. l. 35.

Selon ſon merite & ſon rang. J'exprime en ſuite l'art & la matiere. P. 257. l. 6.

Dorée. Il y a au Grec, *d'or* ; mais cela ne revient pas à noſtre Langue. P. 258. l. 6.

Qu'il ſe mette ſur ſes genoux. Cela eſt mieux, l. 31.

que de dire qu'il occupera le Siege d'une de ſes feſſes.

P. 259. l. 27. *Tout eſt perdu.* Je ne parle point icy de la chaiſne d'or de Jupiter, trop de fois repetée, & dont il ſera fait mention encore dans ce Dialogue.

P. 260. l. 28. *Apres m'eſtre enveloppé d'un nuage.* Cela eſtant, il n'a point beſoin de prendre la figure d'un Philoſophe.

l. 32. *Qui diſputoit de la Providence.* La choſe eſt expliquée plus au long en ſuite.

P. 261. l. 2. *I'eſtendis la nuë qui me couvroit.* Cela y vient mieux que la nuit, ou un nouveau nuage.

l. 21. *Puiſſiez-vous devenir muets.* Je fais dire cela à Mercure, par forme de reſſentiment, plûtoſt qu'à Momus.

P. 266. l. 33. *Froter d'huile.* Il y a au Grec, *de poix*, mais il n'en eſt pas beſoin pour ſervir de moule. Du reſte Hermagoras parle icy en Vers; mais cela ne ſert de rien.

P. 268. l. 3. *Dy-moy, méchant.* Je reünis pluſieurs petites interrogations en une.

P. 269. l. 3. *Tu poſe ce qui eſt en diſpute.* Quand cela ne prouveroit pas directement la Providence; cela prouveroit touſiours un principe tout ſage & tout puiſſant; car ces choſes ne peuvent avoir eſté faites à l'avanture; & la ſageſſe du principe emporte avec ſoy la ſageſſe de la conduite & de la direction. Du reſte, cét Auteur a malicieuſement mis toutes les bonnes raiſons en trois mots; & pour rendre la choſe plus ridicule, il fait eſtendre celuy qui les allegue en des Vers, ſans force ni authorité. C'eſt pourquuy je les ay retranchez, parce que cela impoſe au lecteur qui voit paſſer legerement ſur ce qu'il y a de bon, & s'arreſte ſur des ſotiſes, qui ne ſont qu'em-

barasser, & offusquer, s'il faut ainsi dire, la dispute.

Mais il s'accorde. J'ajouste cela, qu'il a oublié par malice, & qui sert à montrer que la connoissance d'une divinité est comme un principe naturel dans l'homme. P. 272. l. 32.

Voilà nostre ennemy. L'Auteur se couronne icy luy-mesme, comme il fait souvent en d'autres lieux; mais j'ay touché la response de ces choses, dans l'Argument du Dialogue. P. 272. l. 6.

Qui quitte la partie, la perd. Je retranche encore icy un meschant Argument du Stoïcien, qui insiste sur des choses qui n'ont point de force. l. 13.

Couché avec ta sœur. Je mets cela au lieu d'autres injures, ou sales, ou qui reviennent moins à nostre façon. l. 18.

Je luy tordis le cou. Cette expression est plus naturelle, que celle dont il se sert. P. 273. l. 2.

Ou quelque chesne de la forest de Dodone. Nous avons accoustumé de le dire ainsi. Il y a *hestre*, au Grec. P. 274. l. 10.

Les éperons. J'ay ajousté ce mot, qui vient fort bien au sujet. l. 35.

Qui defendoit les viandes. C'est assez de cela en cet endroit. P. 275. l. 10.

D'un coq en un Philosophe. Il y a au Grec, *l'estrange chose d'un coq Philosophe.* l. 18.

J'en ay l'esprit si plein. Il y a deux choses icy, dont j'exprime l'une dans la response; & l'autre n'est qu'une gentillesse, qui est alleguée ailleurs dans cet Ouvrage. P. 276. l. 3.

Que l'eau est veritablement excellente, &c. J'ay mis tout l'endroit de Pindare, pour n'avoir point besoin de le repeter. l. der.

P. 277. l. 31. *Tu tiendras la place d'un de mes amis.* Le reſte ſera touché ailleurs ; c'eſt aſſez de cela icy.

l. der. *Iuſqu'au ſouper.* J'ay mis la choſe à noſtre air, car de dire *juſqu'au bain*, cela euſt eſté obſcur.

P. 278. l. 3. *En attendant que l'heure ſonnaſt.* Il eſt indifferent qu'on en faſſe une horloge au Soleil, ou à reſſorts, pour l'intelligence de l'Auteur : & quoy que le Grec marque que c'eſtoit une horloge ſolaire, neantmoins j'ay mieux aymé l'exprimer à noſtre façon, uſant touſiours dans cette traduction de la liberté de me diſpenſer des circonſtances qui ne ſont pas abſolument neceſſaires.

l. 16. *Le Medecin du logis.* Je l'ay trouvé mieux, que d'en faire un Medecin étranger, & plus à propos de luy faire dire cela, qu'au Maiſtre.

P. 280. l. 6. *Avec des treſſes d'or.* C'eſt aſſez de cela pour le ſujet.

l. 16. *D'un plat de tripes.* Je mets la choſe à noſtre air.

l. 18. *Vne écuelle de terre.* Cela eſt plus aiſé à emporter qu'un pot.

l. 23. *S'eſtant enrichi depuis peu.* Le reſte n'eſt pas de ce ſujet, & ce qui ſuit, eſt deſia touché dans ſon ſonge.

P. 282. l. 32. *Qui me prirent pour un Dieu.* Il n'eſt pas honneſte de luy faire dire qu'il n'eſt qu'un Charlatan ; outre que le moins qu'on peut injurier ces grands hommes-là, eſt touſiours le meilleur.

P. 287. l. 10. *Des ſouris & des mouches.* Le Grec ajouſte, *des pieces de bois & des clous* ; mais cela n'eſt pas ordinairement dans les ſtatuës.

P. 290. l. 0. *Ie ne vole pas les plats.* Le Grec le dit d'une autre façon ; mais je l'ay trouvé mieux de celle-cy.

Voila

Voila la porte d'Eucrate. J'ay reüny en un, ce qu'il dit d'Eucrate, & de l'uſurier Gnifon, afin que cela ne fuſt pas ſi long ny ſi ennuyeux. P. 291. l. 11.

Fourmy ou Corbeau. Le Grec met d'autres choſes; mais cecy convient mieux à un avare & à un uſurier; car le Corbeau cache & dérobe tout ce qu'il peut. l. 16.

Sa fille entre les bras d'un Galant. Je mets cela, au lieu d'une ſaleté qui eſt dans l'Auteur. l. 23.

Courut. Le Grec dit, *dormit.* Celuy-cy m'a ſemblé mieux. P. 292. l. 31.

Mais n'es-tu point. Je retranche les paroles inutiles. P. 293. l. 14.

Vn Chaſſeur, &c. Je mets en trois mots, ce que l'Autheur dit plus au long; mais il n'y a que cela de neceſſaire au ſujet, & il eſt mieux icy que plus bas. l. 22.

Ie conſideray le Ciel & les Aſtres. J'ay rejetté à la fin une periode qui eſt icy. P. 294. l. 2.

S'il a eu commancement. Il ſera parlé de ſa fin enſuite. l. 13.

La diſtance qu'il y a d'une étoile à l'autre. Il y a au Grec, *du Soleil & de la Lune*; mais cela fait le meſme effet; & ces mots ſont trop ſouvent repetez. P. 295. l. 2.

Mais je m'étonne que faiſant un Dieu Auteur du Monde, &c. Cela ſemble avoir quelque apparence, & n'eſt qu'une fauſſe couleur; car le monde eſt un amas de pluſieurs eſtres & non pas un eſtre ſeul; mais un tout, compoſé de pieces differentes, les unes corruptibles & les autres incorruptibles; & partant, ce ne peut eſtre le premier principe. C'eſt pourquoy on en cherche un autre; & celuy là n'en a point de be- l. 18.

soin, car cela iroit à l'infiny; & il faut s'arrester quelque part.

l. 26. *De la forme & de la matiére.* Ces choſes ſont plus haut dans l'Auteur.

P. 296. l. 6. *Ces vieillards, &c.* Le Grec dit, *les valets qu'on oſte du travail pour leur vieilleſſe*; mais mon exemple m'a ſemblé plus propre.

l. 17. *Par l'invention que j'ay dite.* Je l'ay expliqué plus haut, autant qu'il eſtoit neceſſaire.

P. 297. l. 17. *Qu'en recevant l'aile de l'Aigle.* J'abrege ce qui eſt trop long.

l. 27. *Dequoy il me remercia, &c.* Cecy eſt plus haut dans l'Auteur; mais il vient mieux en cét endroit.

P. 299. l. 24. *Vn grain de blé.* Il y a au Grec, *la moitié*; mais il vaut mieux mettre un grain, à cauſe qu'il y a en ſuite, un morceau de coſſe de féve.

l. 26. *Leur compagnon qui eſt mort.* J'ay ajoûté cela, qui vient bien à une Republique, & qui eſt vray; car elles nettoyent leur trou, quand il y a quelque ſaleté.

P. 300. l. 7. *Du Soleil.* Il a dit plus haut que c'eſt un fer chaud.

l. 11. *Pour ne les point voir.* Le Grec dit, *Pour cacher leurs débauches*; mais il eſt plus honeſte autrement.

P. 302. l. 17. *L'autre la ſanté.* Il y a au Grec, *de faire venir ſes oignons & ſes aulx*; mais c'eſt aſſez de ce qu'il a parlé du Jardinier. & *la ſanté* y vient fort bien.

l. 18. *De ſon frere.* Il y a au Grec, *de ſon pere*; mais je ne m'attache pas à la lettre.

l. 21. *Le Vigneron.* Il y a au Grec, *le Foulon*; mais l'autre y vient mieux, à cauſe de l'opoſition qu'il fait avec le Jardinier, & j'ay mis le Jardinier pour le Laboureur, parce que le Jardinier a preſque

toujours beſoin de pluye, & le Laboureur non, *ſemper ſitientibus hortis.*

Dix mille muids. Il y a au Grec *mille boiſſeaux*; mais cela n'eſt pas ſi bien. P. 303. l. 8.

Vénus les épices. Il y a au Grec *le myrte*; mais comme elle eſt Déeſſe de l'Arabie, cela y vient mieux. l. 13.

Le Cordage. C'eſt une danſe de Satyres. l. 24.

Car ſi l'on demandoit. J'ay tranſpoſé icy l'ordre, & n'ay pas mis tout ce qui eſt dans l'Auteur; mais ſeulement ce qui eſtoit plus propre au ſujet. P. 304. l. 5.

Qui vous ſoit utile & glorieuſe; Ou bien, *utile aux hommes, & glorieuſe aux Dieux*; mais comme il ne s'agit icy que de l'intereſt des Dieux, il n'eſt pas neceſſaire de parler des autres. l. 28.

Que veulent dire les Philoſophes. En conſiderant Dieu comme un homme, il auroit bien des afaires, à ſe méler ainſi de tout: mais en le contemplant comme une nature infinie, répanduë par toute la Nature, & qui la meut, cette objection n'a point de force. P. 305. l. 15.

Sans ſe repoſer. Le Grec dit, *Qu'il n'a pas le loiſir de ſe grater l'oreille*: mais cela ſeroit bas paimy nous. l. 33.

Qui ont l'haleine mauvaiſe. J'ay mieux aimé mettre cela, que de parler des ordures du baſſin. P. 306. l. 15.

Vne flute à la main, & des cornes à la teſte. Cela ſufit pour le deſigner. P. 309. l. 31.

Qui a ajouté, &c. Je fais dire le tout à Mercure, pour ne point faire d'interruption. P. 310. l. 3.

Comme un Trompette qui s'éforce de ſonner. Cét exemple eſt plus noble que celuy de la flûte; outre qu'il nous eſt plus connu. P. 311. l. 10.

Du reſte, &c. Le Grec ajoûte, *Que le peu-* l. 11.

ple admire particulierement ceux qui n'ont point ſoin de leur vie : mais cela n'eſt pas proprement du ſujet.

l. 25. *Tirer au ſort les Iuges.* Le nombre ſera aſſez expliqué en ſuite.

P. 313. l. 12. *Pour cauſe d'injures.* Il y a icy quelque diſtinction au Grec, qui eſt de leur chicane ; mais cela ne s'entendroit pas parmy nous.

l. 21. *Il faut épargner la bourſe.* Ou, *Tout beau, épargne.*

l. 33. *Trahir leur foy & leur conſcience.* Il y a au Grec, *de crever à force de crier* ; mais cecy eſt plus joly, & aſſez conforme à la verité, & à l'eſprit de l'Auteur.

P. 316. l. dern. *Elle ne connoiſt point de plus grand mal, que de travailler.* Il y a au Grec, *qu'elle ſe moque de la Iuſtice*, mais ce que je dis, vient mieux à la ſuite ; outre qu'il eſtoit permis à chacun, de prendre un Avocat, s'il vouloit.

P. 319. l. 14. *La moleſſe contre la vertu, &c.* Je retranche quelques conteſtations inutiles : & j'ajoûte que cette affaire a déja eſté jugée en celle de Polemon ; parce qu'en effet, elle y a beaucoup de rapport.

l. 20. *La vertu a encore beaucoup de choſes à dire.* Je l'ay mis ainſi, pour ne pas confondre la vie d'Epicure, qui vivoit tres-ſobrement, avec celle d'Ariſtipe.

P. 320. l. 6. *Qu'on apelle, &c.* Le reſte eſt déja dit.

Qui eſt un coquin. Le reſte eſt plus bas chez l'Auteur.

P. 321. l. 12. l. 13. *Au lieu de Platon & d'Eſquinés.* J'ay mis ces mots, pour faire voir la raiſon pour laquelle il dit que le Dialogue ne parle que des Dieux. Du reſte l'ortographe qui eſt icy au mot d'*Eſquinés*, eſt

pour éviter le defaut de la prononciation ; comme nous mettons *Chimene*, pour *Xymene*, *Domquichote*, pour *Domquixote*, parce que c'eſt autre choſe d'écrire un mot en François & de l'écrire en ſa Langue. Il faut prononcer les mots étrangers, comme font ceux du païs : mais pour cela, il ne les faut pas écrire comme eux. Et les Eſpagnols en font autant, écrivant *Xatillon*, & non pas *Chatillon*, afin de le prononcer en leur Langue, comme nous faiſons en la noſtre. D'ailleurs, cette ortographe eſt déja en uſage à la fin des mots ; car on écrit *Andromaque* pour *Andromache*, &c. Il n'y a plus qu'à la pratiquer au commencement & au milieu, pour éviter la mauvaiſe prononciation que font des mots Grecs, à ceux qui ne les entendent pas. Il n'eſt donc pas neceſſaire de garder l'ancienne ortographe en cet endroit, qu'aux mots où l'uſage l'a emporté, & l'a fait prononcer à la Françoiſe ; comme *Achile*, *Antioche*, &c.

Qui faiſoit horreur par ſes frequentes découpures. On voit par là, que je ſuy le deſſein de mon Auteur, quand je reünis en un, pluſieurs petites interrogations & réponſes ; & que ç'a eſté ſon intention, quoy qu'il ne l'ait pas obſervé par tout. P. 324. l. 5.

Pourquoy, puiſque je t'appelle par ton nom ? Il y a au Grec, *Pourquoy, puiſque tu t'y appelles toy-meſme ?* mais ce que je dis, donne lieu à la réponſe, qui eſt aſſez vive. P. 326. l. 19.

De Philoſophe. Il y a au Grec, *de Phidias* ; mais il n'y vient pas ſi bien. l. 25.

Où l'on rangeroit cét Art. J'orne la choſe, en l'exprimant, ſans m'attacher aux paroles de l'Auteur. P. 327. l. 2.

P. 328. *Ce n'eſt donc pas une faculté naturelle, &c.*
l. 18. J'ay mis ces choſes tout de ſuite, pour en faire mieux voir le raiſonnement, & je les ay agencées à ma façon.

l. 32. *L'art de vivre aux dépens d'autruy, &c.* Il y a au Grec, *l'art de boire & de manger*; mais cela vient mieux à un Cuiſinier ou à quelqu'autre, qu'à un Paraſite. C'eſt pourquoy j'ay mis la définition comme elle devoit eſtre, plutoſt que comme elle eſtoit; & en uſe ainſi par tout où les choſes ne ſont pas à mon gré; afin qu'on ne croye pas, quand je quitte la penſée de l'Auteur, que je l'ignore.

P. 329. *Lors qu'il vivoit en Epicurien chez Calypſo.*
l. 18. J'ay ôté ce qui n'eſtoit pas à noſtre uſage.
l. 31. *S'il eſt infiny.* Ou, *S'il y en a un ou pluſieurs*; mais je ne m'atache pas à toutes les paroles.

P. 330. *Il y a mille choſes qui luy donnent de l'inquiétude.*
l. 14. Le reſte eſt expliqué plus bas.

P. 331. *S'en aler triſte au feſtin.* Il vaut mieux le
l. 8. dire ainſi, que de dire, d'en revenir; & cela ſe raporte mieux à la comparaiſon. Du reſte, j'ay tranſpoſé & augmenté diverſes choſes dans la ſuite.

P. 332. *Les gens de métier, &c.* Il y a au Grec, *ceux*
l. 9. *qui veulent exceller dans les autres Arts, mangent peu, le Paraſite beaucoup.*

P. 333. *C'eſt une maxime en Philoſophie.* J'ay redreſ-
l. 12. ſé & racourcy tout ce raiſonnement; car en l'étendant trop, il ne paroîtroit pas bien juſte.
l. 30. *N'as-tu point d'autorité?* Je ſuy le raiſonnement, ſans m'atacher aux paroles.

P. 334. *Ariſtoxéne.* Je l'explique ainſi; parce que
l. 24. ſans cela, il ne répondroit pas à l'interrogation.

Ie pourrois alleguer, &c. J'ay déja dit, *qu'il n'y avoit point d'exemple de Paraſite, qui ſe fuſt fait Philoſophe.* P. 329. l.

Comme pluſieurs d'entr'eux. J'ay ajoûté cela par reproche. l. 34.

Le Paraſite d'Armodius. Je retranche ce qui va au ſale. P. 338. l. 26.

Ie t'ay déja dit, &c. J'ay changé tout cecy ; parce que ce qui eſt au Grec n'auroit point de grace en François ; & ce que j'ay mis, vaut pour le moins ce que j'ay ôté. P. 342. l. 5.

Ie te diray maintenant. Ces choſes ſont expliquées davantage dans la ſuite. P. 346. l. 24

Que des baſtimens, &c. Le raiſonnement vouloit qu'on donnaſt ce tour-là, à la penſée. P. 348. l. 31.

La Geometrie. Il n'y a au Grec que *l'Arithmetique* ; mais on aprenoit auſſi aux jeunes gens la Géometrie. P. 349. l. 18.

La voix de l'Huiſſier. Cela ſe raporte à la coûtume de l'Aréopage. l. 32.

Que ne feront-ils point, &c. Ce qui eſt icy, ſera expliqué plus bas, pour ne point retoucher deux fois une meſme choſe. P. 351. l. 24.

D'ailleurs, ces exercices. L'Auteur s'étend icy hors de propos, & eſt obſcur dans une comparaiſon, qui eſt un grand defaut en ces matieres. l. 33.

Ceux qui les conſolent. Je dis ailleurs, *qu'ils ne ſçavent où le mort eſt allé, ni s'il a perdu ou gagné à la mort.* Ce qu'il dit plus bas de Pluton, eſt auſſi expliqué en ſuite. P. 357. l. 23.

Vn grand marais. Je parleray ailleurs de Caron. P. 358. l. 5.

Minos & Radamante. Il n'eſt point neceſſaire d'ajoûter, *fils de Iupiter.* l. 30.

Maiſtre de ceremonie. Cecy eſt plus bas chez P. 359.

l. 33. l'Auteur. Du reſte, je touche ailleurs les plaintes des femmes.

P. 361. *Moins ridicules.* Le raiſonnement veut cela,
l. 28. quoy que le Grec die le contraire.

P. 362. *Mais ce linge.* Je touche plus haut ce qui eſt
l. 12. icy.

P. 363. *Voila une partie.* J'ay dit plus haut, qu'ils
l. 8. craindroient de paſſer pour des gens ſans ſentiment & ſans affection pour leurs proches.

Fin des Remarques de la II. Partie.

TABLE

DES MATIERES PLUS conſiderables de la ſeconde Partie des Dialogues de Lucien.

A.

Abancus. Quel & combien bon & fidelle amy. page 224

Abdere. Comment les Habitans de cette Ville devinrent preſque tous Comediens. 1. 2

Abonus. Où eſt ſituée cette Ville. 95

Academie. Plaidoyer de l'Academie pour la débauche & pour ſoy. 313. 314

Acheron. Quel eſt ce lieu & où ſe void. 358

Achille. Bouclier d'Achille combien remply de figures. 298

Agathocles. Combien l'amitié d'Agathocles & de Dinias fut celebre, & en quelle contrée ils vivoient. 204. 205

Agathocles le Stoicien. Pourquoy plaidoit ſes écoliers. 298

Ajax. Comment defendoit Teucer. 339

Alexandre. Ou le faux-Prophete. 91

Alexandre le Grand. Comme il s'eſt élevé une ſtatuë plus grande que le Mont Athos. 191

Alexandre tyran de Thebes. Par qui fut tué. 298.

Ce qui arriva au Grand Alexandre, lors qu'il

ſe vid maiſtre de l'Aſie, apres la journée d'Arbelles. 2

Amaſtris. Ville, où ſituée. 222

Ambre. Ce qu'on a crû autresfois de l'Ambre. *Voyez Tome* 3. page 37.

Ambroſie. Le manger des Dieux. 303

Amy. Quel treſor c'eſt qu'un bon amy; & combien eſtimé parmy les Scythes. 202

Amitié. Etrange façon de contracter l'amitié. 215

Entre combien de perſonnes elle ſe peut contracter de la ſorte. *là meſme.*

Amour. Il eſt traité de toutes ſortes d'Amours, *depuis* 156. *juſqu'à* 180.

Anacarſis. Pourquoy quitta ſon païs, & traverſa tant de terres & tant de mers. 346

Anaxarque. Paraſite d'Alexandre. 334

Animaux. Quelle eſt la condition des Animaux. 288

Antigonus. Par qui aperceu couché avec ſa belle-fille. 298

Antigonus fils de Demetrius, petit-fils du precedent, combien vécut. *là meſme.*

Antiphile. Combien aimé de Demetrius. 212

Anubis. Quel Dieu & de quelle figure, 212, 213.

Où s'eſt mis en credit. 302

Apis. Quel Dieu, & quels ſont les Sacrifices que l'on luy fait. 75

Apollon. A qui il rendit ſervice. 250

Combien ſes oracles ſont ambigus. 264

Où il établit le Bureau de ſes Propheties. 302

Son travail. 306

Arcadiens. Pourquoy ne voulurent point recevoir l'Aſtrologie. 144

Archelaus. Juſqu'à quand il eut Euripide pour Paraſite. 334

Areopage. Lieu de Juſtice chez les Atheniens. 312

Belle Couſtume de l'Areopage. 348

Arete. Quelle, & ſa fille Nauſicaë. 188

Aretas. Amitié d'Aretas, d'Eudamidas & de Carixene. 209. 210

Ariſtipe. Pour quel ſujet alla en Sicile. 35

Ariſtogiton. Liberateur des Atheniens, de qui eſtoit Paraſite. 359

Ariſtote. Ce qu'il a fait en l'art de Paraſite. 355.

Ariſtoxene. Le Muſicien, Paraſite de Nelée. *là meſme.*

Arſaces. Par qui maſſacré apres avoir égorgé ſa femme. 298

Arſacomas. Hiſtoire de ſon amitié avec Loncate & Maſente. 218. 219

Art. Ce que c'eſt proprement, qu'un art ou métier. 326

Aſne. Comment Lucien fut metamorphoſé en aſne. 231

Aſpaſie. Pourquoy tant aimée de Pericles, de Socrate & d'Eſquinés. 187

D'où elle eſtoit. 276

Aſpodele. Prez, en quel endroit. 358

Aſſyriens. Quelle eſt leur principale divinité. 169.

Aſtrologie. Jugement que fait l'Auteur de l'Aſtrologie judiciaire. 140

Qui en furent les premiers inventeurs. *là meſme.*

Aſtrologie défenduë des accuſations ordinaires qui ſe font contre elle. 144. 145

Athenes. Combien cette Ville differente de Rome. 187

Athléte. Comparaiſon de ſon corps à du blé bien criblé. 351

Atrée. En quoy preferé à ſon frere Thyeſte. 142.

Auſtruches. En quel pays ſe rencontrent le plus, & combien leurs œufs ſont utiles. 295

Autolyque. Fils de Mercure, pourquoy eſtimé tel. *là meſme &* 143.

B.

Bacchus. Comment vainquit les Lydiens, Thyrreniens & Indiens. 119

Qui doit paſſer le premier, de Bacchus ou d'Hercule. 158. 159

Bagoas. Quel, & pourquoy il contrefit l'Eunuque. 138

Balets. Comparez avec les Tragedies. 121

Beatitude. En quoy conſiſte. 311

Beauté. Deſcription d'une beauté parfaite. 184.

Beauté ſans eſprit à qui ſemblable. 185

Bendis. Où ſe mit en credit. 302

Beroüée. Quelle ville, & où ſituée. 239

Bien. En quoy conſiſte le ſouverain bien. 294

C.

Caldéens. Combien adonnez à l'Aſtrologie. 170

Calliope. Comment attira ſur ſoy le courroux des Dieux. 10

Carixene. Amitié de Carixene, d'Eudamidas & d'Aretas. 209. 210

Caſſandre. De Polignote, quelle. 184

Chaire. De profeſſer, diſputée entre deux Philoſophes. 135. 136

Clinias. Par qui vû pillant le Temple d'Eſculape. 299
Colombe. Par quels peuples adorée. 169
Coloſſe de Rhodes. Comment receu en l'aſſemblée des Dieux. 258. 259
Comedies. Quel doit eſtre l'uſage des Comedies. 350
Comparaiſon. Comment elle ſe doit faire. 195
Coq. Fils de Mars, pourquoy changé en Coq. 275.
Corps. Combien different d'un vaiſſeau. 276
Ceremonies pratiquées du temps de l'Auteur envers les corps des defunts, quelles. 359. 360
Cothurne. Ce que c'eſt, & à quel uſage. 254
Courtiſans. Comment ils ſont tous paraſites 347.
Creſus. En quelle extremité ſe trouva. 287
Cteſias. Jugement de ſon Hiſtoire des Indes. 22
Cylleniens. Quelle eſt la principale divinité que ces peuples adorent. 269
Cynethus. Courtiſan de Demetrius, dequoy ſe loüoit. 196
Cyrus. Premier Roy de Perſe, & combien vécut. 344

D.

Damis. Diſpute de Damis l'Epicurien, contre le Stoicien Timocles, au ſujet de la Providence. 261. *& ſuiv.*
Damon. Hiſtoire de l'extreme amitié d'Euthydique & de Damon. 208. 209
Dandamis. Ce qu'il fit pour ſon amy Amizoque, qu'il voyoit emmener captif. 216
Danſe. D'où a pris naiſſance. 115. 116
Qui fut la premiere qui ſe plut à cet exerci-

ce, & l'enſeigna aux autres. *là meſme.*
Danſeur. Quelles doivent eſtre les parties d'un bon danſeur. 114
Dauphins. Pourquoy ils ont tant d'amour pour les hommes. 101
Décacheter. Diverſes ſortes de décacheter les Lettres. 102. 103
Dédale. Comment il donna lieu à la fable. 142
Demadés. Orateur, combien timide de ſon naturel. 335
Demetrius. Combien aima Antiphile. 211
Demetrius. Philoſophe Cynique. Pourquoy déchira un jour les Bacchantes d'Euripide. 47
Demonax. Sa naiſſance, & quelle fut ſa converſation. 145. 146
Ses mœurs & ſes apophtegmes. 135. *juſqu'à* 147
Demoſthene. Pourquoy n'oſa jamais ſortir hors des portes de ſa Ville. 336
Denys le tyran. A quelle extremité fut reduit. 287
Desherité. Declamation d'un fils desherité. 71
Deſſauter. Ce que ſignifie proprement ce terme. 118
Deſtin. Si les ordres du deſtin ſont inviolables. 247. *& ſuiv.*
Deüil. Quelles extravagances ſe font dans le deüil. 358
Dialogue. Plaidoyer du Dialogue contre Lucien. 323
Repartie de Lucien à cette plainte. 324
Diane. Quels ſacrifices font les Scythes à cette Deeſſe. 271
Où elle ſe mit premierement en credit. 304
Sa feſte en l'Iſle d'Egine. 305

Dieux. S'ils ſont ſujets aux ordres des Parques. 248
S'ils ſe peuvent mettre en colere. 251
Dinias. Combien fut celebre l'amitié d'Agathocles & de Dinias, & en quel pays ils vivoient. 204. *& ſuiv.*
Dionyſius. Comment il ſe laiſſa emporter à la volupté. 316. 317
Diotime. Quelle Dame & en quoy recommandable. 187. 188
Divination. Combien ſainte & ancienne au ſens de l'Auteur. 144
Divinité. Quelle contrarieté parmy les Philoſophes anciens, au ſujet de la Divinité. 296. 297.

E.

Eaque. Couſin de Pluton, de quelle charge pourveu. 358
Eau. Par quels peuples adorée. 269
Ecorniſlerie. Comment prouvée eſtre un art, & le plus excellent de tous les autres. 262 *& ſuivans*
Egyptiens. Comment regloient leur amour, & dequoy ſe ſervoient pour deviner. 141
Combien ſuperſticieux. 198
Quelle divinité principalement adorée par ces peuples. 269
Eliſées. Champs eliſées, quel lieu. 359
Eloquence. Combien cét Art excelle par deſſus tous les autres. *Voyez Tome 3. page 1. & 3*
Empedocle. Où porté par la fumée du Mont Ethna. 297
Empoule. Ce que c'eſtoit. 118.
Epictete. Combien excellent Philoſophe. 152
Epicuriens. Quels entre tous les Philoſophes. 305.

Combien differens des Stoiciens. 332
Ericthon. Comment nacquit selon l'opinion des Atheniens. *Voyez Tome* 3. *page* 11
Escrivains. Avis aux Escrivains de l'Histoire. 2. 3. *& suiv.*
Esculape. Pourquoy dit fils d'une corneille. 97
Où il établit une boutique d'Apotiquaire. 302
Son travail. 306
Esquinés. Comment devenu le Parasite de Denys le Tyran. 332
Ethiopiens. En quelle posture ils vont au combat. 138
Quelle est leur principale divinité. 169
Eudamidus. Amitié d'Eudamidas, de Carixene & d'Aretas. 209. 210
Eumenides. Quelles deesses, & où estoit leur Autel. 308
Euphorbe. Quel, & où tué. 282
Euthydique. Histoire de l'extreme amitié d'Euthydique & de Damon. 208. 209
Exercice. Traité des Exercices du corps. 143. 144
Pourquoy établis. 347
Exorde. Preceptes pour l'Exorde des bons Orateurs. 18. 19

E.

Fables anciennes, combien pleines d'instruction. 130
Felicité parfaite. 330. 334
Femmes. Comment elles veulent estre peintes dans leurs tableaux. 5
Plantées comme des vignes, dont les parties inferieures n'estoient que leurs troncs. 24
Feu. Par quels peuples il est adoré. 169
Flaterie. Ce que c'est precisément, & comment distinguée de la loüange. 189. 190. 194. 195

Fourmilieres. Comparées aux Villes, & l'occupation des fourmis à celle des Habitans. 299.

G.

Garbatines. Eſpece de chauſſures, & dequoy ſe font. *Voyez Tome 3. page 15*

Grands. Quel beſoin ils ont des Paraſites. 341

Quel honneur ils en tirent. *là meſme & ſuiv.*

Grecs. De qui & en quel temps ils receurent la connoiſſance de l'Aſtrologie. 142

Guerre. Comment la guerre eſt mere de tout. 2

Gygés. Quelle eſtoit la vertu de l'anneau de Gygés. 318

H.

Helene. Quelle, & ſi elle eſtoit ſi belle qu'Homere la décrit. 302

Par qui elle avoit eſté ravie durant la premiere guerre de Troye. *là meſme.*

Hercule. En quoy particulierement loüable. 195.

Qui doit paſſer le premier, de Bacchus, ou d'Hercule, & ſes travaux. 258. 262

Comment a paſſé toute ſa vie. 317

Hermodore l'Epicurien. Pourquoy ſe parjura. 298

Et par qui foudroyé. 302

Herodote. Comment a voulu conſigner ſes fables à la poſterité. 303

Herophile le Cynique. Par qui vû entre les bras d'une courtiſane. 299.

Hieron Pilote. Combien expert. 96

Hipogriphes. Quelle ſorte d'animaux & où rencontrez. 26

Hiſtoire. Demangeaiſon d'écrire l'Hiſtoire

depuis quel temps. 2
Ce qu'il faut faire pour devenir bon Historien. *là mesme & suiv.*
Combien l'Histoire est differente de la Poëtie. *là mesme.*
Combien doit estre retenuë dans ses loüanges, & quel doit estre son but. 4
Combien devient suspecte. 5
Divers commencemens d'Histoires. *là mesme & suiv.*
Prefaces diverses & comparaisons. *là mesme.*
Ce qu'il faut faire & ce qu'il faut exprimer. 8
Comparaisons des mauvais Historiens depuis la mort de leurs Maistres. *là mesme.*
Termes poëtiques combien messéans en l'Histoire. 109
Unité du caractere combien exactement y doit estre gardée. *là mesme.*
Descriptions trop longues pour l'Histoire. 10
Histoire en forme de Prophetie. 13
Preceptes pour ceux qui y sont propres, & qui veulent écrire l'Histoire. 14. 15. *& suiv.*
Quel doit estre le sentiment d'un bon Historien. 16
Quel doit estre son style, ses pensées & ses Sentences. *là mesme.*
Quel doit estre son Exorde. 18. 19
Brevetè & retenuë dans les descriptions, combien necessaires à l'Histoire. 20
Combien l'Histoire doit estre éloignée du Panegyrique & de la Satyre. 21
Historien en quoy distingué de l'Orateur. 195. 196.
Homere. En quoy peut servir de regle aux Historiens. 20

Comment Homere eſtoit un excellent Peintre. 183
Homme. De combien de parties il eſt compoſé. 129
Quelle eſt la condition la plus heureuſe, de l'homme ou de la femme. 283
Hormus. Quelle ſorte de dance eſtoit ainſi appellée. 117
Hymette. Fortereſſe ou pointe de rocher, en quelle contrée. 309
Hypate. Ville, & où ſituée. 236.

I.

Idomenée. Fils de Jupiter, au raport de qui eſtoit Paraſite. 337
Indiens. Comment ils adorent le Soleil. 118
Iour. Quels ſont les peuples qui adorent le jour. 169
Iſle. Suſpenduë en l'air, quelle & comment trouvée. 25
Iſocrate. Combien timide de ſon naturel. 336
Iupiter. Pourquoy eſtimé avoir enchaiſné Saturne. 143
Ce que l'on croit de luy en Candie. 270
Combien a plus de peine que les autres Dieux. 306. 307.
Iuſtice. Par qui loüée juſqu'à eſtre eſtimée le ſouverain bien. 308.

L.

Lampes. Iſle des Lampes en quelle contrée. 33. *& ſuiv.*
Licurgue. Combien timide de ſon naturel. 335. 336.
Loüange. Quelle doit eſtre la loüange. 4. 5
Quand elle eſt bonne, & ce que c'eſt. 189. 190.

Comment distinguée de la flaterie. 195. 196
Luite. Quel exercice & comment se faisoit. 344.
Luiteurs. Pourquoy les Luiteurs se frottent de sable & de poussiere apres s'estre frottez d'huile. 352
Lune. Globe de la Lune, quel pays. 4. 5
Quels peuples adorent la Lune. 269
Ses plaintes contre la curiosité des Philosophes. 299. 300.
Lycurgue. Legislateur des Lacedemoniens. Sur quel modele forma sa Republique. 144.

M.

Marcomans. Peuples, où logez. 108
Mars. D'où est venuë la fable de la surprise de Mars avec Venus. 143
Comment surpris par Vulcain. 174
Medée. Description d'un tableau de Medée transportée de rage & de jalousie. 140
Menecrate Pourquoy declaré infame & tous ses biens confisquez. 210
Menippe. Pourquoy vola dans le Ciel. 193. 194
Merion. Quel & combien bon Danseur. 116
Merioné. De qui estoit le courtisan & le Parasite. 338
Metempsycose. Ce que c'est, & quelques exemples memorables d'icelle. 301
Mestier. Quel est le métier qui ne coûte rien à apprendre, mais bien à enseigner. 331
Minos. Quel honneur il receut des Dieux. 388.
Où vécut, & quelles furent les Loix qu'il établit. 351. 356
Mnesithée. Quel sacrifice il fit à Jupiter & aux autres Dieux apres estre échapé du naufrage. 260

Morts. Combien inutiles ſont les plaintes qui ſe font autour des morts. 360
Réponſe imaginaire de quelqu'un de ces morts. 361
Combien de differentes ſortes de ſepultures de morts. 362
Muſique. Combien profitable & plaiſante. 115. 116.
Combien puiſſante ſur l'eſprit humain. 351.

N.

Nauſicaë. Quelle Dame, & en quoy particulierement recommandable. 188
Nectar. Breuvage des Dieux. 303
Neptune. Quelle fut ſon aventure. 249
Niobe. Par qui & pourquoy changée en rocher. 198

O.

Obole. Quelle ſorte de monnoye, & de quelle valeur. 359
Offence. Belle couſtume des Scythes, lors que quelqu'un d'entr'eux a receu quelque offence. 219.
Olympias. D'où vient la fable de cette Princeſſe. 94
Olympique. Quel eſtoit le prix du vainqueur aux jeux Olympiques. 344
Or. Quelle deſcription en fait Pindare. 279
Par qui comparé aux Graces. 280
Ses beaux effets. *là meſme.*
Comment il eſt la ſource de tous maux. 281.
Oracle. Quelle eſt la couſtume des Oracles. 99.
Quel rapport ils ont avec l'Aſtrologie. 143
Les Oracles principalement d'Apollon combien ambigus, & à quoy ſemblables. 264. 270

Orateur. Distinction entre l'Orateur & l'Historien. 195. 196
Combien les Orateurs sont sujets à l'avarice. 240.
Oreste & Pylade, de quel sacrifice honorez. 201.
Leurs belles actions. *là mesme.*
Orphée. A qui donna les premieres lumieres de l'Astrologie. 141. 142
Pourquoy les Grecs placent sa Lyre dans le Ciel. *là mesme.*

P.

Pacate. D'Apelles, quelle. 103
Pan. Compagnon de Bacchus, où logé. 310.
Ses plaintes. *là mesme.*
Son invective contre les Philosophes. *là mesme & 311.*
Pantomime. Quel terme & ce qu'il signifie. 128. 129.
Quel doit estre. *là mesme & suiv.*
Paphlagoniens. Combien superstitieux. 95
Parasite. Si l'exercice de Parasite peut estre appellé un métier. 325. 326
S'il peut estre un art, & s'il peut estre rangé parmy les arts. *là mesme.*
Sa definition & preuve. 348
Paris. Par qui comparé à Achille. 197
Parnés. Mont, & en quelle Contrée. 197
Parques. Quelle est leur puissance, & si les Dieux y sont sujets. 247. 248. 249
Pasiphaë. Pourquoy feinte amoureuse d'un taureau. 142. 143
Patras. Ville où située. 246
Peintre. D'où vient que les Peintres ne sont

pas reſponſables en Juſtice de leurs imaginations. 194
Pella. Ville où ſituée, & quelle de preſent. 94.
Penelope. Dequoy peut ſervir d'exemple. 195
Perſes. Quelle eſt la principale divinité qu'ils adorent. 169
Phaëton. Origine de la fable de Phaëton. 142. 143.
Phalaris. Harangues des Ambaſſadeurs de Phalaris aux Preſtres de Delphes, pour les obliger de recevoir le taureau d'Airain pour offrande à Apollon. 84. *juſqu'à* 89.
Fuite d'un de ces Preſtres pour obliger les autres à recevoir ce preſent. 89. 90
Phales. Par quels peuples adoré. 169
Pheaques. Combien ces peuples ſont amateurs de la danſe.
Phidias. Quel eſtoit le plus excellent de ſes ouvrages. 183. 193
Philocrate. Combien timide de ſon naturel. 333.
Philoſophes. Combien incertains. 295
Quelle ſorte de gens, & leur grand nombre. 303 304.
Si l'on peut donner l'exemple de quelque Philoſophe, qui ſoit mort les armes à la main. 336.
Combien ſujets à l'avarice. 340
Philoſophie. Combien cet art excelle pardeſſus les autres. 313
Phrygiens. Quelle eſt leur principale divinité. 239
Phryxus. Pourquoy feint aller ſur une brebis d'or. 142

Pilade. En quelle qualité on ſacrifioit à Pilade & à Oreſte, & leurs actions heroïques. 201.

Pilote. Comparaiſon du Pilote & de la Providence. 271

Pindare. Quelle deſcription il fait de l'or. 276.

Platon. Quelles eſtoient ſes loix. 302

S'il s'eſt mélé du métier de Paraſite. 334

En quoy comparé à Nicias. *là meſme.*

Pluton. Quelle eſtoit la vertu de ſon caſque. 310.

Pourquoy ainſi appellé, & ce que ſignifie ce nom. 358

Pnycé. Place d'Athenes à quoy deſtinée. 309

Poëſie. Quels ſont les charmes particuliers de la Poëſie. 349

Poëte. Pourquoy les Poëtes ne ſont pas reſponſables en Juſtice de leurs imaginations. 194

Polemon. Quel perſonnage, & pourquoy quitta l'Academie. 314. 315

Pollux. En quoy nommément eſtimable 195

Polyſtrate. Quel & combien grand Orateur. 320.

Portique. Plaidoyer du Portique contre la Volupté. 316. 317

Priape. Quel Dieu chez les Bithyniens. 119

Promethée Quelle eſt ſa condition. 250

Proſerpine fille de Ceres. Comment enlevée. 338.

Prothée. Que repreſente-il chez les Egyptiens. 117. 118.

Providence. Quelle eſtoit la Providence, & ſi maiſtreſſe ou eſclave du deſtin. 250

Queſtion de la Providence. 253. *& ſuiv.*

Pugilat. Quelle ſorte d'exercice, 344
Puiſſance divine. Combien difficile à connoître. 123
Pyrrhon. Pourquoy ne ſe voulut point preſenter en jugement. 320
Pythagore. Quel perſonnage, & ce qu'il avoit eſté auparavant. 275
Pourquoy défendit les viandes & les féves. *là-meſme.*
Pythiques. Quel eſtoit le prix du vainqueur aux jeux Pythiques. 345

Q

Quadres. Peuples où logez, 108

R

Radamante. De quel païs, & combien ſevere juſticier. 358
Rhetorique. Plaidoyer de la Rhetorique contre Lucien. 320. 321
Richeſſes. Deſcription des incommoditez des richeſſes. 284. 285
Rois. Quelle eſt la felicité des Rois. 285
Pourquoy comparez aux ſtatuës d'or. 287
Quelle eſt leur infortune. *là-meſme.*
Roman de Lucien, quel. 25
Rutilianus. Quel perſonnage, & combien ſuperſtitieux. 103
Roxane d'Aetion, quelle. 183

S

Saliens. Preſtres, pourquoy ainſi appellez. 118. 119

Sapho. Quelle Dame, & en quoy recommandable. 187
Sarpedon. Fils de Jupiter, par qui tué. 337
Science. Quels ſont les effets de la Science. 14
Scythes. Quelle eſtime ils font d'un bon amy, & combien ils abhorrent la trahiſon. 202
Comment ils ſervent leurs amis. 218. *juſqu'à* 222
Quelle eſt leur principale divinité. 269
Signe. Quel rapport ont les Signes celeſtes avec les Oracles. 143. 144
Siſinnes & Toxaris, combien grands amis 222
Smirne, Où ſituée, & quelle ville. 18
Socrate. Pourquoy, & en quel âge a voulu apprendre la dance. 120
Comment ſe porta contre les Lacedemoniens. 336
Solon. Entretien d'Anacarſis avec Solon. 341. 342. *& ſuiv.*
Sommeil. Combien le Dieu du Sommeil a de peine. 306
Songes. De combien de ſortes ſelon Homere. 272
De quoy ils ſe forment. *là-meſme,*
Sophocle. Comment mourut, & à quel âge. 85
Soſtrate le Philoſophe. Quelle vie menoit, & en quel endroit. 144. 145
Spartinus, Comment tué en un feſtin. 298
Spectacles. Combien doux & charmans. 114. 115
Combien celebres en Grece. 345
Stoïciens. Combien differens des Epicuriens. 333
Sumon. Quelle place, & en quelle contrée. 309

T

Tantale. Quel honneur il receut des Dieux. 338
Theane. Quelle Dame, & en quoy recommandable. 187. 188
Thesee. Comment a passé toute sa vie. 317
Thessaliens. Quel état faisoient de la dance. 117
Thucydide. Quel historien. 20
Thyeste. D'où l'on a pris occasion de dire qu'il avoit un belier d'or; & en quoy postposé à son frere Atrée. 141. 142
Tigrane Roy d'Armenie. A quel âge mourut. 82
Tillibore brigand. Quel, & ce qu'il a fait de plus considerable. 92
Timocles. Dispute de Timocles le Stoïcien contre Damis l'Epicurien, au sujet de la Providence. 259. 260
Timon. Pourquoy feint masle & femelle. 142
Toxaris & Sisinus. Combien grands amis. 222. 223
Tragedie. Quel doit estre l'usage des Tragedies. 35
Troye. Si la guerre de Troye se passa comme Homere la décrit. 281
Tyran. Declamation pour le meurtrier d'un Tyran. 67. *jusqu'à* 71

V

Venus. D'où est venuë la fable de la surprise de Venus enchaisnée avec Mars. 143
Comment surprise par Vulcain. 274
Vignes, qui estoient femmes depuis la teste jusqu'à la ceinture. 25

A 10152

Ville. Les Villes comparées à des fourmillieres. 299
En quoy principalement consiste une Ville. 348
Vin grec coulant dans de grands ruisseaux qui arrousoient une Isle. 24
Vnivers. Diverses opinions des Philosophes touchant l'estat de l'Univers. 294. 295
Vulcain. Quelle est sa felicité. 249

X

Xenocrates disciple de Platon. De combien longue vie. 83
Xenophanes fils de Dexine, & disciple d'Archelaüs. Combien vescut. 83
Xenophile le Musicien, qui faisoit profession de la Philosophie de Pythagore. A quel âge mourut. 83

Y

Yeux. Pourquoy plus fidelles que les oreilles.

Z

Zamolxis. Quel, & par quels peuples adoré. 269
Zenochenis. De quelle façon témoigna son amitié à Menecrate. 210
Combien il se glorifioit de son amitié. 211

FIN.